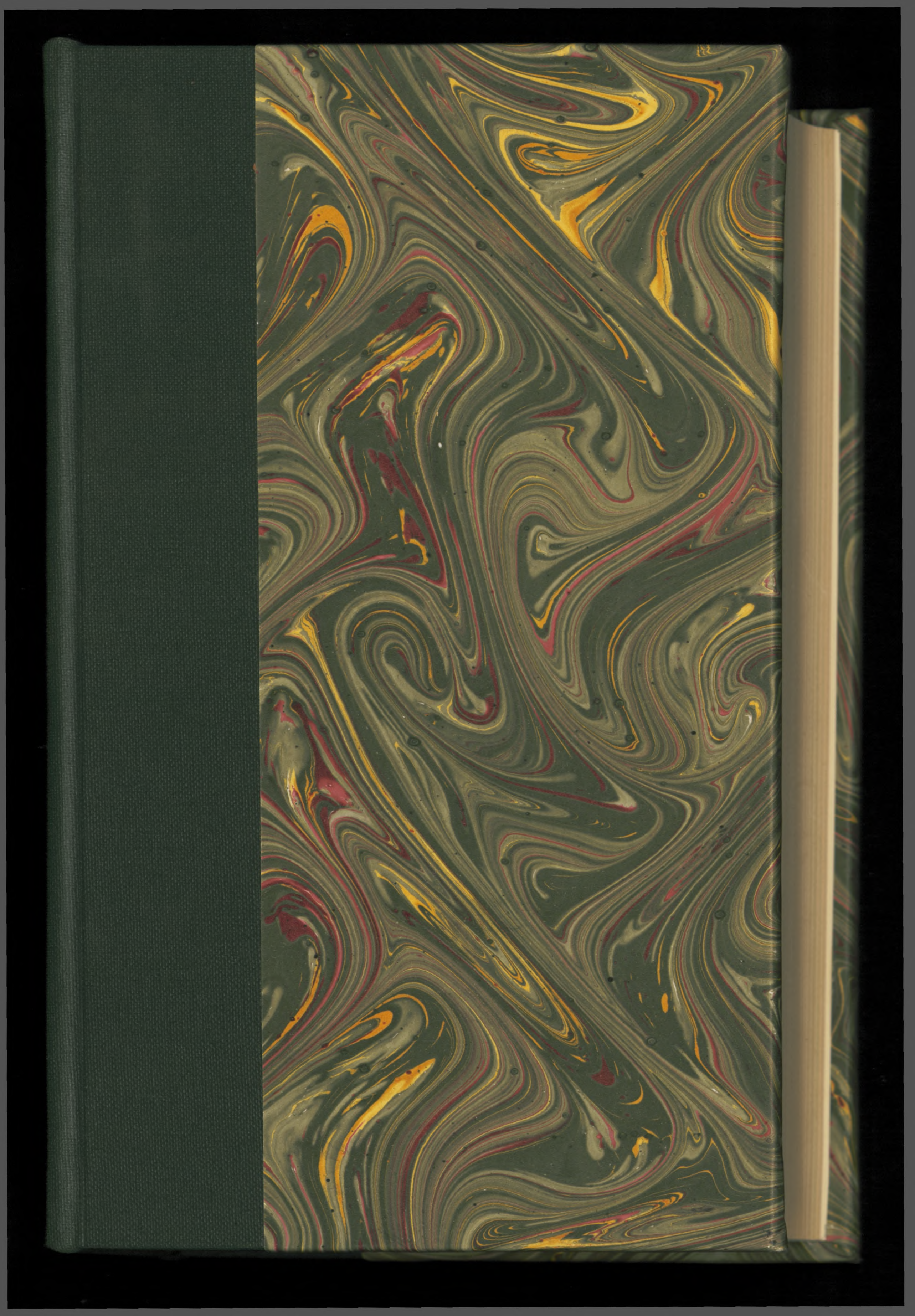
H. İBSEN
—
OEUVRES
COMPLÈTES

TOME
8









HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

HENRIK IBSEN : Œuvres complètes. Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite)*. (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864). *Poèmes et Proses.*

Tome VI. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour *(suite)*. *La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la couronne.*

Tome VII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour (1864-1869). *Brand.*

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

Les Peuples de Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix (ÉDITIONS BOSSARD).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : **Nouvelles de nulle part** (RIEDER).

GORKY : **Les Déchus.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **L'Angoisse.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **Varenka Olessova.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

J.-F. WILLUMSEN : **La Jeunesse de Greco, tome II** (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER	: **Sous le Ciel vide**	(CALMANN LÉVY).
—	: **Les Nuits claires**	—
—	: **La Grande Faim**	—
—	: **Le Dernier Viking**	—
—	: **Dyrendal**	—
—	: **Les Émigrants**	—
—	: **Le Prisonnier qui chantait**	—
—	: **Le Nouveau Temple**	—
—	: **Gens de la côte**	—
—	: **Oiseaux blancs**	—
—	: **La Maison et la mer.**	—
PETER EGGE	: **Hansine Solstad** (STOCK).	
FR. VINSNES	: **Le Carrefour** (STOCK).	

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1935.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR P.-G. LA CHESNAIS

TOME HUITIÈME

ŒUVRES D'ITALIE

PREMIER SÉJOUR

(1864-1869)

PEER GYNT



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

—

ŒUVRES D'ITALIE

PREMIER SÉJOUR

(Suite.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PEER GYNT

1867

CHAPITRE PREMIER

PEER GYNT AVANT L'ÉCRITURE

Lorsque, le 15 novembre 1865, Ibsen eut envoyé à son éditeur Hegel la fin du manuscrit de *Brand*, il dut éprouver un véritable soulagement. Si instante que fût pour lui la nécessité de produire, dans l'état de dénuement où il vivait, et avec sa conviction que son drame lui rapporterait seulement des ennuis, il a dû s'accorder un petit congé, d'autant plus qu'il attendait les épreuves, et qu'il comptait sur Hegel pour une publication rapide, « au commencement de décembre[1] ». Mais elle n'eut pas lieu, et une période d'attente énervante commença, peu favorable à la mise en train d'une œuvre nouvelle. Puis, en février, il eut son attaque de malaria. Enfin, au commencement de mars, il est rétabli, et après trois mois perdus, il sent qu'il est urgent de se remettre au travail.

Il pense alors tout naturellement à ce qu'il a de plus prêt, et qui, « déjà, est en lui, venu à terme »[2], bien qu'il n'ait pu s'en occuper jusqu'alors à cause de son inquiétude. C'est évidemment de son projet d'un drame sur Mogens Heinessön qu'il parle, et il le confirme trois jours plus tard dans une lettre à Hegel[3].

[1] Lettre du 20 décembre 1870, *Breve*, I, p. 219.
[2] Lettre du 4 mars 1866 à Björnson, *ibid.*, p. 109.
[3] L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 294.

Mais cet ancien projet, pour lequel on a vu qu'il avait pris des notes à Kristiania peu avant son départ, ne pouvait l'intéresser bien vivement. Il ne pouvait l'adapter à ce qui était au premier plan dans sa pensée. Il ne le prenait que parce qu'il lui fallait un sujet à traiter, et de préférence un sujet déjà mûr, et bon pour la scène. Or, de telles considérations pratiques avaient peu de prise sur lui.

D'ailleurs, *Brand* parut enfin, et le succès s'affirma immédiatement, et dès la fin d'avril, l'espoir d'obtenir la pension de poète devint assez probable. Ibsen ressentit moins vivement l'urgence de produire. C'est sans doute alors, de mars à octobre, qu'il reprit ses promenades artistiques dans Rome, qu'il avait commencées en 1864, et interrompues pour se consacrer entièrement à son grand poème dramatique. A la suite de sa maladie de janvier-février, il éprouvait un singulier bien-être, car c'est évidemment au printemps de 1866 qu'il fait allusion dans une lettre écrite plus tard à Brandès, qui sortait de maladie : « Vous allez avoir une période délicieuse, quand vous commencerez à reprendre des forces. Je connais cela par expérience... C'est un indescriptible état de reconnaissance et de bien-être [1] ». Ibsen paraît inconsciemment mélanger, dans cette lettre, les souvenirs d'un heureux état physique et de la satisfaction que lui ont causée les excellentes nouvelles successivement reçues au cours du printemps. Car tout contribuait à son euphorie, et il écrivait : « J'ai une puissance de travail et une vigueur à pouvoir abattre des ours [2] ». Mais, d'après sa lettre à Brandès, cette puissance de travail a dû se résoudre en un désir de se laisser vivre. Il a donc dépensé sa force en promenades, non dans Rome seulement, mais dans la campagne romaine, qu'il a parcourue sac au dos en tous sens [3]. Il reprenait ainsi contact avec le monde

[1] Lettre du 25 novembre 1865, *Breve*, I, p. 100.
[2] Lettre à M. Birkeland du 4 mai 1866, *ibid.*, p. 124.
[3] *Ibid.*

romain, dont les ruines l'avaient tellement frappé à son arrivée à Rome. Aussi n'est-on pas surpris de lire, dans sa lettre du 4 mai, aussitôt après ce qu'il dit de ses excursions : « Je n'abandonne pas Julien...[1]. »

Quelques jours plus tard, le 21 mai, il écrit à son éditeur : « Quel travail je vais aborder d'abord, je pourrai vous en informer d'ici très peu de temps. J'ai de plus en plus d'envie de m'attaquer pour de bon à *L'Empereur Julien*, à qui j'ai pensé depuis deux ans[2]. » Julien gagne évidemment du terrain, et deux mois plus tard il paraît décidément l'avoir emporté. Ibsen écrit : « Je vais bientôt me mettre à écrire pour de bon ; j'en suis encore à me débattre avec le sujet ; mais je sais que j'aurai bientôt enfourché l'animal, et alors, le reste ira tout seul[3]. »

Il était alors installé depuis le commencement de juin à Frascati, et habitait le vieux palais Gratiosi, « magnifique et pas cher », tout près de Tusculum, où il a visité la *schola* de Ciceron, « presque intacte » au milieu de la villa ruinée, dit-il. Et il décrit la vue splendide qui, de Frascati, s'étend de tous côtés : « Bref, où que l'on se tourne, on croit voir le champ de bataille où l'histoire universelle a livré son principal combat. » Ce combat, c'est évidemment, dans son esprit, la fin du monde antique, et le paysage le fait penser à Julien, quoiqu'il sache fort bien que cet empereur grec n'est jamais venu à Rome.

Mais « l'animal » ne se laisse pas enfourcher aisément, et le 22 août, Ibsen doute fort que sa nouvelle œuvre puisse être achevée en automne, et comme « livre de Noël » (c'était l'époque où se publiaient la plupart des ouvrages littéraires), il propose à son éditeur danois une seconde édition de *La Comédie de l'Amour*. En même temps, comme il vient d'apprendre qu'il

[1] Lettre à M. Birkeland du 4 mai 1866, *ibid.*, p. 129.
[2] Lettre à Hegel du 21 mai 1866, *ibid.*, p. 129-130.
[3] Lettre à Botten Hansen du 22 juillet 1866, *ibid.*, p. 134.

aura une bourse de voyage de 350 spd. (près de 2 000 fr.), il annonce son intention de consacrer cette somme inattendue à un voyage en Grèce « l'été prochain »[1]. C'est dire que l'écriture du grand drame « d'histoire universelle » est ajournée. Mais Ibsen continue à le préparer, et mentionne encore le voyage en Grèce le 5 octobre[2]. Pendant cinq à six mois, du commencement de mai jusqu'en octobre, les promenades romaines et les études d'histoire ancienne sont — avec la correction de *La Comédie de l'Amour* en vue de la seconde édition — les seules occupations dont témoignent ses lettres. Et plus de la moitié de ce temps se passe à Frascati, où il ne lit pas de journaux, et ne sait rien de ce qui se passe au dehors[3].

Cependant il rentre à Rome dans les premiers jours d'octobre[4]. A-t-il éprouvé plus vivement alors, en retrouvant la colonie scandinave et la vie citadine, le désir de s'atteler tout de suite à un travail qu'il pourrait achever plus rapidement? Ce qui est sûr est que ses projets se modifient. De nouveau, il songe à Magnus Heinessön, et aussi à un sujet nouveau. Le 22 novembre, à propos de la pièce « prise au temps de la jeunesse de Christian IV », il écrit à Hegel :

Ce travail sera-t-il, d'ailleurs, le premier que j'achèverai, je ne le sais pas encore positivement. J'ai aussi deux autres sujets dans l'esprit; et cette dispersion de mon intérêt montre précisément qu'aucun de ces objets n'est encore suffisamment mûri, je sens pourtant avec certitude que cela ne tardera pas, et j'espère pouvoir vous adresser vers la fin du printemps le manuscrit complet[5].

Les deux autres sujets sont, l'un, l'empereur Julien, qui est ajourné, et l'autre, Peer Gynt, à qui Mogens Heinessön cède

[1] Lettre à Hegel du 22 août 1866, *ibid.*, p. 136.
[2] Lettre à M. Birkeland, *ibid.*, p. 139.
[3] Lettre à Hegel du 9 juin 1866, *ibid.*, p. 132. On s'aperçoit toutefois dans sa lettre du 22-24 août qu'il a fini par se procurer des journaux scandinaves.
[4] Lettre à Birkeland du 5 octobre 1866, *ibid.*, p. 139.
[5] *Breve*, I, p. 146.

bientôt la place. Ibsen peut écrire, en effet, deux mois plus tard :

...Mon nouveau travail est en pleine marche, et si rien ne vient à la traverse, il sera terminé au commencement de l'été. Ce sera un grand poème dramatique, dont le personnage principal est une des figures du peuple norvégien à demi légendaires et mythiques de l'époque *moderne*. Ce sera sans aucune ressemblance avec *Brand*, sans polémique directe, etc. — J'ai eu depuis longtemps ce sujet dans l'esprit ; maintenant le plan est établi, mis par écrit, et le premier acte est commencé. Cela grandit à mesure que j'avance, et je suis sûr que vous en serez content. Je vous prie, d'ailleurs, de tenir ceci secret jusqu'à nouvel ordre [1].

Le premier acte n'était sans doute commencé que sous forme de première esquisse, car le manuscrit que l'on en possède, encore plein de corrections, porte en tête la date 14.1.67.

On voit que l'idée d'écrire son Peer Gynt n'est venue à Ibsen qu'en octobre, dans les premières semaines après son retour à Rome, mais que très vite elle s'est emparée de son esprit, en a écarté les projets antérieurs, et a pris forme. Peut-être avait-il déjà pensé à ce sujet, puisqu'il dit en janvier qu'il y avait songé « depuis longtemps », ce qui s'appliquerait mal à une idée alors vieille seulement de trois mois, mais sûrement la conception en avait été jusqu'alors très confuse, puisqu'il s'est trouvé que ce motif lui convenait si bien, et que pourtant il a dû attendre un an après l'achèvement de *Brand* pour reparaître à la surface de sa pensée.

Le motif lui convenait. Il en parle dans sa lettre à Hegel avec une satisfaction qui contraste avec les mentions faites précédemment de Mogens Heinessön et même de Julien, et l'on verra qu'il a poursuivi son travail, pendant dix mois, avec une ardeur comparable à celle qu'on lui a vue pendant l'été de 1865, lorsqu'il écrivait *Brand*. C'était bien cela qu'il devait écrire, précisément à cette date, et il a dû attendre de

[1] Lettre à Hegel du 5 janvier 1867, *ibid.*, p. 148.

mars à octobre sans aborder aucun travail d'écriture, parce que les œuvres auxquelles il songeait n'étaient pas celle qu'à son insu il avait vraiment besoin d'écrire. Mogens Heinessön était pour lui un sujet périmé. Julien continuait à l'intéresser très vivement, mais, outre que ses connaissances historiques lui paraissaient encore peut-être insuffisantes, l'intérêt qu'il portait à l'action de l'empereur apostat était trop abstrait, n'était plus aussi passionné qu'en 1864. Il devait se passionner de nouveau plus tard, et autrement, pour cette histoire. C'est pourquoi il a écarté le pirate du seizième siècle et n'a pas poussé à fond son projet sur Julien. Et c'est pourquoi, par contre, il s'est décidé si vite, dès que l'idée de Peer Gynt lui est venue.

Qu'est-ce donc qui attirait Ibsen vers ce sujet en octobre 1866? Il a écrit plus tard : « Tout ce que j'ai produit a eu son origine dans un sentiment et une situation de vie ; je n'ai jamais rien écrit parce que j'avais, comme on dit, trouvé un bon sujet »[1], et cela est vrai, au moins à partir de *La Comédie de l'Amour*. Pourtant, aucun fait matériel, depuis qu'il était en Italie, n'avait modifié ses sentiments et sa situation personnelle, sinon son succès, et l'aisance et la sécurité qui en résultaient. Or, l'invention de Peer Gynt ne vient évidemment pas de là. C'est dans un travail de pensée intérieur qu'il faut en chercher la genèse.

Ibsen ne semblait d'ailleurs pas avoir besoin de l'excitation d'un sentiment personnel pour prendre une légende populaire comme motif d'une pièce. Il aimait le folklore, avait lu et relu le premier recueil de légendes norvégiennes qui avait été publié, il y avait sans doute remarqué la préface où l'auteur recommandait aux jeunes poètes de cultiver « les fleurs vivantes qui poussent luxuriantes dans les fjelds de Norvège »,

[1] Lettre du 28 octobre 1870 à Peter Hansen, *Breve*, I, pp. 212-213. L'expression « situation de vie », est traduite littéralement.

plutôt que de rechercher l'histoire ancienne, et d'être ainsi plus « poètes du peuple »[1]. Un poème de Grimstad paraît même directement inspiré par cette préface[2]. Et Ibsen a aussi lu et relu les contes populaires publiés par P. Chr. Asbjörnsen et Jörgen Moe successivement depuis 1842, et notamment le second recueil de *Contes de houldres et légendes populaires de Norvège*, publiés en 1848 par Asbjörnsen seul, et où étaient racontées les aventures de Peer Gynt. Son attention avait de nouveau été attirée sur ce personnage lors de son excursion de 1862. Il avait traversé la région dans laquelle les paysans conservaient encore le souvenir de ce fameux hableur, et il en avait entendu parler. Il a écrit :

Si cela peut vous intéresser de le savoir, Peer Gynt est un personnage réel, qui a vécu dans le Gudbrandsdal, probablement à la fin du siècle dernier ou au commencement de celui-ci. Son nom est encore bien connu parmi le peuple là-haut, mais sur ses exploits on n'en sait guère plus que ce qui se trouve dans les *Contes de houldres norvégiens* d'Asbjörnsen (dans le morceau « Tableaux du haut fjeld »). Ce n'est donc pas beaucoup que j'ai eu, sur quoi bâtir mon poème, mais cela m'a laissé une liberté d'autant plus grande[3].

Ibsen était seulement passé dans la vallée, tandis que Peer Gynt avait vécu plus haut dans la montagne. Asbjörnsen n'avait d'ailleurs pas recherché non plus l'histoire du vrai Peer Gynt, et s'était laissé dire qu'il était d'une commune, alors qu'il était de la commune voisine. Peu à peu la renommée qu'Ibsen a procurée au personnage a provoqué les recherches, et l'on hésite aujourd'hui, entre Per Haagaa, mort en 1785, et Per Laurissen, également de Haagaa, mort en 1665[4].

Mais le vrai Peer Gynt importe assez peu ici. C'est le récit

[1] Andreas Faye, *Norske sagn*, 1833, p. v.
[2] Tome I, p. 131.
[3] Lettre du 8 août 1867 à Hegel, *Breve*, I, p. 151.
[4] Voir Paal Kluften, dans *Edda*, XXX, et Ivar Kleiven, *Gamal Bondekultur i Gudbrandsdalen*, p. 325.

d'Asbjörnsen qui a servi à Ibsen, et on le trouvera dans l'appendice à la fin du volume. Le héros de cette histoire est simplement un grand pourfendeur de trolds. Il est vrai que la plupart de ses exploits n'ont pas de témoins, et ne sont donc connus que parce qu'il s'en est vanté. C'est cet aspect de Peer Gynt, sorte de Tartarin norvégien, tel que l'avait décrit Asbjörnsen, qu'Ibsen a voulu mettre en évidence. Et, bien entendu, il comptait mettre à contribution bien d'autres contes d'Asbjörnsen et de Jörgen Moe, et tous ses souvenirs de folklore.

Tel était le point de départ. L'œuvre devait être gaie, amusante, pleine de mouvement, farcie de folklore, et en même temps elle devait être ironique et donner du peuple norvégien une image peu flatteuse. Cela convenait admirablement aux dispositions présentes d'Ibsen, qui avait, dans l'ordre strictement personnel, toutes raisons d'être de bonne humeur, et l'était en effet, et qui pourtant conservait l'animosité contre la Norvège qui lui avait inspiré *Brand*.

Les contes et chants populaires et les sagas constituaient les deux faces du romantisme national qu'Ibsen avait cultivé. On a vu qu'il avait progressivement rejeté la saga, et irrévocablement condamné dans son introduction au « Brand épique » la tendance des Norvégiens à s'admirer au souvenir des ancêtres. Demeurait-il donc romantique par sa manière d'utiliser le folklore? Pas davantage. Sur ce point comme sur l'autre sa pensée avait complètement évolué. Le folklore où se complait le romantisme national est sentimental et « poétique » au sens banal du mot. Il pouvait aussi être compris avec un esprit réaliste, et Ibsen s'était moqué de bonne heure de l'interprétation sentimentale et mystique, et lui avait opposé dès 1851 un réalisme assez élémentaire dans son poème « L'enfant dans la noue aux myrtilles [1] ». Sa comédie *Le Soir de la Saint*

[1] Tome II, p. 187.

Jean contient aussi une critique de l'engouement pour les légendes populaires. Chez les écrivains norvégiens contemporains, on pouvait observer le contraste dans les façons de traiter ces légendes. Andreas Munch représentait le stade sentimental et Asbjörnsen le stade réaliste. Welhaven était intermédiaire, mais tendait à se rapprocher de plus en plus d'Asbjörnsen. Celui-ci, d'ailleurs, n'était devenu pleinement lui-même que dans les recueils qu'il avait publiés sans la collaboration de Jörgen Moe, et sous le titre de contes et légendes, il donnait souvent des tableaux de vie populaire où il n'y a pas trace d'idylle ni de romantisme. Or, Ibsen était un admirateur d'Asbjörnsen et Moe, et avait pleine conscience de leur importance dans l'histoire de la littérature norvégienne, dont une nouvelle période, selon lui, avait été ouverte par eux [1].

On a pu dire que le réalisme d'Asbjörnsen allait jusqu'à un naturalisme qui fait penser aux peintres flamands [2], ce qui s'applique aussi à Holberg. Ibsen avait le goût d'un tel réalisme, en même temps que du comique, et c'est pourquoi il goûtait Asbjörnsen comme il goûtait Holberg. Dès 1851, d'ailleurs, la double influence de ses camarades paysans Vinje et Botten Hansen avait fortement agi dans ce sens, et les « Mystères norvégiens » et « Les Noces de la Houldre » de celui-ci, publiés dans *Andhrimner*, doivent être comptés parmi les œuvres qui ont contribué à la naissance de *Peer Gynt*, et le folklore idyllique y est déjà bafoué. *Peer Gynt* est si loin d'appartenir à la tendance du romantisme national, que ce poème est, au contraire, en réaction contre lui, à l'égard des légendes populaires, aussi forte que l'était le poème « Aux complices » contre l'emploi, en littérature, de l'histoire ancienne de la Norvège. Sous ce rapport, on peut considérer *Peer Gynt* comme le complément de *Brand*. Seulement, il y a cette différence que

[1] Tome V. p. 408. Article de 1858.
[2] Henrik Jæger, *Norske forfattere*, p. 73.

la condamnation de la vanité nationale suscitée par les sagas conduit Ibsen à chercher des motifs ailleurs, dans la vie moderne, tandis que la condamnation de l'idyllisme le conduit à utiliser le folklore lui-même dans un esprit réaliste et sous une forme ironique.

Botten Hansen était le précurseur, et Ibsen, en écrivant son nouveau poème dramatique, a certainement songé souvent aux « Noces de la Houldre », où il avait déjà pris deux vers de *La Comédie de l'Amour*. Il s'en est inspiré plusieurs fois, et comme les trois actes de Botten Hansen provenaient directement du *Faust* de Gœthe, *Peer Gynt* se trouve en provenir indirectement. Ceci n'exclut nullement la possibilité d'une influence plus directe de *Faust*, qu'Ibsen certainement connaissait bien, mais Gœthe ne passe qu'après Botten Hansen, et ne compte pas dans l'invention de *Peer Gynt*.

Le conte d'Asbjörnsen traité avec une ironie réaliste devait fournir une image du peuple norvégien tel que le voyait Ibsen en 1866, c'est-à-dire à peu près tel qu'il l'avait vu depuis qu'il avait quitté la Norvège, car sa colère contre le manquement aux promesses faites dans les fêtes d'étudiants scandinaves ne désarmait pas. En 1869 il s'indignera encore à propos d'une nouvelle invitation à de semblables fêtes par les étudiants de Kristiania : « Je croyais que ces gens-là, pourtant, avaient suffisamment crié leur mensonge de scandinavisme [1]. » Pour lui, les Norvégiens étaient un peuple de fanfarons qui aimaient se vanter de leurs prouesses passées et futures, mais parfaitement incapables de la décision nécessaire pour accomplir leurs exploits annoncés. Peer Gynt se prêtait fort bien à une interprétation de ce genre.

Les sentiments d'Ibsen à l'égard du peuple norvégien à cette date sont un fait bien établi. Un jeune écrivain norvégien, Kristofer Janson, arrivé en automne 1866 à Rome, où il passa

[1] Lettre du 14 mars 1869 à Hegel, *Breve*, I, p. 179.

l'hiver et fut souvent reçu chez Ibsen, dit qu'il appelait toujours les Norvégiens « les gredins » *(kjeltringerne)*, et il trouve d'ailleurs que sa colère était justifiée [1]. Un ami danois parle de ses tirades amères contre la Norvège [2]. La volonté d'Ibsen de ne pas retourner en Norvège revient comme un refrain dans la plupart de ses lettres pendant des années. Il écrit : « J'éprouve une angoisse qui me dit qu'à notre peuple n'est pas accordée l'éternité, mais seulement un terme [3]. » Il estime que la vie en Norvège est terriblement ennuyeuse ; c'est « un ennui qui tue l'esprit, abat la volonté ; la malédiction attachée à des conditions mesquines est de rapetisser les âmes [4] ». Tout au plus peut-il lui arriver de dire, dans un moment plus apaisé : « Quand je rentrerai, je n'en sais rien. Je suis déjà bien habitué ici et m'y sens chez moi ; mais il faudra tout de même que je retourne au pays un jour [5]. » Et en octobre 1866, au moment même où le sujet de Peer Gynt a commencé à le tenter, il a écrit : « Dans un an ou deux je pense remonter vers le nord, mais sûrement pas plus loin que Copenhague ; si je peux de temps en temps faire en Norvège un voyage d'été, je trouve que c'est la combinaison la meilleure [6]. »

On voit que s'il porte un jugement sévère, Ibsen a l'esprit constamment occupé de la Norvège. *Brand* et *Peer Gynt* le prouvent assez, ainsi que ses lettres. S'il parle dans celles-ci du peuple italien, c'est uniquement pour comparer sa conduite à celle du peuple norvégien. Il n'a de relations qu'avec la colonie scandinave, ne lit que des journaux scandinaves. Le seul objet, depuis deux ans, qui l'ait occupé, bien qu'il ne concerne

[1] Kristofer Jansen, *Hvad jeg har oplevet*, p. 71.

[2] Fr. G. Knudtzon, *Ungdomsdage* (t. XLIX de la collection *Memoirer og Breve*), p. 161. Les souvenirs de Knudtzon concernent ici les premiers mois de 1867.

[3] Lettre à Björnson du 4 mars 1866, *Breve*, I, p. 109-110.

[4] Lettre à Magdalene Thoresen du 15 octobre 1867, *ibid.*, p. 153.

[5] Lettre à Botten Hansen du 22 juillet 1866, *ibid.*, p. 134.

[6] Lettre à Björnson, *ibid.*, p. 144.

pas la Norvège, c'est le spectacle des trésors d'art de Rome, surtout des monuments antiques, et encore est-ce là un spectacle qui ramène sa pensée à des considérations sur les nations qui peuvent disparaître, — lorsqu'elles l'ont mérité. Tout cela montre un ardent amour de son pays. Qui aime bien châtie bien. Sans doute Ibsen n'a jamais aimé la Norvège autant que lorsqu'il l'a le plus fortement honnie.

Cette disposition lui était d'ailleurs naturelle et n'était que renforcée à cette époque, par sa grande colère à propos du Slesvig. En 1879, alors que cette colère était apaisée, Ibsen montrait la même double tendance, surtout lorsqu'il se trouvait avec Camilla Collett, dont le patriotisme était de même nature. Un témoin fréquent de leurs conversations a écrit : « ...lorsque Ibsen et Mme Collett avaient trouvé plaisir toute la soirée à souligner tous les aspects sombres de la vie de chez nous, ils finissaient toujours par chanter en bel accord un hymne à la gloire de la patrie. Au fond de leurs cœurs, ils avaient l'esprit plus norvégien que nous autres [1]. »

C'est pourquoi Ibsen n'a pas eu de peine à rendre son Peer Gynt sympathique, même lorsqu'il se moquait le plus de sa vanité, de ses mensonges et de sa faiblesse de volonté. Il est épris de son personnage. Il l'accuse et il le ménage. Il montre ses qualités dans ses défauts mêmes, il le fait capable de sentir le charme de Solvejg, et lorsque Peer Gynt s'enfuit au lieu de rentrer dans sa cabane, c'est bien là un acte lâche, mais dont l'excuse est noble, car il lui est inspiré par son respect pour la pureté de la jeune fille. La condamnation du jeune paysan ne pouvait, évidemment, être irrévocable, et Ibsen a dû le comprendre, et, dès le début, vouloir qu'elle ne le fût pas.

Du moment qu'Ibsen s'est décidé à tracer un portrait du paysan norvégien, il a certainement pensé à l'*Adam Homo* de Paludan Müller, où le peuple danois est dépeint de façon non

[1] John Paulsen, *Nye erindringer*, p. 115-116.

moins satirique. Ce n'est pas l'exemple d'*Adam Homo* qui lui a suggéré d'écrire *Peer Gynt*, mais aussitôt l'idée venue, l'analogie lui est apparue, et ne l'a pas détourné de son projet, malgré sa crainte d'être accusé de plagiat. Les différences entre les deux œuvres devaient, par ailleurs, être trop grandes, puisque le héros de Paludan Müller devenait un grand bourgeois anobli, après une vie raisonnable et correcte, et que celui d'Ibsen courait des aventures fantastiques. Au premier convenait la forme du roman en vers, tandis que la forme dramatique, plus naturelle à Ibsen, s'imposait pour le second. Ibsen ne craignit donc même pas de faire au vaste poème de Paludan Müller un emprunt très visible, le motif de la rédemption finale étant pris dans *Adam Homo*, qui meurt entre les bras de son ancienne fiancée délaissée, Alma. Il est vrai qu'Ibsen aurait pu trouver ce thème de la rédemption par la femme en mainte œuvre de la littérature. Il aurait pu se rappeler, notamment, la chanson d'Erik et Svanhvide, que lui-même avait utilisée dans *Le Soir de la Saint Jean* [1]. Mais je crois plutôt à l'influence d'*Adam Homo* et l'analogie de Solvejg avec Alma ne lui a sûrement pas échappé.

Mais dans l'invention de *Peer Gynt* est intervenu un élément plus personnel que la critique et l'amour du peuple norvégien, et pour s'en rendre compte, il est nécessaire d'analyser les sentiments intimes d'Ibsen en octobre 1866. Peu après l'achèvement de sa pièce, il a écrit à Björnson : « Ne crois pas que je suis un toqué vaniteux ! Tu peux croire qu'à mes heures de recueillement je sonde, fouille et dissèque très à fond au dedans de moi, et cela, aux endroits où ça me démange le plus [2]. » Et il a écrit plus tard : « Brand est moi-même à mes meilleurs moments, aussi sûrement que j'ai, par autodissection, dévoilé maint trait, tant dans Peer Gynt que dans Stens-

[1] Tome III, pp. 322-323.
[2] Lettre du 9 décembre 1867, *Breve*, I, p. 159.

gaard [1]. » C'est donc lui-même qui nous invite à cette analyse, précisément à propos de *Peer Gynt*, et qui nous indique qu'il s'est pris lui-même pour modèle — en partie — de son héros.

Or, en octobre, il était à plus de six mois de la parution de *Brand*. Il éprouvait une très vive satisfaction de son succès, car son existence, si précaire depuis trois ans, se trouvait tout d'un coup rétablie, et même indéfiniment assurée. Pourtant, sa satisfaction n'était pas entière. On a vu combien il était habitué à porter sur ses propres œuvres un jugement ferme, tout à fait indépendant du succès. Il avait condamné *Le Tertre du Guerrier*, à la première représentation, malgré l'accueil assez favorable du public, et il a longtemps considéré *Madame Inger d'Œstraat* comme sa meilleure pièce, malgré un complet échec, même après le grand succès de *La Fête à Solhaug*. Il avait eu le temps, en octobre, de s'apercevoir que son *Brand* était mal compris, aussi mal par le public que par les critiques. Et il avait voulu, avec ce drame, produire un effet, exercer une action. C'est pour cela qu'il l'avait écrit « avec un enthousiasme de croisé ». S'identifiant avec Brand, il s'était admiré lui-même d'oser une œuvre pareille. Et il constatait que l'œuvre ne réalisait en rien ses hautes intentions. Il subissait donc un échec au moins partiel, sur un point où il était bien obligé de s'incliner devant le verdict du public, puisque l'acquiescement des lecteurs à ses idées était la mesure même de l'influence qui avait été son but. Et cet échec était cuisant. Son enthousiasme de croisé devenait ridicule à ses yeux. Comment avait-il pu s'emballer au point de s'imaginer qu'il allait devenir une sorte de directeur de conscience du peuple avec un poème? Il avait été le jouet d'une illusion, s'était menti à lui-même. Comme un Peer Gynt, il avait voulu être empereur et s'était seulement grisé avec des mots. Si l'idée que son vrai devoir aurait été de s'engager lui est jamais venue,

[1] Lettre à Peter Hansen du 28 octobre 1879, *ibid.*, p. 214.

je croirais volontiers que ce fut à ce moment où son *Brand* est devenu pour lui une déception. Il n'a qu'à « fouiller au dedans de lui-même » pour rencontrer Peer Gynt. Et il se sent humilié.

Cette autodissection impitoyable justifie ce qu'il a écrit plus tard : « Ne croyez pas que je sois aussi malveillant à l'égard de mes compatriotes que beaucoup de gens m'accusent de l'être. Et en tout cas je peux vous assurer que je ne suis pas plus indulgent pour moi-même que pour les autres [1]. »

On n'a, bien entendu, aucune confidence directe d'Ibsen qui certifie que telle a été la conclusion de l'examen de lui-même auquel il dit s'être livré à propos de Peer Gynt. On ne peut douter pourtant qu'il s'est identifié ainsi avec le héros du conte d'Asbjörnsen. Son exaltation comme auteur de *Brand* se marque, après l'achèvement du drame, dans plusieurs de ses lettres, et encore, le 15 avril 1866, peu après la publication du volume, dans sa pétition au roi. On n'en verra plus trace par la suite. *Brand* a évidemment cessé d'être à ses yeux l'œuvre qu'il avait voulue, grande comme action aussi bien que comme poème.

Il ne la renie pas. Il continue à y trouver un réel mérite littéraire. Sous ce rapport, il en est fier. Mais il la renie en tant qu'œuvre d'action, alors que c'était ce qui lui avait paru le plus important. Il en viendra même à écrire :

> *Brand* est un ouvrage esthétique purement et simplement, et absolument rien d'autre. Ce qu'elle peut avoir démoli ou construit ne me regarde pas du tout. Elle est née en son temps comme résultat d'impressions reçues — non d'événements vécus ; — c'était pour moi une nécessité de me libérer sous une forme littéraire de quelque chose qui était consommé dans mon for intérieur ; et lorsque par ce moyen, j'en ai été débarrassé, mon livre n'a plus eu aucun intérêt pour moi [2].

On voit comme il a délibérément effacé de son souvenir, quatre ans plus tard, ce qui, d'abord, avait été pour lui l'essen-

[1] Lettre à Laura Kieler du 11 juin 1870, *Breve*, I, p. 208.
[2] *Ibid.*, p. 209, même lettre.

tiel. Mais à la fin de 1866 il en était encore à la conception qui s'était affirmée en lui pendant qu'il écrivait *Brand*, et qui lui faisait condamner l'esthétisme « isolé et prétendant valoir par lui-même »[1]. A un jeune Danois avec qui il causait volontiers, surtout de questions esthétiques, il déclarait que son idéal du poète était les prophètes de l'Ancien Testament[2]. C'était bien le rôle qu'il avait voulu jouer avec son *Brand*. Et à défaut de s'élever à ce rang, le poète peut avoir un certain mérite, mais, disait-il à ce jeune ami, « le critique esthétique et littéraire, par la nature de son travail, occupe une place plus haute que le poète, qui est l'objet de la critique »[3].

Ibsen se sentait donc rabaissé à un niveau inférieur à celui qu'un moment il avait cru atteindre. Par ses prétentions illusoires, il avait quelque ressemblance avec Peer Gynt. Pourtant, il était parvenu, grâce à un effort tenace, à faire une œuvre, sans doute moins grandiose, mais encore méritoire, et par là il s'opposait à Peer Gynt, et prenait sa revanche de sa ressemblance partielle. C'est peut-être ce besoin de revanche qui lui a fait reprendre et transformer une scène du « Brand épique », dont il n'avait pas trouvé l'emploi dans son drame. On se rappelle qu'il avait raconté l'histoire d'un jeune paysan qui se coupe un doigt afin d'échapper au service militaire quand la guerre menace. L'indignation de Brand est, naturellement, sans restriction. Dans *Peer Gynt*, l'acte demeure tout aussi blâmable, mais le paysan est peint comme un homme à courte vue, qui du moins, dans sa vie humble de travailleur attaché à la glèbe, montre la même énergie dont il a fait preuve en se mutilant. Sur un plan inférieur, il est, du moins, un citoyen utile. De même Ibsen, semblable à Peer Gynt par le ridicule de s'être cru prophète, a su, avec une louable ténacité, conquérir sa place comme poète d'un moins haut rang.

[1] Lettre à Björnson du 12 septembre 1865, *ibid.*, p. 98.
[2] Fr. G. Knudtzon, *op. cit.*, p. 217 (?).
[3] *Ibid.*, p. 163.

Mais qu'Ibsen ait pensé à lui-même ou non dans cet épisode, il est clair qu'il a servi de modèle à Peer Gynt, au moins par moments. Cela se voit avec évidence dans certains détails, par exemple, dans la seconde scène, où Peer Gynt devient amer, en pensant aux ricanements des gens derrière son dos. C'est exactement le souvenir qu'Ibsen a conservé des derniers temps de sa vie à Kristiania, et dont il parle, plus d'un an après, dans une lettre à Madgalene Thoresen [1]. *Peer Gynt* est peut-être la plus personnelle des œuvres d'Ibsen, je veux dire celle où il a mis le plus de lui-même. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il y ait introduit son père, dans la personne de Jon Gynt, le père vaniteux qui se ruine par son faste, et sa mère. Pour celle-ci, qu'il serait plus difficile de reconnaître parce que l'on est moins renseigné sur elle, on a son témoignage : « Ce poème contient beaucoup de détails qui ont leur source dans ma propre jeunesse ; ma propre mère, avec les exagérations nécessaires, a servi de modèle à Aase [2]. »

Mais, comme toujours, les modèles de Peer Gynt ont été nombreux. Botten Hansen a désigné Vinje. Il a pensé par moments à Ole Bull, à F. G. Lerche, politicien qu'il avait raillé en sa jeunesse [3]. A Björnson il a cité un certain Thorvald Möller, qui était à Rome et contait volontiers ses voyages agrémentés d'inventions fantastiques [4]. Et Brandès parle d'un hâbleur danois qui se disait ami du roi de Danemark, alla en Crête pour écrire une tragédie dans un décor favorable à l'inspiration, et revint mourir à Rome près d'Ibsen sans l'avoir composée [5].

[1] Lettre du 3 décembre 1865, *Breve*, I, p. 103-104.
[2] Lettre du 28 octobre 1870 à Peter Hansen, *ibid.*, p. 215.
[3] V. tome II, p. 275.
[4] Francis Bull, *Norsk Litteraturhistorie*, IV, pp. 360-361.
[5] Georg Brandes, *Samlede Værker*, XVIII, pp. 126-127.

CHAPITRE II

L'ÉCRITURE DU POÈME

Vers la fin de l'hiver, Ibsen sortit avec sa femme et deux amis qu'il avait eus à déjeuner, et, rencontrant Knudtzon, l'adjoignit à son groupe. Il s'agissait d'aller boire du vin dans une guinguette des environs. Ibsen commençait à se mettre en dépense, comme on voit, mais lorsqu'il voulut prendre une voiture, sa femme protesta. « Monte ! » ordonna-t-il d'une voix forte. Et Mme Ibsen monta aussitôt. Au retour, comme on avait bu six fogliettes, deux des compagnons d'Ibsen jugent bon de le tenir solidement entre eux. Mais il voit un gros chien qui aboie derrière une grille, et il va s'amuser à exciter l'animal avec sa canne. Ce jeu dure six à huit minutes, affirme Knudtzon [1], et le chien est de plus en plus furieux. Puis Ibsen s'arrête soudain, lorsqu'il remarque deux enfants italiens en costume national venus au bruit. Sa figure prend alors une expression de bonté, et il caresse la fillette.

Cette anecdote est caractéristique de l'humeur d'Ibsen, telle qu'elle se manifeste à Rome pendant l'hiver 1866-67. Il passe par brusques accès d'une impression à une autre tout opposée. Il semble un peu manquer d'équilibre. Il peut être

[1] Fr. G. Knudtzon, *Ungdomsdage*, t. XLIX de *Memoirer og Breve*, pp. 215-220.

enjoué, causeur, aimable. Il paraît bienveillant par nature, et un jeune poète qui lui lit ses vers conservera un souvenir charmé de la manière délicate dont il a loué ceux qu'il trouvait bons (sans vouloir formuler sa critique des autres)[1]. Mais il peut aussi se mettre en colère et prononcer des paroles blessantes, ou même simplement, comme dans l'histoire du chien, prendre plaisir à l'idée de la violence ou du mal. « Il pouvait faire explosion d'une façon ou d'une autre, et il était parmi les Scandinaves comme un lion dont la plupart avaient peur[2]. » Cette instabilité était d'autant plus déconcertante qu'elle s'accordait mal avec sa tenue désormais impeccable. Il passait sans transition de l'humeur amicale à l'humeur agressive, ou inversement. A une petite fête pour le départ d'un membre de la colonie, où l'usage était de prononcer de nombreux discours, il accable de sarcasmes un des convives, ce qui était peut-être mérité, l'homme étant médiocre, mais ce qu'il n'aurait pas dû faire, parce que sa victime était malade. Un moment après, regrettant peut-être son acte, il se lève de nouveau, cette fois pour un *skaal* aimable et réussi en l'honneur d'un jeune peintre danois, — malade aussi. Lorsque l'on quitte la table, on s'aperçoit qu'Ibsen avait besoin d'être soutenu[3]. Ibsen aime le vin, et dans l'état où il est pendant cet hiver, il ne sait pas toujours se dominer, comme il paraît l'avoir fait depuis qu'il a quitté la Norvège. Heureusement ces rechutes sont rares, car il a son travail, et il évite plutôt les occasions de s'en distraire.

Ces sautes de vent paraissent avoir été coutumières aussi dans sa vie d'intérieur. Son ménage était très uni, très intime, et il passait, dans la colonie, pour être un mari irréprochable. Il était aussi un bon papa, qui s'occupait de l'éducation du jeune Sigurd. Mais sa femme et lui avaient des caractères très

[1] Kr. Jansen, *Hvad jeg har oplevet*, p. 71.
[2] Fr. G. Knudtzon, *op. cit.*, p. 161.
[3] *Ibid.*, pp. 170-172.

indépendants, et Mme Ibsen n'atténuait pas les désaccords d'opinion. Elle avait, d'ailleurs, une nature assez taquine. Ibsen, de son côté, affirmait ses opinions d'une façon très catégorique, précisément parce que, dans le milieu familial, il n'éprouvait pas cette timidité qui ne lui permettait, au dehors, de s'exprimer librement que lorsqu'il « explosait ». Il en résultait que tout désaccord amenait des paroles assez violentes, qui faisaient l'effet de véritables scènes de ménage aux témoins qui parfois y ont assisté. Mais cela ne troublait aucunement la parfaite union des époux, qui, l'instant d'après, causaient ensemble aussi cordialement que si rien ne s'était passé.

Un des points de désaccord entre Mme Ibsen et son mari était la sympathie que celui-ci témoignait alors pour le Danemark au détriment de la Norvège. Elle pouvait s'écrier avec indignation : « Danois, danois, et toujours danois... et pourquoi jamais norvégien? » Le Danois Knudtzon, qui était présent, trouve qu'elle avait sûrement un caractère d'une rare fermeté, peut-être aussi de la profondeur, mais que certainement elle n'était pas aimable [1].

Ce n'étaient pas là des conditions favorables pour retrouver l'équilibre et la sérénité. Mais ce qui est curieux est qu'il ne semble avoir fait aucun effort pour lutter contre cette instabilité d'humeur. On aurait dit qu'il s'y complaisait, comme s'il s'était ainsi senti davantage « lui-même », car il jouissait d'avoir perdu sa réserve et sa timidité de Kristiania. Il se laissait donc aller, cultivait plus que jamais les paradoxes, et il éprouvait un bienheureux sentiment de liberté. Il était d'ailleurs fort agréable dans les conversations en petit comité, et volontiers obligeant [2]. En société plus nombreuse, il parlait peu, généralement [3], mais il lui arrivait, là aussi, de se montrer moins renfrogné. L'historien d'art danois Julius Lange,

[1] Knudtzson, *op. cit.*, p. 219.
[2] Kristoffer Janson, *op. cit.*, p. 71.
[3] *Ibid.*, p. 75 ; Knudtzon, *op. cit.*, p. 162.

ayant assisté, l'année suivante, à un petit banquet en son honneur, l'a trouvé « fort aimable et spirituel ». Il ajoute, il est vrai : « Si le diable ne piquait pas cet homme ici ou là, il serait beaucoup mieux[1]. »

Le diable le piquait lorsqu'il était question des événements de 1864, ou simplement des Norvégiens en général, ces « canailles » ! Le patriotisme des Italiens était exalté par contraste. Ibsen détestait alors surtout les Suédois pour leur politique veule qui s'accordait si mal avec la jactance au sujet de Charles XII. Si sa femme s'avisait de louer les Suédois, Ibsen donnait un coup de poing sur la table et s'écriait : « Tais-toi, tu me fais vomir[2] ! »

Sa colère pouvait aussi être provoquée par des faits d'ordre plus personnel. Il montrait une extrême susceptibilité. L'association allemande de Rome ayant invité les Scandinaves à une fête, le secrétaire de l'association scandinave mit une affiche dans la salle du palais Correa et prévint quatre familles où il y avait de jeunes dames qui dansaient. Ibsen, furieux de n'avoir pas été personnellement prévenu, prétendit exiger le renvoi du secrétaire, ce qui fut refusé. L'idée de Mme Ibsen, qui était très forte, comme danseuse, parut comique, ajoute Knudtzon, qui ne l'aimait pas[3].

Une autre fois, à un banquet où Ibsen et le vieux peintre Hansen avaient commandé le menu et les vins, quelqu'un veut prononcer un *skaal* en l'honneur des deux. Ibsen se lève, trépigne et déclare : « Mon *skaal* ne doit pas être bu en raison de ma qualité de membre du comité de subsistance[4]. »

Une telle susceptibilité paraît assez mesquine. Elle n'excluait pas toutefois un véritable orgueil, mais qui ne se révélait

[1] Cité par Höst, *Ibsen self og Ibsens digtring*, p. 135.
[2] Vilhelm Bergsöe, *Henrik Ibsen paa Ischia og « Fra Piazza del Popolo »*, p. 237.
[3] Knudtzon, *op. cit.*, pp. 212-214.
[4] *Ibid.*, *op. cit.*, p. 165.

guère. Au cours de l'hiver 1866-67 je n'en vois qu'une affirmation. Ibsen, un jour, rencontre Knudtzon et l'interpelle gaiement. Knudtzon répond : « Hein, quel temps superbe ! Dire que les autres, au pays, ont le froid et le brouillard ! — Oui, c'est comme ça, et tout en restant ici, on va tous les régenter ! — Qu'est-ce qu'on va faire? » Et Ibsen répète : « On va tous les régenter [1]. » Évidemment Ibsen, surpris par la rencontre, a exprimé tout haut le rêve de haute influence qui le hantait pendant sa promenade. C'était un retour passager aux idées qui avaient accompagné l'écriture de *Brand*.

Mais cette volonté d'action n'était plus dans son esprit au premier plan. L'esthétique avait repris le dessus. Son orgueil s'attachait désormais beaucoup plus à son avenir comme écrivain qu'à son rôle de poète-prophète, — non pas à son avenir pratique, sur lequel il était rassuré par sa pension, mais à la durée de son œuvre. Et il se montre fort préoccupé du mouvement en faveur du *landsmaal*, la langue paysanne inventée par Ivar Aasen. Vinje, le plus actif propagandiste du *maal*, toucha le point sensible, lorsqu'il écrivit l'année suivante :

Un de nos bons écrivains de *landsmaal*, qui était allé à Rome, y rencontra Ibsen. On parla de l'action pour le *maal*, et Ibsen, irrité, demanda : « Mais si ça réussit, insensés, qu'est-ce que vous ferez de moi et de Björnson ? — On vous enverra en Danemark, où est votre place, » fut la réponse plaisante. Et le poète fut encore plus irrité, comme vous pensez, et dit que rien ne sortirait de là.

L'idée exprimée par Vinje dans son article était que tous les écrivains norvégiens, malgré tout, étaient plus ou moins « hommes du *maal* » et contribuaient à rendre la langue plus norvégienne, idée juste en ce qui concerne Ibsen aussi bien que Björnson. Mais cette action comportait bien des degrés. On a vu qu'Ibsen tendait très consciemment à écrire une langue

[1] Knudtzon, *op. cit.*
[2] *Dölen*, 9 février 1868, publié dans Vinje, *Skrifter i Utval*, I, p. 578.

et à choisir un vocabulaire spécifiquement norvégiens, par opposition à l'écriture traditionnellement danoise. Cette tendance avait été surtout marquée chez lui vers 1859. Même à la fin de 1865, lorsqu'il publie son *Brand* chez l'éditeur danois Hegel, choqué par bien des détails de sa langue, il ne fait à celui-ci que de très légères concessions en ce qui concerne l'orthographe, et aucune pour le vocabulaire [1]. La sympathie d'Ibsen pour le Danemark n'avait jamais diminué son désir de faire valoir la nationalité norvégienne, même à l'égard du peuple frère, envers qui, parfois, il se montrait sévère, après aussi bien qu'avant la guerre de 1864 [2]. Son entrée chez l'éditeur Hegel lui avait été agréable et immédiatement utile. L'expérience la lui avait révélée encore plus avantageuse qu'il ne l'avait d'abord pensé. C'est grâce à Hegel qu'il pénétrait enfin dans le public danois, jusqu'alors absolument fermé. Tout cela était bien fait pour le détourner d'un norvagisme trop accentué, qui pouvait rebuter son nouveau public danois, car il tenait à ce public, et a maintes fois écrit à Hegel combien il était heureux de contribuer, en étant publié chez lui, à resserrer les liens intellectuels entre son pays et le Danemark [3]. Et pourtant cela n'a pas eu sur sa manière d'écrire une sensible influence. On le voit bien déjà par le choix du sujet qu'il a traité après *Brand*. Il savait bien d'avance qu'en écrivant *Peer Gynt*, il serait nécessairement amené à se servir de mots et d'expressions qui pourraient parfois un peu dérouter ses lecteurs danois. Il a continué à écrire sa langue, c'est-à-dire la langue usitée en Norvège dans les livres et dans la conversation des gens cultivés, mais à la pratiquer en lui donnant un accent spécifiquement norvégien, au lieu d'imiter le style danois, selon l'ancienne tradition. Seulement, il constatait le progrès du *landsmaal* et commençait à s'en inquiéter. Il n'y

[1] *Breve*, I, p. 101 et p. 305.
[2] V. le discours sur la tombe de P. A. Munch, t. VII, p. 176.
[3] V. surtout la lettre du 2 juillet 1870, *Breve*, I, pp. 209-210.

avait pas cru d'abord, et y voyait surtout un caprice du fantasque Vinje. La réforme de Knud Knudsen, à laquelle il s'était en grande partie rallié, lui semblait plus sérieuse. Mais Vinje, si instable en apparence, montra une énergique ténacité, et d'ailleurs le *landsmaal* répondait évidemment à certaines aspirations latentes. Certes, le danger était lointain. Mais l'avenir prochain n'était pas ce qui préoccupait le plus Ibsen. Que deviendrait son œuvre, si un jour son norvégien était réduit à l'état de langue morte, intermédiaire entre ces deux langues vivantes : le danois et le norvégien nouveau? Il avait de quoi être irrité.

On a dit [1] que la colère provoquée à son retour de Frascati, lorsqu'il prit connaissance de deux nouveaux articles sur *Brand* [2], aurait contribué à le détourner de Julien l'Apostat et à ramener sa pensée vers *Brand*, auquel *Peer Gynt* fait suite « comme de lui-même », ainsi qu'il l'a écrit plus tard [3]. Mais le lien entre les deux œuvres est bien évident sans que l'on ait besoin de faire intervenir ce supplément tardif à la critique malveillante. Le nouvel article de Vinje, *Brandpoesi*, « poésie incendiaire », d'une ironie très amusante, était d'ailleurs surtout dirigé contre la critique de Monrad, et Ibsen, qui ne prenait pas son ancien camarade au sérieux, mais goûtait fort son talent et surtout son esprit blagueur, a dû, malgré quelques coups de patte à son adresse, lire l'article avec bonne humeur. S'il a certainement maintes fois songé à Vinje comme à l'un des modèles de Peer Gynt, ce fut avec un sourire et une sorte de sympathie un peu méprisante. L'hostilité d'Ibsen contre le *landsmaal* ne provenait aucunement d'une animosité personnelle contre Vinje.

Pas davantage contre le jeune poète de *landsmaal* Kristoffer

[1] Chr. Collin dans la préface à son édition de *Peer Gynt*, pp. XIV sqq.

[2] Severin Lieblein, dans *Norden*, et Vinje dans *Dölen*, 10 septembre 1866, reproduit dans *Skrifter i Utval*, IV, p. 141.

[3] Lettre du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 215.

Janson qu'il avait très amicalement accueilli à son arrivée à Rome, et à qui, plusieurs fois, il a rendu service. Il a même écouté la lecture de ses poèmes écrits dans cette langue détestée. Mais lorsque Kr. Janson a voulu se livrer à une sorte de démonstration publique, Ibsen s'y est opposé. Le soir de Noël 1866, le jeune écrivain avait annoncé qu'il donnerait lecture d'une nouvelle qu'il avait écrite, bien entendu, en *landsmaal*, et Ibsen avait déclaré qu'en ce cas il s'en irait. Tout le monde était dans l'attente de ce qui allait se passer. Kr. Janson fut adroit, et lut « Une dangereuse demande en mariage », nouvelle de Björnson que celui-ci avait publiée dans la traduction en *landsmaal* faite par ses amis de Bergen en 1859 [1]. Ibsen l'écouta sans broncher [2].

Un autre jour, — également à l'association scandinave — eut lieu entre eux une discussion sur le *landsmaal*. Ibsen, de plus en plus excité, se rappela que Janson était de Bergen, et comme *Stril* est le sobriquet que l'on donne aux gens de la côte ouest, il l'appela : « Maudit Stril ! » et lui lança une chaise, que Janson évita. Mme Ibsen prit parti pour Janson, et Ibsen lui cria : « Oui, naturellement... tu es Stril, toi aussi ! » Mais cette violence n'impliquait aucune diminution de sympathie, et l'on put voir, le soir même, les deux antagonistes se diriger bras dessus bras dessous vers le Corso, où Ibsen avait invité Kr. Janson à prendre une tasse de chocolat dans un café chic [3].

Tel se manifestait Ibsen au cours de l'hiver 1866, où il a établi le plan de *Peer Gynt* et a commencé à l'écrire. Avec *Brand* il avait tiré, en quelque sorte, une épreuve négative du peuple norvégien. Il voulait lui montrer maintenant son por-

[1] Il existait à Bergen, en effet, à l'époque où Ibsen, puis Björnson, ont été attachés au théâtre de cette ville, un groupe de partisans passionnés du *landsmaal*. Mais je n'ai vu signaler nulle part qu'Ibsen ait été en relation avec eux. Il avait toutefois avec eux au moins une idée commune, c'est qu'il fallait remonter à l'ancienne langue nordique dans toute contestation linguistique.

[2] Kr. Janson, *op. cit.*

[3] *Ibid.*, pp. 76-77.

trait dans une épreuve positive. Et ce portrait devait avoir avec lui-même, en bien des points, une secrète ressemblance. Le sujet était assez ample pour n'avoir pas besoin de s'étoffer d'un drame philosophique. L'idée du mensonge, de la vantardise remplaçant l'action, de la velléité qui se contente d'un à peu près, pouvait ressortir suffisamment des faits concrets, réalistes ou fantastiques, sans adjonction de symboles et de longs discours. Ibsen a médité son sujet en novembre et décembre [1], et il peut écrire le 5 janvier : « le plan tout entier est maintenant composé et rédigé, et le premier acte est composé. L'œuvre grandit à mesure qu'elle avance... » Comment avait-il alors conçu son œuvre?

Malheureusement nous n'avons pas les manuscrits de ce plan et de ce premier état du premier acte. Le manuscrit que l'on en possède (V. p. 559) est daté. Il a été commencé le 14 janvier. Or, déjà le 5 janvier, avant cette seconde rédaction, l'œuvre grandissait en cours d'exécution... Elle était donc alors plus mince que ne l'indique le manuscrit conservé, où cependant on voit, par la liste des personnages, qu'Ibsen n'était pas encore parvenu au complet élargissement de son sujet. On n'y voit figurer, en effet, ni la Voix dans les ténèbres (le Grand Courbe), ni le Vieux de Dovre, ni le passager étranger, ni le fondeur de boutons, ni le personnage maigre. Son premier plan rédigé devait être fort approximatif, et il est clair que, du 5 janvier où l'ébauche du premier acte est commencée, au 14 janvier où il se met à écrire son premier acte d'une écriture soignée, ce qui signifie qu'il considère son manuscrit comme approchant du définitif, il n'a pas eu le temps de mener bien loin sa première ébauche. Il a donc abordé la rédaction presque définitive de son drame alors que l'œuvre était encore bien loin d'être précisée dans tout son développement. Et ceci

[1] Depuis un peu après le 2 novembre jusque vers les derniers jours de décembre (V. les lettres du 2 novembre 1866 et du 5 janvier 1867, *Breve*, I, p. 146 et p. 148).

est confirmé par son traducteur anglais William Archer, qui l'a interrogé sur ce point.

Il se mit au travail sans plan défini, prévoyant la fin, il est vrai, mais non les détails intermédiaires. Par exemple, il ne savait pas que Peer irait en Afrique. « Il est beaucoup plus facile, disait-il, d'écrire une pièce comme *Brand* ou *Peer Gynt*, où l'on peut introduire un peu de tout, que de mener à bout un plan rigoureusement logique, comme *John Gabriel Borkman*, par exemple [1]. »

Et le même William Archer précise ailleurs qu'Ibsen lui a dit que le quatrième acte tout entier a été une idée venue après coup *(an afterthought)*, et ne faisait pas partie du plan primitif [2]. *Peer Gynt* devait-il avoir seulement quatre actes? Ou bien les deux derniers actes devaient-ils renfermer des épisodes auxquels Ibsen a renoncé ensuite? Ceci paraît assez probable, même avec une pièce en quatre actes, car la fin serait un peu maigre, si l'on en supprimait toutes les scènes des personnages qui ne sont pas dans la première liste que nous avons. Mais on ne peut répondre à ces questions, puisque le plan primitif a disparu, ainsi que son ébauche du premier acte. Ibsen les a supprimés lui-même, car ils se trouvaient sans doute au nombre des « brouillons inutilisables » qu'il a détruits l'année suivante avant de quitter l'Italie, et dont il parle dans une lettre [3]. Mais le manuscrit qu'il a conservé était pour lui tout aussi peu utilisable. Ibsen tenait à conserver ses brouillons, mais on voit par cet exemple qu'il faisait un choix, et comment il le faisait. Il gardait surtout ses manuscrits complets, où Halvdan Koht a maintes fois observé des détails d'où il résulte qu'ils supposent des rédactions fragmentaires préalables [4]. C'est ainsi que les toutes premières esquisses et ébauches manquent le plus souvent.

[1] W. Archer, *Ibsen as I knew him*, dans *The monthly Review*, juin 1906.
[2] *The collected works of Henrik Ibsen*, vol. IV, p. XXIV.
[3] Lettre à P. F. Siebold, du 9 mai 1869 (*Samtiden*, 1908, p. 92).
[4] V. *Efterladte Skrifter*, I, pp. XXXVIII-XLI.

Ce que nous avons toutefois des manuscrits de *Peer Gynt* nous renseigne passablement. On ne peut préciser à quel moment fut écrite la liste des personnages (p. 359), car elle se trouve sur une double feuille à part, et doit être postérieure au commencement de la rédaction, puisqu'elle prévoit l'acte africain, qui ne faisait pas partie du plan primitif. Mais elle est antérieure à la rédaction de la seconde partie du deuxième acte, puisque le Vieux de Dovre n'y figure pas, non plus que la Voix dans les ténèbres. Elle prévoit seulement des « gnomes et trolds ». Or, le Vieux de Dovre et le Grand Courbe sont précisément les premiers personnages qui donnent à l'œuvre d'Ibsen le caractère de poème « à idées », en attendant le passager étranger et la série des personnages (parmi lesquels encore le Vieux de Dovre) que Peer rencontre sur le chemin au cinquième acte, et qui ne figurent pas davantage sur la liste. Cela confirme la disposition d'esprit observée chez Ibsen à la fin de 1866, lorsqu'il a conçu *Peer Gynt* et en a esquissé le plan. Il voulait écrire un poème dramatique qui ne fût pas une œuvre « à idées », ou du moins qui ne le fût pas dans le sens où il avait voulu que le fût *Brand*. Il renonçait à être le poète-prophète pour qui le poème est avant tout un moyen d'action, et se contenterait d'être simplement un poète. C'était le résultat de ses réflexions sur le total échec de *Brand* comme « poésie incendiaire », pour employer l'expression de Vinje, réflexions humiliées que compensait la fierté d'avoir écrit un drame qu'il continuait encore à estimer beau. Sa prétention d'être un poète-prophète n'avait été qu'une illusion et une rodomontade à la Peer Gynt, il comprenait que ces réflexions mêmes allaient s'incorporer plus ou moins dans l'œuvre nouvelle. C'étaient encore des idées que son poème laisserait transparaître. Mais il se rendait bien compte que sa nature le portait à l'expression poétique des idées. Il ne voulait pas les repousser, et, au contraire, y tenait. Seulement, elles ne devaient plus être l'essentiel et le but. Il revenait, en somme, à l'esthétisme qu'il avait si sévèrement

condamné lorsqu'il écrivait *Brand*. Les deux poèmes dramatiques devaient, sous ce rapport aussi, former contraste.

En fait, *Peer Gynt* est devenu finalement un poème « à idées » — philosophique, si l'on préfère, — autant que *Brand*. La différence, toute à l'avantage de *Peer Gynt*, consiste uniquement en ce que les idées exprimées dans *Brand* proviennent directement de l'actualité de façon trop visible, tandis que le lien entre la guerre du Slesvig et la conception de *Peer Gynt* n'apparaît que fort peu. Les idées seront, dans le second drame, complètement dégagées de l'occasion qui les a suggérées. Elles devaient même, tout d'abord, être à peine mises en évidence. Mais c'eût été, pour Ibsen, renier sa propre nature. On peut préciser le moment où il s'est décidé à en suivre l'impulsion.

Le manuscrit de travail porte l'indication de la plupart des dates où chaque acte a été commencé et terminé. En voici le tableau :

Premier acte	commencé le	14 janvier,	terminé le	25 février.
Second	—	3 mars,		
Troisième	—	15 juin,	—	2 juillet.
Quatrième			—	15 septembre.
Cinquième	—	19 septembre,	—	14 octobre.

On voit qu'il y a un intervalle de quelques jours entre la fin d'un acte et le commencement du suivant (cinq jours entre le premier et le second, trois jours entre le quatrième et le cinquième). Ibsen employait cet intervalle à relire l'acte achevé. En supposant qu'il ait mis seulement deux jours à relire le troisième acte, qui est le plus court, le quatrième acte aurait été commencé le 5 juillet, et l'on peut dresser, pour quatre des actes, le tableau suivant, où l'on voit quel a été le rendement de son travail :

Acte	I	43 jours		619 vers.	Moyenne :	14 par jour		
—	III	18 —		493 —	—	27 —		
—	IV	73 —	(au plus)	1 429 —	—	20 —		(au moins).
—	V	26 —		1 260 —	—	48 —		

On voit l'inégalité du rendement. Qu'il soit relativement faible pour le premier acte est un fait naturel. Bien que ce premier acte ait été commencé à l'état de brouillon d'essai à la fin de décembre, c'est la mise en train. Ibsen tâtonne encore peut-être pour le choix de ses rythmes. Il écrit sans doute plusieurs de ces brouillons préalables qu'il a détruits plus tard. Ensuite, le travail avance plus rapidement, et lorsqu'il approche de la fin, il travaille presque aussi vite que deux ans auparavant, quand il écrivait son *Brand* dramatique. Mais il n'y a évidement rien de plus à tirer de ce tableau. C'est la comparaison avec le temps consacré à la rédaction du second acte qui est intéressante.

C'est le 3 mars qu'il commence ce second acte. Le 9 mars, soit six jours après, il écrit à son éditeur :

Dans mon nouveau poème dramatique, je suis maintenant parvenu au milieu du second acte ; il sera en cinq actes, et autant que je puisse le calculer d'avance, de 250 pages environ. Si vous le désirez, je pourrai déjà vous envoyer le manuscrit en juillet [1].

Conformément à son habitude, Ibsen prévoit l'œuvre achevée beaucoup plus tôt qu'elle ne le sera. Et — aussi conformément à son habitude — on peut croire qu'il déclare son travail un peu plus avancé qu'il ne l'est. Si on le prend à la lettre, le second acte ayant 520 vers, il en aurait composé près de cinquante par jour, ce qui est d'autant plus invraisemblable que les manuscrits conservés contiennent trois états de la seconde scène. S'il se dit parvenu à la moitié de l'acte, c'est là une expression approximative et optimiste, qui signifie qu'il en est au tiers ou peut-être au quart. Mais ceci résulte sûrement de sa lettre : la rédaction du second acte a commencé sans aucune difficulté, le travail avançait même sensiblement plus vite qu'au cours de la rédaction du premier, et lorsqu'il approchait du milieu de ce second acte, Ibsen croyait que tout irait

[1] *Breve*, I, pp. 149-150.

tout seul. C'est pourquoi il devait penser qu'il pourrait aborder le troisième acte avant la fin du mois, et achever le poème vers le 1er juillet.

On peut ajouter que, jusqu'au milieu du second acte, il n'a réellement rencontré aucune difficulté, car les scènes des trois filles de pacage et de la femme en vert étaient prévues dans la liste des personnages et les manuscrits ne portent aucune trace d'hésitation. Il a donc dû parvenir effectivement à ce point, au plus tard, le 15 mars.

Or, il a terminé le demi-acte qu'il lui restait à écrire vers la fin d'avril, en sorte que, pendant un peu plus de six semaines, il n'a plus travaillé qu'à raison de six vers par jour en moyenne. Il écrit en effet le 2 mai à son éditeur [1] pour lui demander de l'argent parce qu'il va bientôt partir pour Ischia. « J'ai maintenant achevé deux actes de mon nouveau poème, et le plan du surplus est complètement éclairci (klarnet) et établi. » Mais Ibsen n'en écrira pas plus à Rome, le désir du voyage le tourmente, et il a besoin de solitude. Quand il aura trois actes faits, il les enverra. Je comprends la phrase d'Ibsen comme indiquant qu'il *vient* d'achever le second acte. Il aurait d'ailleurs tout de suite écrit le troisième s'il avait cru pouvoir l'achever avant son départ, et s'il avait travaillé seulement à la moyenne de vingt vers par jour, son second acte, achevé avant la fin d'avril, lui aurait laissé plus d'un mois et demi avant son départ pour écrire le troisième, qui ne lui a pris que dix-huit jours.

Il a donc mis environ un mois et demi à écrire la seconde partie du second acte, — exactement 268 vers. Une pareille diminution soudaine dans le rendement de son travail ne peut évidemment s'expliquer par un simple ralentissement. Il faut qu'il y ait eu un arrêt, quelque difficulté contre laquelle Ibsen a butté.

[1] *Tyve breve fra Henrik Ibsen.*

Or, cette seconde partie du second acte est remplie par la grande scène dans la salle du Vieux de Dovre et la scène du Grand Courbe, — ces deux personnages qui ne figurent pas dans la liste du manuscrit de travail. On y trouve seulement la mention « gnomes et trolds », ce qui ne paraît indiquer rien de plus qu'une scène courte dont la comparution de Peer devant le Vieux de Dovre a été le développement non prévu. On conçoit que cette scène imaginée tardivement, sans doute au moment même de l'écrire, ait nécessité quelques tâtonnements. On trouve, insérés dans le manuscrit de travail, des feuillets distincts où sont deux premiers essais de la scène des trolds. Ibsen a quitté son manuscrit pour esquisser la scène nouvelle. Mais ce n'est pas cela qui a pu le retarder beaucoup. Le même fait s'était produit déjà tout au commencement de l'acte pour la scène entre Peer et Solvejg, finalement rejetée, ce qui n'avait pas empêché ce commencement d'avancer très vite, comme le montre la lettre du 8 mars. Il n'y a donc pas eu simplement quelque hésitation et des essais pour une scène inventée après coup, mais bien une véritable interruption. Cela rappelle, — mais sous une forme très atténuée, — la période de si vive inquiétude qu'avait traversée Ibsen deux ans plus tôt, lorsqu'il était resté en panne devant son « Brand épique », jusqu'au moment où il a eu sa fameuse « révélation de Saint Pierre ». Seulement, cette fois, son tourment a été beaucoup moins pénible, et n'a duré que trois ou quatre semaines, et Ibsen n'a pas eu besoin de condamner ce qui était déjà écrit.

La cause de cet arrêt me paraît assez évidente. Ibsen avait voulu, dans un poème tout rempli de folklore, donner un portrait satirique du peuple norvégien, selon lui hableur et incapable de passer du rêve à l'acte. Outre l'allusion claire aux événements qui avaient si profondément indigné Ibsen, ce poème comportait une idée plus générale et plus profonde et qui, sur ce point aussi, en fait une suite à *Brand*. Après le sombre héros du ferme vouloir, vient le gai compagnon qui

ne sait pas se diriger. C'est le problème de la volonté et de la personnalité pris par un autre bout. Mais comme Ibsen avait décidé de ne pas écrire, cette fois, un poème « à idées », il n'avait fait qu'entrevoir confusément l'interprétation philosophique possible de son nouveau héros, et jusqu'à la scène de Dovre, en effet, on ne voit pas un vers qui tende à la suggérer. Ce n'est que réalisme et folklore, sans propos à résonance profonde. Lorsqu'il en est arrivé à la scène des « gnomes et trolds », il est naturel que l'attention d'Ibsen ait été retenue par l'idée de l'opposition de nature entre eux et les hommes, et de leur ressemblance, pourtant, avec un Peer Gynt. C'est à ce moment qu'il a de nouveau médité sur son sujet, et qu'il a finalement résolu d'en faire un poème philosophique. Une telle transformation, du moins, justifie un arrêt assez prolongé, suivi d'une révision du plan et d'un examen de l'acte et demi déjà écrits. Heureusement cet acte et demi, sans préparer positivement la conception nouvelle de la suite, cadrait fort bien avec elle. Et cette explication fait comprendre pourquoi, dans sa lettre du 2 mai, Ibsen parle de son plan « complètement éclairci et établi ». Cela indique bien qu'il a procédé à une révision de son plan, et plutôt en ce qui concerne l'idée générale du poème que la suite des scènes, car on verra que celle-ci, à beaucoup d'égards, était encore incertaine.

H. Logeman, professeur à l'université de Gand, est l'auteur d'un savant ouvrage où il a noté, vers par vers, ses remarques sur la langue, les réminiscences littéraires et les souvenirs de folklore que l'on peut observer dans *Peer Gynt* [1], et son livre m'a été très précieux quelquefois pour la traduction et surtout pour les notes à la fin du volume. Toutefois je ne m'en suis pas servi jusqu'ici, car l'auteur se fonde toujours uniquement sur l'étude des textes de l'œuvre, — texte définitif et ébauches,

[1] *A commentary, critical and explanatory, on the norwegian text of Henrik Ibsens Peer Gynt, its language, literary associations and folklore*, 1917.

— sans tenir compte des renseignements biographiques, seuls utilisés dans ce qui précède. Or, il est parvenu à la même conclusion, savoir : que la scène du Grand Courbe a été inventée après coup, lorsque la pièce était déjà fort avancée[1]. Il n'énonce ce résultat que fort timidement, car il est surpris de constater qu'une scène qu'avec raison il qualifie de « centrale » ait pu ne venir à l'esprit d'Ibsen qu'au cours de l'écriture. Les deux démonstrations se renforcent l'une l'autre, et celle qui précède fournit l'explication de ce qui étonnait H. Logeman : Ibsen n'avait pas d'abord pensé à développer l'aspect philosophique de la légende de Peer Gynt, il n'y a pensé qu'après sa lettre du 8 mars, mais assez tôt pour avoir achevé son second acte, tel que nous l'avons, avant sa lettre du 2 mai. Seulement Logeman ne parle que de la scène du Grand Courbe, qui ne figure pas du tout dans le manuscrit de travail principal d'Ibsen, tandis que la scène de Dovre y est amorcée (72 vers sur un peu plus de 200). Et le manuscrit principal s'arrête là. C'est toute la fin de l'acte, y compris la scène de Dovre, reprise depuis le commencement, qu'Ibsen a écrite sur cinq doubles feuilles in-8°, et il n'est revenu au format in-4° du manuscrit principal que pour le troisième acte. Il n'y a donc pas de raison pour séparer les deux scènes. Le caractère philosophique du drame se marque d'ailleurs au moins autant dans la première que dans la seconde.

On comprend alors ce qui s'est passé. La scène avec la dame en vert, prévue dans la liste des personnages, mais où le « roi de Dovre » est nommé, bien qu'il ne fût pas prévu, con-

[1] Il croit même que l'idée n'en est venue à Ibsen qu'après le commencement du troisième acte. Mais cela vient de ce qu'il a commis une erreur singulière de la part d'un écrivain aussi minutieux et précis, en disant qu'Ibsen n'avait pas daté le commencement du troisième acte, confondant avec le quatrième, pour lequel, en effet, la première date manque (*Edda*, VII, p. 272). La rapidité de l'écriture du troisième acte (dix-huit jours) paraît bien exclure, sans compter d'autres raisons, la possibilité d'une interruption pour composer des scènes aussi longues et difficiles que celles du Vieux de Dovre et du Grand Courbe.

duisait tout naturellement à la grande salle des trolds, ce qui amenait Ibsen à méditer sur un aspect de son sujet qu'il avait sans doute entrevu, mais volontairement négligé. Il se décida cette fois à faire de *Peer Gynt* un poème philosophique et il hésita sans doute assez longtemps, puis, lorsque son parti fut pris, il lui fallut écrire trois essais qui sont conservés, et qu'il a successivement abandonnés, avant d'en arriver à la forme à peu près définitive. Encore se sentait-il apparemment peu sûr de lui-même, car pour sa quatrième rédaction il s'est servi, par exception, de feuilles d'un plus petit format, comme s'il prévoyait qu'elle ne serait pas la dernière. (V. la description des manuscrits, p. 381). C'est le seul endroit où son travail ait nécessité des tâtonnements aussi prolongés. Le Grand Courbe a été inventé au cours des réflexions qui ont fait de *Peer Gynt* un drame « à idées ». Mais entre lui et le Vieux de Dovre subsiste cette différence que le Vieux de Dovre en quelque sorte s'imposait, tandis que le Grand Courbe est une invention beaucoup plus géniale et plus inattendue.

Il existe tout de même, entre les conclusions de H. Logeman et l'histoire de la composition de *Peer Gynt* exposée ici, une différence. Ibsen a écrit qu'il avait introduit le passager étranger en le « tartinant » comme un caprice [1]. Cela indique l'idée soudaine d'une scène imprévue et qui ne serait pas indispensable, et Logeman, étudiant les « caprices » d'Ibsen dans *Peer Gynt*, trouve qu'il y en a quatre, les trois autres étant : le Grand Courbe, le Fondeur de boutons, et le personnage maigre. Sa raison essentielle, avant de les examiner un par un, est qu'ils ne figurent pas dans la première liste de personnages. Mais alors pourquoi ne prend-il pas aussi le Vieux de Dovre, qui n'y est pas non plus? En réalité, la raison de l'addition de personnages nouveaux est la décision prise par Ibsen, lorsqu'il en était à la scène de la femme en vert, d'insister davan-

[1] *Breve*, I, p. 159.

tage sur le côté philosophique de son poème. C'est ce qui a transformé la scène prévue des « gnomes et trolds » en une scène beaucoup plus importante avec le Vieux de Dovre. Ce n'est pas là un « caprice », mais le résultat d'une conception nouvelle du drame. Le Grand Courbe vient ensuite, comme une idée suggérée par cette conception, et il n'est pas introduit après coup, puisque, sur les feuilles supplémentaires, l'acte s'achève par la courte scène entre Peer et la sœur de Solvejg, sans que rien indique une insertion ultérieure. L'acte était bien définitivement terminé lorsqu'il l'a écrit à Hegel dans sa lettre du 2 mai, où il dit qu'il a « éclairci » son plan [1]. Cette révision du plan, nécessitée par sa décision, a eu lieu probablement avant qu'il composât la fin de son second acte. Elle a naturellement comporté l'invention de personnages nouveaux, et l'on ne peut guère douter que l'idée du fondeur de boutons, tout au moins, et sans doute aussi du personnage maigre, soit venue à ce moment. Ibsen, alors, sûr de lui et d'avance tout fier de l'œuvre élargie, a de nouveau éprouvé, comme pour *Brand*, une crise de formidable orgueil.

Il avait choisi, au moins dès avril, Ischia comme séjour d'été. Un écrivain danois, Vilhelm Bergsöe, y songeait également, et fut tout à fait décidé lorsque Ibsen lui eut dit son intention [2]. Bergsöe partit le premier. Aussitôt qu'Ibsen eut reçu l'argent demandé à Hegel, il quitta Rome à son tour, le 21 mai, avec sa femme et son fils, descendit à Naples à l'albergo di Genova, qui était un bon hôtel, et arriva le lendemain 21 à Ischia sans avoir rien visité à Naples, peut-être parce qu'il était trop pressé de s'installer, peut-être aussi parce qu'il savait que des cas de choléra avaient été observés dans les bas quartiers de Naples. On est très renseigné sur les faits et gestes d'Ibsen pendant son voyage et les jours suivants par

[1] H. Logeman ne connaissait pas cette lettre, qui n'a été publié qu'en 1932.
[2] Vilhelm Bergsöe, *Henrik Ibsen paa Ischia og « Fra Piazza del Popolo »*, p. 149.

un feuillet de son carnet de dépenses [1], où tout est minutieusement inscrit, même un franc de pourboire au portier de l'hôtel, 10 sous de cigares et 4 sous aux pauvres. Tout compris, pour les trois voyageurs, le voyage a coûté 129 francs. Il dîna à la Piccola Sentinella, l'hôtel le plus cher de Casamicciola, mais trouva une villa privée, où il s'installa.

Le lendemain de bonne heure, il était devant la demeure de Vilhelm Bergsöe et criait : « Hé, cordonnier Jakob ! Es-tu levé? Ouvre, Jakob ! » Le cordonnier Jakob est un voisin de Jeppe du Mont, dans la comédie de Holberg. Et les promenades à peu près quotidiennes commencèrent. Ce jour-là, les premiers mots d'Ibsen furent : « Maintenant je vais travailler, je me sens comme un cheval fringant, qui va sauter [2]. »

Bergsöe était un jeune docteur ès-sciences naturelles qui venait de publier — résultat d'un séjour antérieur à Rome — un très gros roman, *Fra Piazza del popolo*, plein d'aventures qui se passent dans la campagne romaine, et auxquelles se trouvent mêlés des membres de la colonie scandinave, dont quelques-uns sont reconnaissables. Ce roman eut du succès et fut même traduit en français sous le titre *Le Roi des Brigands*. Mais le succès n'était pas encore déclaré lorsque Bergsöe arriva en automne 1866 à Rome pour la seconde fois, et le jeune auteur était fort ému du long article d'éreintement que Clemens Petersen avait consacré à son livre. Ibsen, étant seul un jour dans la bibliothèque de l'association scandinave, le vit entrer, et ne dit mot, ne sachant qui était ce nouveau venu, mais s'informa, et un jour, ayant aperçu Bergsöe dans la rue, alla droit à lui, le salua cordialement, dit qu'il avait lu son roman, que c'était un livre écrit d'après la réalité... « c'est à quoi nous sommes obligés maintenant ; le temps des héros de roman langoureux est passé. » Et comme Bergsöe lui expri-

[1] Publié en fac-simile dans *The Critic*, mars 1902.
[2] V. Bergsöe, *op. cit.*, p. 160.

mait ses craintes à cause de l'article de Cl. Petersen, Ibsen le rassura, prétendant au contraire qu'un article aussi long et aussi violent attirerait l'attention et ne ferait pas de tort [1]. On verra qu'il n'a pas toujours montré tant de sérénité.

Les relations ainsi commencées sont devenues presque journalières à Ischia, où Ibsen a eu en Bergsöe un compagnon idéal pour lui, c'est-à-dire qu'il pouvait prendre quand il voulait, et qui ne le dérangeait jamais. Et grâce à Bergsöe on connaît la vie d'Ibsen à Ischia, son travail méthodique, et son humeur, assez différente de celle qu'on lui avait vue à Rome pendant l'hiver. Dans ce qui suit, quelques pages de Bergsöe sont tantôt résumées, tantôt traduites.

Ibsen se levait de très bonne heure, sortait faire une promenade, prenait son café du matin, puis, à dix heures, se mettait au travail. A ce moment, Mme Ibsen et le petit Sigurd s'en allaient vers quelque point de la côte ; car, tant qu'il travaillait, Ibsen voulait être absolument seul. A deux heures, il s'arrêtait de travailler, alors venait la sieste, et le dîner, après quoi il revoyait ce qu'il avait écrit, et le recopiait d'une écriture presque calligraphique. Il ne voulait pas que personne pût voir son manuscrit, et le rangeait avec soin aussitôt la copie terminée. Alors il sortait et interpellait son voisin : « Hé, cordonnier Jakob, on va boire la goutte ! » Et la promenade du soir à travers Casamicciola, puis le long d'une route chaude et poudreuse les menait jusqu'à une petite chapelle. Généralement, au départ, Ibsen parlait un peu, contait quelque histoire, mais il s'absorbait bientôt dans ses réflexions, et arrivé devant la chapelle, il contemplait la mer, puis disait : « Retournons ! » et l'on rentrait sans dire un mot.

De temps en temps, Bergsöe avait cependant l'occasion d'entendre quelques paroles qui étaient évidemment la suite des réflexions qu'Ibsen faisait tout bas, et qui exprimaient

[1] V. Bergsöe, *op. cit.*, pp. 161-164.

sa pensée intime. Un soir, près de la petite chapelle, il s'écrie : « Oh, quelle charmante houblonnière. — Ce n'est pas une houblonnière, mais une vigne. — Oui, tu as raison. Il faut parfois que je me secoue les oreilles pour oublier que je ne suis pas en Norvège. — Mais si ta nostalgie de la Norvège est si grande, pourquoi n'y retournes-tu pas? » A cette question, Ibsen se redresse et ses yeux flamboient : « Retourner? Crois-tu que je me laisserai culbuter par des oies?... Moi, je ne rentrerai pas en Norvège avant que la Norvège m'appelle. » On peut observer à la fois son profond attachement à son pays, et sa rancune contre lui. Mais cette rancune paraît ici provenir beaucoup plus de ressentiments personnels que de sa sévérité pour le manquement à l'idée scandinave. Et l'on voit l'orgueil ibsénien, cet orgueil qui s'était développé au cours de l'écriture du *Brand* dramatique, et avait cru ensuite jusqu'à lui donner « l'inébranlable certitude d'avoir raison », mais pour s'affaiblir, après la publication, lorsqu'il fut déçu par l'incompréhension de l'œuvre. Maintenant qu'il avait donné à son *Peer Gynt* une portée plus haute qu'il ne l'avait d'abord prévue, son orgueil lui revenait tout entier, peut-être encore plus grand.

Il disait souvent, en effet, qu'il ne travaillait pas pour le temps présent, mais pour l'éternité. Bergsöe, bien qu'assez enclin lui-même de hautes prétentions sur l'importance de ce qu'il écrivait [1], lui répondit un jour qu'aucun poète ne pouvait y atteindre et que même les plus grands esprits seraient oubliés après quelques millénaires, et Ibsen, furieux, lui cria : « Va te promener avec ta métaphysique ! Si tu m'enlèves l'éternité, tu me prends tout ! » Il est curieux de constater déjà ce souci d'immortalité dans son plus ancien poème, écrit à dix-neuf ans [2].

Telle était l'existence monotone et bien réglée d'Ibsen à

[1] Se comparant à Ibsen et à Björnson, quelques années plus tard, Bergsöe faisait observer que tous deux avaient atteint leur point culminant, tandis que lui-même avait encore du temps devant lui !

[2] Tome I, p. 89.

Ischia. Parfois sans doute il n'allait pas trouver Bergsöe et sortait avec sa femme et son fils sur la côte. Ou bien il montait la colline jusqu'à un cloître où il s'était fait un ami d'un vieux moine, et causait avec lui, assis devant la Méditerranée, en buvant une fogliette de vin. Cela paraît indiquer qu'il avait tout de même appris un peu d'italien. En parlant de ce détail et de sa vie à Ischia, il observait : « *Peer Gynt*, d'ailleurs, était bien ce que j'ai écrit de plus fou [1]. »

Ceci ne modifiait pas son rigoureux horaire. Bergsöe, qui avait parcouru l'île volcanique en géologue, et que la montée presque quotidienne et trop silencieuse vers la petite église amusait peu, essayait d'entraîner Ibsen à quelques excursions les plus proches, mais n'y réussit que rarement. Un soir, ils pénétrèrent dans une gorge où il y avait des sources d'eau chaude et une végétation très particulière. Mais lorsqu'ils furent parvenus à un endroit où la gorge rétrécie n'avait plus de place que pour la rivière d'eau chaude, en sorte qu'on ne pouvait avancer que sur les grosses pierres qui l'encombraient, Ibsen épouvanté s'écria : « Où me mènes-tu? Veux-tu m'enfermer dans la montagne? Elle pourrait se refermer sur nous. » Il se croyait sans doute déjà prisonnier du Vieux de Dovre. Et comme Bergsöe lui disait que c'était impossible, il dit : « Mais une pierre peut tomber sur nous et nous écraser. Je veux rentrer ! » Et il partit à grands pas. — Une autre fois il s'agit de grimper au bord d'une haute falaise d'où la vue est splendide, mais Ibsen ne veut pas s'approcher, et Bergsöe, lorsqu'il revient vers lui, le trouve étalé par terre, et embrassant un bloc de pierre. — Une autre fois, rencontre d'un gros chien, qui fait à Ibsen une légère égratignure. Il resta plusieurs jours dans la terreur d'avoir attrapé la rage. Vraiment, Bergsöe n'avait pas de chance avec ses tentatives pour varier la prome-

[1] Raconté par Ibsen au cours d'un dîner auquel assistait Didrik Grönvold, qui me l'a rapporté.

nade de son compagnon. Et un jour, Ibsen courut vraiment un danger mortel. On devait gravir le volcan Epomeo, et on était parti à cinq heures du matin, — je crois bien que ce fut la seule journée entièrement sacrifiée pour le travail, — mais on s'arrêta en chemin pour manger chez un vigneron, Ibsen trouva le vin d'Epomeo délicieux, et ensuite la montée parut si pénible que l'on décida de redescendre. Bientôt Ibsen croit voir un raccourci et s'y engage, malgré les cris de Bergsöe, qui était en arrière, et court après lui pour le retenir. Ils étaient sur un ancien éboulement qui se mit à glisser, et ils eurent la chance d'être arrêtés un peu brusquement en haut du mur qui bordait le chemin de montagne, tandis que sable et pierres continuaient à voler autour d'eux [1].

Ibsen s'était bien exposé par sa faute à la mort dont il paraissait avoir si grand'peur. Cependant il ne la craignait pas tant, et je pense que l'on peut croire à la lettre ce qu'il a dit un jour : « Je ne demande pas mieux que de vivre un peu plus longtemps, — car on est toujours curieux de voir comment les choses vont tourner dans le monde, — et je ne crains pas non plus la mort. Pourtant, je dois avouer que lorsque je suis plongé dans une œuvre nouvelle, c'est pour moi une angoisse de penser que je pourrais disparaître avant que mon travail soit terminé. On ne meurt pas volontiers avant d'avoir dit ce qu'on a sur le cœur [2]. » Il était d'autant plus anxieux de ne pas mourir avant la fin du cinquième acte, qu'il tenait davantage à *Peer Gynt*, depuis qu'il en avait fait un poème philosophique.

Le troisième acte fut achevé le 2 juillet. Sans doute y eut-il une dernière révision de l'ensemble des trois actes, puisque Ibsen avait annoncé à Hegel qu'il les enverrait sans attendre d'avoir écrit la suite, ce qu'il fit, en effet, le 8 août [3]. Ce retard

[1] V. Bergsöe, *op. cit.*, pp. 169-179.
[2] John Paulsen, *Mine erindringer*, p. 159.
[3] *Breve*, I, p. 151.

d'un mois s'explique parce que l'envoi pour l'impression ne pouvait évidemment avoir lieu avant que le plan des deux derniers actes fût bien définitivement établi. On a vu qu'Ibsen avait écrit à Hegel qu'il l'était (lettre de Rome du 2 mai), mais cela voulait dire seulement qu'il était révisé, modifié, non fixé. Dans les premiers jours de juillet un scirocco sévit, avec une température de 40 degrés à l'ombre, et dura dix jours. Bergsöe s'étonnait de voir Ibsen travailler avec plus d'acharnement que jamais, et lui conseilla fortement de s'arrêter. « Non, répondit-il, il *faut* que je travaille, car j'en arrive à la fin. Hé, ce sera une joyeuse comédie, tu verras, et il n'y a fichtre pas là de bavardage et de vains propos », et l'un des derniers jours du scirocco, sur la route qu'ils parcouraient ensemble presque tous les soirs, il s'arrêta soudain et demanda : « Peut-on représenter sur la scène un homme courant avec une cuiller à fondre? — Oui, pourquoi pas? — Mais il faut que ce soit une grande cuiller... où l'on peut fondre des gens. — Ça aura l'air un peu cocasse. — Oui, je le crois aussi ; mais je ne pense pas qu'on le joue [1]. » On voit qu'Ibsen, qui venait d'achever son troisième acte, pensait à ce moment au cinquième et que si l'idée du fondeur de boutons lui était peut-être déjà venue lors de la révision du plan dans les dernières semaines de Rome, il ne l'avait pas alors décidément adoptée. C'est seulement au moment de les écrire qu'il a établi le plan de ses deux derniers et même pas encore *ne varietur*, car les scènes du passager étranger ont été une invention soudaine du dernier moment, un « caprice », ainsi qu'il l'a écrit [2].

Bergsöe pense aussi que les dix jours de scirocco avec la poussière, le sable et l'aspect désertique présenté alors par l'île d'Ischia, ont suggéré à Ibsen l'idée des scènes dans le désert marocain, et cela est fort possible, puisque la liste des per-

[1] V. Bergsöe, *op. cit.*, pp. 211-212.
[2] *Breve*, I, p. 159.

sonnages montre que les scènes égyptiennes étaient prévues dès janvier ou février, mais non les scènes marocaines.

Le mois de juillet fut donc consacré à établir le plan des deux derniers actes, et il est très probable que le quatrième acte dut commencer vers le 8 août, date de l'envoi à Hegel des trois premiers. Comme Ibsen l'a fini le 15 septembre, on voit qu'il en a écrit les 1 429 vers presque avec la même rapidité de composition qu'il atteignit ensuite pour le cinquième, ce qui est beaucoup plus naturel que le ralentissement qu'on devrait constater, s'il s'était mis à l'écrire peu de jours après avoir achevé le précédent.

Mais au bout d'une quinzaine de pages, Ibsen dut quitter Ischia. Le 14 août, à minuit, se produisit une forte secousse sismique. Il ne paraît pas s'en être beaucoup ému. Seulement le surlendemain, se promenant avec Bergsöe dans les rues de Casamicciola, il vit au mur de l'église une lézarde où il put passer la main. Il hocha la tête sans rien dire, et partit le lendemain [1]. Il s'installa à Sorrente, à la « Rosa magra », petit hôtel dont il avait entendu parler par des artistes danois qui l'avaient fréquenté, probablement par ce David, ami de Brandès, qui s'était suicidé l'année précédente à Rome, et qui lui avait parlé de Sorrente avec enthousiasme [2], mais cet hôtel était situé dans la partie basse, près de la mer, et ainsi bien plus exposé que les villas d'en haut au choléra que pouvaient apporter les marins de Naples. Cependant, lorsque Bergsöe, débarqué à Sorrente quelques jours plus tard, le lui fit observer, Ibsen ne voulut pas changer [3]. Et les promenades reprirent comme à Ischia. Il dut bien regretter de n'avoir pas suivi le conseil de Bergsöe lorsqu'il crut sa femme prise par le choléra, mais ce ne fut qu'une cholérine qui passa vite [4], et cette alerte

[1] V. Bergsöe, *op. cit.*, p. 220.
[2] *Breve*, I, p. 116.
[3] V. Bergsöe, *op. cit.*, p. 232.
[4] *Ibid.*, p. 244.

ne retarda pas son travail. *Peer Gynt* fut achevé à Sorrente le 14 octobre. Il n'avait plus qu'à relire son dernier acte et à rentrer, en s'arrêtant à Pompéi et à Naples pour voir le musée, ce qu'il a dû faire vers le 1er novembre, bien qu'il sentît l'agitation politique s'accentuer [1]. La défaite de Garibaldi à Mentana est en effet du 3 novembre, et à la frontière de l'État pontifical il éprouva quelque peine à y rentrer [2]. Il venait d'écrire plus de la moitié de *Peer Gynt* en moins de deux mois et demi, mais le poème l'avait complètement absorbé pendant une année.

Dans la lettre d'envoi à Hegel, datée du 18 octobre, il écrit : « Je suis curieux de savoir comment le livre va être accueilli ; mais je ne suis pas inquiet, il est écrit avec mûre réflexion [3]. »

[1] *Breve*, I, p. 155.
[2] L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 299.
[3] *Breve*, I, p. 314.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE

Björnson, en 1857, après avoir entendu la lecture des *Guerriers à Helgeland,* écrivit à son ami Clemens Petersen :

Écris-moi donc enfin sur Ibsen. Rappelle-toi sa *Fête à Solhoug.* Malheureusement il faut qu'il change encore sa voie pour que je puisse avoir foi en lui. Dans *La Fête à Solhoug* il a joué de telle sorte sur la chanson héroïque qu'il a fini par devenir pour moi une chanson héroïque toute vive. Tout en est passé en lui, jusqu'à la langue. Puis, il a sauté à la saga, et le voilà qui en arrive avec ses expressions, sa langue calquée, ses moindres tournures et toute sa poésie périmée. Il est un plus grand virtuose que Ole Bull, pour ne pas parler de Henrik Hertz... Dans *Les Guerriers à Helgeland* il a refait Sigurd vainqueur de Fafner et tout l'énorme cycle de légendes sur lui et autour de lui. C'est imité ou mis en forme dramatique à la perfection. Je dois le reconnaître et l'en louer, et pourtant j'écume de colère [1]...

En écrivant *Peer Gynt,* Ibsen a été de nouveau un « virtuose » du même genre. Il est devenu non plus une chanson héroïque, ni une saga, mais un conte populaire. Dans son poème, Asbjörnsen et Moe sont « imités ou mis en forme dramatique à la perfection ». Ce n'est pas l'histoire de Peer Gynt qui est mise en forme dramatique, il ne lui a emprunté, en réalité,

[1] Lettre de novembre 1857, *Gro-tid,* I, p. 52.

que très peu de chose. Surtout dans le plan primitif, où ne figurait pas le Grand Courbe, les emprunts se réduisent à l'idée d'un paysan vantard, et à la scène des trois filles de pacage, où la légende est singulièrement transformée. Il n'exagérait certes pas, lorsqu'il écrivait à Hegel que son poème était écrit sur une base assez mince, et qu'il a été d'autant plus libre.

En réalité, c'est tout ce qu'il connaissait des contes norvégiens et aussi de la vie paysanne, qu'il a mis à contribution, Andreas Faye et Peter Fylling, et des réminiscences de la chanson héroïque et de la saga, et *Les Noces de la Houldre* de Botten Hansen, et des histoires qu'il avait entendu conter par Botten Hansen ou par Vinje, et des souvenirs personnels.

Il lui est arrivé de dire [1] que sa connaissance du paysan norvégien ne provenait guère que des contacts qu'il avait eus avec lui pendant les quelques années qu'il avait vécues à Venstöb, aux environs de Skien. Le premier acte de *Peer Gynt*, indiqué comme se passant dans le haut Gudbrandsdal, semble bien, en effet, avoir été écrit en pensant au paysage de Venstöb. Mais à Grimstad il avait aussi été en relation familière avec des paysans, ainsi qu'au cours de son excursion de 1862, et bien qu'il fût généralement assez fermé en société avec des inconnus, il était, au contraire, volontiers causant avec les gens du peuple.

Mais c'est avant tout d'Asbjörnsen et Jörgen Moe qu'il s'est constamment servi. On ignore s'il a eu leurs volumes à Rome et à Ischia, mais il n'en avait certes pas besoin, car il en était tout pénétré. On trouvera en appendice la traduction de quelques histoires qu'il a utilisées, et les noms des deux conteurs reviendront dans les notes à tout instant. On peut observer toutefois que c'est tout particulièrement les « Contes de Houldres » d'Asbjörnsen seul (1845 et 1847) qui lui sont revenus en mémoire.

[1] Francis Bull, *Hundreaarsutgave*, VI, p. 27.

Il rendait hommage à tous les deux, et c'est bien à 1842, date de leur première publication en commun, qu'il faisait remonter « l'ère nouvelle ». Mais Asbjörnsen avait apporté un élément de plus, qui ne se trouvait pas dans les contes détachés des premiers recueils. Il avait donné de véritables tableaux de vie populaire, et les légendes y sont contées par les paysans qu'il nomme, et accompagnées des réflexions de leur auditoire. C'est de ces « Contes de Houldres » qu'Ibsen s'est surtout inspiré, et c'est à eux qu'il a fait de continuels emprunts, tantôt en leur donnant forme dramatique ou par simple allusion, ou en les contant à son tour, et à sa façon.

Ces emprunts sont nombreux et manifestes, et cependant ils ne sont pas ce qui caractérise le plus *Peer Gynt :* c'est la couleur générale, le mouvement, le ton, la langue toute simple et familière, et tout cela aussi est inspiré d'Asbjörnsen. L'œuvre du conteur est ainsi non pas simplement utilisée dans ses détails, mais assimilée pour une expression nouvelle et imprévue. C'est bien le même genre de travail que celui auquel Ibsen s'était autrefois livré en refaisant la chanson héroïque et la saga en forme dramatique. Seulement, outre qu'il avait perfectionné son métier et que son esprit s'était mûri, tout contribuait à le rendre particulièrement apte à mieux réussir cette fois. Sa tendance instinctive au réalisme trouvait à se satisfaire dans des scènes paysannes, malgré toute la fantaisie, ou même le fantastique des contes, et il a écrit la langue la moins stylisée, la plus naturelle qu'il eût encore écrite. Par là, *Peer Gynt*, bien qu'en vers, a été une excellente préparation aux drames en prose. Et puis, justement en 1867, son goût pour l'ironie tantôt âprement caustique, tantôt simplement malicieuse, était tempéré par la bonne humeur où l'avaient mis la sécurité enfin acquise et le succès. Certes, le souvenir de 1864 et sa nature nerveuse lui donnaient encore des accès de colère, mais son caractère, au fond bienveillant et affable, rendait sa raillerie plus souriante. C'était, d'ailleurs, cette disposition qui l'avait

amené à concevoir son poème, et il n'en pouvait être de meilleure pour le composer[1].

Il est un autre écrivain auquel Ibsen a certainement pensé lorsqu'il a construit son premier plan. C'est Björnson, qui avait obtenu son premier grand succès littéraire précisément avec ses *Nouvelles paysannes*. Ibsen les appréciait, mais ne voyait pas les paysans norvégiens sous le même angle. En 1875, au cours d'une conversation sur le peintre Adolf Tidemand, qui s'est fait une spécialité des scènes de la vie paysanne, il a établi une comparaison entre ses tableaux et les nouvelles paysannes de Björnson. A son avis, tout cela était « du romantisme national, qui veut idéaliser au lieu de faire vraiment comprendre. Tidemand et Björnson nous ont tous deux montré le paysan endimanché et en fête. Le jour gris quotidien et le travail pénible, ils ont oublié de les décrire[2] ». *Peer Gynt* prouve suffisamment que son sentiment sur les *Nouvelles paysannes* devait être, en 1866-67, peu différent de celui-là. Il n'a pas montré, lui non plus, le jour gris quotidien et le labeur, parce qu'il n'y avait pas place pour cela dans son poème, comme dans un roman, mais il n'a pas idéalisé les paysans, — au contraire. Il s'est évidemment fort bien rendu compte du contraste entre sa façon de considérer le monde paysan et celle de Björnson, mais il n'a pas eu l'idée de mettre ce contraste en évidence, pas plus que de l'atténuer. Les nouvelles et le drame sont des œuvres d'inspiration totalement différente. On peut dire que les nouvelles, tout en ouvrant la voie à une littérature plus moderne, appartiennent encore au genre romantique, tandis que *Peer Gynt* est comme un feu de joie où Ibsen a brûlé tout son attirail romantique. « Nul poète

[1] Ibsen, bien entendu, s'est servi également de tous ses souvenirs de folklore, d'Andreas Faye, par exemple, et très probablement, comme l'a signalé Hans Eitrem, d'une histoire contée dans *Brage og Idun*, II (1839), p. 449, où Hammerich parle d'un garçon reçu chez un vieux trold qui lui offre une de ses filles à choisir; comme il refuse, il est mis vilainement à la porte.

[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen, Sommeren i Berchtesgaden*, p. 54.

n'a donné plus brillamment congé à une forme d'art périmée [1]. »

Rompre avec le romantisme n'était pas toutefois pour Ibsen une pensée dominante, lorsqu'en octobre 1866 il a choisi son sujet. La rupture était déjà un fait accompli dès 1858, lorsqu'elle avait suggéré la première idée de *La Comédie de l'Amour*, et elle était devenue, à la fin de 1864, une condamnation sévère, exprimée dans le poème « Aux complices », pour servir d'introduction au « Brand épique ». Il est clair que le folklore ne devait pas être ici utilisé de la façon traditionnelle, mais, au contraire, être condamné comme le mensonge, et comme la tare de Peer Gynt. Et l'essentiel était de peindre ce représentant du peuple norvégien.

Ibsen voyait sûrement l'analogie de son héros avec l'Adam Homo de Paludan Müller. Il a pu songer aussi à Don Quichotte. L'analogie existait d'abord uniquement dans le fait de créer un type national. Mais il fallait une intrigue, une femme qu'aimerait Peer Gynt, et ce rêveur sans volonté ne pouvait pas avoir une histoire amoureuse profonde autrement qu'en rêve. Une véritable intrigue était impossible. Il n'est pas besoin de beaucoup réfléchir pour se rendre compte que la simple logique devait amener Ibsen à concevoir un personnage qui ne pouvait différer beaucoup de Solvejg, c'est-à-dire dont l'amour fidèle attendrait Peer Gynt, tandis que lui ne conserverait son souvenir que dans l'arrière-plan de sa conscience. Or, Adam Homo, en sa jeunesse, s'était fiancé avec la jeune Alma, fille de condition modeste ; ensuite, par ambition et vanité, il avait fait un beau mariage et semblait presque avoir oublié son seul véritable amour ; il ne retrouve Alma qu'à son lit de mort, où elle est appelée par hasard, comme garde-malade. Lorsqu'il la reconnaît, il se dit prêt à écouter ses reproches, mais elle répond :

Tu as été ma joie en toutes ces années [2].

[1] Sigurd Höst, *op. cit.*, p. 152.
[2] *Adam Homo*, II, p. 342.

On voit combien Solvejg est proche d'Alma, aussi bien par son caractère que par le rôle qu'elle joue dans la composition du poème.

Je crois avoir indiqué tous les auteurs qui ont concouru à la conception de *Peer Gynt* et à la construction du plan, — du moins tel qu'il a existé dans l'esprit d'Ibsen jusqu'au moment où il allait écrire la scène de la femme en vert, ce qui l'amène chez le Vieux de Dovre. C'est alors, en effet, à Rome, vers la fin de mars, qu'il a décidé d'introduire ce personnage non prévu dans sa liste primitive, pourtant si bien calligraphiée qu'il avait évidemment cru qu'il n'aurait aucun changement à y apporter[2]. Il n'a pas seulement inventé le Vieux de Dovre, il a remanié son plan, sans doute pour transformer son drame en poème « à idées ». Car *Peer Gynt* ne devait être d'abord qu'une critique du paysan norvégien, comme le montre clairement la liste primitive où ne figure aucun des personnages qui sont expressifs des idées. Vers la fin de mars, Ibsen invente à la fois le Vieux de Dovre et le Grand Courbe, et probablement aussi le personnage maigre et le fondeur de boutons, car sa décision d'écrire un poème à idées entraîne toutes ces additions. Elles ne modifient, d'ailleurs, aucunement le ton et l'allure du drame, puisqu'elles sont conformes à l'esprit du folklore norvégien. Le Grand Courbe est pris dans le conte de Peer Gynt, le personnage maigre est le diable lui-même, tel qu'on le rencontre dans mainte légende, le Vieux de Dovre est probablement suggéré par un conte d'Andersen, mais où précisément le conteur danois s'est amusé à réunir les elfes danois et les trolds norvégiens avec une ironie

[2] La remarque est de H. Logeman, dans son article sur *The « Caprices » in Henrik Ibsens Peer Gynt* (*Edda*, VII, p. 264). Mais il considère comme « caprices » tous les personnages qui ne figurent pas dans la liste primitive. Ils seraient bien nombreux et tous d'importance. Je crois que le passager étranger est le seul. La lettre du 2 mai, où Ibsen parle d'une révision de son plan, qu'il vient d'effectuer, montre que l'invention du Vieux de Dovre n'a pas été un « caprice », et a comporté d'autres changements ou additions.

souriante à l'adresse de ceux-ci. Le fondeur de boutons seul appartient entièrement à Ibsen, mais c'est peut-être le personnage qui prouve le mieux à quel point il s'était assimilé Asbjörnsen, tellement il serait bien à sa place dans un conte populaire norvégien.

Il y a encore d'autres personnages qui ne sont pas dans la liste primitive : ce sont les quatre hôtes étrangers de Peer Gynt au commencement du quatrième acte. Ils ont probablement remplacé les « baigneurs de différents pays », qui ont disparu, et qui, d'après la place qu'ils occupent dans la première liste, devaient intervenir seulement au cinquième acte, après le retour de Peer Gynt dans son pays. Ces baigneurs, en effet, ne pouvaient guère avoir d'autre raison d'être que de fournir à Ibsen l'occasion d'exprimer son animosité surtout contre l'Allemagne et la Suède. On voit que le remaniement du plan a été assez considérable. Le quatrième acte primitif, commençant par l'épisode d'Anitra, était déjà suffisamment étendu sans la longue scène d'allusions politiques, mais le cinquième était un peu mince, même avec la conversation des baigneurs. Il est vraisemblable que le rôle des gens de Hæggstad — finalement réduit à la scène des enchères — avait d'abord été prévu plus important, mais il est impossible de le préciser. Lorsque le cinquième acte s'est trouvé grossi des scènes du fondeur de boutons, du Vieux de Dovre et du personnage maigre (plus, peut-être, celles où parlent des pelotes de fil, etc.), il a fallu l'alléger, et c'est sans doute alors qu'il a renoncé à quelque épisode inconnu entre les survivants de Hæggstad, et qu'il a reporté au commencement du quatrième acte, sous une autre forme, la conversation des baigneurs. Ceci avait, de plus, l'avantage de mettre à la place qui convenait le récit de la vie de Peer Gynt entre le troisième et le quatrième acte.

Cette transformation de l'œuvre n'obligeait pas Ibsen à récrire ce qui était déjà composé, parce que les idées générales

qu'il voulait exprimer étaient déjà latentes dans le poème tel qu'il l'avait d'abord conçu. Il s'agissait seulement de donner aux personnages du folklore une plus grande valeur symbolique. Et ceci l'a naturellement amener à penser aux auteurs qui avaient poétiquement exprimé des idées analogues, c'est-à-dire surtout aux deux écrivains danois qu'il aimait le plus, Paludan Müller et J. L. Heiberg.

On a vu que déjà *Peer Gynt* rappelait *Adam Homo* lorsque l'œuvre n'était encore qu'une satire du type national, et que Solvejg joue dans le drame le même rôle qu'Alma dans le roman. Le remaniement du plan a augmenté la ressemblance entre les deux poèmes, car Adam est, comme Peer, un homme bien doué par nature, mais qui gâche sa vie (quoique fort bien menée au jugement du monde), parce que sa vanité fait toujours de lui le jouet des circonstances, en sorte que sa conduite, souvent habile, parfois même en apparence résolue, est au fond sans fermeté. Lui-même, sur son lit de mort, dit qu'il a été « sans volonté ». La nature d'Alma contraste avec la sienne. Elle dit :

> Toute vie est vouloir,... le vouloir pour toute âme,
> la plus petite ou la plus grande, est l'essentiel [1].

On voit que Paludan Müller, comme finalement Ibsen, a étendu la portée nationale de son poème jusqu'aux idées générales, et à des idées au moins très voisines de celles qu'Ibsen, toujours préoccupé du problème de la volonté, voulait faire ressortir. Et ceci est sensible surtout dans l'intervention d'Alma, lorsque l'avocat du diable, après la mort d'Adam, paraît avoir gain de cause. Elle dit :

> Dans la vie et la mort cette âme fut ma joie [2] !

[1] *Adam Homo*, II, p. 343 et p. 345.
[2] *Ibid.*, II, p. 471.

La conclusion d'Ibsen est fort différente de celle de Paludan Müller, mais on voit que sa conception du caractère de Solvejg provient du poète danois.

Et plus proche encore de la pensée d'Ibsen était l'idée dominante de J. L. Heiberg dans sa « comédie apocalyptique » *Une âme après la mort*, où un homme qui n'a rien fait de très bien dans sa vie, ni rien de très mal, va frapper aux portes où il peut trouver sa destination finale. Saint Pierre lui refuse l'entrée du ciel, et il cause longuement avec Méphistophélès, qui le ramène un instant sur terre pour le faire assister à la mort d'un acteur. Celui-ci, absorbé par ses rôles, n'a pas eu de personnalité, mais seulement de la vanité, pour laquelle saint Pierre se montre particulièrment sévère [1]. Le résultat est que l'âme défunte, comme l'acteur, iront en enfer, non pour y subir des supplices réservés aux criminels, mais avec la grande foule des braves gens médiocres, et le diable assure qu'ils sont assez bien traités [2]. Et l'âme défunte paraît assez satisfaite :

> Ah, c'est heureux enfin que j'aie trouvé ma place [3] !

Ce sont là les deux œuvres qu'Ibsen a eues certainement le plus présentes à l'esprit lorsqu'il a introduit dans *Peer Gynt* les personnages qui en font un poème « à idées ». On peut en citer d'autres, mais qui ont eu pour son drame beaucoup moins d'importance, comme *Les Fantasques* de H. E. Schack, où, d'après Brandès, « ce qui a été décrit comme maladie, est condamné par Ibsen comme péché [4]. » *Les Fantasques* est, avec *Une âme après la mort*, une des rares œuvres danoises que John Paulsen ait entendu hautement louer par Ibsen [5], mais comme l'indique l'observation de Brandès, l'ironie discrète et un peu

[1] J. L. Heiberg, *Poetiske Skrifter*, X, pp. 253 et 256.
[2] *Ibid.*, X, p. 243.
[3] *Ibid.*, X, p. 263.
[4] Georg Brandes, *Henrik Ibsen*, p. 50.
[5] *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 44.

sèche de Schack n'a rien de la teinte morale de *Peer Gynt.* On peut mentionner aussi que la formule « être soi-même » se rencontre, et même assez fréquemment, chez Wergeland[1], mais on la trouve aussi chez Heiberg[2] et chez Kierkegaard, et cela prouve seulement qu'elle était très courante. Kierkegaard a même employé aussi la formule complétée[3], que j'ai traduite littéralement : « être à soi-même assez », car il fallait que la devise des trolds fut la devise même des hommes, faussée par cette brève addition. Et la seconde formule était courante aussi. On a cru voir dans *Peer Gynt*, plus encore que dans ses autres pièces, une foule de réminiscences qui me paraissent fort peu probables. Je crois volontiers, par exemple, qu'en écrivant l'épisode d'Anitra, le souvenir lui est revenu du poème dramatique d'Oehlenschläger, *Aladin ou la Lampe merveilleuse,* car il connaissait peu d'œuvres littéraires inspirées par l'Orient, mais, à part la paresse d'Aladin au premier acte, Peer Gynt ne ressemble en rien au héros d'Oehlenschläger, et les rares détails du drame d'Ibsen où l'on a vu des analogies d'Ibsen sont de ceux pour lesquels un auteur dramatique n'a pas besoin de suggestion. De même, il est certain qu'Ibsen a pensé à Shakespeare, puisqu'il a même fait dire à Peer Gynt : « Mon royaume pour un cheval ! » mais les sorcières du drame ibsénien n'ont pas de rapport avec celles de *Macbeth* et la disposition de Peer « à faire le tour » en a peu avec les scrupules et les hésitations d'Hamlet.

Il y a toutefois un auteur qui a eu — après Paludan Müller et J. L. Heiberg — une certaine influence sur *Peer Gynt :* c'est Gœthe, qu'Ibsen a même désigné (« un auteur estimé ») et cité — incorrectement (p. 244). L'allure de Solvejg, « les yeux baissés », quand elle entre à Hæggstad, rappelle l'attitude de

[1] V. une série de citations dans un article de D. A. Seip, *Samtiden,* 1913, p. 572.
[2] *Op. cit.,* p. 220.
[3] *Samlede Værker,* I, p. 310.

Margarete à sa première rencontre avec Faust, la femme en vert transporte Peer sur un cochon, comme la vieille Baubo arrive à cheval sur une truie (nuit de Walpurgis), et des scènes comme celles de la salle de Dovre et de la lande aux pins ont été sans doutes écrites en pensant à *Faust*. Elles n'ont pas été suggérées par Gœthe, car le folklore norvégien, sans compter *Les Noces de la Houldre,* de Botten Hansen, y suffisaient, mais Ibsen a eu sûrement conscience de leur analogie avec mainte scène du drame allemand. On trouvera dans les notes à la fin du volume l'indication de quelques passages où la réminiscence me paraît le plus probable. Quant à la rédemption de Peer Gynt par Solvejg, — si rédemption il y a, — on a vu que c'est surtout celle d'Adam Homo par Alma qui a inspiré Ibsen, non celle de Faust par Gretchen.

Et il ne faut pas oublier la Bible, qui avait été le livre de chevet d'Ibsen, deux ans plus tôt, lorsqu'il écrivait *Brand.* Peer Gynt, qui n'a guère lu que la Bible et le sermonnaire en son enfance, cite à chaque instant l'Ancien et le Nouveau Testament, pêle-mêle avec des proverbes.

Un dernier auteur doit être mentionné. On sait qu'Ibsen aimait fort les comédies de Holberg, qu'il les citait volontiers chez ses amis les Hollandais, qu'il y faisait fréquemment allusion dans ses lettres. A Rome, il interpellait volontiers les membres de la colonie scandinave avec lesquels il était le plus familier par quelque exclamation tirée de Holberg, et à Ischia, c'est par le cri de « Jeppe du Mont » qu'il appelait Bergsöe à la promenade : « Hé, Jakob le cordonnier ! » Écrivant une œuvre comique et ironique, il n'est pas surprenant que l'on y trouve de nombreuses réminiscences du polygraphe danois, bien qu'il n'ait eu certainement aucune influence sur la conception même de *Peer Gynt* [1].

[1] On trouvera l'indication des réminiscences les plus certaines de Holberg dans les notes à la fin du volume d'après l'article de H. Logeman, « Points de contact linguistiques entre Holberg et Ibsen » (*Edda*, XXIII). Les références aux comédies seront données d'après l'édition Liebenberg en un volume.

Quant à la forme très libre de la composition de *Peer Gynt*, la nature même du sujet l'imposait, et Ibsen en connaissait une foule d'exemples : *Les Noces de la Houldre*, *Aladdin*, *Faust*, et diverses œuvres de Paludan Müller et de Shakespeare. Et il allait de soi que les rythmes devaient être variés.

Le rythme dominant est celui qu'il avait déjà employé dans *La Fête à Solhaug* et dans *Olaf Liljekrans*, imité des « chansons héroïques », en vers à quatre syllabes accentuées librement distribuées et rimés. Ce rythme avait l'avantage de permettre un ton naturel de conversation courante.

Toutefois les rythmes stricts tiennent aussi une grande place, même dans les scènes de dialogue ordinaire, et Halvdan Koht pense qu'Ibsen avait d'abord pensé s'en servir presque exclusivement [1]. La première scène est tout entière, en effet, en trochaïques tétramètres stricts, comme les parties les plus lyriques de *Brand*. Sont écrits également avec les mêmes vers, toujours rimés : la première scène du second acte ; la scène de nuit devant la tente d'Anitra, après les strophes chantées par Peer Gynt ; le dialogue entre Huhu et Peer Gynt ; enfin, tout le rôle de Peer Gynt dans la scène sur la lande où il entend les voix des pelotes de fil, des feuilles sèches, etc.

D'autres mètres n'interviennent qu'une ou deux fois. Ainsi le rêve de Peer Gynt, dans la seconde scène du premier acte, est en vers dactyliques tétramètres presque réguliers, par distiques féminins rimés ; le monologue dans les Rondanes (p. 155) est en vers trimètres généralement dactyliques, ainsi que la scène de la mort d'Aase ; la première scène du quatrième acte est en vers ïambiques tétramètres stricts, rimés ; l'oraison funèbre prononcée par le pasteur (p. 301) est en pentamètres ïambiques stricts, rimés. Sur les autres rythmes employés, généralement à forme strophique, on trouvera des indications dans les notes à la fin du volume.

[1] *Efterladte Skrifter*, I, p. LV.

Mais quelles sont ces idées que, vers la fin de mars, Ibsen a résolu d'introduire dans son poème? Des idées, même multiples, s'étaient présentées à son esprit dès la première conception. Tracer un portrait du peuple norvégien de façon à montrer comment il a pu faillir à son devoir d'action en 1864 en était une. Et que l'on prenne sa première liste des personnages. On y voit Tuhu, qui ne peut être là que pour fournir l'occasion d'une attaque contre le *landsmaal*. On y voit « un vivant avec un cadavre » et un ministre oriental, destinés à illustrer d'autres thèses. On y voit des « baigneurs de différents pays », qui seront remplacés par les hôtes de Peer Gynt sur son yacht, et devaient permettre à l'auteur d'exprimer son sentiment sur l'attitude des puissances dans la guerre danoise, et le « philosophe » Frasenfeldt y figurait pour accentuer son animosité contre les Allemands. Et le chant de la statue de Memnon était déjà prévu, plein d'allusions diverses sous une forme énigmatique [1]. Enfin le prêtre et le cortège d'enterrement montrent que le paysan qui se coupe le doigt pour éviter le service militaire devait déjà être présenté comme le parfait contraste avec Peer Gynt, et une illustration de cette réplique de Brand :

> Faute d'être ce que tu *dois*,
> sois franchement ce que tu *peux;*
> sois homme de la glèbe à fond [2].

Ibsen entendait manifestement profiter de la liberté que lui laissait la composition assez lâche de son nouveau poème pour y introduire mainte idée polémique qui lui tenait à cœur. Par là, *Peer Gynt* devait être une œuvre analogue au « Brand épique » où la composition « à tiroirs » permettait de semblables digressions. Telle idée pouvait être développée ici, telle autre,

[1] V. l'interprétation de l'énigme dans les notes, p. 457.
[2] T. VII, p. 303.

là. L'unité du poème n'en souffrait pas trop, parce qu'elles avaient toutes été suggérées par le même fait — vieux de trois ans. Tout de même, elles étaient distinctes, et, déjà en 1867, et plus encore aujourd'hui, quelques-unes des scènes qui leur sont consacrées devaient paraître des hors-d'œuvre. Si Ibsen s'en était tenu là, jamais son drame n'aurait été qualifié de poème philosophique. On y aurait trouvé des idées, surtout polémiques, et non une idée générale. Celle-ci apparaît dans les personnages inventés après coup, le Vieux de Dovre, la « Voix dans la nuit » (le Grand Courbe), le Fondeur de boutons, et le personnage maigre. Ils concourent tous à l'exprimer et ils forment un bloc.

Lorsqu'il a imaginé ce groupe de personnages nouveaux, la pensée d'Ibsen a dû se reporter une fois de plus sur *Adam Homo*, considéré, cette fois, non comme un exemple de type national, mais comme un type humain universel. Si différent qu'il soit de Peer Gynt, ce bourgeois danois anobli a ceci de commun avec lui que dans sa vie les côtés beaux et nobles de sa nature n'ont pas triomphé, non plus, d'ailleurs, que les mauvais instincts. Il s'est plié aux circonstances ou s'en est servi à son avantage. Malgré sa belle carrière « honorable », il est, en somme, médiocre, et, comme le dit l'avocat du diable dans le procès institué après sa mort :

S'il était bien doué, ce n'est pas la question ;
ce qu'il faut, c'est la vraie personnalité morale [1].

Et il serait voué à l'enfer sans l'intervention d'Alma. Sans doute, le manque de personnalité ne se manifeste pas de la même façon chez Peer Gynt que chez Adam Homo. Celui-ci dirige mieux sa vie et descend moralement moins bas que celui-là. Mais tous deux ont manqué de la fermeté nécessaire pour mettre en valeur les belles qualités qui étaient en eux [2].

[1] *Adam Homo*, II, p. 461.
[2] Car Peer Gynt est un gaillard bien doué et plein de qualités. Des lecteurs

C'est ce défaut de personnalité vigoureuse qui est le point de contact entre l'épopée danoise et le drame norvégien. Le Vieux de Dovre et le Grand Courbe sont destinés à le mettre en évidence d'une façon qui convient seulement à Peer Gynt, et qui ne doit probablement rien à l'influence de Paludan Müller. Le Fondeur de boutons, le personnage maigre et la nouvelle intervention du Vieux de Dovre au cinquième acte y ajoutent un complément nécessaire, et qui peut avoir été suggéré par le douzième chant du poème épique, celui du procès après la mort, car c'est bien le même procès qui est débattu entre Peer Gynt et les personnages qu'il rencontre sur la lande, sauf qu'il est son propre défenseur et qu'il est encore vivant.

Ce complément peut aussi avoir été suggéré par *Une âme après la mort*, de J. L. Heiberg, où l'âme morte va frapper successivement aux différentes portes où elle peut être accueillie. On sait combien Ibsen admirait l'auteur, et il a particulièrement loué cette « comédie apocalyptique » [1], dont l'idée, précisément, est qu'il ne suffit pas d'avoir mené une vie honorable, mais qu'il faut avoir une personnalité. La plupart des hommes sont comme des acteurs dont des rôles successifs remplacent l'être vrai. Et Ibsen aurait pu trouver une suggestion dans le même sens dans un ouvrage danois récent, qui avait obtenu un grand succès, *Les Lettres de l'Enfer*, par Rowel (A. W. Thisted), où l'enfer comprend une quantité de gens fort honorables, assez surpris de s'y trouver.

On voit combien était courante l'idée qu'il n'y a pas de vie qui vaille sans une grande fermeté de caractère. Kierkegaard n'avait fait que pousser à l'extrême cette exigence, à tel point qu'en lisant ses articles de *L'Instant*, on peut se demander

n'ont parfois vu en lui, dans les trois premiers actes, qu'un coureur de filles assez vulgaire, peu capable des grosses entreprises qui font sa fortune entre le troisième et le quatrième. Mais les Norvégiens ne s'y trompent pas et ne voient pas là de contradiction.

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, p. 44.

s'il y aura des élus. Aux suggestions possibles que j'ai indiquées, il convient donc d'ajouter celle qui provenait de l'esprit du temps, répandu surtout, semble-t-il, — en Danemark, dans les classes cultivées, et en Norvège, parmi le peuple « piétiste ».

Mais si les scènes de la fin du cinquième acte ont été inspirées à Ibsen soit par Paludan Müller soit par J. L. Heiberg, il y a été vraiment créateur. D'abord, par la forme, entièrement nouvelle, et merveilleusement adaptée à son drame tiré du folklore. Ensuite, parce que Paludan Müller et Heiberg, aussi bien que Thisted et Kierkegaard, et tout le public, ont placé le problème sur le terrain religieux, tandis que l'exigence d'Ibsen est uniquement d'ordre éthique. Certes, Peer Gynt rencontre le diable, au moment où il se demande s'il est destiné à l'enfer. Mais c'est là un conte, la religion n'est employée qu'à titre de symbole ou d'image, et la cuillère du fondeur n'est pas orthodoxe. Plus nettement encore que dans *Brand*, Ibsen se montre ici dégagé de toute préoccupation religieuse. Et pourtant, comme dans *Brand*, les souvenirs bibliques sont assez fréquents. Ceci est naturel, puisque pendant qu'il écrivait *Brand*, la Bible était presque la seule lecture d'Ibsen, et puisque cela est justifié parce qu'elle a été certainement aussi presque la seule lecture de Peer Gynt pendant son enfance et sa jeunesse. De tout cela résulte l'effet singulier d'une pensée très laïque exprimée au moyen de personnages, de contes et de formules tout imprégnés de religion. La coïncidence de cette rigidité morale purement laïque avec un retour du protestantisme à la rigueur qui est son essence n'est peut-être pas fortuite. On peut prétendre que la stricte exigence ibsénienne n'est pas seulement l'effet d'un esprit naturellement porté vers l'absolu, et qu'elle est un reste de la foi ambiante, autrefois partagée [1]. On sait, en effet, que le christianisme de

[1] Erik Kihlman, *Ibsendramatikens idéhistoria*, p. 232.

la mère et de la sœur d'Ibsen était à tendance piétiste. Malheureusement on n'a guère d'indications sur ce qu'a été sa religion jusqu'au moment où, dans les premières années de Grimstad, il a cessé de croire, en sorte qu'il est difficile soit de confirmer soit d'infirmer cette thèse. Le seul renseignement un peu sûr que l'on possède[1] tendrait plutôt à l'infirmer.

Ibsen a d'ailleurs été poussé par les circonstances à ce rigorisme auquel il était prédisposé. D'abord, parce qu'il a souffert de la légèreté vaniteuse de son père, d'où est résultée pour lui, outre l'humiliation, l'impossibilité d'achever ses études. Ensuite, à cause de l'enfant qu'il a eu à Grimstad. Cet incident paraît avoir eu sur la formation de ses idées une grosse influence. Il lui en est venu pour l'amour charnel une sorte de mépris qui se marque à maintes reprises dans ses œuvres. Ces deux faits ont leur place dans *Peer Gynt*. On y voit que Peer a été ruiné par son père vaniteux et léger. On y voit le mépris de Peer pour Ingrid, simple objet de jouissance, et la naissance d'un enfant infirme parce qu'il a seulement désiré la Femme en vert. Ces deux épisodes principaux de la jeunesse d'Ibsen ont certainement contribué à la formation de ses idées morales.

Sa psychologie, toutefois, est complexe, et a d'autres aspects que celui d'une rigueur absolue. Qu'il ait eu à Kristiania, avant son mariage, une maîtresse vulgaire, est un fait banal. Il est probable qu'il en a eu d'autres, bien qu'on ne les connaisse pas. Mais il avait, avec un tempérament ardent, de la gaieté naturelle, parfois exubérante, le goût de la joie et d'une vie sans contrainte. Par nature, il n'avait rien d'un piétiste. Et, précisément, le séjour à Rome, dans cette « atmosphère d'*As you like it* » qui lui plaisait tant, lui a permis de mener une vie agréable au delà de toutes ses espérances, et dont il a tout de suite pleinement joui, malgré sa misère. En même temps, le spectacle des restes du monde païen, considéré comme l'an-

[1] V. le « rêve » rédigé par Ibsen à l'école, t. I, p. 33.

tithèse du monde chrétien, lui a fait concevoir un idéal de vie esthétique. Ceci apparaîtra dans *Empereur et Galiléen*, mais est déjà indiqué dans *Brand :*

> Silène est une belle idée,
> l'ivrogne sa caricature [1]...

Et il écrit *Peer Gynt* lorsque la vie à Rome lui est devenue plus agréable encore, puisqu'il est débarrassé de son inquiétude la plus grave, et assuré de pouvoir suivre sa vocation. C'est alors que se manifeste le mieux le contraste qui est en lui. On a souvent parlé de Shakespeare à propos de *Peer Gynt*. La ressemblance n'est pas seulement dans la composition lâche, les nombreux monologues et toute la technique ou l'absence de technique. Elle est dans la richesse verbale, l'abondance des images, le constant et brusque passage d'un langage très familier à des parties lyriques, et surtout dans le mouvement rapide et l'exubérante fantaisie. Je ne vois rien de plus analogue à certaines comédies de Shakespeare que le drame d'Ibsen dans beaucoup de ses scènes, sans que rien, je crois, leur soit emprunté. Ibsen s'amuse de son Peer Gynt. Il aime ce gaillard déchaîné qui se vante de tout, sauf des sentiments nobles qui sont en lui, et que Solvejg révélera. Il se plaît à l'exciter. Il lui cherche des excuses et les trouve dans l'atavisme et dans l'attitude des gens qui ricanent derrière lui. Par là il lui prête un trait de sa propre histoire. Il lui en prête un autre : l'amertume et la misanthropie de Peer au commencement du quatrième acte, comme résultat de l'exil auquel il a été contraint. Mais presque tout, jusqu'au cinquième acte, même les scènes plus graves, est exprimé avec gaieté, ou au moins avec entrain. Seulement, la comédie ne s'achève pas du tout d'une façon shakespearienne. Si la fantaisie reste aussi riche jusqu'à la fin, la gaieté disparaît, l'ironie ou la gravité la remplacent, et peu

[1] T. VII, p. 267.

à peu grandit en Peer cette angoisse que le passager étranger a vainement essayé de lui faire pressentir au commencement du cinquième acte. Alors Peer se rappelle le mot d'ordre du Grand Courbe : Fais le tour ! mais, cette fois, pour ne pas le suivre, grâce à quoi il se retrouve ou devient enfin lui-même, le vrai Peer Gynt aux sentiments nobles et bons, qui s'était progressivement dégradé. Malgré la forme de conte dramatique toujours pareille, et l'allure familière du dialogue continuée, avec la coupure de quelques chants ou monologues plus lyriques, cette fin contraste avec le reste du drame, et donne après coup un sens plus profond à toute la seconde moitié du deuxième acte, qui l'a préparée. C'est là que *Peer Gynt* devient nettement poème philosophique et renouvelle, dans un esprit ibsénien, les idées ambiantes exprimées par Paludan Müller et Heiberg.

Il est curieux de voir que le comte Prozor, qui avait une particulière admiration pour cette œuvre, n'a pas compris ce cinquième acte. Cela tient à ce qu'il a été frappé de la sympathie, de « l'indulgence inaccoutumée » qu'Ibsen montre pour son héros, ce qui l'a empêché de voir que la sévérité du moraliste subsiste. « Il donne bien encore, dit Prozor, quelques coups de boutoir aux âmes indolentes. Mais on dirait qu'il ne le fait que par acquit de conscience, ou par vieille habitude [1] ». Mais le procès de Peer, pour être mené sans amertume, ainsi qu'il convenait dans un conte, n'en aboutit pas moins à une condamnation sévère, jusqu'au moment où Ibsen ouvre, *in extremis*, une perspective de rédemption.

C'est le problème de la volonté et de la personnalité qui est ici présenté une fois de plus, mais cette fois sous une forme très générale, et non, comme dans tant d'œuvres antérieures d'Ibsen, avec l'idée que la volonté doit s'appliquer à remplir une vocation. Le grand crime de Peer Gynt n'est pas d'avoir séduit

[1] Préface à la traduction de *Peer Gynt*, p. VIII.

Ingrid et de l'avoir abandonnée, ni d'avoir fait la traite des esclaves, ni d'avoir noyé un cuisinier, c'est d'avoir gaspillé dans des rêves ou des actions médiocres les possibilités meilleures qui étaient en lui, et cela, par une sorte de lâcheté devant toute décision qui exige une certaine fermeté d'âme. Il n'a évidemment pas de vocation définie. Aussi l'idée de vocation intervient-elle une seule fois, et de façon un peu vague. Le fondeur de boutons lui dit que chacun doit agir conformément à ce que le Seigneur a voulu faire de lui. — Mais s'il ne connaît pas sa destination? demande Peer. — Il doit la deviner [1]. Cela ne vise, on le voit, aucun cas particulier. Aussi le grand précepte est-il à l'usage de tous : sois toi-même ! On a observé que Wergeland s'était beaucoup servi de cette formule, généralement de façon ironique [2]. Elle était d'ailleurs tout à fait courante. La première fois qu'elle apparaît dans *Peer Gynt*, c'est comme devise des hommes, opposée à celle des trolds, qui en est la déformation : « Homme, sois toi-même ! — Trold, sois à toi-même... assez [3]. » Il est clair que la devise des hommes est ici prise très au sérieux. Ailleurs, et surtout dans la scène de l'asile de fous du Caire, elle prend un sens caricatural, car les fous sont terriblement « eux-mêmes », et Peer est salué comme « empereur du soi-même ». Quel en est donc le vrai sens? Peer le demande au fondeur de boutons, lors de leur seconde rencontre. Et c'est à ce propos qu'il dit qu'on doit se soumettre aux intentions de Dieu. Mais il donne d'abord cette définition bien qu'il la déclare incompréhensible pour Peer :

Être soi-même, c'est se tuer soi-même.

[1] P. 338. Juste à cet endroit important, la traduction Prozor a sauté une page.

[2] V. l'article de D. A. Seip dans *Samtiden*, 1913, p. 572.

[3] P. 163. J'avoue que le « sois à toi-même... assez » est un mot à mot, plutôt qu'une véritable traduction. Prozor traduit : « suffis-toi à toi-même », ce qui donne à peu près le sens (une traduction n'est jamais qu'un à peu près). Mais il m'a paru nécessaire de conserver les points de suspension et l'étroite analogie verbale qui fait ressortir l'opposition entre les deux formules.

Si Peer Gynt ne comprend pas, nous avons sur lui l'avantage de connaître Ibsen, qui joue ici sur le double sens du « soi-même », car le même être, dans cette phrase, est à la fois celui qui « est à lui-même assez » et celui qui est capable de se dévouer à son œuvre, et c'est en sacrifiant le premier que le second parvient à se réaliser. « Sois toi-même » veut donc dire, en définitive : « Tue ton mauvais moi pour que puisse vivre le bon. » Or, Peer a si bien laissé vivre le mauvais, que le bon, sa vraie personnalité, semble avoir complètement disparu.

D'où vient cette disparition des parties nobles de son être? C'est qu'il a vécu comme un trold, et a fini par adopter leur devise, qui, dans la pratique, se traduit par cette autre formule : « Fais le tour ! » C'est pourquoi la scène du Grand Courbe est peut-être la « scène centrale » du drame [1]. Il est curieux qu'Ibsen ait songé seulement après coup à introduire ce personnage, qui se trouve dans la légende de Peer Gynt, en sorte que dans le plan primitif il se trouvait juste une scène qui en était tirée (celle des trois filles de pacage). Le trold invulnérable s'appelle en norvégien Böjgen, mot qui a le même radical que l'allemand *beugen*, plier. Il est, dans la légende, un trold qui a pris la forme d'un serpent énorme, et dont les replis entourent la cabane où Peer veut entrer [2]. Les interprétations du mythe ibsénien sont nombreuses et diverses. H. Logeman en a énuméré plusieurs, dont quelques-unes sont remarquablement absurdes, et il classe en deux groupes celles qui sont à retenir : les unes y voient le symbole des obstacles qui paralysent la volonté impuissante à les détruire, tandis que les autres y voient le symbole des hésitations de l'homme en face de difficultés peut-être plus imaginaires que réelles. Interprétations très voisines en ce qu'elles se rapportent également aux forces qui entravent l'initiative : milieu, usage, égards de

[1] H. Logeman, *Den store Böjgen*, dans *Edda*, VI, p. 356.
[2] Knut Liestöl, *Den store Böjgen*, dans *Festskrift til Hjalmar Falk*, p. 20.

toutes sortes, mais qui diffèrent en ce que le Grand Courbe est considéré tantôt comme la somme de ces forces indéfinies, extérieures à Peer Gynt, tantôt comme la lâcheté de Peer Gynt devant elles. La « Voix dans la nuit » serait alors une voix intérieure de Peer Gynt lui-même. H. Logeman se prononce catégoriquement pour la voix intérieure, et a certainement raison en ceci, que c'est bien la veulerie de l'individu qui intéresse Ibsen, non les barrières ou prétextes qu'elle prend pour excuses. Mais l'idée de cette veulerie n'est-elle pas tout aussi bien suggérée si l'on prend le Grand Courbe, être inconsistant et obscur, comme extérieur à Peer Gynt? Et Ibsen éprouvait-il le besoin de préciser? Brandès dit que « l'esprit de compromis revient dans *Peer Gynt* comme le Grand Courbe, c'est-à-dire la tendance de l'homme à être souple et lâche, à céder et faire le tour [1] ».

Et Peer ne tarde pas à « faire le tour », parce qu'il n'ose se présenter devant Solvejg après sa nouvelle rencontre avec la Femme en vert. Son motif prouve une certaine noblesse de sentiment, mais n'en accuse pas moins sa lâcheté. L'idée de l'aveu courageux ne lui vient même pas. Il a, pour elle, renoncé à la richesse que lui offrait Ingrid, et sans savoir si Solvejg voudrait de lui. Ensuite, il paraîtra l'avoir tout à fait oubliée, mais c'est à la vue de sa cabane qu'il retrouvera enfin son meilleur moi. Cette fin a été généralement comprise comme une rédemption : Peer Gynt serait sauvé par l'amour de Solvejg. Ce serait conforme au *Faust* de Gœthe et à l'*Adam Homo* de Paludan Müller, où Alma dit, en emmenant Adam vers le Purgatoire :

> Oui, je suis bien élue,... mais comme aide pour toi.

Et pourtant elle venait d'entendre l'avocat du diable dire :

> Un seul est le sauveur sur le bord de l'abîme,
> et nulle âme créée n'en peut sauver une autre [2].

[1] G. Brandès, *Henrik Ibsen*, p. 89.
[2] *Adam Homo*, II, pp. 475 et 471.

Or, Ibsen était certainement sur ce point du même avis que l'avocat du diable, et l'avait fait exprimer par Brand [1]. Aussi Peer Gynt n'est-il pas sauvé par Solvejg. Mais un changement s'opère en lui lorsqu'il se précipite vers elle. Cette fois, au lieu de « faire le tour », il va droit à elle, plein d'un remords sincère, car il ne cherche pas à se faire pardonner, mais franchement s'accuse. C'est par lui-même qu'il a retrouvé son meilleur moi, et ainsi au moins fourni — sans calcul de sa part — un argument en sa faveur. Mais est-il réellement sauvé? Ibsen ne le dit pas. Si on le lui avait demandé, il aurait peut-être répondu qu'il n'en savait rien. Le fondeur de boutons interrompt la berceuse de Solvejg pour dire qu'il attend au dernier carrefour. Et une conclusion ainsi laissée en suspens devait plaire à Ibsen. La question ne lui a pas été posée. Son traducteur allemand Ludvig Passarge estimait que le chant de Solvejg signifiait symboliquement la mort, et l'a dit à Ibsen, qui le lui a confirmé [2]. Mais nul chœur mystique n'accueillera l'âme morte, ni aucune voix d'en haut n'a prononcé un jugement avant sa mort, comme dans *Brand*. On peut seulement dire, avec H. Logeman, que Peer Gynt, après avoir joué toute sa vie à être lui-même, y est enfin parvenu, au moment de mourir, par son union avec Solvejg.

[1] Tome VII, p. 316.

[2] Rapporté par Passarge dans la préface à la seconde édition de sa traduction de *Per Gynt* et cité ici d'après H. Logeman (p. 363), dont je me suis très librement, mais beaucoup servi dans ce dernier alinéa.

CHAPITRE IV

HISTOIRE DE L'ŒUVRE
RUPTURE ENTRE IBSEN ET BJÖRNSON

Aussitôt reçus les deux derniers actes envoyés de Sorrente, le 18 octobre, Hegel se dépêcha de publier le nouveau drame, qui se trouva paraître le 14 novembre, jour anniversaire à la fois de la mort d'Oehlenschlæger et de la publication du *Crépuscule de la Norvège* de Welhaven. Peer Gynt était justement le contrepied de l'Aladdin d'Oehlenschlæger, pour qui le rêve se transforme merveilleusement en heureuse réalité, et Ibsen, en consommant sa rupture avec le romantisme national, prévoyait plutôt pour la Norvège un crépuscule du soir, et non du matin, comme Welhaven. Il avait sans doute pensé, au cours de l'écriture de son drame, à ces deux auteurs dont il s'était souvent inspiré autrefois, qu'il admirait toujours, et dont il s'écartait si nettement.

En envoyant ses deux derniers actes, il écrivait à Hegel : « Je suis curieux de savoir comment le livre va être reçu ; mais je ne suis pas inquiet, il est écrit avec mûre réflexion [1]. » Il eut, en effet, tout lieu d'être satisfait. A peine rentré chez lui à Rome [2] peu après la mi-novembre, une lettre de l'éditeur lui

[1] *Breve*, I, p. 314.

[2] Halvdan Koht (*Henrik Ibsen*, II, p. 51) dit qu'il a changé de demeure. Pourtant, de Sorrente, le 16 octobre, il avait écrit au consul Bravo pour le prier

apprit que la première édition était déjà presque épuisée, et qu'une seconde, de 2 000 exemplaires, serait tirée tout de suite. Le succès fut très grand, surtout en Norvège, naturellement, puisque l'œuvre était trop spécifiquement norvégienne pour passionner les Danois au même degré. Et le succès grandit encore plus tard, à mesure que s'élargit le public lisant, et la vente de *Peer Gynt*, en 1930, atteignait 178 000 exemplaires, dépassant celle de *Brand*.

Mais ceci concerne la masse des lecteurs. Quant aux critiques et aux gens connus dont on sait l'opinion, l'accueil — de même que pour *Brand* — a été plus réservé, même parfois hostile. Kristoffer Janson, comme défenseur du *landsmaal*, fut très irrité par la scène de Huhu ; il se demandait si l'auteur n'allait pas « en avoir bientôt assez de cracher et maugréer au coin de son poêle [1]. » Les comptes rendus de *Morgenbladet* et *Aftenbladet* exprimaient à la fois des éloges et des réserves soit sur la justification morale de la fin, soit sur l'unité psychologique du caractère de Peer Gynt, etc. [2]. Philip Weilbach, Danois, estimait que le livre « n'appartient pas, en somme, au domaine esthétique [3] ». On trouve qu'il y a là « une surabondance de pensée, qui n'a pas trouvé sa forme poétique [4] ».

Et il se produit un phénomène nouveau. Les admirateurs et les censeurs se partagent en deux camps. Les « Hollandais », sauf le savant Oluf Rygh, étaient enchantés. Ils parlaient beaucoup de Peer Gynt, dont le modèle était surtout Vinje. Un jour, Botten Hansen, le livre en main, cita les passages où il avait noté des expressions du poète paysan. Et il montra aussi à ses amis que *Les Noces de la Houldre* étaient le prototype du poème ibsénien [5].

de faire dire à son logeur qu'il gardait ses chambres pour l'hiver (lettre inédite qui m'a été montrée par M. Mario Krohn, de Copenhague).

[1] *Aftenbladet*, 1867, 301 et 302.

[2] *Morgenbladet*, 1867, 330 et 332 ; *Aftenbladet*, 1867, 280 et 283.

[3] *Berlingske Tidende* 1868, nº 4.

[4] *Nordisk Tidsskrift*, 1868.

[5] Fr. Ording, *Det lærde Holland*, p. 224.

Par contre, les amis de Björnson étaient plus froids. Jonas Lie a raconté plus tard qu'il avait été saisi d'enthousiasme pour le drame, « un prodigieux saut de halling national, qui touche les solives, et cache la plus profonde ironie,... et la mort d'Aase ! » — Mais, ajoute-t-il, « j'étais, au commencement, à peu près seul à l'admirer ; les gens compétents trouvaient qu'il manquait d'intrigue et d'intensité dramatique [1] ».

Or, Björnson n'avait certes pas été consulté par ses amis, car il fut tout aussi enthousiaste que Jonas Lie, bien que pour d'autres raisons. Il était alors à Copenhague, et c'est pourquoi Jonas Lie s'est trouvé « à peu près seul » avec son admiration. Björnson, dès le lendemain du jour où *Peer Gynt* avait paru, écrivit à Hegel un billet de quatre lignes pour dire combien il était emballé [2]. Il écrivit aussitôt après un compte rendu très élogieux pour le journal de Kristiania dont il était directeur [3]. Et il écrivit enfin à Ibsen lui-même [4] : « Très cher Ibsen, je te suis si reconnaissant pour *Peer Gynt*, que je ne me rappelle pas un seul livre qui, depuis que j'écris, ait provoqué en moi un tel besoin de donner une chaleureuse poignée de main pour ce que j'ai chaleureusement reçu... » C'est « une vraie lettre d'amour [5] ».

On peut penser la joie d'Ibsen à la réception d'une pareille lettre. Pourtant, paresseux comme il était toujours pour sa correspondance, il attendit pour répondre jusqu'au 9 novembre, et, sa réponse une fois écrite, mais non encore envoyée, lut le compte rendu de *Peer Gynt* par Clemens Petersen, ce qui amena un incident gros de conséquences. Mais pour en comprendre l'origine et la portée, il est nécessaire de préciser les relations qui existaient alors entre Ibsen, Clemens Petersen, Björnson et Brandès.

[1] Cité d'après Francis Bull, *Hundreaarsutgave*, VI, p. 42.
[2] *Gro-tid*, II, p. 243, lettre du 15 novembre.
[3] *Norsk Folkeblad*, 23 novembre 1867, p. 350.
[4] *Gro-tid*, II, p. 245, lettre du 18 novembre.
[5] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktarliv*, II, p. 51.

Clemens Petersen était le critique littéraire le plus important du Danemark, et ses comptes rendus de *Fædrelandet* étaient lus aussi en Norvège. Son ton d'autorité lui donnait un certain ascendant, et beaucoup de gens voyaient en lui un esprit supérieur, parce qu'il avait une tendance bien marquée, qui n'était pas celle de l'esthétique traditionnelle de J.-L. Heiberg. Il avait un sens philosophique, plutôt que du goût littéraire, et analysait les œuvres en recherchant surtout si l'auteur avait vraiment voulu y exprimer quelque idée. Ceci n'était pas pour déplaire à Ibsen, qui, désirant flatter Petersen pour se le concilier, lui avait écrit en le remerciant de l'utile enseignement qu'il avait tiré de ses articles [1].

Il devait bien voir, toutefois, les défauts de Cl. Petersen, et se méfiait sans doute de l'intimité qu'il savait exister entre lui et Björnson, car les amis de Björnson étaient généralement peu bienveillants pour Ibsen. Cette méfiance à l'égard du critique danois se manifesta lors de la première conversation d'Ibsen avec V. Bergsöe, lorsque celui-ci venait d'arriver à Rome, au printemps de 1867, donc peu après la lettre flatteuse dont je viens de parler. Comme V. Bergsöe se lamentait sur l'article dénigrant que Petersen avait consacré à son grand roman, Ibsen le rassura, disant que cela ne lui ferait pas de tort, au contraire, et ajouta : « Mais comme Petersen joue de la trompette pour Björnson, il est naturel qu'il joue pour nous d'autres airs. Mais il viendra bien un moment où nous pourrons le lui rendre [2]. » Et à Ischia, il encouragea Bergsöe à écrire une comédie dont le personnage principal était une caricature de Cl. Petersen [3]. Lorsque, le 9 décembre, il aborda la lecture du compte rendu de *Peer Gynt*, ce fut donc avec des sentiments mêlés d'espoir et de méfiance. Mais l'espoir l'emportait, puisque Björnson était à Copenhague, ravi de *Peer Gynt*, et avait

[1] Lettre du 8 mars 1867, dans *Samtiden*, 1908.
[2] V. Bergsöe, *Henrik Ibsen paa Ischia og « Fra Piazza del Popolo »*, p. 124.
[3] *Ibid.*, p. 208.

sans doute communiqué un peu de son enthousiasme à son ami. C'est pourquoi la lecture de l'article [1] lui fut une déception si pénible.

Certes, Petersen louait le drame nouveau, il y trouvait même plus de qualités que dans *Brand*, parce qu'il était moins « tendu ». Mais pour lui *Peer Gynt*, aussi peu que *Brand*, n'est « vraiment de la poésie », car « cela manque d'idéal », et l'on n'y trouve « ni l'enchaînement logique rigoureux et clair dans la construction, ni une parfaite sincérité dans l'exécution ». Et il donne comme exemple la scène du passager étranger, qui « est l'angoisse », et il mêle ici l'éloge et le blâme en termes confus et pédants, qu'Ibsen a dû trouver absurdes et malveillants.

Ibsen fut tellement furieux que sa colère se retourna contre Björnson : il lui semblait que son camarade aurait dû empêcher Petersen d'écrire une telle diatribe. Il déchira la lettre qu'il venait d'écrire, et en commença une autre [2] sur-le-champ, où il dit : « Si j'étais à Copenhague et y avais un ami aussi intime que l'est pour toi Clemens Petersen, je l'aurais rossé d'importance, plutôt que de lui laisser commettre un pareil crime tendancieux contre la vérité et le droit... » La lettre est assez désordonnée, comme il le dit lui-même à la fin. C'est ce qui fait son intérêt : on a ici de l'Ibsen plus spontané que d'habitude, et si les alinéas semblent avoir peu de rapport entre eux, chacun dit bien ce qu'il veut dire :

Mon livre est poésie ; et s'il ne l'est pas, il le deviendra. Le concept de poésie en viendra, dans notre pays, en Norvège, à s'adapter au livre. Il n'y a rien de stable dans le monde des concepts. Les Scandinaves de notre siècle ne sont pas des Grecs. [Cl. Petersen] dit que le passager étranger est le concept de l'angoisse ! Si j'étais sur l'échafaud, et pouvais sauver ma vie par cette explication, l'idée ne m'en serait pas venue ; jamais je n'y ai pensé ; j'ai brossé la scène comme un caprice. Et Peer

[1] *Fædrelandet*, 30 novembre 1867.
[2] *Breve*, I, p. 158.

Gynt n'est-il pas une personnalité, bien défini, individuel? Je sais qu'il l'est. La mère ne l'est-elle pas?...

Je suis d'ailleurs content de l'injustice qui m'est faite ; il y a là un coup du ciel et un renfort divin ; car je sens mes forces croître dans la colère. Si ça doit être la guerre, soit ! Si je ne suis pas poète, je n'ai rien à perdre. Je m'essayerai comme photographe. Mes contemporains, là-bas, je m'en emparerai, un par un, comme je l'ai fait pour les agitateurs du *maal*; je n'épargnerai pas l'enfant dans le ventre de sa mère, ni la pensée ou la tendance cachée sous les paroles de quiconque mérite l'honneur qu'on lui fasse place.

Cher Björnson, tu es une chaleureuse âme bénie qui m'as donné du grand et du beau plus que je ne pourrai jamais te rendre ; mais il y a quelque chose dans ta nature qui peut facilement avoir pour effet que ton succès, justement ton succès, devienne une malédiction pour toi. J'ai le droit de te dire ça ; car je sais que sous une croûte de sottises et de saletés, j'ai été sérieux dans la conduite de ma vie. Sais-tu que je me suis séparé pour toute ma vie de mes propres parents, de toute ma famille, parce que je ne pouvais pas rester dans une situation où l'on ne s'entend qu'à demi?

Après avoir laissé passer une nuit, Ibsen relut sa lettre, et l'envoya en y ajoutant quelques réflexions « de sang-froid », où il se montre encore, pourtant, fort irrité : « Au delà d'une certaine limite, je n'ai plus égard à rien », il dit que ses amis en Norvège sont une force que Björnson ne doit pas sous-estimer. Mais la question des amis de l'un et de l'autre amène ceci :

Cher Björnson, essayons donc de rester unis. Nos amis nous ont souvent rendu la vie amère, et la lutte plus pénible qu'il n'était nécessaire.

Que je ne te soupçonne pas dans cette affaire, tu le verras par ce fait que je t'écris tout cela. Je ne suis ni ne serai jamais du côté de mes partisans vis-à-vis de toi. Vis-à-vis de tes amis, — c'est une autre affaire...

Je ne te reproche qu'un manque d'action ; ce n'était pas bien d'avoir permis par négligence un pareil essai de mettre en mon absence ma situation littéraire sous le marteau des enchères.

La sincérité des sentiments de reconnaissance et d'amitié d'Ibsen pour Björnson ne peut être mise en doute. S'il a eu, à la lecture du compte rendu de Petersen, une réaction si forte, cela tient surtout à ce qu'il avait une nature explosive. Mais

une impression de douceur et de bonté le ramenait vite au calme. Comme l'a observé Chr. Collin, il avait sur ce point quelque ressemblance avec Terje Vigen. Björnson lui répondit tout de suite [1] par une lettre où il lui disait qu'il n'avait pas de réelle influence sur Clemens Petersen, dont l'article, d'ailleurs, n'était pas tellement sévère, et l'était moins, notamment, que celui de Brandès. Mais l'important était que Björnson adressait à son camarade des reproches vifs, mais formulés en termes d'amitié chaleureuse et mêlés de compliments. Ibsen, qui regrettait son accès des 9-10 décembre, fut ravi en recevant, le matin de Noël, la réponse de son ami, et lui en exprima aussitôt son remerciement [2]. « Le pis qu'un homme puisse faire contre lui-même est d'être injuste envers les autres », écrivit-il. Et il fut tellement rasséréné qu'il chargea Björnson de présenter ses compliments à Petersen.

L'incident semblait donc bien clos. Pourtant, s'ils étaient attirés l'un vers l'autre par une admiration mutuelle et une réelle sympathie, les causes de dissentiment restaient nombreuses. Ils étaient trop différents. Et les ferments d'idées qui étaient dans l'air vers la fin des années 60 ne contribuaient pas à les rapprocher. Le scandinavisme, qui les avait unis en 1863, les séparait, parce qu'il était devenu en Norvège la doctrine de ceux qui voulaient le rapprochement avec la Suède, ce qui, pratiquement, aurait abouti à la subordination du pays. Ibsen ne voulait pas un tel résultat, mais restait attaché au scandinavisme, que Björnson combattait.

Dans un ordre d'idées tout différent, une vaste polémique avait surgi en Danemark sur « la foi et la science ». Peut-on les concilier? L'éloquent professeur de philosophie de Copenhague Rasmus Nielsen avait à ce moment une grande vogue, avec son essai de conciliation, et des hommes de talent se grou-

[1] Lettre du 16 décembre 1867, *Gro-tid*, II, p. 256.
[2] Lettre du 28 décembre 1867, *Breve*, I, p. 163.

paient autour de lui, particulièrement Rudolf Schmidt, à qui un grand avenir semblait promis, et sur qui Björnson fondait un grand espoir. Ibsen connaissait ce mouvement. Au commencement de l'année, rencontrant à l'Association scandinave le jeune Fr. G. Knudtzon, qu'il savait bien au courant des idées philosophiques, il lui dit qu'il avait reçu de Björnson une lettre où étaient annoncés les débuts d'un certain Rudolf Schmidt, qui deviendrait un critique étonnant, une fois que bec et griffes lui auraient poussé. Knudtzon lui répondit qu'on avait, en effet, un nouveau critique avec bec et griffes, c'était Brandès. Quant à Rudolf Schmidt, il faisait partie d'une coterie composée de Rasmus Nielsen, Clemens Petersen et Bj. Björnson. Et après avoir raconté l'action de Rasmus Nielsen, Knudtzon dit que Brandès s'était mesuré avec lui par son livre *Le dualisme dans notre récente philosophie* et prêta ce livre à Ibsen, qui le lut [1]. On a vu que déjà l'année précédente, Ibsen était attiré vers la personnalité de Brandès [2]. En automne, il lut d'autant plus avidement dans les journaux tout ce qui concernait une nouvelle polémique sur le même débat . Il se garda de prendre position, mais sa tendance apparaît clairement dans une lettre où il n'avait aucune raison d'écrire sur un tel sujet [3] :

Je ne suis pas suffisamment au fait de la question pour me faire une opinion là-dessus ; mais je dois avouer qu'il y a dans l'intervention de G. Brandès une vigueur et une force de conviction peu ordinaires. Je ne sais si vous êtes son ami ou son adversaire ; mais il est évident pour moi que cet homme-là va jouer un grand rôle dans la science et dans tout le domaine de l'esprit chez nous. Je n'ai rien exprimé par là, bien entendu, sur ma position personnelle à l'égard de ses idées.

Qu'il s'agît de hauts problèmes ou de politique courante, on voit que Björnson et Ibsen n'étaient pas précisément du

[1] Fr. G. Knudtzon, *Ungdomsdage*, p. 164.
[2] V. t. VII, p. 141.
[3] Lettre du 21 octobre 1867, *Breve*, I, p. 157.

même bord. Rien d'étonnant s'ils n'avaient pas les mêmes amis. Brandès, notamment, dont l'amitié avec Ibsen était si bien en train de se cimenter, sans qu'ils se fussent jamais vus, en était déjà venu, cette année même, dans sa première polémique avec Björnson, à un ton d'animosité singulier : « Il (Björnson) possède, entre autres charmantes qualités, une impudence peu ordinaire ... » Jamais il n'y eut entre eux de sympathie, même pendant les périodes où plus tard, ils ont fait cause commune. Et depuis longtemps Björnson exprimait dans ses lettres sa vive antipathie pour les meilleurs amis d'Ibsen, et même pour l'aimable et obligeant Botten Hansen, quoique pour celui-ci avec quelque réserve favorable [2]. D'autant plus curieuse est l'amitié qui n'avait cessé d'exister entre deux hommes appartenant à deux clans aussi nettement opposés. Il fallait qu'elle eût, chez tous les deux, des racines profondes.

Seulement, elle n'était pas confiante. Ils se savaient très différents de nature et divergents d'idées. Ils voulaient tous deux éviter de se heurter, et jamais il n'y avait eu entre eux d'intimité. Chacun d'eux croyait l'autre influencé par son entourage, et se méfiait. A propos de la destruction désirée des exemplaires restants de la première édition de *La Comédie de l'Amour*, Ibsen écrivait à Birkeland : « Mais tiens l'affaire secrète pour Björnson et autres, car je crains, entre nous soit dit, des contre-manœuvres [3] », ce qui était un peu ridicule. Il s'était montré loyal dans l'affaire de la direction du théâtre, et sa reconnaissance pour les services rendus par son ami restait vive, mais l'admiration pour le Björnson, homme d'action au grand cœur, tel qu'il l'avait vu en 1863, avait diminué depuis que lui-même, en écrivant son *Brand*, s'était imaginé devenir homme d'action.

Et Björnson, de son côté, avait toujours eu pour Ibsen une

[1] Georg Brandès, *Samlede Værker*, XIII, p. 102.
[2] Lettre du 12 mai 1866, *Gro-tid*, II, p. 194.
[3] Lettre du 22 août 1866, *Breve*, I, p. 139.

admiration mêlée de méfiance, et parfois même d'un peu de mépris. Il admirait en lui un esprit supérieur et une souplesse prodigieuse à manier la langue, et méprisait son allure gauche, son abstention comme orateur, son inaptitude à l'action publique. C'est dans ses lettres à Clemens Petersen, surtout, qu'il exprime son double sentiment [1]. Sa méfiance s'est manifestée principalement — et très injustement — lorsqu'il est resté longtemps persuadé qu'Ibsen, malgré les assurances contraires qu'il lui donnait, voulait se réserver la possibilité de prendre, à son retour de Rome, la direction du théâtre. Malgré tout, avec sa nature de chef, il sentait en Ibsen une force qu'il voulait employer : « tes tendances m'ont souvent inquiété, et plus encore ton entourage... mais je crois que nous pouvons encore vivre ensemble en bonne entente comme personne d'autre [2]. » Et il cherchait à établir une collaboration, soit au théâtre [3], soit dans son journal [4]. Il veut utiliser Ibsen, évidemment, mais il y a plus qu'un calcul de chef, il y a une véritable affection dans ses lettres, notamment lorsqu'il va jusqu'à dire : « Il me semble, et m'a toujours semblé que si nous ne pouvions pas être amis, nous deux, la vie en serait amoindrie [5]. » Seulement, avec un homme comme lui, le départ est très difficile entre ce qui provient de l'affection et ce qui est calcul. Les deux sont presque toujours mélangés.

Ils le sont, notamment, dans la lettre même où il remercie son camarade pour la joie que lui a procurée *Peer Gynt* : « comme tu es fidèle dans ce livre... J'aime ta fidélité envers nos grands buts... Si jamais quelqu'un a éprouvé ce que c'est que d'avoir un collaborateur, je l'ai éprouvé maintenant. Continue, continue... la comédie satirique, c'est ton talent essentiel. » On

[1] *Gro-tid, passim.*
[2] Lettre du 5 octobre 1864, *Gro-tid*, II, p. 142.
[3] Lettre du 11 juillet 1866, *ibid.*, p. 201.
[4] Lettre d'Ibsen d'octobre 1866, *Breve*, I, p. 143.
[5] Lettre du 20 janvier 1867, *Gro-tid*, II, p. 205.

voit que son enthousiasme provient surtout de ce qu'il a trouvé dans le poème l'expression de ses propres idées. Enfin son camarade cher va s'engager dans la même action que lui! Quelle action et quelles idées? Il ne le dit pas, et sans doute, craignant de se heurter, n'avaient-ils jamais recherché ensemble les limites de leur accord et de leurs divergences. Il n'est pas rare que des amis se connaissent très mal.

Pour savoir ce que Björnson appréciait tellement dans *Peer Gynt*, c'est son compte rendu qu'il faut lire[1]. Son journal hebdomadaire ne venait pas à l'Association scandinave de Rome, en sorte qu'Ibsen n'a connu qu'assez tard cet article, après avoir prié Hegel de le lui envoyer[2]. Il a dû être surpris et peiné de s'y voir si mal compris. Pour Björnson, *Peer Gynt* était le contraire même de *Brand*, non seulement par le ton, la forme de présentation, etc., mais par les idées même. Le fameux « tout ou rien », maintenant prononcé « être soi-même », y était bafoué :

> On fait très subtilement observer que la formule « être soi-même », si en vogue chez nous, que l'on emploie si volontiers pour louer soi-même et d'autres cyniques et par laquelle un sentiment national mal entendu tend à fossiliser le pays, signifie en définitive « se tuer soi-même », quand on lui donne le sens d'incapacité à subir aucune bonne influence, ou qu'on en tire une suite logique, dont la logique mène seulement à se conduire comme un cochon. Que par-dessus le marché, la formule devienne : « être à soi-même assez, » le trold est complet.

Ibsen présente la « devise des hommes » en opposition avec celle des trolds, et non comme un acheminement vers celle-ci. Ensuite, il est vrai, il montre que des gens tels que Begriffenfeldt — et Peer lui-même — peuvent la détourner de son vrai sens. Mais on ne peut douter qu'il l'approuve quand elle est bien comprise, et cela est confirmé par l'emploi qu'il en fait pour son propre compte dans ses lettres[3]. En particulier, l'expression

[1] *Norsk Folkeblad*, 1867, du 23 novembre (p. 350).
[2] Lettre du 24 février 1868, *Breve*, I, p. 167. C'était un rappel.
[3] *Breve*, I, p. 102 (3 décembre 1865), p. 169 (31 mars 1868), etc.

est bien prise dans son vrai sens lorsque le fondeur de boutons dit à Peer qu'être soi-même, c'est se tuer, c'est-à-dire se sacrifier soi-même. C'est là qu'apparaît l'équivalence de la formule avec celle de Brand : « tout ou rien ! » *Peer Gynt* avait plu à Björnson par la gaieté, le mouvement et la langue, « la plus naturelle qu'Ibsen ait écrite » ; il avait ri aux éclats, comme il le dit dans sa lettre de félicitations et dans son article ; et de là était venu chez lui un instinctif besoin d'interpréter une œuvre si plaisante de façon à la plier à ses propres idées. C'est ainsi qu'il s'était procuré la satisfaction d'y voir la fidélité d'Ibsen « à nos grands buts ».

Quant à la valeur littéraire du poème, elle est hautement louée, mais non sans réserves. Björnson trouve, par exemple, que 239 pages d'égoïsme, c'est parfois fatigant. Et s'il vante la langue, voici ce qu'il dit des vers :

Les vers sont, comme toujours, habiles par le balancement des rimes ; à cet égard, parfois merveilleux, parfois seulement singuliers. Mais dans l'ensemble, ils ont une allure extrêmement négligée, encore pire que dans *Brand*, mais cela leur est permis, vu le désordre d'un sujet auquel conviendrait mal une métrique régulière. Par contre, ils ont, sous un autre rapport, le même défaut que toujours : ils sont sans harmonie. Leur cadence musicale, qui dépend non pas des syllabes finales, si gai que soit leur murmure à nos oreilles, mais des *pensées* dans leur mélodie qui monte et ondule, est partout brisée... on a, comme toujours, les rimes les plus riches, les plus audacieuses, avec un mouvement de pensée sans mélodie ; on est obligé d'admirer, mais le sentiment n'est pas satisfait.

Dire, aujourd'hui, que les vers d'Ibsen, dans *Peer Gynt* ou ailleurs, manquent d'harmonie, paraîtrait ridicule à tout Norvégien. Et leur harmonie, extrêmement variée, est toujours en étroit rapport avec la pensée qu'ils expriment.

Lorsqu'il a lu cet article, Ibsen a dû être très déçu, car la lettre de Björnson faisait présager un éloge meilleur, et surtout, ce qui compte, c'est moins l'éloge que le plaisir d'être compris : on en est tellement reconnaissant, disait-il [1]. Les félicitations

[1] Lettre à Björnson du 28 décembre 1867, *Breve*, I, p. 158.

de son camarade ont certainement perdu beaucoup de valeur à ses yeux.

Décidément, la critique lui était peu favorable, même lorsqu'elle émanait de l'ami le mieux intentionné. Brandès avait publié, peu avant que parût *Peer Gynt*, la première étude d'ensemble sur son œuvre [1]. Ibsen l'avait lue lorsqu'il était rentré à Rome en novembre, et y avait trouvé, avec des critiques dont il a ensuite fait son profit, la pénétration qu'il souhaitait. Mais Brandès, à vingt-cinq ans, n'était pas encore assez dégagé de préjugés littéraires pour bien juger un poème comme *Peer Gynt*, et son compte rendu fut moins satisfaisant. Il formula toutefois une objection intéressante. Blâmer la tendance « à s'éloigner de la vie ou à l'écarter de soi par l'imagination » lui parut un mauvais sujet, car « le poète a un autre rôle que d'être moraliste », et il esquissa une distinction entre le philosophe, que doit être un poète, et le pur moraliste. Il reconnaissait d'ailleurs que, sauf dans le quatrième acte, « le drame renfermait presque partout une richesse de poésie et une profondeur de pensée peut-être plus grandes que dans aucune des œuvres antérieures d'Ibsen ». Mais « beautés et vérités ont beaucoup moins de valeur que beauté et vérité au singulier, et le poème d'Ibsen n'est ni beau ni vrai ; le mépris des hommes et la haine de soi, sur quoi il repose, est une mauvaise base pour construire des œuvres poétiques », et il cite un passage de Taine, montrant que l'imperfection est un phénomène naturel. En définitive, malgré toutes ses beautés, le poème était « totalement manqué [2] ».

Cependant, la sympathie naissante d'Ibsen pour Brandès ne fut aucunement atténuée par la lecture de cet article. Il n'y répondit pas, pas plus qu'il n'avait remercié pour la grande étude qui l'avait précédé. Mais un an après il y fait allusion à

[1] *Dansk Maanedsskrift*, 1867, II, pp. 228-255.

[2] *Dagbladet* (danois), 1867, 292, cité ici d'après *Henrik Ibsen*, 1898, pp. 48-54.

propos de sa nouvelle pièce, disant : « Cette fois, G. Brandès, ce cher homme admirable, n'aura aucune raison de m'accuser de commerce illicite avec les muses [1] », et il demande qu'on lui envoie un ouvrage du jeune critique. Et lorsqu'enfin il écrit à celui-ci pour répondre à une lettre, il s'excuse d'avoir tant tardé : « Oui, je suis reconnaissant. Car l'essentiel n'est pas d'être « magnifié sans réserve », mais d'être compris [2]. » On voit que ceci n'est pas simplement une phrase. Toutefois, dans cette lettre, il parle seulement de l'étude générale, non de l'article sur *Peer Gynt*. Mais il y vient quelques semaines plus tard, et se défend :

Au sujet de certaines parties de *Peer Gynt*, je ne peux être d'accord avec vous ; je m'incline, bien entendu, devant les lois de la beauté ; mais je ne me soucie pas de ses usages. Vous nommez Michel-Ange ; personne, à mon avis, n'a enfreint les usages de la beauté plus que lui, précisément ; mais tout ce qu'il a créé est beau tout de même, parce que c'est plein de caractère. L'art de Raphaël ne m'a vraiment pas séduit ; ses figures sont d'avant le premier péché ; d'ailleurs, le méridional a une autre esthétique que nous ; il veut la beauté formelle ; pour nous, ce qui est formellement laid peut être beau en vertu de la vérité qui y est contenue [3].

Tout cela montre Ibsen en train de se rapprocher de plus en plus de Brandès, qu'il sait hostile à Björnson. Une sympathie instinctive pour l'intelligence, le talent et l'audace du jeune critique le pousse. Il en parle avec une amitié admirative, et il lui écrit, malgré les désaccords constatés en matière littéraire,

[1] Lettre à Hegel du 31 octobre 1868, *Breve*, I, p. 172.
[2] Lettre du 26 juin 1869, *Breve*, I, p. 187.
[3] Lettre du 15 juillet 1869, *Breve*, I, p. 190. Francis Bull étudie l'influence qu'a eue sur Björnson et Ibsen leur premier séjour en Italie (dans *Studier og Streiftog*), et observe qu'en général, l'effet du voyage sur les artistes scandinaves est de les incliner au classicisme et au culte de la forme. Sous ce rapport, Ibsen est une exception. D'avance, il avait peut-être plus que les autres le goût classique. Et pourtant c'est à Rome qu'il a conçu *Brand* et *Peer Gynt*. La lettre à Brandès montre que Francis Bull a raison de compter l'œuvre de Michel-Ange parmi celles qui ont eu sur sa production d'alors une réelle influence.

avec une confiante cordialité. Avec Björnson, il voudrait bien rester en bons termes. L'incident Clemens Petersen est clos. Il a lui-même condamné ses « paroxysmes », dont il a compris le ridicule. La générosité d'âme de Björnson répondant tout de suite sans se fâcher à son explosion de colère, l'a ému, et en le remerciant chaleureusement dans sa lettre du 28 décembre 1867, il a promis d'écrire bientôt, plus longuement. Il a eu certainement alors l'intention de reprendre sa correspondance active de 1864 et 65. Et pourtant la lettre du 28 décembre a été la dernière. Évidemment, il ne se sentait pas à l'aise avec Björnson. Sur trop de sujets et surtout sur ceux qui lui tenaient le plus à cœur, il n'y avait pas simplement désaccord entre les deux camarades, mais, de la part d'Ibsen, silence prudent. Pour lui, à qui toute lettre demandait un effort, c'était gênant.

Mais il conservait des sentiments de sincère amitié pour Björnson, admirait son grand cœur, et croyait que, malgré bien des divergences d'idées, notamment en matière de religion, ils poursuivaient assez de « grands buts communs » pour que pût s'établir une entente et une collaboration.

Tel était sans doute encore son état d'esprit lorsqu'il fut invité par Rudolf Schmidt à donner des poèmes ou des articles à une revue nouvelle qui allait être fondée sous la direction de Rasmus Nielsen, Clemens Petersen et Rudolf Schmidt. Les deux premiers noms n'étaient pas pour lui plaire, et il se souciait peu de placer de la copie dans des revues, mais il comprenait que Björnson devait être plus ou moins associé à la direction de celle-ci, et c'était, en effet, sur le conseil de Björnson que Rudolf Schmidt s'était adressé à lui [1]. C'est sans doute pourquoi il accepta, même, il semble, avec un certain empressement, sans nommer Björnson, mais en spécifiant qu'il avait à remercier de l'offre qui lui était faite Rudolf

[1] Lettre de Björnson à Rudolf Schmidt du 13 décembre 1868 (*Gro-tid*, II, p. 295). Mais je n'en vois pas d'antérieure au 31 octobre.

Schmidt lui-même, et non les deux autres membres du comité de rédaction [1].

La publication fut retardée; le 16 janvier 1869 Rudolf Schmidt écrivit à Ibsen pour lui demander l'autorisation de publier son nom sur la liste des futurs collaborateurs, et alors Ibsen refusa, et dit pourquoi :

> La raison de ma décision est que je ne peux consentir à collaborer avec des hommes de qui, par une expérience acquise, je peux présumer qu'à la première occasion ils se serviront de leurs journaux et de leurs plumes contre moi. Dans une correspondance de Copenhague au *Morgenblad* norvégien, je vois M. B. Björnson nommé comme directeur présumé de *Pour l'idée et la réalité*. Rien que ce fait serait en lui-même décisif pour moi, même s'il n'y avait pas abondance d'autres motifs [2].

C'était la rupture brutale et déclarée indirectement. Car Ibsen ne pouvait guère douter que sa lettre serait montrée à Björnson. Il avait évidemment un nouvel accès de colère, comme en novembre 1867 à propos de l'article de Clemens Petersen, mais cette fois directement contre Björnson. Que s'était-il passé entre le 31 octobre 1868 et le 26 janvier 1869, dates des deux lettres à Rudolf Schmidt?

Un unique récit fournit une explication. Elle proviendrait d'Ibsen lui-même, directement interrogé sur la cause de la brouille par un jeune écrivain qui était un familier de sa maison quelques années plus tard, et qui n'a rapporté la réponse qu'après la mort de Björnson et d'Ibsen [3].

Björnson, répondit Ibsen, avait écrit une lettre où il proposait à son camarade de former entre eux, malgré le désaccord de leurs partisans, une sorte d'alliance. Ibsen s'en réjouissait. Mais peu après il sut par un Copenhagois de passage que Björnson, au même moment, dans une réunion grundtvigienne, en Danemark, avait traité Ibsen de serf. « En Norvège il existe

[1] Lettre du 31 octobre 1868, *Breve*, I, p. 174.
[2] Lettre du 26 janvier 1869, *Breve*, I, p. 176.
[3] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 13.

encore des familles de chefs et des familles de serfs. Ibsen appartient à celles-ci, » avait-il dit. Et c'est alors qu'Ibsen, indigné, avait rompu.

Tel serait l'incident qui lui a fait écrire dans une lettre, en parlant de son humeur au commencement de 1868 : « J'étais alors comme une bête fauve, et j'avais des raisons pour cela [1]. »

L'unique témoin de qui nous tenons cette histoire a vilainement abusé de la confiance que lui a témoignée Ibsen, mais ses souvenirs sont précieux, on ne voit pas, en tout ce qui peut être contrôlé, qu'il ait inventé, et le fait, en lui-même, est bien conforme au caractère de Björnson et à ses sentiments étrangement mêlés envers son camarade. Ibsen était une énigme que Björnson n'avait pas su déchiffrer. Il avait pour lui une sincère affection, lui trouvait un talent prodigieux, malgré des défauts qui le choquaient, admirait surtout ses capacités intellectuelles, voulait parvenir à mettre ses dons merveilleux au service des causes généreuses, telles que lui-même les comprenait, et en même temps, il ne pouvait se désister de sa méfiance et de ce mépris qu'il éprouvait, avec sa nature de chef, pour un homme si gauche et si peu fait pour l'action. Il cherchait à l'enrôler par la collaboration à la revue nouvelle, et il était irrité du long silence d'Ibsen, qui, depuis un an, n'avait pas envoyé la lettre annoncée. Or, s'il savait être prudent et mesuré dans ce qu'il publiait, il lâchait facilement la bride à sa fougue dans ses propos [2]. C'est là ce qui rend parfaitement vraisemblable l'histoire contée par John Paulsen, sans qu'il y ait eu trace de duplicité chez Björnson. Dans ses mouvements de mauvaise humeur, Ibsen devait lui apparaître comme un serf, par opposition avec lui-même, qui était un chef, — et il le disait.

Comme toujours, son accès de colère passé, Ibsen se calma,

[1] Cité d'après Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktarliv*, II, p. 60.

[2] V. l'attitude de Björnson à propos de *Brand* et le jugement de Magdalene Thoresen à ce sujet (t. VII, pp. 137-138).

et ses sentiments de reconnaissance et de profonde amitié envers Björnson reprirent le dessus. Il essaya de renouer les relations. Mais la brouille dura dix-sept ans. Je m'arrête ici à la consommation de la rupture.

On l'a souvent rattachée à la publication non de *Peer Gynt,* mais de l'œuvre suivante d'Ibsen. On voit qu'il n'en est rien. *L'Union des Jeunes* n'a paru que huit mois après la seconde lettre à Rudolf Schmidt. Et l'idée même de cette nouvelle pièce n'a pas de rapport avec cet événement, car le premier acte en était écrit déjà lors de la première lettre à Rudolf Schmidt [1], c'est-à-dire à un moment où Ibsen était encore tout disposé à collaborer avec Björnson. C'est pourquoi il convenait de réunir ici tous les éléments de cette histoire. On a dit aussi que Björnson avait écrit à Ibsen qu'il était question de les décorer tous deux, et qu'ils devraient s'entendre pour faire une manifestation de refus, et que son dissentiment sur ce point avec son camarade l'aurait fort indisposé contre lui. Pourquoi refuser, quand nous acceptons une « pension de poète », qui n'est qu'une autre forme d'hommage? demande Ibsen. Ceux qui refusent se montrent, d'ailleurs, en fait, aussi vaniteux que les autres. « Si vraiment je recherchais de telles parures, je me serais évidemment bien gardé de prendre le rôle de « poète satirique d'État » ; mais si cela venait, j'accepterais sans faire de façons [2]. » Je ne crois pas que ce détail ait eu grande importance. Pour amener la brouille entre deux hommes qui se sentaient si fortement attachés l'un à l'autre, il a fallu des heurts plus personnels, incidents qui n'étaient d'ailleurs que l'expression de dissentiments plus profonds.

Le résultat fut de rendre plus intime le rapprochement avec Brandès, car Ibsen avait le sentiment que leur action à tous deux était dirigée dans le même sens. Il annonçait son inten-

[1] Lettre à Hegel, 31 octobre 1858, c'est-à-dire le même jour que la première lettre à Rudolf Schmidt, *Breve,* I, p. 172.

[2] Lettre du 28 décembre 1867, *Breve,* I, p. 165.

tion d'aller à Copenhague pour causer avec lui « non seulement sur tout les sujets littéraires où nous ne sommes pas d'accord, mais sur beaucoup de sujets humains, où je crois que nous sommes sensiblement plus près l'un de l'autre[1] ». Mais les relations avec Brandès n'eurent pas du tout le même caractère que les relations avec Björnson. Celles-ci n'avaient pu être entièrement franches parce que Björnson sentait la nécessité de mettre un frein à son autoritarisme de chef, et Ibsen le besoin de se défendre. Qu'Ibsen ait éprouvé ce besoin résulte de ce jugement sur son ex-ami : « pour lui n'existent que deux sortes de gens : ceux dont il peut tirer parti, et ceux qui peuvent être gênants pour lui[2]. » Avec Brandès, les conversations, — presque uniquement par correspondance, — furent beaucoup plus libres, parce qu'aucun des deux ne cherchait à diriger l'autre[3].

Peer Gynt ne s'est répandu qu'assez tard à l'étranger. La traduction allemande de Ludwig Passarge est la première qui ait paru. Elle a été publiée en 1880. Ibsen trouva l'entreprise singulière, car il estimait que, de toutes ses œuvres, c'était « la moins propre à être comprise en dehors des pays scandinaves » : c'était son devoir de prévenir Passarge, mais il donna l'autorisation, car, « si ces objections se révèlent non fondées, ce me sera, bien entendu, extrêmement agréable[4] ». Mais la traduction de Passarge demeura longtemps la seule. Les tra-

[1] Lettre à Brandès du 15 juillet 1869, *Breve*, I, p. 191.
[2] Même lettre, p. 189.
[3] Je m'aperçois, en terminant cet exposé, que je n'ai pas dit un mot de rivalité littéraire entre Ibsen et Björnson. Cela tient simplement à ce que je n'ai pas rencontré, en étudiant les faits, le sentiment de jalousie qui aurait pu y jouer son rôle. Je ne le vois pas chez Ibsen, et je ne le vois pas chez Björnson. Les réserves de Björnson au sujet des œuvres d'Ibsen ne viennent pas de là, et Ibsen exprime souvent le regret de voir l'activité multiple de Björnson le détourner de la production littéraire (*Breve*, 15 mars 1867, à Hegel, p. 150, 28 décembre 1867, à Björnson, p. 164, et même après la rupture, 16 juin 1869, à Hegel, p. 185).
[4] Lettre du 19 mai 1880, *Breve*, II, 78.

ductions anglaise, française et russe se succédèrent au cours des années 90, et ce fut seulement au commencement de ce siècle qu'il y en eut dans de nombreuses autres langues.

Ce retard s'explique par les raisons qu'Ibsen avait présentées à Passarge, et aussi par la difficulté particulière que présente la traduction de ce poème. William Archer en a parlé à Ibsen, qui « déclara expressément qu'il préférait laisser *Peer Gynt* non traduit, plutôt que de le voir rendu en prose ». Il accepta seulement le compromis de la traduction en vers non rimés [1]. Par contre, il n'avait pas critiqué un projet inverse de traduire *Les Prétendants à la Couronne* en vers [2].

Mais contre les représentations de *Peer Gynt*, il n'a pas eu d'objections, comme il en avait eu pour *Brand*, et lorsque le directeur suédois du « Théâtre de Christiania », Ludvig Josephson, eut donné, en 1873, des preuves de son savoir-faire, Ibsen écrivit à Grieg pour lui demander de composer « la musique nécessaire », et il indiqua en détail les endroits où il désirait en avoir. Au premier acte, entièrement conservé, sauf peu de coupures dans le dialogue, il souhaitait que le monologue de Peer Gynt eût un accompagnement musical ou fût dit en partie comme un récitatif, et la scène dans la cour de ferme devait être augmentée d'un ballet et d'un air de danse qui continuerait en sourdine jusqu'à la fin de l'acte. — Au second acte, musique d'accompagnement pour la scène des trois filles de pacage, « mais il la faut diabolique ! » pour le monologue qui suit, pour la scène de la femme en vert, pour la scène dans la salle de Dovre, qui sera très abrégée, et pour celle du Grand Courbe, qui restera entière ; les voix d'oiseaux seront chantées, on entendra au loin sonnerie de cloches et chant de psaume. — Au troisième acte, quelques accords seulement pour la nouvelle rencontre avec la femme en vert, et peut-être un léger

[1] *The collected works of Henrik Ibsen*, IV, pp. XXIX-XXX.
[2] Lettre du 22 mars 1866, *Breve*, I, p. 113.

accompagnement à la fin de la scène de la mort d'Aase. — Et voici pour le quatrième acte, qui sera presque entièrement supprimé :

A sa place j'ai imaginé une grande fresque musicale qui suggère la vie errante de Peer Gynt dans le vaste monde ; des mélodies américaines, anglaises et françaises pourraient y passer comme des motifs variés et fugaces. On entendra le chœur d'Anitra et des femmes derrière le rideau, fondu avec la musique d'orchestre. Celle-ci continuant, le rideau se lève, et l'on voit, comme une lointaine image de rêve, le tableau où Solvejg, femme d'âge moyen, est assise au soleil devant la cabane et chante. Après son chant, le rideau tombe lentement, et la musique en vient à décrire l'orage en mer, qui est le commencement du cinquième acte.

Au cinquième acte, devenu quatrième et très abrégé, il faut un accompagnement pour la scène avec le passager étranger sur le bateau ; la scène sur la coque renversée disparaît ainsi que la scène du cimetière. Après le monologue de Peer ramassant des oignons, Solvejg chante, et la musique se prolonge pendant les répliques de Peer qui suivent pour passer ensuite dans les chœurs. Les scènes du Vieux de Dovre et du fondeur de boutons sont abrégées. Les gens allant à l'église chantent. La musique a des sonneries de cloches et de lointains chants de psaumes jusqu'au moment où le chant de Solvejg termine la pièce, après quoi le rideau tombe pendant que le chant de psaumes se rapproche et résonne plus fort [1].

Grieg a écrit quelques mois plus tard, lorsqu'il était en train d'y travailler : « Je me cabrai, naturellement, à l'idée d'avoir à faire de la musique sur le plus antimusical de tous les sujets [2]. » Il est vrai que cela s'adressait à Björnson, et Grieg voulait s'excuser vis-à-vis de lui, car il avait promis à Björnson de composer la musique d'un livret qu'il projetait. Mais le texte de Björnson n'arrivait pas, et il avait besoin d'argent, « sans

[1] *Breve*, II, pp. 13-17.
[2] *Breve fra Grieg*, lettre à Björnson du 1er octobre 1874, p. 28.

quoi, il aurait refusé à Ibsen, et évité *Peer Gynt* et ses nombreux écueils [1]. » C'était abonder dans le sens de Björnson, qui lui avait écrit : « Te voilà dans *Peer Gynt!* Grand bien te fasse ! Il a *quelques* morceaux pour une musique poétique ; mais l'ensemble s'y dérobe, et cela, souvent par des passages comiques et secs dont tu ne te tireras pas [2]. »

Grieg ayant accepté, Ibsen soumit son projet à Josephson [3], qui admit très volontiers l'idée, mais pensa que le quatrième acte pouvait être en partie conservé, et envoya un nouveau plan de coupures. Il assurait que la pièce deviendrait ainsi populaire et ferait recette. Et Ibsen, qui avait grande confiance en Josephson, s'en remit à lui entièrement [4].

Grieg se réconcilia peu à peu avec son sujet, mais n'acheva son travail qu'en 1875, et *Peer Gynt* fut enfin joué le 24 février 1876 avec un grand succès, car il y eut vingt-six représentations au cours de la saison, et onze la saison suivante et elles ne furent interrompues que par un incendie [5].

Elle fut jouée ensuite à Copenhague pendant la saison 1885-86, sous la direction de Grieg, qui remania l'orchestration, surtout dans la scène des filles de pacage, qu'il rendit plus « diabolique » selon le désir d'Ibsen. Et elle fut reprise à Kristiania en 1892 avec un succès accru.

Lorsque le vieux « Théâtre de Christiania » eut disparu en 1899, le « Théâtre national », qui le remplaçait, devait naturellement reprendre *Peer Gynt.* Il le fit en deux soirs, avec très peu de coupures, donnant les trois premiers actes le premier soir et les deux derniers le second soir.

Cette tentative n'a pas été renouvelée, que je sache. Mais *Peer Gynt*, avec la musique de Grieg, est devenu, comme l'avait

[1] Lettre à Björnson du 12 septembre 1874, *ibid.*, p. 26.
[2] Lettre du 16 juillet 1874, *Brytningsaar*, I, p. 243.
[3] Lettre du 6 février 1874. *Breve*, II, p. 33.
[4] V. la lettre d'Ibsen à Hartvig Lassen du 16 août 1875.
[5] V. Ludvig Josephson, *Ett och annat am Henrik Ibsen och Kristiania Teater.*

prévu Josephson, une pièce populaire, qui fait recette. On le joue tantôt en donnant les trois premiers actes seulement, et peu de coupures, tantôt complet, en un soir, avec des coupures nombreuses. Celles-ci ont naturellement varié à chaque reprise. On trouvera en appendice l'indication des coupures faites aux représentations où il en a été fait le plus. J'en dois la liste à l'obligeance du professeur Francis Bull.

Le succès de *Peer Gynt* à la scène s'est enfin prolongé à l'étranger, et l'on peut dire qu'en France, notamment, c'est la seule pièce d'Ibsen qui ait atteint, avec des reprises assez fréquentes, un nombre élevé de représentations.

Ibsen l'a écrite, pourtant, sans songer à des représentations possibles, et l'on ne pourrait guère citer d'autres œuvres du même genre qui aient obtenu un succès durable au théâtre. Si belles que soient ses qualités proprement dramatiques, elle n'y est pas vraiment à sa place... à moins qu'on la considère uniquement comme un conte et comme une féerie.

Qu'on la prît ainsi n'aurait d'ailleurs pas déplu à Ibsen, — du moins longtemps après, lorsque les émotions qu'il a traduites dans cette œuvre n'ont plus été qu'un souvenir effacé. Au comte Prozor, qui lui demandait en 1897 ce qu'il fallait dire au public français en la lui présentant, il répondit : « Invitez-le simplement à passer avec moi une heure de folie [1]. » A distance, ses œuvres perdaient pour lui beaucoup de leur intérêt, et leur contenu d'idées, surtout, s'évaporait. Il savait bien, pourtant, qu'un tel contenu avait existé, et à un visiteur français qui lui parlait de *Peer Gynt* en 1900, il répondit : « Bah ! une œuvre de jeunesse ! Ce fut mon *Manfred*. Qui sait s'il n'a pas persisté en moi un byronien attardé [2] ? »

[1] Comte M. Prozor, *Le Peer Gynt d'Ibsen*, p. 32.

[2] J'ai la coupure du journal où ce propos est rapporté, mais sans indication du titre ni de la date.

PEER GYNT

POÈME DRAMATIQUE

PERSONNAGES

AASE, *veuve d'un cultivateur.*
PEER GYNT, *son fils.*
DEUX COMMÈRES AVEC DES SACS DE GRAIN. ASLAK, *forgeron.* GENS DE LA NOCE. INTENDANT DE LA NOCE. MÉNÉTRIER, ETC.
UN COUPLE DE NOUVEAUX VENUS DANS LE PAYS.
SOLVEJG ET LA PETITE HELGA, *leurs filles.*
LE PROPRIÉTAIRE DE HÆGSTAD.
INGRID, *sa fille.*
LE MARIÉ ET SES PARENTS.
TROIS FILLES DE PACAGE. UNE FEMME EN VERT.
LE VIEUX DE DOVRE.
UN TROLD DE COUR. PLUSIEURS AUTRES. FILLES-TROLDS ET ENFANTS DE TROLDS. DEUX SORCIÈRES. GNOMES. NISSES, LUTINS, ETC.
UN VILAIN ENFANT. UNE VOIX DANS LA NUIT. CRIS D'OISEAUX.
KARI, *femme d'un husmand.*
MASTER COTTON, MONSIEUR BALLON, HERR V. EBERKOPF ET HERR TRUMPETERSTRAALE, *voyageurs.* UN VOLEUR ET UN RECÉLEUR.
ANITRA, *fille d'un chef bédouin.*
ARABES, FEMMES ESCLAVES, DANSEUSES, ETC.
LA STATUE DE MEMNON QUI CHANTE. LE SPHINX DE GISEH, *personnage muet.*
BEGRIFFENFELDT, *professeur, docteur ès lettres, administrateur de l'hospice d'aliénés du Caire.*
HUHU, *réformateur linguistique de la côte du Malabar.* HUSSEIN, *ministre oriental.* UN FELLAH PORTEUR D'UNE MOMIE ROYALE.
PLUSIEURS ALIÉNÉS DE L'HOSPICE AVEC LEURS SURVEILLANTS.
UN PATRON DE NAVIRE NORVÉGIEN ET SON ÉQUIPAGE. UN PASSAGER ÉTRANGER.
UN PRÊTRE. UN CORTÈGE FUNÈBRE. UN PRÉVOT. UN FONDEUR DE BOUTONS. UN PERSONNAGE MAIGRE.

(L'action, qui commence dans les premières années de ce siècle et se termine à peu près de nos jours, se passe en partie dans le Gudbrandsdal et les hauts fields de cette région, tantôt sur la côte du Maroc, dans le désert du Sahara, à l'hospice d'aliénés du Caire, sur la mer, etc.)

PREMIER ACTE

(Un coteau couvert d'arbres à feuilles près de la ferme d'Aase. Un torrent y coule en bouillonnant. Un vieux moulin de l'autre côté. Chaude journée d'été.)

PEER GYNT, *gars de vingt ans solidement bâti, descend le sentier.* AASE *sa mère, petite et délicate, le suit. Elle est en colère et peste après lui.*

AASE

Peer, tu mens !

PEER GYNT, *sans s'arrêter.*

Mais pas du tout !

AASE

Jure, alors, que c'est bien vrai !

PEER GYNT

Peuh, jurer?

AASE

Tu n'oses pas?
C'est des blagues que tu contes !

PEER GYNT, *s'arrête.*

Non, c'est vrai... d'un bout à l'autre !

AASE, *devant lui.*

T'as pas honte... à moi, ta mère !
Te voilà d'abord parti
au névé chasser le renne
tout un mois, au temps des foins,
puis tu rentres en guenilles
sans fusil et sans gibier ;...
pour finir, les yeux ouverts,
tu voudrais me faire croire
tes sots contes de chasseur !...
Où l'as-tu trouvé, ce bouc?

PEER GYNT

Vers Gendin, à l'ouest.

AASE, *rit, moqueuse.*

Oui, va !

PEER GYNT

L'aigre vent soufflait vers moi ;
Lui, caché par quelques aunes,
sous la croûte de la neige
cherchait du lichen...

AASE, *comme précédemment.*

C'est ça !

PEER GYNT

Retenant mon souffle, droit,
j'entends ses sabots crisser,
j'aperçois un bout de corne.
Doucement, dans la moraine,
Sur le ventre je m'avance,
Du couvert des rocs, je guette ;...

C'est un bouc luisant et gras,
tel que tu n'en vis jamais !

AASE

Non, je crois bien !

PEER GYNT

Clac, je tire !
Il culbute sur la pente.
Mais à peine il est tombé,
sur son dos je suis assis,
j'ai saisi l'oreille gauche,
mon couteau va s'enfoncer
dans son cou, au bas du crâne ;...
aïe, il crie, la sale bête,
sur ses pattes il se dresse,
à ma main, d'un coup de tête,
fait lâcher couteau et gaine,
tient ma cuisse avec ses cornes
qu'il enfonce fortement,
serrant comme avec des pinces ;...
il s'élance ensuite droit
vers la crête de Gendin !

AASE, *malgré elle.*

Oh, mon Dieu !

PEER GYNT

As-tu jamais
vu la crête de Gendin?
Elle est longue d'une lieue
et aiguë comme une faux.
Éboulis, glaciers, l'entourent.

Tout en bas des rochers gris
des deux flancs, de part et d'autre,
on peut voir à pic les lacs
noirs et mornes, qui somnolent
treize cents pieds au-dessous.
  Lui et moi, longeant la crête,
volions comme dans les airs.
  Quel poulain j'ai monté là !
Face à nous, dans notre course,
semblaient luire des soleils.
Les dos d'aigles bruns nageaient
dans le vaste trou béant
entre nous et les eaux mortes,...
flocons vite dépassés.
  Sur les bords craquait la glace ;
mais nul bruit n'en parvenait ;
les lutins du gouffre, seuls,
dansent, chantent, virevoltent,
effarant la vue et l'ouïe !

AASE, *éperdue.*

Ah, mon Dieu, mon Dieu !

PEER GYNT

Soudain,
à l'endroit le plus abrupt,
s'envole une gélinotte
effrayée, qui crie et fuit
hors du trou qui la cachait
sur la crête, au pied du renne.
  Il fait presque demi-tour,

saute en l'air, et nous voilà
dans le vide, tous les deux !

(Aase chancelle et s'appuie à un tronc. Peer Gynt continue.)

Les murs noirs du roc derrière,
l'insondable abîme au fond !
Nous fendîmes des nuages,
puis un groupe de mouettes
qui s'enfuirent éperdues,
coassant de tous côtés.
Et la chute continue.
Mais en bas luit une tache,
comme un ventre blanc de renne...
Mère, notre image ainsi
réfléchie aux eaux du lac
vole et monte à leur surface
d'un élan aussi rapide
que notre course à l'abîme.

AASE, *haletante.*

Peer ! Mon Dieu... ! Dépêche-toi !

PEER GYNT

Bouc de l'air et bouc du fond
en un même instant se heurtent,
l'eau jaillit autour de nous.
Bon, nous voilà pataugeant...
Nous avons atteint la berge
vers le nord ; le bouc nageait
et je m'accrochais à lui ;...
je rentrai vite...

AASE

Et le bouc?

PEER GYNT

Oh, il doit y être encore ;...

(Il claque ses doigts, tourne sur ses talons, et ajoute :)

trouve-le ; il est pour toi !

AASE

Tu n'as pas cassé ton cou?
Et pas même les deux jambes?
Ni ne t'es rompu l'échine?
O Seigneur,... merci à toi
dont l'aide a sauvé mon gars !...
La culotte est déchirée ;
mais comment parler de ça
quand on pense quel malheur
un tel saut pouvait causer !...

(Elle s'arrête brusquement, le regarde, bouche bée, avec de grands yeux, reste longtemps sans trouver de mots, puis s'écrie :)

Oh, le diantre d'effronté ;
fichtre oui, tu sais mentir !
La rengaine que tu dis
me revient, je l'ai connue
quand j'avais dans les vingt ans.
Gudbrand Glesne avait chassé,...
mais pas toi... !

PEER GYNT

Moi, comme lui.
Ça peut arriver deux fois.

AASE, *furieuse.*

On peut orner un mensonge,
l'attifer superbement,
rendre, sous un habit neuf,
son corps sec méconnaissable.
C'est bien ça que tu as fait,
bâclant tout en grand désordre,
y fourrant plumages d'aigles
et tes sales inventions,
mélangeant tout pêle-mêle,
à tel point donnant le trac
qu'on finit par n'y plus voir
ce qu'on sait depuis longtemps !

PEER GYNT

Si quelque autre disait ça,
je lui casserais les reins !

AASE, *pleurant.*

Oh, je voudrais être morte ;
je voudrais dormir sous terre !
Les prières ni les larmes
n'ont sur lui aucun pouvoir...
Peer, tu es perdu, perdu !

PEER GYNT

Ma petite mère aimée,
tu as tout à fait raison ;...
sois gentille et gaie...

AASE

Tais-toi !
Comment être gaie, quand j'ai
un tel saligaud de fils?

Quel pénible affront pour moi,
pauvre et faible veuve qui
suis toujours payée de honte !

(Elle pleure encore.)

Qu'est-ce qui nous reste encore
des beaux biens de ton grand-père?
Les boisseaux pleins d'or du vieux
Rasmus Gynt, où donc sont-ils?
Ton père y a mis des ailes,...
tout dispersé comme sable,...
achetant partout des terres,
roulant en coupés dorés,...
Où est ce qu'on a gâché
à ce grand festin d'hiver,
où, derrière eux, sur le mur,
tous cassaient verre et bouteille?

PEER GYNT

Où sont les neiges d'antan?

AASE

Tais-toi quand ta mère parle !
Vois la ferme ! La moitié
des jours sont bouchés de loques.
Haie, clôture sont à bas,
le bétail à l'air, à l'eau,
champs et prés gisent en friche,
tous les mois on vient saisir...

PEER GYNT

C'est assez de bavardage !
Quand elle a souvent manqué,
tant plus haut la chance monte !

AASE

Son sol est semé de sel.
Bah, mais tu es gros bonnet,...
bien aussi fier et malin,
aussi vif que quand le prêtre
est venu de Copenhague
te donner nom de baptême.
Là-bas, jurait-il, maint prince
n'avait pas autant d'esprit,
et ton père lui donna
traîneau, cheval, en merci
d'un si aimable propos,...
Oh, alors, c'était la fête !
Doyen, capitaine, et tous,
du matin au soir buvaient,
mangeaient, pleins à éclater.
Mais c'est quand on devient gueux
que l'on connaît son prochain.
La maison fut vide et calme
dès que « Jon au havresac »
partit comme colporteur.

(Elle s'essuie les yeux avec son tablier.)

Enfin, tu es grand et fort,
tu devrais être un soutien
pour ta pauvre vieille mère,
veiller aux travaux de ferme,
sauver le restant du bien ;...

(Elle pleure encore.)

ah, pour l'aide que tu donnes,
que Dieu m'assiste, vaurien !

Chez nous, tu t'assieds dans l'âtre,
à fouiller charbon et cendres ;
dans les fêtes, au canton,
à ta vue s'enfuient les filles,...
tu me fais honte partout,
tu as noise avec les gueux...

PEER GYNT, *s'éloigne d'elle.*

Laisse-moi.

AASE, *le suit.*

Peux-tu nier
que la grande échauffourée
était provoquée par toi,
quand on s'est battu à Lunde
comme des chiens enragés?
N'as-tu pas brisé le bras
à Aslak le forgeron,...
ou du moins n'est-ce pas toi
qui lui as démis le doigt?

PEER GYNT

Qui t'a conté ces sornettes?

AASE, *vivement.*

Les cris furent entendus
par la femme du *husmand.*

PEER GYNT, *se gratte le coude.*

Mais c'était moi qui criais.

AASE

Toi?

PEER GYNT

Oui, car, moi, j'ai reçu
les coups.

AASE

Hein?

PEER GYNT

Oh, il est vif.

AASE

Qui est vif?

PEER GYNT

Aslak, parbleu.

AASE

Pfuh... pfuh ; tu me fais cracher !
Un pareil feignant, soulard,
bambocheur et grand buveur,
une gouape, t'a rossé?

(Elle pleure de nouveau.)

J'ai subi opprobre et honte,
mais que ça pût arriver,
c'est la pire dérision.
Mettons qu'il soit assez vif ;...
es-tu donc peut-être mou?

PEER GYNT

Que je frappe ou sois frappé,
aussi bien il faut qu'on crie.

(Il rit.)

Calme-toi...

AASE

Quoi? C'est mensonge encore?

PEER GYNT

Oui, cette fois-ci.
Essuie la larme à ton œil ;...

(Il serre le poing gauche.)

vois-tu,... ces tenailles-là
maintenaient le forgeron ;
mon poing droit fut mon marteau...

AASE

Batailleur ! Tu vas me faire
mourir avec ta conduite !

PEER GYNT

Non pas ; tu vaux mieux que ça ;
tu vaux mille fois mieux !
Vilaine petite mère,
compte sur ce que je dis,
le canton t'honorera,
attends un peu que j'aie fait
quelque chose... de très grand !

AASE, *sifflant.*

Toi !

PEER GYNT

Qui sait ce qu'on rencontre !

AASE

Seulement si tu savais
rapiécer la déchirure
que tu as à ta culotte !

PEER GYNT, *ardemment.*

Je serai roi, empereur !

AASE

Ah, bon Dieu, le dernier reste
de sa raison qui s'en va !

PEER GYNT

Oui, c'est sûr ! Attends un peu !

AASE

Oui, attends, tu seras prince,
comme on dit, s'il m'en souvient !

PEER GYNT

Tu verras, mère !

AASE

Tais-toi !
Tu es fou complètement...
Eh, c'est pourtant vrai, en toi
il y avait de quoi faire,
si toujours tu ne mentais
et disais tant de sornettes.
Tiens, la fille de Hægstad...
t'aimait bien ; c'était partie
à gagner sans grande peine,
si vraiment tu le voulais...

PEER GYNT

Vrai?

AASE

Le vieux n'est pas de force
à résister à sa fille.

Il est vrai qu'il est têtu ;
mais Ingrid enfin l'emporte ;
pas à pas, où elle marche,
malgré lui, le vieux clopine.

(Elle recommence à pleurer.)

Ah, mon Peer ; elle a du bien,...
en franc alleu ! Pense un peu ;...
oui, si tu l'avais voulu,
tu serais en beau marié,...
toi, qui es là en guenilles !

PEER GYNT, *résolu.*

Viens, je vais me fiancer !

AASE

Où?

PEER GYNT

A Hægstad !

AASE

Pauvre toi ;
plus rien à chercher par là !

PEER GYNT

Pourquoi ça?

AASE

Oh, quels regrets !
C'est trop tard, chance manquée...

PEER GYNT

Quoi?

AASE, *sanglotant.*

Pendant qu'aux fjeld de l'ouest
tu volais, monté sur renne,
Mads Moen a pris la fille !

PEER GYNT

Quoi? Lui, en horreur aux femmes?

AASE

Elle l'a pris pour mari.

PEER GYNT

Reste ici, et je t'amène
la carriole...

(Il va pour sortir.)

AASE

Pas de scène.
Le mariage a lieu demain...

PEER GYNT

Peuh, j'arriverai ce soir !

AASE

Fi de toi ; à nos ennuis
vas-tu ajouter encore
la risée de tout le monde?

PEER GYNT

Tout ira bien, sois tranquille.

(Criant et riant à la fois.)

Ohé, mère, sans voiture !
Chercher un cheval, c'est long.

(Il la soulève.)

AASE

Lâche-moi !

PEER GYNT

Viens sur mes bras
à la maison de la noce !

(Il entre dans le torrent.)

AASE

Au secours ! Dieu ait pitié... !
Nous nous noyons...

PEER GYNT

Je suis né
pour une plus belle mort...

AASE

Certes, tu seras pendu
pour finir !

(Elle lui tire les cheveux.)

Brute !

PEER GYNT

Hé, du calme !
Le fond est glissant ici.

AASE

Bourrique !

PEER GYNT

Oui, tu peux parler ;
ça ne fait tort à personne.
Ah, déjà nous remontons...

AASE

Tiens-moi bien !

PEER GYNT

Allons, ohé !
Nous jouons à Peer et bouc ;...

(Galopant.)

Tu es Peer, et moi le bouc !

AASE

Je ne sais plus où j'en suis !

PEER GYNT

Nous voici au bord vaseux ;...

(Il marche à terre.)

donne au bouc un bon baiser
en merci pour le passage...

AASE, *lui donne une gifle.*

Tiens, pour le passage !

PEER GYNT

Hola !
C'est paiement par trop médiocre !

AASE

Lâche !

PEER GYNT

A la noce, d'abord.
Parle pour moi. Tu es fine ;
cause avec ce vieil idiot ;
dis que Mads est un benêt...

AASE

Lâche !

PEER GYNT

Et dis en terminant
quel gaillard c'est que Peer Gynt !

AASE

Oui, tu peux bien y compter !
Ah, le beau certificat !
Je te peins de long en large ;
je dirai tout net au vieux
tous tes beaux exploits du diable...

PEER GYNT

Vrai?

AASE, *trépigne, hargneuse.*

Je ne me tairai pas,
qu'après toi, il n'ait lancé
son chien, comme après un gueux !

PEER GYNT

Hum ; alors, j'irai tout seul.

AASE

Oui, mais je viendrai après !

PEER GYNT

Mère, tu n'as pas la force...

AASE

Non? Je suis si en colère
Que je peux broyer des pierres !
Je pourrais en manger, même !
Lâche-moi !

PEER GYNT

Si tu promets...

AASE

Rien ! Là-bas je t'accompagne.
Ils sauront quel gars tu es !

PEER GYNT

Non, tu resteras ici.

AASE

Jamais ! Je vais à la fête !

PEER GYNT

Si je veux !

AASE

Que feras-tu?

PEER GYNT

Te jucher sur le moulin.

(Il la pose sur le toit. Aase crie.)

AASE

Descends-moi !

PEER GYNT

M'écoutes-tu...?

AASE

Des bêtises !

PEER GYNT

Voyons, mère... !

AASE, *lui jetant une motte d'herbe.*

Descends-moi, Peer, tout de suite !

PEER GYNT

Quand je le voudrais, je n'ose.

(Il se rapproche.)

Attention, reste tranquille.
Ne gigote pas des jambes;
et n'ébranle pas les pierres,...
sinon, ça peut tourner mal;
tu peux tomber.

AASE

Animal!

PEER GYNT

Bouge pas!

AASE

Oh, que n'es-tu
disparu à tous les diables!

PEER GYNT

Mère, non...!

AASE

Pfuh!

PEER GYNT

De tes vœux
encourage-moi plutôt.
Veux-tu?

AASE

Je te rosserai,
tout grand que tu es, ma foi!

PEER GYNT

Chère mère, adieu, alors.
Prends patience; je serai
revenu bientôt.

(Il va pour sortir, mais se retourne, lève le doigt en signe d'avertissement, et dit.)

Tu sais,
il ne faut pas gigoter !

(Il sort.)

AASE

Peer !... Mon Dieu, il est parti !
Monteur de renne ! Menteur !
Entends-tu !... Non, il traverse
le champ... !

(Elle crie.)

A moi ! Je défaille !

(Deux femmes portant des sacs sur le dos descendent vers le moulin.)

PREMIÈRE FEMME

Hé, bon Dieu, qui crie?

AASE

C'est moi !

SECONDE FEMME

Aase ! Tiens,... si haut située?

AASE

Oh ceci est peu de chose ;...
jusqu'au ciel bientôt j'irai !

PREMIÈRE FEMME

Bon voyage !

AASE

Je veux descendre ;
une échelle... ! Peer, ce diable...

SECONDE FEMME

Votre fils?

AASE

Vous pourrez dire,
vous voyez ce qu'il peut faire.

PREMIÈRE FEMME

Nous dirons...

AASE

Non, aidez-moi ;
je veux aller à Hægstad...

SECONDE FEMME

Il y est?

PREMIÈRE FEMME

C'est la vengeance ;
Aslak y sera aussi.

AASE, *se tord les mains.*

Dieu, aie pitié de mon gars ;
ils le tueront à la fin !

LA PREMIÈRE

On en a souvent parlé ;
dites-vous que c'est fatal.

LA SECONDE

Elle a l'esprit dérangé.

(Elle crie vers le haut.)

Ejvind ! Anders ! Arrivez !

UNE VOIX D'HOMME

Quoi?

LA SECONDE

Sur le toit du moulin
Peer Gynt a hissé sa mère !

(Petite hauteur couverte d'arbrisseaux et de bruyères. Le chemin cantonal passe derrière ; une palissade les sépare.)

PEER GYNT *arrive par un sentier, marche rapidement à la palissade, s'arrête, et regarde du côté où la vue s'ouvre.*

PEER GYNT

C'est là qu'est Hægstad. Je vais y arriver.

(Il grimpe à demi; puis il se ravise.)

Puis-je croire Ingrid seule encore chez elle?

(Il porte la main au-dessus de ses yeux et observe.)

Non, les gens y vont chargés, nuée de moustiques...
Hum, je ferais mieux de m'en aller, peut-être.

(Il ramène sa jambe.)

Oh, derrière soi, les rires qu'on entend,
les chuchotements dont on est tout piqué.

(Il fait quelques pas en s'éloignant de la palissade et arrache des feuilles sans y penser.)

Avoir quelque chose à boire de bien fort,
ou bien circuler sans que les gens vous voient,...
ou être inconnu... Quelque chose de fort,
ce serait le mieux, le rire ne mord plus.

(Il regarde autour de lui soudain comme avec effroi, puis il se cache au milieu des arbustes. Des gens passent, avec des paniers de provisions, descendant vers la maison de la noce.)

UN HOMME, *continuant une conversation.*

Son père buvait, et sa mère est bécasse.

UNE FEMME

Rien d'étonnant si le fils est un vaurien

(Les gens continuent leur chemin. Peu après Peer Gynt s'avance; il est rouge de honte et les suit des yeux.)

PEER GYNT, *bas.*

Était-ce de moi qu'ils parlaient?

(Se forçant à plaisanter.)

Oh, qu'ils parlent !
A ma vie, du moins, ils n'attenteront pas.

(Il se laisse tomber dans les bruyères, où il reste longtemps étendu, les mains sous la tête, à contempler le ciel.)

Drôle de nuage. On dirait un cheval.
Un homme est dessus,... il y a selle... et rênes...
Une femme suit, montée sur un balai.

(Il rit en lui-même.)

C'est mère. Elle jure, et me crie : animal,
hé, attention, Peer !...

(Peu à peu il ferme les yeux.)

Maintenant elle a peur...
Peer Gynt chevauche en tête, et nombreuse est sa suite.
Au cheval fers d'or et aigrette d'argent.
Lui-même porte sabre et fourreau, et des gants.
Son manteau est ample, il est doublé de soie.
Ils sont superbes, ceux qui viennent après lui.
Mais nul cavalier n'a si belle prestance.
Pas un autant que lui n'étincelle au soleil...

La foule debout s'empresse à la barrière,
les chapeaux sont levés, on ouvre de grands yeux.
Les femmes saluent. Ils ont tous reconnu
Peer Gynt, grand empereur, et sa cour de mille hommes.
Comme des cailloux il répand en chemin
de la monnaie d'argent jusqu'à des marks brillants.
Les gens du canton sont riches comme comtes.
Peer Gynt va naviguer et traverser la mer.
Sur la rive attend le prince d'Angleterre.
Et de même sont là les filles d'Angleterre.
Les grands d'Angleterre et l'empereur aussi
à l'arrivée de Peer se lèvent de la table.
L'empereur, levant sa couronne, lui dit...

ASLAK, *le forgeron, à d'autres, en passant le long de la palissade.*

Regardez-moi ça ; voilà Peer Gynt, l'ivrogne... !

PEER GYNT, *se dressant à demi.*

Comment, l'empereur... !

ASLAK, *s'appuie à la palissade et ricane.*

Lève-toi, mon garçon !

PEER GYNT

Le forgeron, diable ! Et que veux-tu de bon?

ASLAK, *aux autres.*

Il est encor gris de son orgie de Lunde.

PEER GYNT, *sautant sur ses pieds.*

Va-t'en à l'amiable !

ASLAK

Oui, je vais m'en aller.
Mais dis donc, gaillard, d'où est-ce que tu viens?
Ensorcelé, hein? Six semaines parti !

PEER GYNT

Oh, j'ai accompli des merveilles, Aslak !

ASLAK, *cligne des yeux aux autres.*

Raconte ça, Peer !

PEER GYNT

C'est affaire à moi seul.

ASLAK, *après un moment.*

Tu vas à Hægstad, n'est-ce pas? Un moment,
on a dit qu'Ingrid avait du goût pour toi.

PEER GYNT

Oh, noir corbeau, tu...?

ASLAK, *reculant un peu.*

Ne te fâche pas, Peer !
Si elle a dit non, il y en a bien d'autres... ;
songe, toi qui est fils de Jon Gynt ! Viens-y ;
tu trouveras là tendrons et veuves mûres...

PEER GYNT

Au diable... !

ASLAK

Quelqu'une voudra bien de toi...
Bonsoir. De ta part je vais saluer Ingrid...

(Ils sortent en riant et chuchotant entre eux.)

PEER GYNT, *les suit des yeux un moment, fait un mouvement de la tête et se retourne à demi.*

Ingrid? Je peux bien lui laisser épouser
qui elle voudra. Je m'en moque pas mal !

(Il regarde son accoutrement.)

Trou à la culotte. En haillons et tout sale...
Si j'avais à mettre autre chose que ça.

(Il tape du pied.)

Si, à la façon des bouchers, je pouvais
extraire de leur cervelle ce mépris !

(Il cherche soudain autour de lui.)

Qu'est-ce qu'il y a? Qui nargue, là, derrière?
Hum, il me semblait... Non, personne n'est là...
Je rentre chez mère.

(Il remonte, mais s'arrête de nouveau, écoutant le bruit qui vient de la maison de la noce.)

On met la danse en train !

(Il regarde et écoute; il descend pas à pas; ses yeux brillent; il se gratte le long des jambes.)

Que de filles, hé ! Sept ou huit par garçon !
Mort et damnation,... je suis de la partie !...
Et mère, qui est sur le toit du moulin...

(Ses yeux sont encore attirés vers le bas; il saute et rit.)

Ohé, le halling fait rage dans la cour !
Guttorm est habile avec son violon !
Ça chante et frétille ainsi qu'une cascade.
Et cette nuée rutilante de filles !...
Mort et damnation, je suis de la partie !

(Il fait un bond par-dessus la palissade et descend au chemin.)

(La cour de Hægstad. La maison de la grand'salle tout au fond. Nombreux hôtes. La danse est animée sur le gazon, à quelque distance.

Le ménétrier est assis sur une table. L'intendant se tient devant la porte. Des cuisinières vont et viennent entre les bâtiments ; des gens âgés, assis çà et là, causent.)

UNE FEMME, *prend place dans un groupe assis sur des madriers.*

La mariée? Oh, oui, elle pleure un peu ;
il ne faut pas faire attention à ça.

L'INTENDANT, *dans un autre groupe.*

Hé, bonnes gens, il faut vider la cruche.

UN HOMME

Merci ; mais c'est trop souvent que tu l'offres.

UN GARÇON, *au ménétrier, comme il passe en courant devant lui en tenant une fille par la main.*

Ohé, Guttorm, n'épargne pas tes cordes !

LA FILLE

Vas-y ; que ça résonne dans les champs !

DES FILLES, *entourant un garçon qui danse.*

C'est bien sauté !

UNE FILLE

Il a la jambe agile !

LE GARÇON, *dansant.*

Les murs sont loin et le plafond est haut !

LE MARIÉ, *pleurnichant, s'approche de son père qui cause avec deux hommes, et le tire par sa veste.*

Elle est trop fière, elle ne veut pas, père !

LE PÈRE

Ne veut pas quoi?

LE MARIÉ

Elle s'est enfermée.

LE PÈRE

Hé, tâche donc de retrouver la clef.

LE MARIÉ

Où? Je ne sais.

LE PÈRE

Tu es un imbécile!

(Il rejoint les autres. Le marié remonte la cour.)

UN GARS, *venant de derrière la maison.*

Ohé! Ça va grouiller ici, les filles!
Peer Gynt est là!

LE FORGERON, *qui vient d'entrer.*

Qui l'a prié?

L'INTENDANT

Personne.

(Il va vers la maison.)

LE FORGERON, *aux filles.*

S'il veut vous parler, ne l'écoutez pas!

UNE FILLE, *aux autres.*

Faisons semblant de ne pas le connaître.

PEER GYNT, *arrive, animé, ardent, s'arrête au milieu du groupe, et frappe dans ses mains.*

Qui est la fille, ici, la plus alerte?

L'UNE D'ELLES, *de qui il s'approche.*

Pas moi.

UNE AUTRE, *de même.*

Pas moi.

UNE TROISIÈME

Ce n'est pas moi non plus.

PEER GYNT, *à une quatrième.*

Eh bien, toi, viens toujours en attendant.

LA FILLE, *se détourne.*

Pas le temps.

PEER GYNT, *à une cinquième,*

Toi, donc !

LA FILLE, *s'en allant.*

Je rentre chez moi.

PEER GYNT

Ce soir? Voyons, tu n'es pas un peu folle?

LE FORGERON, *au bout d'un moment, à mi-voix.*

Peer, la voilà qui danse avec un vieux.

PEER GYNT, *se tourne vivement vers un homme âgé.*

Où sont les filles libres?

L'HOMME

Trouve-les.

(Il s'éloigne de lui.)

(Peer Gynt est soudain devenu muet. Il observe le groupe à la dérobée, tout penaud. Tout le monde le regarde, mais personne ne parle. Il s'approche d'autres groupes. Où il arrive, le silence se fait; s'il s'éloigne, on sourit et on le suit des yeux.)

PEER GYNT, *à voix basse.*

Coups d'œil ; pensées, sourires acérés.
Ça crisse comme une scie sous la lime !

(Il se faufile le long de la haie. Solvejg, tenant la petite Helga par la main, arrive dans la cour avec ses parents.)

UN HOMME, *à un autre qui est près de Peer Gynt.*

Vois les nouveaux venus dans le pays.

L'AUTRE

Les gens de l'ouest?

LE PREMIER

Oui, de Hedal.

L'AUTRE

C'est ça !

PEER GYNT, *barre le chemin aux arrivants, indique Solvejg et demande à l'homme.*

Puis-je danser avec ta fille?

L'HOMME, *paisible.*

Oui, mais
nous entrerons d'abord saluer nos hôtes.

(Ils entrent.)

L'INTENDANT, *à Peer Gynt en lui offrant à boire.*

Puisque t'es là, tu vas bien boire un coup?

PEER GYNT, *ne quitte pas des yeux la famille qui entre.*

Merci ; je vais danser. Je n'ai pas soif.

(L'intendant s'éloigne. Peer Gynt regarde la maison et rit.)

Comme elle est blonde ! A-t-on vu la pareille !
sur ses souliers et son tablier blanc

elle tenait les yeux baissés... ! Sa main,
accrochée à la robe de sa mère,
dans un mouchoir serrait un livre d'hymnes... !
Il faut que je la voie.

(Il veut entrer dans la salle.)

UN GARÇON, *qui en vient avec plusieurs autres.*

Déjà tu quittes
la danse?

PEER GYNT

Non.

LE GARÇON

Alors, tu te fourvoies !

(Il le prend par l'épaule pour le faire tourner.)

PEER GYNT

Je veux passer.

LE GARÇON

T'as peur du forgeron?

PEER GYNT

Moi, peur?

LE GARÇON

Tu sais... à Lunde, l'autre jour?

(Le groupe rit et descend vers l'endroit où l'on danse.)

SOLVEJG, *à la porte.*

Oui, c'est bien toi qui as voulu danser?

PEER GYNT

Mais oui, c'est bien moi ; tu ne te souviens pas?

(Il la prend par la main.)

Eh bien, allons !

SOLVEJG

Pas trop loin, a dit mère.

PEER GYNT

A dit ta mère? Es-tu née l'an dernier?

SOLVEJG

Tu railles... !

PEER GYNT

Mais... tu es presque fillette.
Quel âge as-tu?

SOLVEJG

Confirmée ce printemps.

PEER GYNT

Dis ton nom, fille, on pourra mieux causer.

SOLVEJG

Mon nom? Solvejg... Et toi, quel est le tien?

PEER GYNT

Peer Gynt.

SOLVEJG, *retire sa main.*

Hola, mon Dieu !

PEER GYNT

Eh bien, quoi donc?

SOLVEJG

Ma jarretière... il faut la rattacher.

(Elle s'éloigne.)

LE MARIÉ, *tire sa mère par la jupe.*

Mère, elle refuse...

LA MÈRE

Refuse? Quoi?

LE MARIÉ

Elle ne veut pas...

LA MÈRE

Quoi?

LE MARIÉ

Ouvrir le verrou.

LE PÈRE, *à voix basse et hargneux.*

Oh, tu mériterais une place à l'étable.

LA MÈRE

Ne gronde pas. Il se fera, le pauvre.

(Ils remontent.)

UN GARÇON, *arrivant avec tout un groupe du lieu où l'on danse.*

Un peu d'eau-de-vie, Peer?

PEER GYNT

Non.

LE GARÇON

Rien qu'un peu?

PEER GYNT, *lui jette un soup d'œil sombre.*

Tu en as là?

LE GARÇON

Hé, ça se pourrait bien

(Il tire une bouteille de poche et boit.)

Oh, ça gratte où ça passe !... Eh bien?

PEER GYNT

Voyons.

(Il boit.)

UN AUTRE

Tu vas goûter la mienne maintenant.

PEER GYNT

Non.

LE MÊME

Non, voyons, ne fais pas l'imbécile.
Allons, bois, Peer !

PEER GYNT

Donne-m'en une goutte.

(Il boit de nouveau.)

UNE FILLE, *à mi-voix.*

Allons-nous-en.

PEER GYNT

As-tu peur de moi, fille?

UN TROISIÈME GARÇON

Qui n'a pas peur de toi?

UN QUATRIÈME

Tu as montré
à Lunde, quels beaux tours tu sais jouer.

PEER GYNT

J'en sais bien d'autres, une fois en train !

LE PREMIER GARÇON, *chuchotant.*

Voilà qu'il s'y met.

PLUSIEURS, *font cercle autour de lui.*

Raconte ; raconte !
Que sais-tu faire?

PEER GYNT

Demain... !

D'AUTRES

Non, ce soir !

UNE FILLE

Es-tu sorcier, Peer?

PEER GYNT

Je sais évoquer
le diable !

UN HOMME

Bon, ma grand'mère savait
en faire autant, quand je n'étais pas né !

PEER GYNT

Menteur ! Nul ne peut ce que je fais, moi !
Je l'ai forcé un jour à se fourrer
dans une noix... noix verreuse !

PLUSIEURS, *riant.*

Oui, c'est clair !

PEER GYNT

Il sacrait et pleurait et promettait
n'importe quoi...

UN DU GROUPE

Mais il dut y entrer?

PEER GYNT

Oui. J'ai bouché le trou d'une cheville.
Oh, comme il a grondé et gigoté !

UNE FILLE

Non, vrai !

PEER GYNT

C'était comme un bruit de bourdon.

LA FILLE

Et tu le tiens encore dans la noix?

PEER GYNT

Non,
le diable maintenant s'est cavalé.
C'est à cause de lui qu'Aslak me hait.

UN GARÇON

Vraiment?

PEER GYNT

J'allai à la forge et priai
Aslak de casser la coque de noix.
Il le promit, la posa sur l'enclume ;
mais vous savez comme il a la main lourde ;...
quand il est pour se servir du marteau...

UNE VOIX DU GROUPE

A-t-il frappé le diable à mort ?

PEER GYNT

Oh, certes,
il a frappé en homme. Mais le diable
a su filer à travers le toit, comme
un feu d'enfer, et a fendu le mur.

PLUSIEURS

Et Aslak...?

PEER GYNT

Lui... restait là, mains rôties.
Nous n'avons pas été amis, depuis.

(Rire général.)

QUELQUES-UNS

Le conte est bon !

D'AUTRES

Peut-être son meilleur !

PEER GYNT

Croyez-vous que je l'ai inventé?

UN HOMME

Non,
pas toi ; je tiens presque tout de grand-père.

PEER GYNT

Tu mens ! A moi l'histoire est arrivée !

L'HOMME

A toi, oui, tout.

PEER GYNT, *bondissant.*

Hé, je peux m'envoler
dans l'air, monté sur des chevaux fringants !
Oh oui, je peux beaucoup, sachez-le bien !

(On rit aux éclats de nouveau.)

UN DU GROUPE

Peer, vole un peu dans l'air !

PLUSIEURS

Oui, cher Peer Gynt !

PEER GYNT

Il n'est besoin de me presser si fort.
Je volerai en tempête au-dessus
de vous tous !

UN HOMME AGÉ

Fou tout à fait !

UN AUTRE

Quel idiot !

UN TROISIÈME

Hâbleur !

UN QUATRIÈME

Menteur !

PEER GYNT, *les menaçant.*

Attendez, vous verrez !

UN HOMME, *un peu ivre.*

Ce qui t'attend? Oui, c'est une raclée !

PLUSIEURS

Les reins endoloris ! L'œil peint en bleu !

(Le groupe se disperse, les plus âgés en colère, les jeunes ironiques et riant.)

LE MARIÉ, *tout près de lui.*

Peer, c'est vrai que tu peux voler dans l'air?

PEER GYNT, *bref.*

Tout, Mads ! Tu sais, je suis un gaillard, moi.

LE MARIÉ

Alors, tu dois avoir sans doute aussi
le vêtement qui vous rend invisible?

PEER GYNT

Le chapeau, tu veux dire? Hé oui, je l'ai.

(Il s'éloigne. Solvejg traverse la cour, tenant Helga par la main.)

PEER GYNT, *se dirige vers elles; sa figure s'éclaire.*

Solvejg ! Oh toi, tu fais bien d'arriver !

(Il lui prend le poignet.)

On va danser un tour alerte et vif !

SOLVEJG

Laisse !

PEER GYNT

Pourquoi?

SOLVEJG

Tu es trop violent.

PEER GYNT

Le renne l'est aussi, quand point l'été.
Allons, viens, fillette, et ne sois pas revêche.

SOLVEJG, *se dégage.*

Je n'ose pas.

PEER GYNT

Pourquoi?

SOLVEJG

Non, tu as bu.

(Elle remonte avec Helga.)

PEER GYNT

Si l'on avait sa lame de couteau
enfoncée à travers ces gens-là,... tous !

LE MARIÉ, *le pousse du coude.*

Ne peux-tu pas m'aider à pénétrer
jusqu'à la mariée?

PEER GYNT, *distrait.*

La mariée,
où donc est-elle?

LE MARIÉ

Dans le stabbur.

PEER GYNT

Ah.

LE MARIÉ

Oh, toi, Peer Gynt, il faut que tu l'essayes.

PEER GYNT

Non, il faudra te passer de mon aide.

(Une idée lui vient soudain; il dit à voix basse et tranchante.)

Ingrid au Stabbur !

(Il s'approche de Solvejg.)

As-tu réfléchi?

(Solvejg veut s'éloigner; il lui barre le chemin.)

J'ai l'air d'un gueux, c'est pourquoi tu as honte.

SOLVEJG, *vite.*

Non, tu n'en as pas l'air, ce n'est pas vrai !

PEER GYNT

Mais si ! Et puis, je suis un peu pompette ;
Mais par dépit, car tu m'avais blessé.
Viens donc !

SOLVEJG

Je n'ose, quand je le voudrais !

PEER GYNT

De qui as-tu peur?

SOLVEJG

De père, surtout.

PEER GYNT

Ton père? Ah oui, c'est un homme pieux !
Il va, penchant la tête, hein?... Réponds donc?

SOLVEJG

Que pourrais-je répondre?

PEER GYNT

Est-il piétiste?
Ne l'es-tu pas, toi, ainsi que ta mère?
Vas-tu répondre?

SOLVEJG

Laisse-moi tranquille.

PEER GYNT

Non.

(A voix basse, mais tranchante et menaçante.)

Je saurai me transformer en trold !
Je serai à minuit devant ton lit.
Si tu entends quelqu'un qui siffle et jure,
ne t'imagine pas que c'est le chat.
C'est moi ! Je tire ton sang dans un bol ;
et je mangerai ta petite sœur ;

car je suis loup-garou, tu sais, la nuit ;...
je te mordrai les cuisses et le dos...

(Change brusquement et supplie comme avec angoisse :)

Danse avec moi, Solvejg !

SOLVEJG, *le regarde tristement.*

Ça, c'est vilain !

(Elle entre dans la salle.)

LE MARIÉ, *revient à la charge.*

Un taureau pour toi, si tu m'aides !

PEER GYNT

Viens !

(Ils vont derrière la maison. A ce moment arrive un nombreux groupe du lieu où l'on danse. La plupart des gens sont ivres. Bruit et désordre. Solvejg, Helga et leurs parents sortent sur la porte avec quelques personnes plus âgées.)

L'INTENDANT, *au forgeron qui est en tête du groupe.*

Reste en paix !

LE FORGERON, *ôte sa veste.*

Non, il faut qu'on règle ça.
Peer Gynt ou moi sera cloué par terre.

PLUSIEURS

Oui, un combat !

D'AUTRES

Non, dispute suffit !

LE FORGERON

Il faut les poings ; les mots sont inutiles.

LE PÈRE DE SOLVEJG

Contiens-toi, l'homme !

HELGA

Vont-ils le battre, mère?

UN GARÇON

Narguons-le plutôt pour tous ses mensonges !

UN AUTRE

Bottons-le hors d'ici !

UN TROISIÈME

Crachons-lui dans les yeux !

UN QUATRIÈME, *au forgeron.*

Vas-tu flancher?

LE FORGERON, *jetant sa veste.*

J'abattrai cette rosse !

LA MÈRE DE SOLVEJG, *à sa fille.*

Tu vois comment on traite ce toqué.

AASE, *entre, une baguette à la main.*

Mon fils est là? Je vais le fouetter !
Oh, quel plaisir j'aurai à l'étriller !

LE FORGERON, *retrousse ses manches de chemise.*

Pour un tel corps, c'est cravache trop souple.

PLUSIEURS

Aslak va le cingler !

D'AUTRES

L'écharper !

LE FORGERON, *crache dans ses mains et dit à Aase en clignant des yeux.*

Le pendre !

AASE

Pendre mon Peer? Essaye, si tu oses... ;
Aase et moi, nous avons dents et griffes !...
Où est-il?

(Elle crie à travers la cour.)

Peer !

LE MARIÉ, *arrive en courant.*

Oh, misère de Dieu !
Venez, père et mère, et... !

LE PÈRE

Qu'est-ce qui cloche?

LE MARIÉ

Songez, Peer Gynt...

AASE, *criant.*

Est-ce qu'ils l'ont tué?

LE MARIÉ

Non, Peer Gynt... ! Regardez... sur la colline... !

LA FOULE

Avec la mariée !

AASE, *laisse tomber sa baguette.*

La brute !

LE FORGERON, *tout ébahi.*

Il grimpe
les rocs abrupts, parbleu, comme une chèvre !

LE MARIÉ, *pleurant.*

Il la tient, mère, ainsi qu'on tient un porc !

AASE, *avec un geste de menace.*

Oh, puisses-tu tomber, et...?

(Elle crie avec angoisse.)

Attention,

sur le versant !

LE PROPRIÉTAIRE DE HÆGSTAD, *arrive tête nue et blanc de colère.*

Je le tue pour ce rapt !

AASE

Non, Dieu me damne si je vous laisse faire !

ACTE II

(Étroit sentier de montagne haut situé. Le matin de bonne heure.

PEER GYNT, *longe le sentier vite et de mauvaise humeur.* INGRID *à demi vêtue en mariée, cherche à le retenir.*

PEER GYNT

Va-t'en, va !

INGRID, *pleurant.*

Après cela !

Où?

PEER GYNT

Oh ça, où tu voudras !

INGRID, *se tord les mains.*

Trahison !

PEER GYNT

Querelle vaine.

Que chacun suive sa voie.

INGRID

Faute... et faute encor nous lient !

PEER GYNT

Diable soit des souvenirs !

Diable soit de toutes femmes,...
une à part...?

INGRID

Et cette seule?

PEER GYNT

N'est pas toi.

INGRID

Qui est-ce donc?

PEER GYNT

Va-t'en... d'où tu es venue !
Chez ton père ! Oust !

INGRID

Mon chéri... !

PEER GYNT

Tais-toi !

INGRID

Tout ce que tu dis,
tu ne peux pas, tout de même,
le penser.

PEER GYNT

Je peux et veux.

INGRID

Attirer,... puis repousser !

PEER GYNT

Et quels biens peux-tu offrir?

INGRID

Terre de Hægstad et plus.

PEER GYNT

As-tu un psautier en main?
Et toison d'or sur la tête?
Et, les yeux baissés, tiens-tu
par la jupe ta maman?
Hein?

INGRID

Non ; voyons...?

PEER GYNT

Viens-tu d'être
confirmée?

INGRID

Hé, non, mais Peer...?

PEER GYNT

As-tu un front qui rougit?
Dis-tu non, si je demande?

INGRID

Dieu ! je crois qu'il perd la tête... !

PEER GYNT

Est-ce fête de te voir?
Hein?

INGRID

Non, mais...

PEER GYNT

Que vaut le reste?

(Il veut s'en aller.)

INGRID, *le retient.*

Sais-tu que tu joues ta vie
à me lâcher?

PEER GYNT

C'est possible.

INGRID

Tu auras biens et honneur
à me prendre...

PEER GYNT

Rien à faire.

INGRID, *fond en larmes.*

Oh, tu m'as enjolée... !

PEER GYNT

Bien
consentante.

INGRID

J'étais si
désolée !

PEER GYNT

Moi, j'étais gris.

INGRID, *menaçante.*

Oui, mais tu le paieras cher !

PEER GYNT

Très cher est parfois bon compte.

INGRID

Tu te tiens à ton parti?

PEER GYNT

Ferme comme roc.

INGRID

C'est bien ;
tu verras qui gagnera.

(Elle descend.)

PEER GYNT, *se tait un moment; soudain il crie.*

Diable soit des souvenirs !
Diable soit de toutes femmes !

INGRID, *tourne la tête et crie avec mépris.*

Une à part !

PEER GYNT

Oui, une à part.

(Ils sortent chacun de son côté.)

(Près d'un torrent de montagne ; terrain mou et marécageux. Un orage se prépare.)

AASE, *au désespoir, appelle et regarde de tous côtés.* SOLVEJG *a peine à marcher du même pas. Ses père et mère, et* HELGA, *suivent à quelque distance.*

AASE, *agite les bras et s'arrache les cheveux.*

Tout est contre moi avec force rageuse !
Le ciel et les eaux et les horribles fjelds !
Le ciel répand un brouillard pour l'égarer !
Les eaux perfides vont lui ravir la vie !
Les fjelds le tueront par éboulis et chutes ;...
et les gens ! ils sont en route pour le meurtre !

Vain effort, parbleu ! Je ne peux pas le perdre !
L'idiot, qui se laisse tenter par le diable !

(Elle se tourne vers Solvejg.)

Oh, c'est impossible à concevoir, cela !
lui qui a toujours menti et inventé ;...
lui qui était fort seulement en paroles ;
lui qui n'a jamais tenté œuvre qui vaille,...
il y a de quoi en rire et en pleurer !...
Nous étions unis dans l'heur et le malheur.
Oui, car tu sauras que mon mari buvait,
courait le canton, bambocheur et bavard,
dissipait et gaspillait notre bien-être.
Petit Peer et moi restions à la maison.
Nous ne savions rien de mieux que d'oublier ;
car j'ai tant de peine à mettre le holà.
C'est si déplaisant de voir le sort en face,
et puis, on voudrait secouer ses chagrins,
tenter d'écarter ses pensées comme on peut.
L'un prend l'eau-de-vie, et l'autre les mensonges ;
alors, oui, voilà, nous avons pris les contes
sur princesses, trolds et animaux divers.
Sur des rapts aussi. Mais qui aurait pensé
que de tels cancans le hantaient à ce point?

(Effrayée de nouveau.)

Quel cri ! C'est le nixe ou bien le revenant !
Peer ! Peer ! M'entends-tu?... Là-haut sur la colline...!

(Elle grimpe en courant une petite hauteur et regarde l'eau. Les parents de Solvejg arrivent.)

Pas la moindre trace !

L'HOMME, *posément.*

Et c'est le pis pour lui.

AASE, *pleurant.*

Hélas, mon Peer ! Mon agneau perdu !

L'HOMME, *approuve doucement de la tête.*

C'est bien ça. Perdu.

AASE

Non, ne dites pas ça.
Il est étonnant. Il n'a pas son pareil.

L'HOMME

Mauvaise femme !

AASE

Ça se peut ; ça se peut ;
je suis mauvaise ; mais lui est bon garçon !

L'HOMME, *toujours sans élever la voix et les yeux doux.*

Il est endurci et son âme est perdue.

AASE, *inquiète.*

Non, mais non ! Notre-Seigneur n'est pas si dur !

L'HOMME

Ses péchés, crois-tu qu'ils puissent lui peser?

AASE, *vivement.*

Non, mais sur le bouc il sait voler dans l'air.

LA FEMME

Dieu, vous êtes folle?

L'HOMME

Que dites-vous, la mère?

AASE

Il n'est pas d'exploit qui soit pour lui trop grand.
Vous verrez, pour peu qu'il vive assez longtemps...

L'HOMME

Mieux vaudrait le voir pendu à la potence.

AASE, *criant.*

Oh, mon Dieu !

L'HOMME

Aux mains du chef des hautes œuvres
son âme au remords inclinerait peut-être.

AASE, *bouleversée.*

Oh, vous me feriez tomber sans connaissance !
Il faut le trouver !

L'HOMME

Sauver l'âme.

AASE

Et le corps !
S'il est au marais, nous devons l'en tirer ;
s'il est envoûté, il faut sonner les cloches.

L'HOMME

Hum !... Voici une sente où passent les bêtes...

AASE

Que Dieu largement vous récompense, vous
qui m'aidez !

L'HOMME

C'est devoir de chrétien.

AASE

Pfuh ; alors, ils sont païens, donc, tous les autres !
Pas un seul qui ait voulu m'accompagner...

L'HOMME

Ils l'ont trop connu.

AASE

Il valait trop pour eux !

(Elle se tord les mains.)

Et songez,... songez, il y va de sa vie !

L'HOMME

Traces de pieds d'homme.

AASE

Il faut chercher ici.

L'HOMME

Devant le chalet, nous nous séparerons.

(Lui et sa femme se mettent en route.)

SOLVEJG, *à Aase.*

Contez-moi encore.

AASE, *s'essuie les yeux.*

Au sujet de mon fils?

SOLVEJG

Oui ;... tout !

AASE, *sourit et dresse la tête.*

Tout?... Tu finirais par t'en lasser !

SOLVEJG

C'est vous qui serez lasse de discourir,
non moi d'écouter.

(Coteaux bas et nus devant le haut plateau ; des cimes au loin. Les ombres sont longues ; il est tard.)

PEER GYNT, *arrive par bonds et s'arrête sur le versant.*

Toute la paroisse en troupe me poursuit !
Ils se sont armés de fusils et bâtons.
En tête on entend le vieux Hægstad qui crie...
On apprend au loin que Peer Gynt est en route !
C'est mieux que se battre avec un forgeron !
Voilà vivre. On a des muscles comme un ours.

(Il frappe autour de lui et saute en l'air.)

Briser, renverser, défier la cascade !
Frapper ! Arracher le pin et sa racine !
Voilà vivre ! On s'endurcit et on s'élève !
Au diable tous les insipides mensonges !

TROIS FILLES DE CHALET, *courent sur les coteaux en criant et chantant.*

Hé, Trond du Valfjeld ! Baard et Kaare !
Racaille de trolds, voulez-vous dormir dans nos bras?

PEER GYNT

Qui appelez-vous?

LES FILLES

Des trolds ! Des trolds !

PREMIÈRE FILLE

Trond, vas-y tout doux !

SECONDE FILLE

Kaare, vas-y bien fort !

TROISIÈME FILLE

Dans notre chalet tous les grabats sont vides !

PREMIÈRE FILLE

Violence est douceur !

SECONDE FILLE

Et douceur est violence !

TROISIÈME FILLE

A défaut de gars, on joue avec des trolds !

PEER GYNT

Où sont donc les gars?

TOUTES TROIS, *éclatant de rire.*

Ils ne peuvent venir !

PREMIÈRE FILLE

Le mien m'appelait cousine et fiancée.
Il a épousé une veuve assez mûre.

SECONDE FILLE

Le mien a trouvé une bohémienne.
Ils sont maintenant vagabonds misérables.

TROISIÈME FILLE

Le mien a tué l'enfant qu'il m'avait fait.
Sa tête aujourd'hui est au bout d'une perche.

TOUTES TROIS

Hé, Trond du Valfjeld ! Baard et Kaare !
Racaille de trolds, voulez-vous dormir dans nos bras?

PEER GYNT, *bondit au milieu d'elles.*

Je suis trold à trois têtes et gars bon pour trois filles !

LES FILLES

Es-tu tel gaillard?

PEER GYNT

Vous pourrez en juger !

PREMIÈRE FILLE

Au chalet !

SECONDE FILLE

On a de l'hydromel.

PEER GYNT

Qu'il coule !

LA TROISIÈME FILLE

Ce samedi soir, nul lit ne sera vide !

LA SECONDE FILLE, *l'embrasse.*

Comme un fer ardent il crépite et pétille.

LA TROISIÈME FILLE, *de même.*

Ainsi qu'yeux d'enfant du fond d'un lac très noir.

PEER GYNT, *dansant dans le groupe.*

L'humeur triste et la pensée folâtre.
Rire aux yeux ; dans la gorge des larmes.

LES TROIS FILLES, *font des pieds de nez aux sommets des fjelds, crient et chantent.*

Trond du Valfjeld ! Baard et Kaare !
Racaille de trolds !... Avez-vous dormi dans nos bras?

(Elles dansent en s'éloignant sur les coteaux avec Peer Gynt au milieu d'elles.)

(Dans les Rondanes. Coucher de soleil. Des cimes neigeuses brillent tout autour.)

PER GYNT, *entre étourdi, égaré.*

Château sur château se dressent !
Oh, quel flamboyant portail !
Halte ! Veux-tu rester là !
Il dérive et s'en va loin !
Le coq du clocher déploie
ses ailes pour s'envoler ;...
tout bleuit, devient crevasses,
et le mont est clos, bouclé.
Quels sont ces troncs, ces racines,
poussant aux fentes du flanc,
géants à pieds de hérons?
Eux aussi s'évanouissent.
Ça chatoie comme arc-en-ciel ;
ça me blesse esprit et vue.
Qu'est cela, qui sonne au loin?
Quel poids lourd sur mes paupières !
Oh, quelle douleur au front...
Un cercle brûlant m'enserre... !
Je ne peux me rappeler
qui diable me l'a bandé !

(Il s'affaisse.)

Vol sur la crête à Gjendin.
Fable et mensonge maudits !
Gravi avec la mariée
le mur raide,... ivre un jour plein ;
chassé par milans, autours,
menacé par trolds et gnomes,

noce avec des filles folles ;...
fable et mensonge maudits !

(Il regarde longtemps en l'air.)

Deux aigles bruns planent là.
Vers le sud vont les barnaches.
Et moi je dois patauger
dans la boue jusqu'aux genoux !

(Il bondit.)

Fuir ! Je veux me purifier
au bain des plus âpres vents !
Je veux monter ! Je sors net
des brillants fonds baptismaux !
Je m'évade des chalets ;
mon essor me met en joie ;
je domine la mer salée
et le prince d'Angleterre !
Oui, lorgnez bien, jeunes filles ;
ma conduite est mon affaire ;
inutile de m'attendre... !
Mais il se peut que je tombe...
Eh bien, quoi? Les aigles bruns?
Le diable les a-t-il pris?
Voilà le pignon dressé ;
ça s'élève de partout,
et s'érige des décombres ;...
hé, le portail s'ouvre en grand !
Ah, je connais la maison ;...
ferme neuve de grand-père !
disparus, les vieux haillons ;
disparue, la haie en ruine.

ça brille à tous les carreaux ;
on reçoit dans la grand'salle.
Oui, j'y ai vu le doyen
cogner du couteau son verre ;...
l'officier briser la glace
en y lançant sa bouteille...
Allez, cassez, gaspillez !
Ça m'est égal ; tais-toi, mère !
Le riche Jon Gynt régale ;
hourra pour Gynt et sa race !
que sont ce bruit et ces plaintes?
quels sont ces cris et clameurs?
L'officier hèle le fils ;...
le doyen boit ma santé.
Entends, Peer Gynt, sa sentence ;
elle affirme avec éclat :
Peer Gynt, issu d'un grand nom,
tu deviendras grand un jour !

(Il saute et court, mais s'écrase le nez contre un pan de roc, tombe, et reste étendu.)

(Une colline avec de grands arbres dont la frondaison bruit. Des étoiles scintillent à travers le feuillage. Des oiseaux chantent au haut des branches.)

UNE FEMME EN VERT, *marche sur la colline.* PEER GYNT *la suit avec toutes sortes de gestes amoureux.*

LA FEMME EN VERT, *s'arrête et se retourne.*

C'est vrai?

PEER GYNT, *faisant mine de se couper la gorge avec le doigt.*

Aussi vrai que je m'appelle Peer ;...

et que tu es charmante ! Veux-tu de moi?
Tu verras combien j'ai de bonnes manières.
Tu n'auras ni à tisser ni à filer.
Le fricot, tu en auras à éclater.
Jamais je ne te tirerai les cheveux...

LA FEMME EN VERT

Et tu ne me battras pas?

PEER GYNT

Non, penses-tu?
Nous, fils de rois, nous ne battons pas les femmes.

LA FEMME EN VERT

Tu es fils de roi?

PEER GYNT

Parfaitement.

LA FEMME EN VERT

Ah, oui ;
et moi je suis la fille du roi de Dovre.

PEER GYNT

Ah, vraiment? Tiens, tiens ; ça se trouve très bien.

LA FEMME EN VERT

Dans les Rondanes, mon père a son château.

PEER GYNT

Ma mère en a un plus grand, me semble-t-il.

LA FEMME EN VERT

Connais-tu mon père? Il a nom le roi Brose.

PEER GYNT

Connais-tu ma mère? Ella a nom la reine Aase.

LA FEMME EN VERT

Quand mon père gronde, il peut fendre les fjelds.

PEER GYNT

Si ma mère peste, ils s'éboulent déjà.

LA FEMME EN VERT

Au plus haut mon père atteint d'un coup de pied.

PEER GYNT

Ma mère traverse un torrent furieux.

LA FEMME EN VERT

N'as-tu à te mettre que ces haillons-là?

PEER GYNT

Oh, si tu voyais mes habits du dimanche!

LA FEMME EN VERT

D'or et de soie est mon costume ordinaire.

PEER GYNT

J'y crois voir plutôt étoupe et pédoncules.

LA FEMME EN VERT

Oui, c'est qu'il faudra te rappeler ceci,
qui est le commun usage des Rondanes :
ce que nous avons a toujours double aspect.
si tu comparais au palais de mon père,
il se pourrait bien que tu sois sur le point
de te croire dans un affreux tas de pierres.

PEER GYNT

Ah, bien, et chez nous, n'est-ce pas tout pareil?
L'or te semblera fouillis et saleté ;

tous les carreaux clairs te sembleront peut-être
des paquets de vieux pantalons et chiffons.

LA FEMME EN VERT

Le noir a l'air blanc et le laid paraît beau.

PEER GYNT

Le grand a l'air nain, le sale paraît propre.

LA FEMME EN VERT, *se jette à son cou.*

Oui, Peer, je le vois, nous allons bien ensemble.

PEER GYNT

Tels peigne et cheveux ; et tels jambe et culotte.

LA FEMME EN VERT, *crie sur la colline.*

Cheval de noce, hé ! Viens, mon cheval de noce !

(Un énorme cochon arrive en courant, avec un bout de corde comme rênes et un vieux sac comme selle. Peer Gynt saute sur lui et prend la femme en vert devant lui.)

PEER GYNT

Hé, nous franchirons le portail des Rondanes !
Allons, hâte-toi, vite, mon bon coursier !

LA FEMME EN VERT, *câline.*

Ah, j'étais si triste et navrée tout à l'heure...
On ne sait jamais ce qui peut arriver !

PEER GYNT, *bâtonne le cochon et file au galop.*

A leur équipage on reconnaît les grands !

(La salle royale du vieux de Dovre. Grande assemblée de trolds de cour, de gnomes et d'esprits des montagnes. Le vieux de Dovre sur son trône avec couronne et sceptre. Ses enfants et parents les plus proches à ses deux côtés. Peer Gynt est debout devant lui. Grande agitation dans la salle.)

LES TROLDS DE COUR

Le fils de chrétien, à mort ! Il a séduit
la plus belle fille du vieux de Dovre !

UN JEUNE TROLD

Dois-je lui couper le doigt ?

UN AUTRE JEUNE TROLD

Lui tirerai-je
les cheveux ?

UNE JEUNE TROLD

Oho, je le mords à la cuisse !

UNE SORCIÈRE-TROLD, *avec une cuiller à pot.*

Faudra-t-il en faire un bouilli ?

UNE AUTRE SORCIÈRE-TROLD, *avec un couperet.*

Le rôtir
à la broche, ou le cuire à la casserole ?

LE VIEUX DE DOVRE

Soyons de sang-froid !

(D'un signe il prie ses intimes de venir plus près de lui.)

Gardons-nous de crâner.
En ces derniers temps, nous avons décliné ;
nous ne savons plus sur quel pied nous tenir,
et il ne faut pas refuser qui vous aide.

Le garçon, d'ailleurs, est presque sans défaut,
et bien bâti même, autant que je peux voir.
Il est vrai qu'il a seulement une tête ;
mais ma fille aussi n'en a pas davantage.
Le trold à trois chefs n'est plus guère de mode ;
à peine en voit-on même qui ont deux têtes,
et encore, elles ne valent pas grand'chose.

(A Peer Gynt.)

Et alors, c'est ma fille que tu demandes?

PEER GYNT

Oui, ta fille, et le royaume comme dot.

LE VIEUX DE DOVRE

Tant que je vivrai, tu auras la moitié,
et l'autre moitié quand je disparaîtrai.

PEER GYNT

Ça me va ainsi.

LE VIEUX DE DOVRE

Oh, halte, mon garçon ;...
tu as aussi des engagements à prendre.
Le pacte est rompu, si tu en romps un seul,
et tu ne pourras sortir d'ici vivant.
Promets donc d'abord de n'avoir nul souci
de ce qui est hors des bornes des Rondanes ;
tu fuiras le jour, l'action, et tout lieu clair.

PEER GYNT

Si j'ai nom de roi, cela sera facile.

LE VIEUX DE DOVRE

Ensuite,... je vais éprouver ton esprit...

(Il se lève.)

LE PLUS VIEUX TROLD DE COUR, *à Peer Gynt.*

Voyons si tu as une dent de sagesse
pour casser la noix de l'énigme du roi !

LE VIEUX DE DOVRE

Entre hommes et trolds, quelle est la différence?

PEER GYNT

Il n'y a, je trouve, aucune différence.
Les trolds veulent, grands, rôtir, petits, griffer ;...
c'est comme chez nous, aussitôt qu'on le peut.

LE VIEUX DE DOVRE

C'est vrai ; là-dessus nous sommes bien d'accord.
Mais l'aube, c'est l'aube, et le soir, c'est le soir,
si bien qu'il y a différence quand même...
Et tu vas entendre en quoi elle consiste :
Là-bas, au dehors, sous la voûte brillante,
les hommes, entre eux, se disent : « Sois toi-même ! »
Mais ici, chez nous, dans le troupeau des trolds,
la formule est : « Trold, sois à toi-même... assez ! »

LE TROLD DE COUR, *à Peer Gynt.*

Vois-tu jusqu'au fond?

PEER GYNT

Ça me paraît brumeux.

LE VIEUX DE DOVRE

« Assez », mon garçon, est le mot vigoureux
et tranchant, qui doit figurer dans tes armes.

PEER GYNT, *se gratte derrière l'oreille.*

Non, mais...

LE VIEUX DE DOVRE

Il le faut, pour être maître ici !

PEER GYNT

Enfin, zut ; passons ; ce n'est pas pis, en somme...

LE VIEUX DE DOVRE

Puis, il faut que tu apprennes à goûter
les mœurs simples de notre vie domestique.

(Il fait un signe; deux trolds à têtes de cochons, en bonnets de nuit blancs, etc., apportent à boire et à manger.)

Vois : gâteaux de vache, hydromel de taureau ;
ne demande pas s'il est aigre ou sucré ;
l'important, jamais il ne faut l'oublier,
est que c'est ici, chez nous, qu'on l'a brassé.

PEER GYNT, *repousse les aliments.*

Le diable soit de vos boissons domestiques !
Aux mœurs du pays je ne peux me plier.

LE VIEUX DE DOVRE

Le bol est en or, et il est à qui boit.
Ma fille s'attache au possesseur du bol.

PEER GYNT, *réfléchissant.*

C'est écrit : il faut contraindre ta nature ;...
la boisson doit être, à l'usage, moins aigre.
Eh bien, soit !

(Il se décide.)

LE VIEUX DE DOVRE

Allons, voilà qui est bien dit.
Tu craches?

PEER GYNT

Il faut que l'habitude vienne.

LE VIEUX DE DOVRE

Puis, tu jetteras tes habits de chrétien ;
car tu sauras qu'à l'honneur de notre Dovre,
tout est fait au fjeld, ici, rien aux vallées,
sauf le nœud de soie tout au bout de la queue.

PEER GYNT, *en colère.*

Je n'ai pas de queue !

LE VIEUX DE DOVRE

Tu peux en avoir une.
Trold de cour, lie lui bien ma queue du dimanche.

PEER GYNT

Jamais de la vie ! Vous moquez-vous de moi?

LE VIEUX DE DOVRE

Ne demande pas ma fille le cul nu.

PEER GYNT

Faire un animal de l'homme !

LE VIEUX DE DOVRE

Tu te trompes,
mon fils ; je te fais prétendant convenable.
Tu auras un nœud jaune feu à porter,
ce qui passe ici pour le plus grand honneur.

PEER GYNT, *réfléchi.*

L'homme ne serait, a-t-on dit, qu'un fétu.
Il faut s'adapter quelque peu aux usages.
Fais vite !

LE VIEUX DE DOVRE

Tu es un gars accommodant.

LE TROLD DE COUR

Vois comme tu peux frétiller joliment !

PEER GYNT, *hargneux.*

Oh, vous n'allez pas encore me contraindre?
Ma foi de chrétien, la voulez-vous aussi?

LE VIEUX DE DOVRE

Non, tu peux tranquillement la conserver.
La foi peut passer ; nulle douane sur elle.
Surface et habit sont ce qui fait un trold.
Pourvu que tu aies même aspect, même habit,
tu peux nommer foi ce qui nous terrifie.

PEER GYNT

Bon, tu es, malgré les conditions nombreuses,
gars plus raisonnable qu'on ne pourrait craindre.

LE VIEUX DE DOVRE

Oui, nous, trolds, valons mieux que notre renom ;
en cela aussi, vous et nous différons...
Mais on a fini les affaires sérieuses ;
nous voulons ravir nos yeux et nos oreilles.
Musicienne, joue de la harpe de Dovre !
Toi, danseuse, cours sur le plancher de Dovre !

(Musique et danse.)

LE TROLD DE COUR

Que t'en semble?

PEER GYNT

Semble? Hum...

LE TROLD DE COUR

Oui, parle sans crainte.
Que vois-tu?

PEER GYNT

Spectacle effroyablement laid.
Du sabot une vache frappe un boyau.
A ce bruit trottine une truie en chaussettes.

LES TROLDS DE COUR

Qu'on le mange!

LE VIEUX DE DOVRE

Il a, vous savez, des sens d'homme!

DES FILLES-TROLDS

Fuh, arrachez-lui les yeux et les oreilles!

LA FEMME EN VERT, *pleurant.*

Hi, ce qu'il nous faut entendre et supporter,
ma sœur et moi, quand nous jouons et dansons!

PEER GYNT

Oho! c'était toi? On peut blaguer un peu
sans penser à mal, tu sais, dans une fête.

LA FEMME EN VERT

Tu peux le jurer?

PEER GYNT

Charmants étaient la danse
et le jeu, le chat me griffe si je mens!

LE VIEUX DE DOVRE

Comme c'est curieux, cette nature humaine ;
elle reste un temps si long indéfectible.
Un accroc subi en luttant avec nous
marque bien un peu, mais est vite guéri.
Mon gendre est accommodant comme pas un ;
ses braies de chrétien, il les a rejetées,
il a bien voulu boire au bol d'hydromel,
il s'est laissé mettre au derrière la queue,...
si docile, en somme, à toutes nos demandes,
que le vieil Adam semblait à tout jamais
chassé, je croyais pouvoir en être sûr ;
mais voilà soudain qu'il reprend le dessus.
Hé oui, oui, mon fils, il faut qu'on te guérisse
de cette nature humaine qu'on te voit !

PEER GYNT

Et que feras-tu?

LE VIEUX DE DOVRE

Je t'égratignerai
à l'œil gauche, un peu ; ça te fera loucher ;
mais tout paraîtra beau et noble à ta vue.
Et après, je taillerai ta vitre droite...

PEER GYNT

Tu es saoul?

LE VIEUX DE DOVRE, *pose sur la table quelques instruments tranchants.*

Vois les outils du vitrier.
On te bandera comme un taureau furieux.

Alors tu verras la mariée très belle,...
et jamais ta vue ne sera plus blessée
par porcs trottinants et vaches à clochette...

PEER GYNT

C'est de la folie !

LE PLUS VIEUX TROLD DE COUR

Le vieux de Dovre parle ;
c'est lui qui est sage et toi qui es le fou !

LE VIEUX DE DOVRE

Songe de combien d'ennuis et de chagrins
tu pourras, bon an, mal an, te libérer.
Et rappelle-toi que la vue est la source
des larmes, fâcheuse et amère lessive.

PEER GYNT

C'est bien vrai ; et même on lit, au sermonnaire :
si ton œil te scandalise, arrache-le.
Écoute ! Dis-moi quand la vue redevient
une vue humaine?

LE VIEUX DE DOVRE

Oh, jamais, mon ami.

PEER GYNT

Non, vraiment ! Alors, je ne veux rien savoir.

LE VIEUX DE DOVRE

Comment vas-tu faire alors?

PEER GYNT

Je m'en irai.

LE VIEUX DE DOVRE

Halte-là ! Il est aisé d'entrer ici ;
mais sur le dehors ma porte n'ouvre pas.

PEER GYNT

Bon, tu ne vas pas me contraindre par force?

LE VIEUX DE DOVRE

Sois donc raisonnable, écoute, prince Peer !
Tu as de beaux dons pour être trold. Voyez
s'il n'a pas déjà un genre presque trold?
Et trold tu veux être?

PEER GYNT

Oui, parbleu, je le veux.
Pour une mariée avec un bon royaume
en dot, je consens à quelque sacrifice.
Mais il faut garder en tout quelque mesure.
La queue, je l'ai prise, oui, je le reconnais ;
mais je peux ôter ce que m'a mis le trold de cour.
J'ai jeté mes braies, vieilles et rapiécées ;
mais je peux encore les boutonner sur moi.
Et certes je peux me délester aussi
des façons et des usages dovriens.
Jurer qu'une vache est femme, je le peux ;
un serment, ça peut toujours se digérer ;...
mais savoir qu'on ne peut jamais s'affranchir,
qu'on ne peut mourir en homme convenable,
qu'il faut vivre en trold jusqu'au bout de ses jours,..
le fait que jamais on ne peut reculer,
comme dit la Bible, oui, c'est à quoi tu tiens,
mais à quoi jamais je ne consentirai.

LE VIEUX DE DOVRE

Maintenant je suis, par ma fourbe, en colère ;
et je ne suis pas, alors, bon à narguer.
Face jaune du jour clair ! Me connais-tu?
Attenter d'abord à l'honneur de ma fille...

PEER GYNT

Tu en as menti !

LE VIEUX DE DOVRE

Il faut que tu l'épouses.

PEER GYNT

Diras-tu que je... !

LE VIEUX DE DOVRE

Comment? Peux-tu nier
qu'elle était l'objet de ton ardent désir?

PEER GYNT, *siffle.*

C'est là tout? Qui diable y attache importance?

LE VIEUX DE DOVRE

Que l'homme est semblable à lui-même toujours.
Vous reconnaissez l'esprit, tous, de la bouche ;
mais ce que l'on peut saisir des mains seul compte.
Alors, selon toi, le désir, ce n'est rien?
Attends, tu auras bientôt preuve patente...

PEER GYNT

Je ne mords pas à l'hameçon du mensonge.

LA FEMME EN VERT

Mon Peer, tu vas être père dans l'année.

PEER GYNT

Ouvrez, je m'en vais.

LE VIEUX DE DOVRE

Dans une peau de bouc
tu auras l'enfant.

PEER GYNT, *en sueur, s'essuie.*

Que ne suis-je éveillé !

LE VIEUX DE DOVRE

Au palais, on l'enverra?

PEER GYNT

A la paroisse !

LE VIEUX DE DOVRE

C'est bien, prince Peer ; ceci est ton affaire.
Mais ceci est sûr : ce qui est fait, est fait,
et ton rejeton va pousser et grandir !
ces hybrides-là poussent follement vite...

PEER GYNT

Heu,... ne va pas, vieux, bondir comme un taureau !
Sois juste, mademoiselle. Qu'on s'entende.
Sache donc que je ne suis prince, ni riche ;...
et tu peux me mesurer ou me peser,
tu gagneras peu à m'avoir, crois-le bien.

(La femme en vert se trouve mal et est emportée par des filles-trolds.)

LE VIEUX DE DOVRE, *le regarde un instant avec un grand mépris puis, dit :*

Enfants, qu'on le jette au mur de roc ! en pièces !

LES JEUNES TROLDS

Père, on joue d'abord au grand-duc et à l'aigle !
Jeu du loup ! Chat œil de feu et souris grise !

LE VIEUX DE DOVRE

Vite, soit ! Je dors et suis vexé. Bonsoir !

(Il sort.)

PEER GYNT, *poursuivi par les jeunes trolds.*

Lâchez-moi, engeance du diable !

(Il veut monter dans la cheminée.)

LES JEUNES TROLDS

Gnomes ! nixes !
Mordez son derrière !

PEER GYNT

Aïe !

(Il veut descendre par la trappe de la cave.)

LES JEUNES TROLDS

Fermez les fissures !

LE TROLD DE COUR

Ils s'amusent bien, les petits !

PEER GYNT, *luttant avec un tout petit trold qui s'acharne à lui mordre l'oreille.*

Lâche, ordure !

LE TROLD DE COUR, *le tape sur les doigts.*

Attention, vaurien ! c'est un enfant royal !

PEER GYNT

Oh, un trou de rat... !

(Il y court.)

LES JEUNES TROLDS

Ferme-le, frère nixe !

PEER GYNT

Le vieux est affreux, mais les jeunes sont pires.

LES JEUNES TROLDS

Écharpez-le !

PEER GYNT

Oh, si l'on était souris !

(Il court de tous côtés.)

LES JEUNES TROLDS, *fourmillent autour de lui.*

Fermez tout ! Fermez !

PEER GYNT, *pleurant.*

Ah, que ne suis-je un pou !

(Il tombe.)

LES JEUNES TROLDS

Aux yeux maintenant !

PEER GYNT, *enfoui sous un tas de trolds.*

Mère, au secours, je meurs !

(Des cloches d'église sonnent au loin.)

LES JEUNES TROLDS

Les cloches au fjeld ! C'est les vaches du prêtre !

(Les trolds s'enfuient en tumulte avec des cris. La salle s'effondre; tout disparaît.)

(Obscurité noire. On entend Peer Gynt frapper autour de lui avec une grosse branche.)

PEER GYNT

Réponds ! Qui es-tu?

UNE VOIX DANS LES TÉNÈBRES

Moi-même.

PEER GYNT

Écarte-toi !

LA VOIX

Fais le tour ! La butte est assez grande, Peer !

PEER GYNT, *veut passer ailleurs, mais se heurte.*

Qui es-tu?

LA VOIX

Moi-même. En peux-tu dire autant?

PEER GYNT

Moi, je dis ce que je veux ; j'ai bonne épée !
Méfie-toi ! Aïe, ouf, elle va frapper dur !
Saül en a bien tué cent ; Peer Gynt, mille !

(Il frappe.)

Qui es-tu?

LA VOIX

Moi-même.

PEER GYNT

Imbécile réponse ;
garde-la pour toi ; elle n'éclaircit rien.
Quoi es-tu?

LA VOIX

Je suis le grand Courbe.

PEER GYNT

Ah, vraiment !
L'énigme était noire ; elle est maintenant grise.
Écarte-toi, Courbe !

LA VOIX

Fais le tour, Peer Gynt !

PEER GYNT

Droit !

(Il frappe.)

Il est tombé !

(Il veut avancer, mais se heurte.)

Oh, sont-ils donc plusieurs?

LA VOIX

Le Courbe, Peer Gynt ! Il est seul et unique.
C'est le Courbe intact, et le Courbe blessé.
C'est le Courbe mort et le Courbe qui vit.

PEER GYNT, *jette sa branche.*

Mon arme a reçu un sort ; mais j'ai des poings !

(Il fonce.)

LA VOIX

C'est bien, compte sur tes poings, et sur ton corps.
Hi-hi, ainsi, Peer, tu atteindras le faîte.

PEER GYNT, *revient.*

Avance ou recule, et c'est même distance ;...
entre ou sors, et c'est toujours aussi étroit !
Il est ici ! Là ! Et où qu'on se retourne !
Sitôt que j'en sors, je suis en plein milieu...
Nomme-toi ! Laisse-toi voir ! Tu es quoi? Dis !

LA VOIX

Le Courbe !

PEER GYNT, *tâtonnant.*

Ni mort, ni vif. Brumeux, visqueux.
Pas même non plus un être ! C'est se battre
dans un monceau d'ours mi-éveillés qui grognent !

(Il crie.)

Donne donc des coups !

LA VOIX

Le Courbe n'est pas fou.

PEER GYNT

Frappe !

LA VOIX

Le Courbe ne se bat pas !

PEER GYNT

Lutte ! Il faut !

LA VOIX

Le grand Courbe obtient la victoire sans lutte.

PEER GYNT

Oh, que n'ai-je ici un nisse qui me pique !
Ou un petit trold, quand il n'aurait qu'un an !
N'importe avec quoi se battre. Ici, non, rien...
Il ronfle ! Courbe !

LA VOIX

Hé?

PEER GYNT

Use de violence !

LA VOIX

Le grand Courbe vainct constamment en douceur.

PEER GYNT, *se mord les bras et les mains.*

Des griffes et dents pour déchirer la chair !
Il me faut sentir mon propre sang couler.

(On entend comme des battements d'ailes de grands oiseaux.)

CRIS D'OISEAUX

Va-t-il venir, Courbe?

LA VOIX DANS L'OMBRE

Oui, petit à petit.

CRIS D'OISEAUX

Sœurs au loin ! Volez toutes au rendez-vous !

PEER GYNT

Si tu veux me protéger, fille, fais vite !
Ne va pas baisser les yeux, pencher la tête...
Le livre à fermoirs ! Flanque-le lui aux yeux !

CRIS D'OISEAUX

Il n'en peut plus.

LA VOIX

On le tient.

CRIS D'OISEAUX

Sœurs, hâtez-vous !

PEER GYNT

C'est payer trop cher que racheter sa vie
par l'épuisement d'un pareil jeu !

(Il s'affaisse.)

LES OISEAUX

Courbe, le voilà par terre ! Prends-le ! Prends-le !

(On entend au loin sons de cloches et chants de psaumes.)

LE COURBE, *disparaît et dit dans un souffle :*

Il était trop fort. Des femmes l'assistaient.

(Lever de soleil. Dehors sur le field, le châlet de pacage d'Aase. La porte en est fermée. Tout est désert et calme. Peer Gynt est couché près du mur du chalet, et dort.)

PEER GYNT, *se réveille, jette autour de lui un coup d'œil sombre, hébété. Il crache.*

Oh, si l'on avait un hareng bien salé !

(Il crache encore. A ce moment, il voit Helga, qui arrive avec un panier de provisions.)

Ah, c'est toi, petite? Et qu'est-ce que tu veux?

HELGA

C'est Solvejg...

PEER GYNT, *bondit.*

Elle est...?

HELGA

Derrière le chalet.

SOLVEJG, *cachée.*

Si tu viens vers moi, je me sauve en courant.

PEER GYNT, *s'arrête.*

Tu as peur que je te prenne dans mes bras?

SOLVEJG

Fi !

PEER GYNT

Sais-tu où j'étais cette nuit?... La fille
du roi de Dovre me poursuit comme un taon.

SOLVEJG

Alors, c'est heureux qu'on ait sonné les cloches.

PEER GYNT

Mais Peer Gynt n'est pas un gars qu'elles séduisent...
Qu'en penses-tu?

HELGA, *pleurant.*

Oh, voilà qu'elle se sauve!

(Elle court après elle.)

Attends!

PEER GYNT, *lui prend le bras.*

Tiens, vois-tu ce que j'ai dans ma poche!
Un bouton d'argent, petite. Il est pour toi,...
mais tu parleras pour moi!

HELGA

Lâche; je cours!

PEER GYNT

Tiens, prends-le.

HELGA

Lâche; voilà les provisions!

PEER GYNT

Gare à toi, si tu...

HELGA

Ouh, tu m'effrayes!

PEER GYNT, *tout doux, la lâche.*

Non,
je disais : prie-la de ne pas m'oublier!

(Helga court.)

ACTE III

(En pleine forêt d'arbres à aiguilles. Temps d'automne gris. La neige tombe.)

PEER GYNT, *en bras de chemise abat des arbres.*

PEER GYNT, *frappe sur un grand pin aux branches tombantes.*

Oh diantre, tu as la vie dure, mon vieux ;
mais ça ne fait rien, tu vas tomber quand même.

(Il frappe de nouveau.)

Tu as beau avoir enveloppe d'acier,
je vais l'arracher, si dure qu'elle soit...
Oui, oui, tu secoues tous tes bras tortueux ;
c'est bien naturel que tu sois en colère ;
mais tu vas quand même être mis à genoux... !

(S'arrête soudain.)

Mensonge ! Ce n'est rien de plus qu'un vieil arbre.
Mensonge ! Il n'est pas du tout vêtu d'acier ;
il n'est rien qu'un pin à l'écorce fendue...
C'est un dur travail de couper des troncs d'arbre ;
mais c'est diablerie quand on coupe en rêvant...

Ça doit prendre fin, ceci,... d'être embrumé
et, tout éveillé, s'enfuir dans les nuages...
car tu es proscrit ! Tu n'as que la forêt.

(Il frappe un moment avec ardeur.)

Oui, proscrit, c'est ça. Tu n'as plus mère pour
te mettre la nappe et servir ton repas.
Si tu veux manger, c'est à toi d'y pourvoir,
de chercher tout cru dans les bois et le fleuve,
d'allumer le feu de racines de pin,
de te débrouiller et faire la cuisine.
Pour t'habiller chaud, il faut tuer un renne ;
pour fonder ton gîte il faut casser des pierres ;
puis, pour le bâtir, il faut tailler les troncs
et les transporter pas à pas sur ton dos...

(Il laisse tomber la hache et regarde, l'œil vague.)

Je veux qu'il soit beau. Je veux une girouette
à la tour dressée sur le haut toit superbe
et je taillerai, pour orner le pignon,
une fée de mer à la queue de poisson.
En cuivre seront girouette et serrure.
Je devrai aussi me procurer du verre.
Et les étrangers, étonnés, ne sauront
ce que c'est qui brille au loin sur le coteau.

(Il rit en colère.)

Mensonges d'enfer ! Les voilà qui reviennent.
Hé, tu es proscrit !

(Il frappe à grands coups.)

Un toit couvert d'aiguilles
protège fort bien de la pluie et du gel.

(Il regarde le haut de l'arbre.)

Il est vacillant. Bien, encore un effort !
Il va s'étaler dans toute sa longueur ;...
la jeune futaie va en frissonner toute !

(Il se met à ébrancher le tronc; soudain, il reste immobile, écoutant, la hache levée.)

On est après moi !... Ah, c'est là ta manière,
l'homme de Hægstad ;... tu veux me prendre en traître.

(Il s'efface derrière l'arbre et guette.)

Un garçon ! Tout seul. Il a l'air effrayé.
Il épie autour de lui. Qu'a-t-il caché
sous sa veste? Une serpe. Il s'arrête, guigne,...
dispose sa main sur un pieu de barrière.
Quoi encore? Pourquoi reste-t-il appuyé..?
Oh la la, voilà qu'il s'est coupé le doigt !
Le doigt tout entier ! Comme un taureau, il saigne...
Et voilà qu'il court, la main dans un chiffon.

(Il se lève.)

Diable de garçon ! Un doigt irremplaçable !
Tout entier ! Et sans que rien l'y ait forcé.
Ah, je me rappelle, oui... ! C'est le seul moyen
pour être exempté du service du roi.
C'est ça. On voulait l'envoyer à la guerre ;
lui, bien entendu, ne voulait pas partir...
Mais couper..? A tout jamais se séparer...?
Oui, avoir l'idée ;... souhaiter ;... vouloir, même...
mais le faire ! Non, je ne comprends pas ça !

(Il branle un peu la tête, puis reprend son travail.)

(Une salle chez Aase. Tout y est en désordre ; des bahuts sont ouverts ; des hardes sont étalées partout ; un chat dans le lit.)

AASE *et la femme de* HUSMAND *sont très occupées à empaqueter et à ranger.*

AASE, *court d'un côté.*

Kari, écoute !

KARI

Quoi donc?

AASE, *de l'autre côté.*

Écoute ici... !
Où est..? Où trouver...? Réponds-moi ; où est donc...?
Qu'est-ce que je cherche? Oh, je suis comme folle.
La clef du bahut?

KARI

Elle est dans la serrure.

AASE

Qu'est-ce que ce bruit?

KARI

La dernière charrette
qui part pour Hægstad.

AASE, *pleurant.*

Oh, je serais heureuse
de partir moi-même dans la boîte noire !
Non, vrai, ce qu'on doit subir et supporter !
Mon Dieu, aie pitié... ! Toute la maison vide !
Le prévôt a pris ce qu'Hægstad a laissé.
Les effets sur soi ont même été comptés.
Honte à ceux qui ont jugé si durement !

(Elle s'assied au bord du lit.)

Et tous les biens sont sortis de la famille ;
âpre était le vieux ; mais plus, le tribunal ;...
personne à mon aide et aucune pitié ;
Peer est loin ; nul ne pouvait me conseiller.

KARI

Mais vous resterez ici jusqu'à la mort.

AASE

Oui, le chat et moi, nous serons assistés !

KARI

Dieu vous garde, mère ; Peer vous coûte cher.

AASE

Peer? Ah ça, tu perds la tête et déménages !
Ingrid est rentrée chez elle en bon état.
On aurait mieux fait de s'en tenir au diable ;...
c'est lui le coupable, lui, et aucun autre ;
Il a, le vilain, tenté mon pauvre gars !

KARI

Le mieux n'est-il pas d'aller chercher le prêtre?
Ça va plus mal que vous ne croyez, peut-être.

AASE

Le prêtre? Mais oui, c'est presque mon avis.

(Elle sursaute.)

Mais je ne peux pas ! Je suis sa mère, au gars ;
il me faut l'aider ; c'est au moins mon devoir ;
faire pour le mieux, quand les autres le lâchent.
Je veux réparer ce manteau qu'ils lui donnent.
Dieu, que n'ai-je aussi chipé la couverture !
Où sont les bas?

KARI

Là, parmi tout le fatras.

AASE, *fouillant çà et là.*

Qu'est ceci? Oh, non ; une vieille cuiller
de fondeur, Kari. Avec elle, il moulait
au fondeur de boutons, estampait, jouait.
Un jour que c'était fête ici, l'enfant vint
demander un morceau d'étain à son père.
Pas d'étain, dit Jon, mais la monnaie du roi ;
de l'argent ; qu'on voie que Jon Gynt est ton père ;
Dieu pardonne à Jon ; mais il était bien ivre,
et l'or ou l'étain, il n'y regardait pas.
Voici les bas. Oh, ce n'est rien que des trous ;
reprise-les, Kari.

KARI

Ils en ont besoin.

AASE

Quand ce sera fait, je me mettrai au lit ;
je me sens si faible, en si mauvais état...

(Joyeuse.)

Deux chemises de laine... oubliées par eux !

KARI

C'est vrai, oubliées.

AASE

Ça se trouve très bien.
L'une, tu pourras la mettre de côté.
Ou... je crois que nous les prenons toutes deux ;...
celle qu'il porte est si usée et si mince.

KARI

Mais, Dieu, mère Aase, c'est sûrement pécher !

AASE

Oh, oui ; mais tu sais que le prêtre prédit
la grâce pour ce péché et pour les autres.

(Devant une cabane de pionnier dans la forêt. Cornes de renne au-dessus de la porte. La neige est haute. C'est le crépuscule.)

PEER GYNT, *debout devant la porte installe un grand fermoir en bois.*

PEER GYNT, *riant par moments.*

Il faut être clos,... garder la porte contre
cette gent des trolds, contre l'homme et la femme.
Il faut être clos ; qu'une serrure ferme
la maison à tous ces affreux boucs de nisses...
Ils viennent le soir ; ils frappent doucement.
Peer, on est gentils comme des idées, ouvre !
Nous grouillons sous le lit, fourgonnons la cendre,
sifflant comme dragons en feu dans la hotte.
Hi, hi, Peer, crois-tu que des clous et des planches
barrent les idées venues des vilains nisses?

(Solvejg arrive en skis, montant la lande; elle a un châle sur la tête et un paquet noué à la main.)

SOLVEJG

Dieu bénisse ton travail. Ne me repousse pas.
Tu m'as appelé, tu dois donc m'accueillir.

PEER GYNT

Solvejg ! Ce n'est pas... ! Si, pourtant, cela est !...
Et tu n'as pas peur de t'approcher si près?

SOLVEJG

Tu m'as invitée par la petite Helga ;
Des avis muets sont venus par le vent.
Dans tous ses récits, ta mère en apportait,
avis plus pressants dans le déclin des rêves.
Le lourd poids des nuits et le vide des jours
me donnaient avis que c'était le moment.
La vie me sembla comme éteinte là-bas ;
je ne pouvais rire ou pleurer de bon cœur.
Je ne savais trop quel était ton désir ;...
savais seulement ce que j'avais à faire.

PEER GYNT

Mais ton père?

SOLVEJG

En ce vaste monde de Dieu,
je ne peux nommer personne père ou mère.
De tous je me suis déliée.

PEER GYNT

Solvejg, chère,...
pour venir à moi?

SOLVEJG

Oui, à toi, à toi seul ;
tu dois m'être tout, ami et réconfort.

(En larmes.)

Le pis a été d'abandonner ma sœur ;...
pis encor de se séparer de mon père ;
de celle, surtout, qui m'a donné le sein ;...
non, Dieu me pardonne, j'appellerai pire
le chagrin de me séparer d'eux tous,... tous !

PEER GYNT

Et sais-tu la peine infligée ce printemps?
Elle m'a privé de tout mon héritage.

SOLVEJG

Penses-tu que c'est pour posséder des biens
que j'aurais quitté les voies de tous mes chers?

PEER GYNT

Et sais-tu l'accord convenu? Hors des bois
quiconque me voit est libre de me prendre.

SOLVEJG

J'ai couru sur skis ; j'ai demandé ma route ;
on questionnait : où? j'ai répondu : chez moi.

PEER GYNT

Alors, laissons-là les planches et les clous !
Plus besoin de chasser les idées de nisse !
Si tu veux entrer vivre avec le chasseur,
je sais que la cabane en sera bénie !
Solvejg, laisse-moi te voir ! Pas de trop près !
Rien que regarder ! Que tu es blonde et claire !
Je t'enlève ! Oh, que tu es légère et mince !
Je te porterais, Solvejg, sans me lasser !
Je ne te salirai pas. Je te tiendrai
à l'écart de moi, chérie, les bras tendus !
Non, qui aurait cru que je t'attirerais... ;
oh, mais j'ai langui après toi jour et nuit.
Tiens, regarde ça, j'ai charpenté, bâti ;...
Je vais le raser ; c'est petit et vilain...

SOLVEJG

Superbe ou petit, ça me convient ainsi.
On peut respirer si bien au vent qui souffle.
En bas, c'était lourd, on était oppressé ;
c'est un peu ce qui m'a chassée du canton.
Mais ici, où l'on entend bruire le pin,...
quel calme et quel chant !... Ici est mon foyer.

PEER GYNT

En es-tu si sûre? Et pour toute ta vie?

SOLVEJG

Le chemin que j'ai suivi est sans retour.

PEER GYNT

Je t'ai ! Entre ! Que je te voie dans la chambre !
Entre ! Je vais chercher du fagot pour l'âtre ;
il va briller clair et nous tenir bien chaud ;
tu seras à l'aise et n'auras jamais froid.

(Il ouvre; Solvejg entre. Il reste un instant immobile, puis rit très haut et saute de joie.)

Ma fille de roi ! Elle est trouvée, gagnée !
Hé ! Il faudra bâtir le palais royal !

(Il prend sa hache et remonte; à ce moment une femme d'apparence âgée, en robe verte en guenilles, sort du fourré; un vilain môme, un bol de bière à la main, bo te près d'elle et la tient par la jupe.)

LA FEMME

Bonsoir, Peer au pied agile !

PEER GYNT

Hein? Qui est là?

LA FEMME

Vieux amis, Peer Gynt ! Ma maison est tout près.
Nous sommes voisins.

PEER GYNT

Ah? Je n'en savais rien.

LA FEMME

Elle s'est bâtie quand s'élevait la tienne.

PEER GYNT, *va pour sortir.*

Je suis très pressé...

LA FEMME

Tu l'es toujours, mon gars ;
mais en trottinant je t'atteindrai quand même.

PEER GYNT

Vous faites erreur, la mère !

LA FEMME

Autrefois, oui ;
je me suis trompée quand tu as tant promis.

PEER GYNT

Moi, promis...? Que diable est-ce que vous contez?

LA FEMME

As-tu oublié le soir où tu bus chez mon père?
As-tu oublié...?

PEER GYNT

Oublié? Je n'en ai rien su.
Quels sont ces caquets? Quand nous sommes-nous vus
la dernière fois?

LA FEMME

La dernière et première.

(Au môme.)

Offre à boire à ton père ; il a soif, je crois.

PEER GYNT

Quoi, père? Es-tu ivre? Est-ce que tu l'appelles...?

LA FEMME

Tu peux à sa peau reconnaître un cochon !
n'as-tu pas des yeux? Ne vois-tu pas qu'il boite
de la jambe, lui, comme toi de l'esprit?

PEER GYNT

Veux-tu que je croie...?

LA FEMME

Vas-tu te dérober...?

PEER GYNT

Ce môme en longueur... !

LA FEMME

Il a grandi très vite.

PEER GYNT

Et tu oses, groin de trold, m'attribuer...?

LA FEMME

Non, Peer Gynt ; tu es grossier comme un taureau.

(Pleurant.)

Que faire à cela, si je ne suis pas belle
comme quand, sur le coteau, tu m'as séduite?

Lorsque j'accouchais, cet automne, le diable
ma tenu le dos, ça peut bien rendre laid.
Si tu veux me voir gentille comme avant,
tu n'as qu'à chasser la fille qui est là,
la chasser de ton esprit et de ta vue ;...
fais-le, cher ami, et je perds le groin !

PEER GYNT

Va-t'en, sorcière !

LA FEMME

Ah, oui, compte là-dessus !

PEER GYNT

Je vais te casser la gueule... !

LA FEMME

Essaye, et ose !
Oh, Peer Gynt, des coups, je sais y tenir tête !
Sans manquer un jour, je reviendrai ici.
J'entr'ouvre la porte et vous vois tous les deux.
Si tu es assis sur le banc avec elle,...
si tu es câlin,... si tu joues et caresses,...
je m'assieds aussi et réclame ma part.
Nous t'échangerons, elle et moi, tour à tour.
Adieu, mon cher gars, marie-toi donc demain !

PEER GYNT

Cauchemar d'enfer !

LA FEMME

Mais, pardine, c'est vrai !
Le môme est à toi, vaurien aux pieds légers !
Diablotin, veux-tu aller avec ton père?

LE PETIT, *crache au visage de Peer Gynt.*

Je te frappe avec la hache ; attends un peu !

LA FEMME, *embrasse le petit.*

Hein, comme ce corps porte une bonne tête !
Tu seras plus tard ton père tout craché !

PEER GYNT, *frappant du pied.*

Que n'êtes-vous loin...

LA FEMME

Autant que je suis près?

PEER GYNT, *se tord les mains.*

Et ça... !

LA FEMME

Rien que pour une idée, une envie !...
Peer, tu es à plaindre !

PEER GYNT

Une autre, davantage !...
Solvejg, toi mon or le plus pur, toi sans tache !

LA FEMME

Oui, c'est l'innocent qui paye, dit le diable,
son père était saoul, sa mère le battait !

(Elle entre dans le fourré en trottinant, avec le môme qui lance son bol de bière à Peer Gynt.)

PEER GYNT, *après un long silence.*

Fais le tour, a dit le Courbe. C'est le cas...
Mon palais royal s'est écroulé avec fracas !
J'étais tout près d'elle, et un mur m'en sépare,
tout a été laid, soudain, et ma joie disparue...

Fais le tour, mon gars ! Il n'est, de toi à elle,
nul chemin tout droit au travers de ceci.
Droit au travers? Hum, il pourrait s'en trouver.
Si je me souviens, on parle de remords.
Mais quoi? Je n'ai pas le Livre. Qu'y dit-on?
J'en ai oublié presque tout, et personne,
dans les bois déserts, ne peut me renseigner,...
Remords? Il faudrait peut-être des années
avant de passer au travers. Vie médiocre.
Briser un objet qui est pur, beau, charmant,
pour le retaper de pièces et morceaux?
Un violon, soit ; mais non pas une cloche.
Ne piétine pas où la verdure pousse.
  Mais elle mentait, cette sorcière au groin !
Elle a maintenant disparu, cette horreur...
Oui, hors de ma vue, mais non de mon esprit.
Je serai hanté par des pensées furtives.
Ingrid ! Et les trois sautant sur les collines !
Vont-elles aussi en être? Et réclamer
comme elle, à grands cris, que j'aille les étreindre.
les porter, bien gentiment, à bras tendus?
Fais le tour, mon gars ; quand ton bras serait long
comme un tronc de pin ou un mât de sapin,...
je la lèverais, je crois, trop près encore
pour la déposer après pure et sans tache...
  Il faut, de mon mieux, ici, faire le tour,
afin qu'il n'y ait ni désastre ni gain.
Il faut écarter cela, et l'oublier.

(Il fait quelques pas vers la cabane, mais s'arrête.)

Entrer après ça? Si vilain et honteux?

Entrer escorté de tous ces jeux de trolds?
Parler, et se taire ; confesser, et cacher...?

(Il jette sa hache.)

C'est veille de fête. Au rendez-vous paraître
tel que me voilà, serait un sacrilège.

SOLVEJG, *à la porte.*

Tu viens?

PEER GYNT, *à mi-voix.*

Fais le tour !

SOLVEJG

Quoi?

PEER GYNT

Il faudra m'attendre.
Il fait sombre, et j'ai à chercher lourde charge.

SOLVEJG

Bon, je vais t'aider ; nous porterons à deux.

PEER GYNT

Non pas, reste là ! Je porterai le tout.

SOLVEJG

Mais pas trop longtemps !

PEER GYNT

Sois patiente, ma fille ;
un temps long ou court,... attends-moi.

SOLVEJG, *lui fait signe que oui.*

J'attendrai !

(Peer Gynt remonte le sentier forestier. Solvejg reste debout dans la porte mi-ouverte.)

(La chambre d'Aase. C'est le soir. Un feu de fagot brûle, éclairant l'âtre. Le chat sur une chaise au pied du lit.)

AASE *est au lit et tâte fébrilement la couverture.*

AASE

Non, mon Dieu, ne vient-il pas?
Je n'ai personne à envoyer ;
et j'aurais tant à lui dire.
Il n'y a pas de temps à perdre !
Si soudain ! Qui l'aurait cru !
Oh, si seulement j'étais sûre
que je n'ai pas été trop dure !

PEER GYNT, *entre.*

Bonsoir !

AASE

Dieu te tienne en joie !
Te voilà, mon cher garçon !
Tu oses venir ici?
C'est au risque de ta vie.

PEER GYNT

Oh, la vie importe peu,
Je voulais descendre ici.

AASE

Oui, Kari s'est bien trompée ;
et je peux partir en paix !

PEER GYNT

Partir? Qu'est-ce que tu contes?
Où penses-tu t'en aller?

AASE

Hélas, Peer, la fin approche ;
je n'en ai plus pour longtemps.

PEER GYNT, *avec un haut-le-corps et arpentant la pièce.*

Vraiment ! Je fuis des chagrins ;
je m'en croyais quitte ici... !
As-tu froid aux pieds, aux mains?

AASE

Oui, Peer ; je vais passer vite...
Quand mes yeux seront éteints,
tu vas doucement les clore.
Tu veilleras au cercueil ;
je veux, mon cher, qu'il soit bien.
Oh, mais non, c'est vrai...

PEER GYNT

Tais-toi !
On a le temps d'y penser.

AASE

Oui, oui.

(Regarde autour d'elle dans la pièce avec agitation.)

Tu vois comme ils ont
peu laissé. Que leur importe?

PEER GYNT, *avec un sursaut.*

Encore !

(Durement.)

Je sais, c'est ma faute.
A quoi bon le rappeler?

AASE

Toi ! Non, la maudite ivresse
est la cause du malheur !
Mon cher gars, tu étais saoul ;
ivre, on ne sait ce qu'on fait ;
et d'avoir monté le bouc
t'avait étourdi, c'est simple !

PEER GYNT

Oui, laissons ces bavardages,
laissons toute cette histoire.
Les chagrins, renvoyons-les
à plus tard... un autre jour.

(Il s'assied au bord du lit.)

Mère, tiens, causons ensemble ;
mais rien que propos en l'air,...
oublions le laid, le mal,
et tout ce qui blesse et froisse...
Ah, tiens, voilà le vieux chat ;
il est donc toujours vivant?

AASE

Quel vilain coureur la nuit ;
tu sais ce que ça présage !

PEER GYNT, *détournant la conversation.*

Au canton, quoi de nouveau?

AASE, *souriant.*

On dit qu'une fille aspire
à monter dans les collines...

PEER GYNT, *vite.*

Mads Moen est-il content?

AASE

Elle ne veut pas entendre,
dit-on, les pleurs des deux vieux.
Tu devrais écouter ça ;...
tu saurais quoi faire, Peer,
peut-être...

PEER GYNT

Le forgeron,
qu'en est-il advenu, dis?

AASE

Oh, laisse donc ce vilain.
Je dirai plutôt le nom
de la fille, tu sais bien...

PEER GYNT

Non, nous causerons ensemble,...
mais rien que propos en l'air,
oubliant le laid, le mal,
et tout ce qui blesse et froisse.
As-tu soif? Veux-tu à boire?
Peux-tu t'allonger? Le lit
est court. Hé mais,... c'est celui
où, gamin, j'étais couché!
Te souviens-tu que souvent,
sur mon bois de lit assise,
le soir, tu me recouvrais
et chantais lais et tensons.

AASE

Oui, tu t'en souviens ! Et puis,
on jouait au traîneau, quand
ton père s'en allait loin.
La peau était tablier,
le plancher, un fjord glacé.

PEER GYNT

Oui, mais le plus beau de tout,...
t'en souviens-tu aussi, mère?...
c'était les chevaux ardents...

AASE

Crois-tu que je ne sais pas...?
C'était le chat de Kari
que nous avions emprunté ;
il était sur un billot...

PEER GYNT

Château à l'ouest de la lune,
château à l'est du soleil,
château de Soria Moria,
étaient les buts de la course.
Un bâton pris dans l'alcôve
fut le manche du fouet.

AASE

Je me pavanais au siège...

PEER GYNT

Tu laissais flotter les rênes,
et te retournais, la course
étant en terrain plat, pour
demander si j'avais froid.

Dieu te bénisse, ma vieille,...
tu avais une âme tendre... !
Tu ressens du mal?

AASE

Au dos ;
ça vient de la planche dure.

PEER GYNT

Étends-toi ; je te tiendrai.
Tu vois, tu es bien couchée.

AASE, *agitée.*

Non, je veux changer.

PEER GYNT

Changer?

AASE

Oui, bouger ; c'est tout le temps.

PEER GYNT

Bon ! Étends sur toi la peau.
Je m'assieds au bois de lit.
Voilà ; écourtons la soirée
par des lais et des tensons.

AASE

Prends plutôt le sermonnaire ;
j'ai l'esprit si agité.

PEER GYNT

Au château Soria Moria
c'est fête chez roi et prince.

Repose sur le coussin
du traîneau ; je te conduis
par la lande à cette fête.

AASE

Mais, cher Peer, suis-je invitée?

PEER GYNT

Oui, nous le sommes tous deux.

(Il jette une ficelle autour du siège où est le chat, prend une baguette à la main, et s'assied devant au pied du lit.)

Hue, veux-tu courir, Noiraud !
Hein, mère, tu n'as pas froid?
On sent bien à la vitesse
quand Grane se met en route?

AASE

Cher Peer, qu'est-ce donc qui sonne...?

PEER GYNT

Les sonnettes polies, mère !

AASE

Hou, comme ça sonne creux?

PEER GYNT

Maintenant on passe un fjord.

AASE

J'ai peur. Qu'est-ce qui soupire
et gronde avec tant de force?

PEER GYNT

Les sapins murmurent, mère,
sur la lande. Sois tranquille.

AASE

Des feux éclatent au loin.
D'où proviennent ces lumières?

PEER GYNT

Des fenêtres du château.
Entends-tu que l'on danse?

AASE

Oui.

PEER GYNT

Saint Pierre est là, sur le pas,
et il t'invite à entrer.

AASE

Il accueille?

PEER GYNT

Avec honneur,
et il offre un vin exquis.

AASE

Du vin ! Avec des gâteaux?

PEER GYNT

Bien sûr ! Un plat tout garni.
Feu la doyenne prépare
le souper et le café.

AASE

Mon Dieu, nous serons ensemble?

PEER GYNT

Aussi souvent que tu veux.

AASE

Oh, non, Peer, à quelle fête
tu me mènes, moi, la pauvre !

PEER GYNT, *claque son fouet.*

Hue ; veux-tu courir, Noiraud !

AASE

Mon cher Peer, tu vas bien droit?

PEER GYNT, *claque de nouveau.*

C'est la grand'route.

AASE

Un tel train,
ça me rend si faible et lasse.

PEER GYNT

Là-bas le château se dresse ;
la course est bientôt finie.

AASE

Je vais rester les yeux clos
et compter sur toi, mon gars !

PEER GYNT

Vite, Grane, mon coursier !
La foule est grande au château ;
on grouille et crie à la porte.
C'est Peer Gynt avec sa mère !
Qu'en dis-tu, sire Saint Pierre?
Mère entrera-t-elle pas?
Hein, tu peux chercher longtemps
sans trouver si noble cœur.

De moi je ne parle pas ;
je peux bien m'en retourner.
Offrez à boire, j'accepte ;
si non, je m'en vais content.
J'ai conté autant de blagues
que le diable en une chaire,
traité ma mère de poule
qui gloussait et caquetait.
Mais vous allez l'honorer
et la traiter comme il faut ;
du pays ne vient personne
ici de mieux aujourd'hui....
Oho, voici Dieu le père !
Saint Pierre, tiens-toi bien !

(D'une voix grave.)

« Cessez vos airs d'intendant ;
La mère Aase a libre entrée ! »

(Il rit haut et se tourne vers sa mère.)

Oui, n'en étais-je pas sûr?
Ça va être une autre danse !

(Inquiet.)

Pourquoi ce regard éteint?
Mère, as-tu perdu le sens?

(Il s'approche du chevet.)

N'ouvre pas de si grands yeux... !
Parle ; c'est moi, ton gars, mère !

(Il lui tâte le front et les mains avec circonspection; puis il jette le cordon sur la chaise et dit à voix basse :)

Ouida... Repose-toi, Grane ;
le voyage est terminé.

(Il lui ferme les yeux et se penche sur elle.)

Merci pour ta vie entière,
pour les coups et chants berceurs !...
Mais remercie à ton tour...

(Il presse sa joue contre la bouche d'Aase.)

Bien ; c'est merci au cocher.

LA FEMME DE HUSMAND, *entre.*

C'est toi? Peer ! Alors nous sommes
quittes du pire chagrin !
Mon Dieu, comme elle dort bien...
Ou bien est...

PEER GYNT

Chut ! elle est morte.

(Kari pleure près du corps. Peer Gynt arpente longuement la chambre; il s'arrête enfin près du lit.)

Veille à bien enterrer mère.
Je dois voir à fuir d'ici.

LA FEMME

Tu t'en vas loin?

PEER GYNT

Vers la mer.

LA FEMME

Si loin !

PEER GYNT

Et plus loin encore !

(Il sort.)

ACTE IV

(Sur la côte sud-ouest du Maroc. Forêt de palmiers. Table servie, tente et nattes de jonc. Hamacs accrochés plus loin dans le bois. En mer, un yacht à vapeur avec drapeaux norvégien et américain. Sur la grève, une yole. Le soleil est bas.)

PEER GYNT, *bel homme d'âge moyen en élégant costume de voyage, binocle d'or sur la poitrine, préside comme hôte au bout de la table.* MASTER COTTON, MONSIEUR BALLON, HERR V. EBERKOPF *et* HERR TRUMPETERSTRALE *sont en train d'achever de dîner.*

PEER GYNT

Buvez, messieurs ! Si l'on est créé
pour jouir, il faut que l'on jouisse.
Il est écrit : perdu est perdu,
vain de courir après... Qu'offrirai-je?

TRUMPETERSTRALE

Frère Gynt, tu es un superbe hôte !

PEER GYNT

Honneur partagé avec mon or,
le cuisinier et le stewart...

MASTER COTTON

Werry well ;
buvons donc à la santé des quatre !

MONSIEUR BALLON

Monsieur, vous avez un goût, un ton,
qu'on rencontre aujourd'hui rarement
chez des gens qui vivent en garçon,...
un certain je ne sais quoi...

V. EBERKOPF

Un souffle,
lueur d'esprit spéculatif libre,
et de cosmopolitisation,
une vue dans la percée du nuage,
dégagée de préjugés étroits,
un cachet d'induction supérieure,
une spontanéité experte,
que la trilogie lie en son faîte.
C'est bien ce que vous disiez, monsieur?

MONSIEUR BALLON

C'est très possible ; ça ne sonne pas
tout à fait aussi bien en français.

V. EBERKOPF

Ej wass ! Cette langue est si guindée...
Mais si l'on veut chercher la raison
du phénomène...

PEER GYNT

Oh, elle est trouvée.
C'est que je ne suis pas marié.
Oui, messieurs, la question est bien claire.
L'homme, qu'est-ce qu'il doit être, en somme?
Lui-même ; c'est ma brève réponse.
Il doit veiller sur lui et son bien.

Le peut-il comme chameau de charge
portant l'heur et malheur d'autres gens?

V. EBERKOPF

Cette existence en soi et pour soi,
vous a coûté, j'en suis sûr, des luttes...

PEER GYNT

Oh oui, certainement ; autrefois ;
mais j'en suis toujours très bien sorti.
Une fois pourtant, j'ai bien failli
être pris au piège malgré moi,
J'étais un joli garçon fringant ;
et la dame dont j'étais épris,...
elle était de famille royale...

MONSIEUR BALLON

De famille ro...

PEER GYNT, *négligemment.*

De ces familles,
vous savez bien...

TRUMPETERSTRALE, *frappant sur la table.*

Ces diantres de nobles !

PEER GYNT, *hausse les épaules.*

Grandeurs déchues dont l'orgueil consiste
à préserver l'écu de la race
de toute macule plébéienne.

MASTER COTTON

Alors, l'affaire a-t-elle manqué?

MONSIEUR BALLON

La famille était contre l'union?

PEER GYNT

Non, au contraire !

MONSIEUR BALLON

Ah !

PEER GYNT, *avec ménagement.*

Vous comprenez,
il y avait des faits qui plaidaient
pour que l'on se marie au plus vite.
Mais, à franchement parler, tout ça,
d'un bout à l'autre, me répugnait.
Je suis fort dégoûté, en un sens,
et préfère marcher à mon pas.
Et lorsque mon beau-père est venu
exiger en paroles fleuries
que je change nom et situation,
et prenne des lettres de noblesse,
sans parler d'autres tribulations
que je peux bien dire inacceptables,...
alors j'ai rompu très dignement,
j'ai refusé son ultimatum,
et renoncé à ma fiancée.

(Il joue du tambour sur la table et a l'air recueilli.)

Hé oui, oui, un destin nous gouverne !
Les hommes peuvent compter dessus ;
et c'est consolant de le savoir.

MONSIEUR BALLON

Et l'affaire ainsi s'est terminée?

PEER GYNT

Non, d'autres épreuves ont suivi ;
des gens étrangers à cette affaire
s'en sont mêlé à grands cris. Les pires
furent les jeunes de la famille.
J'eus des duels avec sept d'entre eux.
C'est un temps que je n'oublierai pas,
mais j'en suis sorti avec succès.
Du sang a coulé ; mais ce sang-là
accroît la valeur de ma personne,
et, en somme, renforce l'idée
du bon gouvernement d'un destin.

V. EBERKOPF

Votre vue sur le cours de la vie
vous élève à un rang de penseur.
Tandis que l'homme à opinions simples
voit isolément toutes les scènes,
et n'en finit pas de tâtonner,
vous unissez tout en un ensemble.
Vous avez même norme pour tout.
Vous aiguisez tous jugements vagues,
les groupez en rayons émanés
de votre conception de la vie...
Et vous n'avez jamais étudié?

PEER GYNT

Je vous ai déjà dit que je suis
un autodidacte, simplement.
Je n'ai rien appris avec méthode ;
mais j'ai pensé et j'ai réfléchi,
j'ai appris à lire un peu de tout.

J'ai commencé n'étant plus bien jeune ;
ça semble alors un peu difficile
de se plonger dans page après page,
et de tout avaler pêle-mêle.
L'histoire, je l'ai lue par morceaux ;
le temps m'a manqué pour faire plus.
Et comme il faut, aux moments pénibles,
se fonder sur quelque certitude,
j'ai pris la religion par saccades.
C'est ainsi qu'elle glisse le mieux.
On ne doit pas lire à se gaver,
mais pour voir ce qui peut être utile...

MASTER COTTON

Ah, c'est pratique, ça !

PEER GYNT, *allume un cigare.*

Chers amis ;
Songez d'ailleurs au cours de ma vie.
Qu'étais-je à mon arrivée dans l'ouest?
Rien qu'un pauvre garçon les mains vides.
Il m'a fallu trimer dur pour vivre ;
ce fut souvent rude, croyez-moi.
Mais la vie, mes amis, on y tient ;
et, comme on dit, la mort est amère.
Bon ! La chance m'a été propice.
Ça marchait. Et comme j'étais souple,
c'est allé toujours de mieux en mieux.
Dix ans plus tard j'étais le Crésus
parmi les armateurs de Charlestown.
Mon renom volait de port en port,
la fortune à bord me souriait...

MASTER COTTON

Quel commerce était-ce?

PEER GYNT

Je livrais
surtout des nègres en Caroline,
et en Chine, des statues de dieux.

MONSIEUR BALLON

Fi donc !

TRUMPETERSTRALE

Diantre, mon ami Gynt !

PEER GYNT

Oui, vous trouvez qu'un tel trafic flotte
bien près des limites du licite.
Je l'ai senti vivement moi-même.
Je le trouvais simplement affreux.
Mais vous pouvez me croire, on a peine
à lâcher ce qu'on a commencé.
C'est, du moins, tout à fait difficile,
quand on gère une aussi grande affaire,
où travaillent des milliers de gens,
de trancher tout à fait dans le vif.
Je ne peux souffrir ce « dans le vif »,
mais d'autre part, je dois reconnaître
que j'ai toujours eu très grand respect
de ce qu'on appelle conséquences,
et le fait de dépasser les bornes
m'a toujours quelque peu effrayé.
De plus, je prenais déjà de l'âge,
et j'approchais de la cinquantaine,...

mes cheveux grisonnaient peu à peu ;
et bien que ma santé fût parfaite,
cette pensée me parut fâcheuse :
qui peut savoir quand sonnera l'heure
où le jugement est prononcé,
qui sépare les boucs des brebis.
Que faire, alors? Cesser le trafic
dans la Chine, c'était impossible.
Je trouvai un biais ; en ce pays
je fondai une affaire nouvelle.
Chaque printemps j'exportais des dieux ;
j'expédiais des prêtres en automne,
je leur fournissais tout ce qu'il faut,
comme bas, bibles, et rhum, et riz...

MASTER COTTON

A bénéfice?

PEER GYNT

Bien entendu.
J'ai réussi. Inlassablement,
pour chaque dieu acheté là-bas,
ils ont eu un coolie baptisé,
d'où neutralisation de l'effet.
Jamais la mission n'avait son champ
en friche ; car les dieux colportés
étaient tenus par elle en échec.

MASTER COTTON

Bon, mais les articles africains?

PEER GYNT

Là aussi, ma morale a gagné.

J'ai compris que ce négoce était
mal fait pour des gens d'âge avancé.
Car on ne sait quand on partira.
Et puis, il y a les mille pièges
tendus par le camp des philanthropes,
sans compter le danger d'être pris,
et le risque des vents et tempêtes.
J'ai pensé : Peter, serre les voiles ;
et tâche de réparer tes fautes !
J'achetai des terres dans le sud,
conservai le dernier stock de viande,
qui était de qualité extra.
Ils furent florissants, gros et gras,
ce fut une joie pour eux et moi.
Oui, j'ose dire sans me vanter
que je les ai traités comme un père,...
ce qui rapportait de bonnes rentes.
J'ai construit des écoles, afin
que la vertu pût être toujours
maintenue à un certain niveau,
et je veillai sur son thermomètre
avec soin, pour qu'il ne baissât pas.
Aujourd'hui, je me suis retiré
complètement de ces entreprises ;...
j'ai vendu la plantation, avec
tout l'outillage, le vif compris.
Et le jour du départ, j'ai donné
gratis un grog à petits et grands,
qui en furent saouls, hommes et femmes,
de plus, du tabac en poudre aux veuves.
C'est pourquoi j'espère, si la phrase :

qui ne fait pas de mal, fait le bien,
n'est pas seulement propos en l'air,
faire oublier l'erreur du passé,
car je peux compenser mes péchés
par des vertus, plus que beaucoup d'autres.

V. EBERKOPF, *trinque avec lui.*

Comme c'est encourageant d'entendre
un principe de vie mis en œuvre,
dégagé de la nuit des systèmes,
insensible aux remous du dehors !

PEER GYNT, *qui, pendant cette scène, a souvent recouru aux bouteilles.*

Nous autres gens du Nord, nous savons
mener notre guerre à bonne fin !
Les clés de l'art, dans la vie, ne sont
que de fermer l'oreille avec soin
à l'accès d'un serpent dangereux.

MASTER COTTON

Quel est donc ce serpent, mon cher ami?

PEER GYNT

Un petit, malin, qui vous attire
aux actes tout à fait décisifs.

(Il boit encore.)

Ce qui constitue tout l'art d'oser,
de posséder l'audace d'agir,...
c'est : se garder libre de sa voie
dans les pièges sournois de la vie,...
être sûr que par le jour de lutte
ne se terminent pas tous les jours,...

savoir qu'il vous reste ouvert un pont
qui permet la retraite en arrière.
Cette théorie m'a soutenu ;
ma vie en a reçu sa couleur ;
et c'est la théorie que je tiens
de famille, en ma maison d'enfance.

MONSIEUR BALLON

Vous êtes Norvégien?

PEER GYNT

De naissance !
Mais par le cœur, citoyen du monde.
Car pour la chance qui m'est échue,
je peux remercier l'Amérique.
Mes beaux rayons de livres proviennent
des jeunes écoles allemandes.
C'est de France que je tiens ma veste,
ma tenue et mon soupçon d'esprit,...
d'Angleterre, main laborieuse
et sens aigu de mon intérêt.
J'ai appris, grâce aux Juifs, l'art d'attendre.
D'Italie j'ai reçu en cadeau
du goût pour le dolce far niente,...
et, en un jour périlleux, j'ai pu
accroître le nombre de mes jours
grâce à l'aide de l'acier suédois.

TRUMPETERSTRALE, *lève son verre.*

Oui, l'acier suédois... !

V. EBERKOPF

Et notre hommage
va d'abord à qui brandit l'acier !

(Ils trinquent et boivent avec Peer Gynt, qui commence à avoir la tête chaude.)

MASTER COTTON

Oui, ce que vous contez est très bien ;...
Mais, sir, je voudrais un peu savoir
ce que vous ferez avec votre or.

PEER GYNT, *souriant.*

Hum ; faire? Eh bien?

TOUS LES QUATRE, *se rapprochant.*

Oui, nous écoutons !

PEER GYNT

Bon,... tout d'abord, faire des voyages.
C'est pourquoi je vous ai pris à bord
à Gibraltar comme société.
J'avais besoin d'un chœur de danseurs
amicaux autour de mon veau d'or...

V. EBERKOPF

C'est très spirituel !

MASTER COTTON

Mais nul ne vogue
en mer uniquement pour voguer.
Vous avez un but, c'est bien certain.
Ce but, c'est...?

PEER GYNT

Devenir empereur.

TOUS LES QUATRE

Quoi?

PEER GYNT, *avec un signe de tête.*

Empereur.

LES MESSIEURS

Où?

PEER GYNT

Du monde entier.

MONSIEUR BALLON

Comment, cher?

PEER GYNT

Par le pouvoir de l'or!
Le projet n'est pas du tout nouveau;
il est l'âme de toute ma vie.
Enfant, je voguais haut dans mes rêves
sur un nuage au-dessus des mers.
J'avais traine, épée d'or, je montais,...
et je retombais à quatre pattes.
Mais le but, mes amis, demeurait...
On a dit, ou bien il est écrit
quelque part, je ne sais plus bien où,
que si l'on gagne la terre entière,
mais se perd soi-même, le gain n'est
qu'un front fêlé ceint d'une couronne.
C'est ce qui est écrit... à peu près;
et la phrase n'est pas illusoire.

V. EBERKOPF

Mais qu'est-ce donc que le moi gyntien?

PEER GYNT

C'est le monde existant sous mon crâne,
qui fait que je ne suis pas un autre
que moi, pas plus que Dieu n'est le diable.

TRUMPETERSTRALE

Je vois maintenant où cela vise !

MONSIEUR BALLON

Sublime penseur !

V. EBERKOPF

Et grand poète !

PEER GYNT, *de plus en plus emballé.*

Le moi gyntien,... c'est la multitude
des désirs, passions et appétits,...
le moi gyntien, c'est tout cet ensemble
de lubies, souhaits ou exigences,
bref, tout ce qui gonfle *ma* poitrine,
et qui fait que je vis comme Gynt.
Mais au Seigneur il fallait bien la chair
pour exister comme Dieu du monde ;
de même, j'ai aussi besoin d'or
pour être un empereur présentable.

MONSIEUR BALLON

Mais l'or, vous l'avez !

PEER GYNT

Non, pas assez.
Oui, en format modeste, peut-être,...
empereur à la Lippe-Detmold.

Mais je veux être moi d'un seul bloc,
être le Gynt de toute la terre,
sir Gynt de la tête aux pieds !

MONSIEUR BALLON, *ravi.*

Posséder la merveille du monde !

V. EBERKOPF

Tous les Johannisberg centenaires !

TRUMPETERSTRALE

Toutes les épées de Charles douze !

MASTER COTTON

Et d'abord une bonne occasion
de traiter...

PEER GYNT

Elle est déjà trouvée ;
c'est pourquoi nous avons mis à l'ancre.
Ce soir, nous naviguons vers le nord.
Les journaux que j'avais pris à bord
donnent une nouvelle importante... !

(Il se lève, le verre en main.)

On dirait que sans cesse, la chance
porte aide à celui qui a l'audace...

LES MESSIEURS

Quoi? Dites... !

PEER GYNT

La Grèce est soulevée.

TOUS LES QUATRE, *bondissent.*

Quoi ! Les Grecs...?

PEER GYNT

Sont en rébellion.

TOUS LES QUATRE

Bravo !

PEER GYNT

Et les Turcs fort empêtrés !

(Il vide son verre.)

MONSIEUR BALLON

En Grèce ! L'honneur ouvre sa porte !
J'y concours de mes armes françaises !

V. EBERKOPF

Et moi par des appels... à distance !

MASTER COTTON

Et moi aussi... par des fournitures !

TRUMPETERSTRALE

Allons ! Je trouverai à Bender
les fameuses boucles d'éperons !

MONSIEUR BALLON, *se jetant au cou de Peer Gynt.*

Pardonnez, ami, si, un instant,
je vous ai méconnu !

V. EBERKOPF, *lui serre la main.*

Moi, stupide,
qui vous tenais pour un coquin, presque !

MASTER COTTON

C'est trop dire ; un benêt seulement...

TRUMPETERSTRALE, *veut l'embrasser.*

Moi, mon ami, pour un exemplaire
de la pire racaille yankee... !
Excusez... !

V. EBERKOPF

Nous hésitions tous...

PEER GYNT

Que signifie?

V. EBERKOPF

Nous voyons unie
avec éclat la foule gyntienne
des désirs, passions et appétits... !

MONSIEUR BALLON, *admiratif.*

C'est là vraiment être monsieur Gynt !

V. EBERKOPF, *de même.*

Oui, c'est être Gynt avec honneur !

PEER GYNT

Mais dites-moi...?

MONSIEUR BALLON

Vous comprenez bien !

PEER GYNT

Si je comprends, je veux qu'on me pende !

MONSIEUR BALLON

Comment ! Ne vous dirigez-vous pas
vers les Grecs, avec navire et or...?

PEER GYNT, *sifflant.*

Non, merci bien ! Je soutiens la force
et prêterai de l'argent aux Turcs.

MONSIEUR BALLON

Impossible !

V. EBERKOPF

amusant, mais pour rire !

PEER GYNT, *se tait un instant, s'appuie sur une chaise, et se donne un grand air.*

Écoutez-moi, messieurs, il vaut mieux
nous quitter avant que notre reste
d'amitié se dissipe en fumée.
Qui n'a rien peut risquer volontiers.
Quand on dispose à peine en ce monde
du peu de sol que couvre son ombre,
on convient comme chair à canon.
Mais quand on a situation sûre,
comme moi, l'enjeu devient plus grand.
Allez en Grèce, vous. Je vous arme
gratis et je vous dépose à terre.
Vous accroîtrez l'ardeur de la lutte ;
je pourrai tendre l'arc d'autant mieux.
Frappez fort pour droit et liberté !
A l'assaut ! Un enfer pour le Turc !...
finissez vos jours glorieusement
au fer de lance du janissaire...
Mais excusez-moi,

(Il tape sur sa poche.)

J'ai de l'argent,
et suis moi-même, sir Peter Gynt.

(Il ouvre son parasol et entre dans le bois, où l'on aperçoit les hamacs.)

TRUMPETERSTRALE

Quel cochon !

MONSIEUR BALLON

Aucun sens de l'honneur... !

MASTER COTTON

Oh, l'honneur, passe encore là-dessus ;
mais songez quel énorme profit
pour nous, si la Grèce est affranchie...

MONSIEUR BALLON

Je me voyais déjà conquérant
en compagnie de beautés grecques !

TRUMPETERSTRALE

Dans mes mains suédoises, je voyais
les boucles d'éperons du héros !

V. EBERKOPF

Moi, la culture de mon immense
patrie, répandue sur terre et sur mer... !

MASTER COTTON

La pire perte est la positive.
God dam ! Je pourrais verser des larmes !
Je me voyais posséder l'Olympe.
Si le mont vaut bien sa renommée,
il contient des gisements de cuivre
qu'on pourrait exploiter de nouveau.

Et de plus ce fleuve, Castalie,
dont on parle tant, a des cascades
qui se succèdent, et représentent
plus de dix mille chevaux de force... !

TRUMPETERSTRALE

J'y vais tout de même ! Mon épée
suédoise vaut plus que l'or yankee !

MASTER COTTON

Peut-être, mais, plantés dans le rang,
nous serons noyés parmi la foule ;
et alors, que devient l'avantage?

MONSIEUR BALLON

Zut ! Si près d'un comble de bonheur ;...
et s'arrêter parce qu'il s'effondre !

MASTER COTTON, *le poing tendu vers le navire.*

En ce cercueil noir est enfermé.
l'or du nabab, sa sueur de nègre !...

V. EBERKOPF

Une idée royale ! En route ! Vite !
Il est anéanti, son empire !
Bravo !

MONSIEUR BALLON

Que voulez-vous?

V. EBERKOPF

Le pouvoir !
Acheter l'équipage est facile.
A bord ! Je vais annexer le yacht !

MASTER COTTON

Vous... comment...?

V. EBERKOPF

Je chipe tout en masse !

(Il descend à la yole.)

MASTER COTTON

Alors, mon propre intérêt m'ordonne
de chiper aussi.

(Il suit l'autre.)

TRUMPETERSTRALE

C'est un gredin !

MONSIEUR BALLON

Un tour de scélérat... ! Mais... enfin !

(Il suit les autres.)

TRUMPETERSTRALE

Il faut bien que je les accompagne,...
mais je proteste devant le monde !

(Il les suit.)

(Un autre endroit de la côte. Clair de lune et nuages qui passent. Le yacht s'éloigne à toute vapeur.)

PEER GYNT, *court le long du rivage. Tantôt il se pince le bras, tantôt il regarde la mer.*

Cauchemar... fiction !... Non, je vais m'éveiller !
Il gagne le large ! Et à toute vitesse... !
Non, fiction ! Je dors ! Je suis ivre, égaré !

(Il se tord les mains.)

Il ne se peut pas que je meure, quand même !

(Il s'arrache les cheveux.)

Un rêve ! Je veux que ce ne soit qu'un rêve !
Oh ! c'est effrayant ! Hou, ce n'est que trop vrai !
Mes ânes d'amis !... Écoute-moi, mon Dieu !
Toi si équitable et sage ! Oh, vois et juge !

(Les bras tendus.)

C'est moi, Peter Gynt ! Seigneur, vois où j'en suis !
Porte-moi secours, père, ou je suis perdu !
Qu'ils fassent machine arrière ! Qu'ils reviennent !
Brouille le gréement ! Arrête les voleurs !
Laisse donc en plan les affaires des autres !
Le monde ira bien tout seul en attendant !...
Non, il n'entend pas... sourd, comme d'habitude !
C'est joli ! Un Dieu qui ne voit rien à faire !

(Il fait signe en haut.)

Hé ! J'ai renoncé à la plantation nègre !
Et j'ai envoyé des missions en Asie !
Un bon procédé, ça vaut bien la pareille !
Fais que je revienne à bord !...

(Une gerbe de feu jaillit du yacht et une épaisse fumée s'en échappe; on entend une détonation sourde; Peer Gynt pousse un cri et tombe sur le sable; peu à peu la fumée se dissipe, le navire a disparu.)

PEER GYNT, *pâle, à mi-voix.*

Le châtiment !
Coulé corps et biens en un clin d'œil !
Oh, que soit loué le hasard de la chance...
Un simple hasard? Non, non, c'est mieux que ça.
Ils devaient périr et moi être sauvé.

Oh, merci, louange à toi qui me préserves
et veilles sur moi, malgré toutes mes fautes...

(Il respire profondément.)

Oh, comme on se sent tranquille et assuré
quand on sait jouir de protection spéciale.
Mais dans le désert ! Où trouver eau et vivres?
Oh, je trouverai. Il comprendra bien, Lui.
Ce n'est pas si grave ;...

(A voix haute et insinuante.)

il ne veut certes pas
mon malheur, à moi, pauvre petit moineau !
Il faut l'esprit humble. Et lui laisser le temps.
Au Seigneur d'agir ; ne pas perdre courage...

(Avec un sursaut d'effroi.)

Est-ce un lion, là, dans les roseaux, qui gronde?...

(Claquant des dents.)

Non, pas de lion.

(Il s'enhardit.)

Un lion ; hé, parbleu,
ces animaux-là se tiennent à l'écart.
C'est qu'on n'aime pas se battre avec son maître.
Ils ont de l'instinct ;... ils sentent qu'il y a
péril à jouer avec des éléphants...
Tout de même... Il faut que je me trouve un arbre.
Là, des acacias et palmiers se balancent ;
si j'y peux grimper, je serai à l'abri,...
surtout si je peux, avec un ou deux psaumes...

(Il grimpe.)

Le matin, au soir n'est pas du tout pareil,
dit la Bible, on a souvent cité ce mot.

(Il s'installe.)

Qu'il fait bon sentir son esprit surhaussé.
Penser noblement, c'est plus que d'être riche.
Fonder tout sur Lui. La coupe de misère,
il sait ce que je suis capable d'en boire.
Envers ma personne il a un cœur de père ;...

(Il jette un coup d'œil sur la mer, et murmure avec un soupir.)

mais bon économe,... oh non, il ne l'est pas !

(Nuit. Camp marocain aux confins du désert. Feu de garde et guerriers au repos.)

UN ESCLAVE, *entre et s'arrache les cheveux.*

Le cheval blanc de l'empereur n'est plus là !

UN AUTRE ESCLAVE, *entre et déchire ses vêtements.*

L'habit sacré de l'empereur est volé !

UN SURVEILLANT, *entre.*

On aura cent coups sous la plante des pieds
si l'on ne fait pas le voleur prisonnier !

(Les guerriers montent à cheval et partent au galop dans toutes les directions.)

(Point du jour. Le groupe d'arbres, acacias et palmiers.)

PEER GYNT, *dans l'arbre, une branche cassée à la main, se défend contre une bande de singes.*

PEER GYNT

Qu'ils sont assommants ! Nuit bien désagréable !

(Il frappe autour de lui.)

Te voilà encore? Quelle malédiction !
Ils jettent des fruits. Non ; c'est tout autre chose.
Le singe, c'est un animal dégoûtant !
Il est écrit : il faut veiller et lutter.
Mais, fichtre, je ne peux pas ; je suis fourbu.

(Est de nouveau dérangé; avec impatience.)

Il me faut mettre ordre à ces manières-là !
Il faut essayer de prendre un de ces drôles,
l'accrocher, le dépouiller, et me vêtir
de sa peau poilue le mieux que je pourrai,
les autres croiront ainsi que j'en suis un...
Nous autres hommes, que sommes-nous? Flocons.
Et l'on doit un peu s'adapter aux usages...
Encore une bande ! Ils grouillent et affluent.
Allez-vous-en ! Pfuh ! Ils sont comme des fous.
Si j'avais une fausse queue seulement,...
de quoi ressembler un peu à une bête...
Quoi donc? Ça s'agite au-dessus de ma tête... !

(Il regarde en l'air.)

C'est le vieux,... les mains pleines de saletés... !

(Il se blottit et se tient tranquille un moment. Le singe fait un mouvement; Peer Gynt se met à lui parler doucement comme à un chien.)

Eh bien, tu es là,... te voilà, mon vieux Buss !
Il est gentil, lui ! On peut l'amadouer !
Il ne voudra pas jeter... bien sûr que non...
C'est moi ! Ta-ti-ti ! Nous sommes bons amis !
Ha-hu ! Tu entends que je connais ta langue?
Buss et moi, on est de bonnes connaissances ;...
Demain, Buss aura du sucre... ! L'animal !
Toute la charge sur moi ! C'est dégoûtant !...
Ou bien ça se mange? Hum, le goût était vague ;
mais le goût, c'est une affaire d'habitude.
Quel est donc le penseur qui a dit un jour :
Il faut cracher et compter sur l'habitude?...
Voilà les petits aussi !

(Il se démène et frappe.)

C'est trop absurde
que l'homme, ce chef de la création,
se voie obligé... ! Oh, main forte, main forte !
Le vieux est vilain, mais les jeunes sont pires !

(Le matin de bonne heure. Terrain pierreux avec vue sur le désert. D'un côté une gorge de montagne et une caverne.)

Un voleur et un recéleur dans la gorge de montagne avec le cheval et le costume de l'empereur. Le cheval, sellé somptueusement, est attaché à un rocher. Des cavaliers au loin.

LE VOLEUR

Les langues des lances,
qui lèchent et jouent,...
regarde !

LE RECELEUR

Je sens que ma tête
va rouler dans le sable !
Malheur !

LE VOLEUR, *croise les bras sur sa poitrine.*

Mon père volait ;
son fils doit voler.

LE RECELEUR

Mon père recélait ;
son fils doit recéler.

LE VOLEUR

Tu dois subir ton sort.
Tu dois être toi-même.

LE RECELEUR, *écoutant.*

Des pas au fourré !
Fuyons ! Mais où?

LE VOLEUR

La caverne est profonde
et le prophète est grand !

(Ils s'enfuient, abandonnant leurs richesses. Les cavaliers se perdent dans le lointain.)

PEER GYNT, *entre, taillant une flûte dans un roseau.*

Que cette heure matinale est délicieuse !...
Sur le sol le scarabée roule sa boule ;
le colimaçon a quitté sa coquille.
Le matin, vraiment, a de l'or dans la bouche...
Dans les feux du jour, c'est une étrange force
qui par la nature a été déposée.

On se sent tranquille, et le courage croît,
au besoin on lutterait contre un taureau...
Quel calme partout ! Les joies de la campagne,...
c'est curieux que je les aie tant négligées ;
et que l'on s'enferme dans les grandes villes,
rien que pour subir la racaille importune...
Tiens ; c'est le lézard qui court de tous côtés,
qui ne pense à rien et happe à l'occasion.
Dans la vie des animaux, quelle innocence.
Chacun suit recta l'ordre du créateur,
conserve sa marque propre ineffaçable,
lui-même toujours, qu'il se querelle ou joue,
lui-même, tel qu'au Sois ! de son premier jour.

(Il met son binocle sur son nez.)

Un crapaud. En plein milieu d'un bloc de grès.
Pierre tout autour. Seule la tête sort.
Il est là, et comme à travers une vitre
il voit le monde, et... est à lui-même... assez.

(Il réfléchit.)

Assez? Et lui-même...? Où ça se trouve-t-il?
dans quelque grand livre, enfant, j'ai dû le lire.
Dans le sermonnaire? Ou bien dans les Proverbes?
C'est triste ; d'année en année je constate
que je perds le sens du temps et des endroits.

(Il s'assied à l'ombre.)

C'est bon, ce repos, les jambes étendues.
Tiens, des fougères. Des racines mangeables.

(Il y goûte un peu.)

C'est bon pour nourrir plutôt des animaux ;...
mais il est écrit : maîtrise ta nature !
Et l'on trouve encore : il faut courber l'orgueil.
Et qui s'humilie recevra les honneurs.

(Agité.)

Les honneurs? Oui, ce sera mon sort ;...
on ne peut penser qu'il en soit autrement.
La destinée va m'aider à m'en aller,
et tout disposer pour que je réussisse.
Ce n'est qu'une épreuve, et le salut viendra,...
si seulement Dieu m'accorde la santé.

(Il écarte ses pensées, allume un cigare, s'allonge, et regarde le désert.)

A perte de vue, quelle désolation !...
Tout au loin, là-bas, se promène une autruche...
Que faut-il penser de ce qu'au juste Dieu
a bien pu vouloir avec ce vide mort?
Désert dénué des sources de la vie,
tout brûlé, sans rien qui profite à personne ;
toute une fraction du monde reste inculte ;
depuis que la terre existe, ce cadavre
n'a pu remercier même son créateur,...
pourquoi fut-il fait?... La nature gaspille...
Est-ce un océan, là, vers l'est, cette nappe
qui brille? Impossible ; illusion des sens.
La mer est à l'ouest ; elle est plus haut, derrière,
la chaîne fait digue entre elle et le désert.

(Assailli par une idée.)

La digue? Alors, je pourrais... ! Les monts sont bas.
La digue ! Il suffit de percer un canal,...

Comme un flot de vie, les eaux, par cette passe,
coulant à grands flots, rempliraient le désert !
Ce tombeau brûlant ne serait plus bientôt
qu'une vaste mer où les vagues se jouent.
Oui, les oasis la parsèmeraient d'îles,
l'Atlas verdirait au nord, rive escarpée ;
les voiliers, ainsi que des oiseaux légers,
couperaient au sud les voies des caravanes.
Un air pur dissiperait les souffles lourds,
et les nuages répandraient la rosée ;
les gens bâtiraient une ville après l'autre,
et l'herbe croîtrait autour des palmiers sveltes.
Le pays au sud du mur du Sahara
deviendrait bientôt côte civilisée.
Tombouctou aurait ses chantiers à vapeur ;
le Bornou serait colonisé très vite ;
par l'Abyssinie, le savant monterait
au Nil supérieur, tranquille en son wagon.
En grasse oasis, au milieu de ma mer,
je veux implanter la race norvégienne ;
le sang paysan est royal, à peu près ;
le reste viendra du croisement arabe.
Autour d'une crique au rivage ascendant,
je mettrai Peeropolis, la capitale.
Le monde est désuet ! Le tour de Gyntiana,
mon jeune pays, est maintenant venu !

(Il saute sur ses pieds.)

Oui, des capitaux seulement, et c'est fait...
Une clef d'or pour la porte de la mer !
Croisade contre la mort ! Le ladre avide
ouvrira son sac, qu'il couve à ne rien faire.

A la liberté on aspire partout ;...
tel l'âne dans l'arche, au monde j'enverrai
un appel, et porterai la délivrance
aux beaux rivages futurs, captifs encore.
En avant ! Des capitaux à l'est ou l'ouest !
Mon royaume,... ou la moitié pour un cheval !

(Le cheval hennit dans la gorge.)

Un cheval ! Des vêtements !... Joyaux,... épée !

(Il s'approche.)

Impossible ! Si, réel...? Quoi ! J'ai bien lu
que la volonté transporte des montagnes ;...
mais qu'elle transporte aussi bien un cheval...?
Baste, c'est un fait que voici le cheval ;...
ab esse ad posse, peu importe la suite...

(Il revêt le costume et se regarde.)

Voilà, Sir Peter,... turc de la tête aux pieds !
Non, sait-on jamais ce qui peut arriver?...
Bien, dépêche-toi, Grane, mon bon coursier !

(Il monte en selle.)

Un étrier d'or pour appuyer mon pied !
A l'équipement on reconnaît les grands !

(Il court au galop dans le désert.)

(Tente chez un chef arabe, isolée dans une oasis.)

PEER GYNT, *dans son costume oriental, reposant sur des coussins. Il boit du café et fume une longue pipe.* ANITRA *et un groupe de filles dansent et chantent devant lui.*

LE CHŒUR DES FILLES

Le prophète est venu !
Le prophète, seigneur qui sait tout,

il est venu à nous,
par la mer de sable chevauchant !
Le seigneur qui jamais ne se trompe,
il est venu à nous,
sur la mer de sable voguant !
Jouez flûte et tambour ;
le prophète, le prophète est venu !

ANITRA

Son coursier est le lait blanc
qui coule aux fleuves du paradis.
Pliez vos genoux ! Courbez vos têtes !
Ses yeux sont des étoiles douces qui luisent.
Mais nul enfant de la terre ne supporte
le fulgurant éclat de ces étoiles !
Il est venu par le désert.
Or et perles bondissaient sur sa poitrine.
Il faisait clair au long de sa course.
Il faisait sombre derrière lui ;
derrière, simoun et sécheresse.
Lui, le superbe, est venu !
Il est venu par le désert,
paré comme un fils de la terre.
La Kaaba, la Kaaba est vide ;...
lui-même l'avait prédit !

LE CHŒUR DES FILLES

Jouez flûte et tambour ;
le prophète, le prophète est venu.

(Les filles dansent sur une musique discrète.)

PEER GYNT

J'ai lu imprimé... et la phrase est bien vraie. .
« on n'est pas prophète en son propre pays... »
Ce que j'ai ici me convient beaucoup mieux
que la vie des armateurs de Charlestown.
Il y avait là quelque chose de creux,
d'emprunté, au fond, et, en somme, de trouble ;...
jamais parmi eux je ne me suis senti
chez moi, ni vraiment un homme du métier.
Et qu'allais-je aussi faire en cette galère?
Fouiller et fouiller au fatras des affaires.
Quand j'y réfléchis, je ne comprends pas ça ;...
c'est ainsi que ça s'est trouvé, voilà tout...
Oui, être soi-même en se fondant sur l'or,
c'est comme bâtir sa maison sur le sable.
Les gens vont pour montre, anneau, et autres riens,
remuer la queue et ramper dans la boue ;
ils saluent un bijou en tête d'épingle ;
mais épingle, anneau, ne sont pas la personne...
Prophète, voilà un état bien plus net.
On sait, tout au moins, à quel point on en est.
Si l'on réussit, c'est l'homme qui reçoit
l'ovation, et non sa bourse et son argent.
On est ce qu'on est, il n'y a pas à dire ;
on ne doit merci à nul hasard ni chance,
on n'a ni brevet ni crédit octroyé...
Prophète ; voilà qui me convient fort bien.
Et cela s'est fait de façon si soudaine,...
rien qu'en galopant à travers le désert,
où j'ai croisé des enfants de la nature.

Le prophète était venu ; affaire claire.
Je n'avais aucune intention de tromper... ;
c'est très différent, mensonge et prophétisme ;
et puis, en tout temps, je peux me retirer.
Je ne suis pas lié ; cela n'est pas mauvais... ;
c'est d'ordre privé, presque ; et je peux partir,...
mon cheval est prêt,... comme je suis venu ;
bref, je suis le maître de la situation.

ANITRA, *s'approche de l'entrée.*

Prophète et seigneur !

PEER GYNT

Et que veut mon esclave?

ANITRA

Les fils du désert, attendant là, dehors,
voudraient être admis à te contempler...

PEER GYNT

Halte !
Dis-leur qu'ils s'assemblent à distance.
dis-leur que j'entends leurs prières de loin ;
Ajoute qu'ici je n'admets aucun homme !
Les hommes, enfant, sont une triste espèce,...
une boue immonde est le nom qu'ils méritent !
Tu ne saurais croire avec quelle impudence
ils ont pris... péché, mon enfant, je veux dire !...
Mais enfin, passons ! Dansez devant moi, femmes !
Je veux oublier les fâcheux souvenirs.

LES FILLES, *dansant.*

Le prophète est bon ! Le prophète s'attriste
du mal exercé par les fils de la terre !

Le prophète est doux ; louée soit sa douceur ;
il ouvre aux pécheurs les voies du paradis !

PEER GYNT, *suivant des yeux Anitra pendant la danse.*

Rapides comme baguettes de tambour
sont ses jambes. Hé ! la garce est avenante.
Ses formes sont bien un peu extravagantes,...
peu conformes aux normes de la beauté ;
mais la beauté, qu'est-ce? Un usage établi,...
monnaie qui a cours en tel lieu, tel moment.
Et l'extravagance est justement plaisante
quand on a joui pleinement du normal.
La griserie manque à ce que la loi règle.
Ou très rebondi, ou extrêmement maigre ;
ou jeune et timide, ou vieux à faire peur ;...
l'entre-deux rend insipide...
Ses pieds ne sont pas propres,... pas tout à fait ;
et ses bras non plus ; il s'en faut, pour l'un d'eux.
Mais je n'y vois pas, au fond, d'inconvénient.
C'est plutôt, dirai-je, une condition...
Écoute, Anitra !

ANITRA, *s'approche.*

L'esclave a entendu !

PEER GYNT

Ton attrait, enfant, a ému le prophète.
Si tu n'y crois pas, je t'en donne la preuve ;...
dans le paradis je te nomme houri !

ANITRA

Impossible, maître !

PEER GYNT

Hein? Crois-tu que je blague?
C'est très sérieux, aussi vrai que je vis !

ANITRA

Mais je n'ai pas d'âme.

PEER GYNT

On peut t'en donner une !

ANITRA

Comment, seigneur !

PEER GYNT

Oh, c'est moi qui dois le faire ;...
je m'occuperai de ton éducation.
Pas d'âme? Oui, tu es bête, certainement,
comme on dit. J'ai eu regret à l'observer.
Mais bah ! tu as bien la place pour une âme.
Laisse-moi jauger ta boîte cranienne...
Il y a place ; oui, et je le savais bien.
Sans doute,... jamais tu ne pénétreras
très profond ; tu n'auras pas une grande âme ;...
mais, pfut, tu pourras toujours t'en contenter ;...
c'est assez pour que tu n'aies pas à rougir...

ANITRA

Le prophète est bon...

PEER GYNT

Tu hésites? Va, parle !

ANITRA

Je voudrais plutôt...

PEER GYNT

Dis-le sans te gêner !

ANITRA

L'âme, je ne m'en soucie pas tellement ;...
donne-moi plutôt...

PEER GYNT

Quoi?

ANITRA, *montrant son turban.*

Cette belle opale !

PEER GYNT, *ravi, lui tendant le joyau.*

Anitra ! Tu es une vraie fille d'Ève !
Je subis ton attraction ; car je suis homme,
et comme l'a dit un auteur réputé :
« das ewig weibliche ziehet uns an ! »

(Nuit de clair de lune. Bois de palmiers devant la tente d'Anitra.)

PEER GYNT, *un luth arabe à la main, est assis sous un arbre. Sa barbe et ses cheveux sont taillés; il a l'air sensiblement plus jeune.*

PEER GYNT, *joue et chante.*

J'ai verrouillé mon paradis
dont j'ai gardé la clef.
J'ai pris la mer sous vent du nord ;
et de belles femmes pleuraient
leur perte sur la rive.

Vers le sud, vers le sud l'esquif
fendit les eaux salées.

Où les beaux, fiers palmiers s'agitent
et bordent la baie sur la mer,
je brûlai mon esquif.

Je montai la nef du désert,
la nef à quatre jambes,
écumant sous les coups de fouet ;...
je suis oiseau léger ; prends-moi,...
sur un rameau je chante !

Anitra, je vois maintenant
que tu es vin de palme !
Même le fromage de chèvre
d'Angora n'est pas, Anitra,
moitié si bon que toi !

(Il accroche le luth à son épaule et s'approche.)

Rien ! La belle écoute-t-elle?
entend-elle mon poème?
Guette-t-elle par le store,
dépouillée de voile et jupe?...
Chut ! on dirait un bouchon
qui saute d'une bouteille !
Encore ! Une fois encore !
Soupirs d'amour? Non, un chant ;...
Non, un ronflement bien net...
Doux accords ! Anitra dort.
Rossignol, ne chante plus !
Il t'arrivera malheur,
si tu oses gargouiller...
Mais soit !... comme il est écrit.
Rossignol, c'est un chanteur ;
j'en suis un aussi, hélas.

Lui et moi captons par chants
des cœurs tendres, doux, petits.
La nuit fraîche est pour le chant,
et le chant nous est commun ;
le fait de chanter, c'est être
nous, Peer Gynt et rossignol.
Que la fille dorme est juste
un bonheur d'amour suprême ;...
Approcher du bord du verre
les lèvres, sans l'effleurer... ;
tiens, mais la voici, parbleu !
Après tout, cela vaut mieux.

ANITRA, *de la tente.*

Dans la nuit le maître appelle?

PEER GYNT

Certes ; le prophète appelle.
Le chat vient de m'éveiller
par des cris aigus de chasse...

ANITRA

Non des bruits de chasse, maître ;
C'était bien pis que cela.

PEER GYNT

Quoi donc?

ANITRA

Épargne-moi !

PEER GYNT

Parle !

ANITRA

Je rougis...

PEER GYNT, *plus près.*

C'était peut-être
ce qui m'a tout échauffé
en te donnant mon opale?

ANITRA, *effrayée.*

Tu n'es pas, Trésor du monde,
tel qu'un vieil, horrible chat !

PEER GYNT

S'il s'agit d'amour, enfant,
un matou et un prophète
peuvent être assez pareils.

ANITRA

Maître, un miel de rire coule
de tes lèvres.

PEER GYNT

Jeune amie,
tu ne vois, en tant que fille,
que l'écorce des grands hommes.
J'aime à plaisanter, au fond,
et surtout en tête à tête.
Ma situation me lie
à un masque de sérieux ;
les devoirs du jour m'obligent ;
comptes et tracas que j'ai
avec tel ou tel me rendent
souvent prophète revêche ;
mais ce n'est que dans les mots...

Laissons ces niaiseries !
Tête à tête, je suis Peer...
Hé, nous chassons le prophète ;
et tu m'as ici moi-même !

(Il s'assied sous un arbre et l'attire à lui.)

Viens, Anitra ; reposons
sous l'éventail vert des palmes !
je chuchote, tu souris ;
puis nous changerons de rôles ;
souriant, j'entendrai tes lèvres
fraîches murmurer l'amour !

ANITRA, *s'étend à ses pieds.*

Ta parole est un doux chant,
bien que j'en comprenne peu.
Maître, en t'écoutant, ta fille
peut-elle acquérir une âme?

PEER GYNT

Ame, esprit clair et savoir,
tu les acquerras plus tard.
Quand à l'est sur rais de rose
sera écrit : c'est le jour,...
je t'enseignerai, ma fille ;
tu deviendras comme il faut.
Mais dans la nuit tiède et calme,
ce serait stupide, si
je voulais avec les restes
d'une sagesse élimée
faire le maître d'école...

L'âme, à bien y songer, n'est
d'ailleurs pas le principal.
C'est le cœur qui surtout compte.

ANITRA

Parle, maître ! Quand tu parles,
je vois luire des opales !

PEER GYNT

Raison poussée à l'extrême
est sottise ; lâcheté
en bouton devient, en fleur,
cruauté ; l'excès du vrai
n'est que sagesse à rebours.
Oui, enfant,... je suis menteur
comme un chien, s'il n'y a pas
sur terre des gens pleins d'âme
Qui ont grand'peine à voir clair.
J'ai connu un tel quidam,
perle de tout le troupeau ;
sur le but il s'est mépris,
dans le bruit perdait le sens...
Vois, autour de l'oasis,
le désert ! En agitant
mon turban, je peux forcer
l'océan à tout remplir.
Mais je serais une tête
de linotte, si j'allais
créer mer et territoires.
Sais-tu ce que c'est que vivre?

ANITRA

Apprends-le-moi !

PEER GYNT

C'est descendre
à pied sec le fleuve Temps,
en restant soi-même et sauf.
Je ne suis tel que je suis
qu'en ma force d'homme, chère !
Un vieil aigle perd ses plumes,
un vieux luron est branlant,
vieille femme est édentée,
vieux barbon a les mains gourdes,...
l'âme de tous devient gourde.
Être jeune ! En sultan fier
et ardent, je veux régner
non aux bords de Gyntiana
sous les palmes et les pampres,...
mais dans les fraîches pensées
virginales d'une femme...
Tu vois donc, petite fille,
pourquoi je t'ai prise en grâce,
pourquoi j'ai choisi ton cœur,
fondé là, pour ainsi dire,
mon califat essentiel.
Despote au pays d'amour !...
tu dois être toute à moi.
Je veux te fasciner, comme
l'or et les pierres précieuses.
Si nous nous quittons, la vie
est finie,... pour toi, du moins !
Je veux te savoir remplie
de moi, dans ton être entier,
sans vouloir, sans oui ni non.

Tes boucles, dons de minuit,
tous tes charmes délicieux,
tels jardins de Babylone,
inviteront le sultan.
  Aussi est-ce bon, en somme,
que tu aies le crâne vide.
Si l'on a une âme, on fait
trop attention à soi-même.
Tiens, pendant que nous y sommes,...
tu auras, ma foi, veux-tu?
un anneau à la cheville ;...
c'est le mieux pour tous les deux ;
je te tiendrai lieu d'une âme,
pour le reste,.... *statu quo*.

(Anitra ronfle.)

Elle dort ! Ce que j'ai dit
n'a-t-il que glissé sur elle?...
Non ; mon pouvoir se signale
en ce qu'elle vogue en rêve
aux flots de mes mots d'amour.

(Il se lève et dépose des bijoux sur ses genoux.)

Des broches ! D'autres encore !
Dors ! Rêve, Anitra, de Peer...
Dors ! En dormant tu couronnes
le front de ton empereur !
Une victoire fondée
sur la personne est gagnée
par Peer Gynt en cette nuit.

(Chemin de caravane. L'oasis est loin en arrière.)

PEER GYNT, *sur son cheval blanc, court dans le désert. Il tient* ANITRA *devant lui sur le pommeau de la selle.*

ANITRA

Laisse-moi ; je mords !

PEER GYNT

Ah, petite maligne !

ANITRA

Que veux-tu?

PEER GYNT

Jouer au faucon et au pigeon !
T'emporter bien loin ! Et faire des folies !

ANITRA

Oh, fi donc ! Un vieux prophète... !

PEER GYNT

Des bêtises !
Non, le prophète n'est pas vieux, petite oie !
Ceci est-il donc un signe de vieillesse?

ANITRA

Je veux rentrer ! Lâche !

PEER GYNT

Tu fais la coquette !
Rentrer ! Chez ton père ! Ce serait du beau !
Nous, oiseaux narquois, échappés de la cage,
n'irons jamais plus nous présenter à lui.
En un même endroit, ma petite, d'ailleurs,
il ne faut jamais demeurer trop longtemps.

On perd en respect ce qu'on gagne en savoir,...
surtout quand on vient en guise de prophète.
Il faut se montrer comme vision qui passe.
Il était grand temps, fichtre, de m'en aller.
Ces fils du désert sont des âmes changeantes ;...
Prières, encens, commençaient à manquer.

ANITRA

Oui, mais prophète, l'es-tu?

PEER GYNT

Ton empereur
je suis, Anitra !

(Il veut l'embrasser.)

Non, regardez-moi ça !
Comme se rengorge le petit pivert !

ANITRA

Donne-moi l'anneau que tu as à ton doigt.

PEER GYNT

Prends, chère Anitra, toute cette splendeur !

ANITRA

Ta parole est chant ! Elle a un son exquis !

PEER GYNT

Quelle joie de se savoir si bien aimé !
Je descends ! Je vais conduire le cheval
comme ton esclave !

(Il lui tend le fouet et descend.)

Oui, vois-tu, fleur charmante,
ma rose, j'irai dans le sable, geignant

tant que le soleil ne m'aura pas frappé.
Observe-le bien, Anitra, je suis jeune !
N'examine pas mes gestes de trop près.
Ça se reconnaît aux farces et aux bonds !
Si tu n'étais pas aussi lente d'esprit,
tu t'apercevrais, mon gracieux laurier rose,
que si ton amant fait des bonds,... il est jeune !

ANITRA

Mais oui, tu es jeune. As-tu encore des bagues?

PEER GYNT

N'est-ce pas? Tiens, houp ! Je saute comme un bouc !
Si j'avais ici des pampres, je voudrais
m'en couronner ! Oui, je suis jeune ! Hé, je danse !

(Il danse et chante.)

Je suis un bienheureux coq !
Pique-moi, va, ma poulette !
Hé, hop ! Laisse-moi trotter !
Je suis un bienheureux coq !

ANITRA

Prophète, tu sues ; tu vas fondre, je crains ;...
tends-moi ce poids lourd qui tinte en ta ceinture.

PEER GYNT

Quel touchant souci ! Porte à jamais la bourse ;...
quand il aime, un cœur est satisfait sans or !

(Il chante et danse de nouveau.)

Peer Gynt est un jeune fou ;...
ne sait sur quel pied danser.

Ouiche, dit Peer ;... ouiche, soit !
Peer Gynt est un jeune fou !

ANITRA

C'est un vrai plaisir quand le prophète danse !

PEER GYNT

Zut pour le prophète !... Oh, changeons nos costumes !
Allons, dévêts-toi !

ANITRA

Ta ceinture est trop large,
ton caftan trop long, et tes bas trop étroits...

PEER GYNT

Eh bien !

(Il s'agenouille.)

Mais fais-moi un violent chagrin ;...
pour les cœurs aimants il est doux de souffrir !
Lorsque nous serons à mon château, écoute...

ANITRA

A ton paradis ;... la course est-elle longue?

PEER GYNT

Un millier de lieues...

ANITRA

C'est trop loin !

PEER GYNT

Oh, écoute ;...
l'âme que je t'ai promise, tu l'auras...

ANITRA

Je te remercie ; je m'arrange sans âme.
Mais tu demandais un chagrin...

PEER GYNT, *se lève.*

Oui, corbleu !
Violent, mais court,... dans les deux ou trois jours !

ANITRA

Anitra obéit au prophète !... Adieu !

(Elle fait claquer le fouet sur ses doigts et prend son galop pour rentrer à travers le désert.)

PEER GYNT, *reste longtemps comme foudroyé.*

Alors, ça devait aussi... !

(Même endroit, une heure plus tard.)

PEER GYNT, *posément et d'un air pensif, ôte ses vêtements turcs, un par un. Finalement, il tire sa petite casquette de voyage de la poche de sa redingote, la met, et paraît de nouveau dans son costume européen.*

PEER GYNT, *jetant loin de lui le turban.*

Là, voilà le Turc, et moi, je suis ici !...
Le genre païen n'est fichtre bon à rien.
C'était, par bonheur, affaire de costume,
et non pas taillé dans la chair, comme on dit.
Qu'allais-je faire, aussi, sur cette galère?
En somme, le mieux est de vivre en chrétien,
rejeter l'orgueil des oripeaux de paon,
régler son action d'après loi et morale,
être bien soi-même, et avoir pour finir
discours sur sa tombe et couronne au cercueil.

(Il fait quelques pas.)

La petite garce ;... elle était à deux doigts,
même bien en train de me tourner la tête.

Je veux être un trold, si j'arrive à comprendre
ce qui a bien pu m'emballer à ce point.
C'est fini ; tant mieux ! Si la farce, un instant,
s'était prolongée, je devenais grotesque...
Je me suis trompé. Oui ;... mais je m'en console,
l'erreur étant due à la position fausse.
La chute n'est pas celle de la personne.
A vrai dire, c'est cette vie de prophète,
si bien dénuée du sel d'activité,
qui par des fumées de faux goût s'est vengée.
Un mauvais métier que celui de prophète !
On va, par état, comme dans un brouillard ;
en tant que prophète, on est mat tout de suite,
si bien éveillé et sobre que l'on soit.
J'ai d'ailleurs rempli ma fonction, justement
parce que j'offrais mon hommage à cette oie.
Mais tout de même...

(Il éclate de rire.)

Hum, imagine-t-on ça?
Vouloir arrêter le temps par sauts et danses !
Vouloir vaincre le courant en frétillant !
Jouer sur le luth, cajoler, soupirer,
et finir en coq,... qui se laisse plumer.
C'est, pour un prophète, une folle conduite...
Oui ; plumé !... Pfuh ! Oui, je le suis gravement !
Enfin,... j'ai, bien entendu, quelques réserves ;
un peu dans ma poche, un peu en Amérique ;
je n'en suis donc pas à errer comme un gueux...
Cet état moyen est au fond préférable.
Je ne dépends pas de cocher ou cheval ;

je n'ai pas l'ennui des colis et voitures ;
bref, je suis maître de la situation...
Quelle voie choisir? Beaucoup me sont ouvertes ;
et l'on voit au choix qui est sage ou nigaud.
Ma vie de commerce est un chapitre clos ;
et mes jeux d'amour sont une veste usée.
Retour en arrière est peu selon mon goût.
« Avance ou recule, et c'est même distance ;
entre ou sors, et c'est toujours aussi étroit »,...
on lit ça, je crois, dans un habile ouvrage...
Alors, du nouveau ; de plus nobles exploits ;
un but digne d'y consacrer mon argent.
Sans en rien cacher, si j'écrivais ma vie,...
un guide utile, bon pour l'imitation?
Ou bien, attendez... ! J'ai tout le temps qu'il faut ;...
si j'étudiais, en voyageur savant,
la férocité des époques passées?
Eh oui, vraiment, ça, c'est un sujet pour moi !
Enfant, je lisais les histoires déjà,
et j'ai cultivé cette science ensuite...
Je suivrai la race humaine sur sa route !
Voguant, tel un brin, sur le cours de l'histoire,
je vais la revivre comme dans un rêve,...
voir les grands combats des héros pour le bien,
mais en sûreté, en simple spectateur,...
voir les penseurs tomber, les martyrs saigner,
voir la fondation des empires, leur chute,...
voir germer de riens les époques du monde ;
bref, j'écumerai la crème de l'histoire...
Il me faut avoir un livre de Becker,
et tout mon voyage, autant que je pourrai,

sera poursuivi chronologiquement...
J'avoue n'avoir pas des notions très solides,
et l'histoire a des rouages compliqués ;...
mais, pfuh, plus le point de départ est médiocre,
plus le résultat peut être original...
Et ça fait du bien de se donner un but,
et de le mener à bout, sans barguigner !

(Doucement ému.)

Rompre les liens, de tous côtés, qui nous
tiennent attachés au pays, aux amis,...
dans les airs faire sauter tout son trésor,...
et dire bonsoir à son bonheur d'amour,...
le tout, pour trouver le mystère du vrai,...

(Il essuie une larme.)

c'est la marque d'un authentique chercheur !...
Je me sens heureux prodigieusement.
L'énigme de mon destin est résolue.
Il ne reste plus qu'à tenir contre tout !
On peut m'excuser si je dresse la tête
et me sens moi-même, en tant qu'homme Peer Gynt,
dit aussi empereur de la vie humaine...
Je veux posséder la Somme du passé ;
ne jamais user les chemins des vivants ;...
Le temps présent ne vaut pas une semelle ;
l'action des hommes est sans moelle ni foi ;
leur esprit est sans élan, leurs faits, sans poids ;...

(Il hausse les épaules.)

et les femmes, oh... c'est une triste espèce !

(Il s'en va.)

(Jour d'été. Haut dans le nord. Une cabane dans la grande forêt. Porte ouverte avec une grande serrure de bois. Cornes de renne au-dessus de la porte. Un troupeau de chèvres près du mur.)

Une femme d'âge moyen, blonde et jolie, file dehors au soleil.

LA FEMME, *jette un coup d'œil sur le chemin et chante.*

Hiver et printemps peut-être passeront,
et l'été suivant, et l'année tout entière ;
tu viendras un jour, pourtant, j'en suis bien sûre ;
et je t'attendrai, car je te l'ai promis.

(Elle appelle les chèvres, file et chante de nouveau.)

Dieu te vienne en aide où que tu sois au monde !
Dieu te donne joie, si tu es à ses pieds !
Jusqu'à ton retour, ici je t'attendrai ;
si tu es là-haut, mon ami, attends-moi !

(En Égypte. L'aube point. La statue de Memnon se dresse dans le sable.)

PEER GYNT, *arrive à pied et regarde un moment autour de lui.*

PEER GYNT

L'endroit convient bien à ouvrir ma tournée...
Or, me voilà donc Égyptien, pour changer ;
mais Égyptien en vertu du moi gyntien.
Ensuite, ma route ira en Assyrie.
Monter d'abord à la naissance du monde
ne pourrait conduire qu'à la perdition ;...
je veux éviter l'histoire de la Bible ;
j'en verrai toujours la trace temporelle,

et y regarder, comme on dit, dans les coins,
n'est pas mon projet ni dans mes aptitudes.

(Il s'assied sur une pierre.)

Maintenant, je vais me reposer ici ;
j'attendrai de pied ferme que la statue
ait fini son chant matinal ordinaire.
Je déjeune, et puis gravis la pyramide ;
puis, si j'ai le temps, j'étudie l'intérieur.
Ensuite, par terre autour de la mer Rouge,
je pourrai trouver peut-être le tombeau
du roi Putiphar... Et je suis Asiatique.
Je recherche à Babylone les fameux
jardins suspendus et les prostituées,...
bref, les vraies traces de civilisation.
Et d'un saut j'arrive aux murailles de Troie.
Puis, la voie de mer mène directement
à la vieille Athènes, ville magnifique ;...
là, j'irai visiter pierre à pierre jusqu'au
défilé qu'a défendu Léonidas ; ...
je veux être au fait des meilleurs philosophes,
trouver la prison où Socrate mourut... ;
non, parbleu, c'est vrai ;... maintenant, c'est la guerre... !
Il faut à plus tard remettre l'hellénisme.

(Il regarde sa montre.)

Non, c'est agaçant qu'il faille tant de temps
au soleil pour se lever. Je suis pressé.
Et après, de Troie... ; c'est là que j'en étais...

(Il se lève et écoute.)

Quel est ce murmure étrange qui s'élève?...

(Lever du soleil.)

LA STATUE DE MEMNON, *chante.*

Des cendres du demi-dieu montent, rajeunissants,
des oiseaux qui chantent.
Zeus, dieu qui sait tout,
les créa lutteurs.
Hibous de sagesse,
Où dorment-ils mes oiseaux?
Tu meurs, si tu ne devines
l'énigme du chant.

PEER GYNT

Vraiment,... la statue, il me semble, a émis
un son ! C'était là musique du passé.
La voix de la pierre a monté et baissé...
J'en prends note afin que les savants voient ça.

(Il note sur son calepin.)

« Chant de la statue. Entendu nettement,
mais ai peu compris les paroles du chant.
C'est, évidemment, illusion des sens.
Aujourd'hui, nulle autre observation notable. »

(Il va plus loin.)

(Près du village de Gizeh. Le grand sphinx taillé dans le roc. Au loin les flèches et minarets du Caire.)

PEER GYNT, *arrive; il contemple le sphinx avec attention; tantôt avec son binocle, tantôt en abritant ses yeux de sa main.*

PEER GYNT

Où donc ai-je vu déjà je ne sais quoi
d'oublié, pareil à cet épouvantail?

Car je l'ai bien vu,... soit au sud, soit au nord.
Était-ce quelqu'un? Et qui était-ce, alors?
Memnon, lui, l'idée m'est venue après coup,
ressemblait aux vieux de Dovre, comme on dit,
tel qu'il était là, tout raide et empoté,
le derrière assis sur les fûts de colonne.
Mais cet animal d'étrange croisement,
cet enfant bâtard, femme et lion ensemble,...
l'ai-je rencontré de même dans un conte?
Ou rappelle-t-il un souvenir réel?
Dans un conte? Hé oui, le bougre me revient !
C'est le Courbe, lui, que j'ai frappé au crâne,...
oui, du moins, en rêve,... car j'avais la fièvre...

(Il s'approche.)

Il a mêmes yeux ; et les lèvres pareilles !...
pas si indolent ; et un peu plus malin ;
mais le même, en somme, pour tout l'essentiel...
Ah, Courbe, vraiment ; tu es tel qu'un lion,
quand on t'aperçoit de dos et en plein jour !
Es-tu toujours fort pour l'énigme? Essayons.
Nous verrons si tu réponds toujours de même !

(Il crie au Sphinx.)

Hé, Courbe, qui es-tu?

UNE VOIX, *derrière le Sphinx.*

Ach, Sfinx, wer bist du?

PEER GYNT

Quoi ! L'écho parle en allemand dur ! Bizarre !

LA VOIX

Wer bist du?

PEER GYNT

Il parle couramment la langue !
Cette observation est nouvelle et de moi.

(Il note sur son calepin.)

« Écho allemand. Dialecte de Berlin. »

(Begriffenfeldt s'avance de derrière le Sphinx.)

BEGRIFFENFELDT

Un homme !

PEER GYNT

Ah ; c'est donc celui-là qui parlait.

(Écrit de nouveau.)

« Parvenu plus tard à d'autres résultats. »

BEGRIFFENFELDT, *avec toutes sortes de gestes désordonnés.*

Monsieur, excusez... ! Une question vitale... !
Pourquoi venez-vous ici juste aujourd'hui?

PEER GYNT

Pour une visite à un ami d'enfance.

BEGRIFFENFELDT

Quoi? Le Sphinx...?

PEER GYNT, *fait signe que oui.*

Je l'ai connu en ma jeunesse.

BEGRIFFENFELDT

Chic !... Et ça, après la nuit que j'ai passée !
Je sens mon front battre à le faire éclater !
Vous le connaissez? Parlez ! Pouvez-vous dire
ce qu'il est?

PEER GYNT

Lui? Hé oui, je le sais très bien.
Il est lui-même.

BEGRIFFENFELD, *sautant.*

Ha, l'énigme de la vie
jaillie à ma vue comme un éclair !... C'est sûr
qu'il est lui-même?

PEER GYNT

Oui, c'est ce qu'il dit, du moins.

BEGRIFFENFELDT

Lui-même ! L'heure du cataclysme est proche !

(Il ôte son chapeau.)

Votre nom, monsieur !

PEER GYNT

Peer Gynt à mon baptême.

BEGRIFFENFELDT, *avec une paisible admiration.*

Peer Gynt ! Une allégorie ! C'était probable...
Peer Gynt? Le sens est : l'inconnu,... ce qui vient,
et dont la venue m'a été révélée...

PEER GYNT

Non, vraiment? Et vous êtes venu chercher...?

BEGRIFFENFELD

Peer Gynt ! Très profond ! Mystérieux ! Aigu !
Chaque mot est une doctrine sans fond !
Qu'êtes-vous?

PEER GYNT, *modeste.*

Toujours j'ai voulu tenter d'être
moi-même. D'ailleurs, voici mon passeport.

BEGRIFFENFELDT

Encore le mot mystérieux au fond !

(Il lui saisit le poignet.)

Au Caire ! L'empereur des interprètes est trouvé !

PEER GYNT

Empereur?

BEGRIFFENFELDT

Venez !

PEER GYNT

Suis-je vraiment connu...?

BEGRIFFENFELDT, *en l'entraînant avec lui.*

Empereur des interprètes... sur la base du moi !

(Au Caire. Une grande cour entourée de hauts murs et bâtiments. Fenêtres grillées. Cages de fer.)

Trois gardiens dans la cour. Un quatrième arrive.

CELUI QUI ARRIVE

Schafmann, dis-moi donc, où est le directeur?

UN GARDIEN

Parti ce matin en voiture avant l'aube

LE PREMIER

Je crois qu'il lui est arrivé quelque histoire ; car cette nuit...

UN AUTRE

Chut ; tiens, il est à la porte !

(Begriffenfeldt introduit Peer Gynt, ferme la porte à clef, et met la clef dans sa poche.)

PEER GYNT, *à part.*

C'est vraiment un homme extrêmement doué ;
ma raison atteint rarement ce qu'il dit.

(Il regarde autour de lui.)

Alors, c'est ici qu'est le club des savants?

BEGRIFFENFELDT

Vous les trouverez ici, tous tant qu'ils sont !...
car c'est l'assemblée des septante interprètes,
accrue récemment de cent soixante membres.

(Il appelle les gardiens.)

Mikkel, Schlingelberg, Schafman, Fuchs,... dans les cages !

LES GARDIENS

Nous !

BEGRIFFENFELDT

Qui d'autre, donc? Allons, et vite ! Entrez !
Quand le monde tourne et gronde, nous grondons aussi.

(Il les oblige à entrer dans une cage.)

Il est arrivé ce matin, le grand Peer ;...
vous devinerez le reste,... ça suffit.

(Il ferme la porte et jette la clef dans un puits.)

PEER GYNT

Mais, mon cher monsieur, docteur et directeur...?

BEGRIFFENFELDT

Pas plus l'un que l'autre ! Avant, oui, je l'étais...
Monsieur Peer, vous tairez-vous? J'ai besoin de m'ouvrir...

PEER GYNT, *avec une agitation croissante.*

Qu'y a-t-il?

BEGRIFFENFELDT

Promettez de ne pas trembler.

PEER GYNT

Je vais essayer...

BEGRIFFENFELDT, *l'attire dans un coin et chuchote.*

La raison absolue
a trépassé, morte à onze heures ce soir.

PEER GYNT

Dieu m'assiste !

BEGRIFFENFELDT

Oui, c'est tout à fait déplorable.
Et c'est, voyez-vous, doublement ennuyeux
dans ma position ; car, jusqu'à ce moment,
l'établissement passait pour un asile
de fous.

PEER GYNT

Asile de fous !

BEGRIFFENFELDT

Pas maintenant,
comprenez-moi bien !

PEER GYNT, *pâle et à voix basse.*

Je vois ce qu'est l'endroit !
Et cet homme est fou ;... et on ne le sait pas !

(Il s'éloigne de lui.)

BEGRIFFENFELDT, *le suit.*

J'espère, d'ailleurs, que vous avez compris?
Dire qu'elle est morte est façon de parler.

Elle est hors de soi, et sortie de sa peau
comme le renard de mon compatriote
Münchhausen.

PEER GYNT

Pardon...

BEGRIFFENFELDT, *le retient.*

Non, c'est comme une anguille ;...
pas comme un renard. Une épingle dans l'œil ;...
sur le mur elle gigote...

PEER GYNT

Où me sauver !

BEGRIFFENFELDT

Le cou incisé,... flip, la peau à l'envers !

PERE GYNT

Tout à fait toqué ! pas un grain de raison !

BEGRIFFENFELDT

Il devient très clair, et l'on ne peut cacher
qu'étant hors de soi elle va entraîner
un renversement de tout, universel.
Les individus dits jusqu'ici déments
sont depuis ce soir, à onze heures, normaux,
conformes à la raison, façon nouvelle.
Et si l'on entend correctement la chose,
il est clair que, depuis cette heure, les sages
prétendus ont commencé à divaguer.

PEER GYNT

Vous avez parlé d'heure ; j'ai peu de temps,..

BEGRIFFENFELDT

De temps? Vous avez alerté ma pensée!

(Il ouvre une porte et crie.)

Sortez tous! Les temps futurs sont proclamés!
La raison est morte. Hourra, vive Peer Gynt!

PEER GYNT

Non, voyons, mon cher!...

(Les fous entrent peu à peu dans la cour.)

BEGRIFFENFELDT

Bonjour! Comparaissez,
et saluez l'aube de la délivrance!
Votre empereur est venu!

PEER GYNT

Empereur?

BEGRIFFENFELDT

Certes!

PEER GYNT

L'honneur est si grand, dépasse tellement...

BEGRIFFENFELDT

Ah, il ne faut pas de fausse modestie
en un tel moment.

PEER GYNT

Mais un délai, du moins...!
Je suis hors d'état,... tout à fait abruti!

BEGRIFFENFELDT

Un homme qui a compris les mots du Sphinx?
Qui est lui-même?

PEER GYNT

Oui, c'est justement le hic.
Je suis bien moi-même en tout, absolument ;
mais si je comprends, il s'agissait ici
d'être dépouillé de soi, pour ainsi dire.

BEFRIFFENFELDT

Dépouillé? Non pas ; c'est une grave erreur !
Chacun est ici diantrement soi-même ;
on y est soi-même et rien d'autre jamais ;...
en tant que soi-même, on vogue à toutes voiles.
Chacun se renferme en le tonneau du moi,
il se plonge à plein dans le ferment du moi,
avec le bondon du moi il bouche fortement,
et gonfle le bois dans la source du moi.
Nul, pour les douleurs des autres, n'a de larmes ;
nul n'a d'intuition pour les idées des autres.
Nous-mêmes,... par ton et pensée nous le sommes,
nous-mêmes, jusqu'au dernier bout du tremplin,...
donc, s'il faut un trône avec un empereur,
manifestement, c'est vous qui êtes l'homme.

PEER GYNT

Le diable, plutôt... !

BEGRIFFENFELDT

Ne vous démontez pas ;
presque tout au monde, au début, est nouveau.
« Soi-même » ;... venez ; vous verrez un exemple ;
n'importe lequel ; je vais prendre au hasard...

(A un personnage sombre.)

Bonjour, Huhu. Hé, circules-tu toujours,
mon garçon, avec le sceau de l'affliction?

HUHU

Hé, parbleu, quand les gens se meurent
incompris de père en fils.

(A Peer Gynt.)

Étranger, veux-tu m'entendre?

PEER GYNT, *s'incline.*

Certes !

HUHU

Prête-moi l'oreille...
Loin à l'est, en large cercle,
sont les côtes malabares.
Portugais et Hollandais
y répandent la culture.
Il s'y trouve aussi en foule
d'authentiques Malabares.
Ces gens ont brouillé la langue ;...
ils sont maîtres du pays...
Mais aux temps passés anciens,
y régnait l'orang-outang.
Il était seigneur des bois,
libre d'y babouiner.
Tel que fait par la nature,
il bâillait et grimaçait.
Sans se gêner il criait
comme maître en son domaine...
Hélas, le joug étranger
est venu gâter la langue

de la forêt primitive.
Une nuit de quatre siècles
sur le singe a pesé lourd ;
on sait que des nuits si longues
affaiblissent les ruraux...
Plus de son antique au bois ;
les grognements se sont tus ;
on peut peindre sa pensée
seulement par la parole .
Pour tous quelle sujétion !
Portugais et Hollandais,
race mêlée, Malabares,
tous en aussi mauvais point.
J'ai lutté pour notre idiome
des grands bois anciens, le vrai,...
essayé de ranimer
ce cadavre, soutenu
que le peuple a droit au cri,...
j'ai crié aussi moi-même,
et par les chants populaires
montré qu'on en a besoin...
Mais mon zèle est peu prisé...
Tu comprends, je crois, ma peine,
Tu m'as écouté, merci ;...
si tu as un conseil, parle !

PEER GYNT, *à part.*

Quand les loups sortent, dit-on,
il faut hurler avec eux.

(Haut.)

Cher, je crois me souvenir
qu'aux forêts du Maroc vivent

des tribus d'orangs-outangs
sans chanteur ni interprète ;...
leur accent est malabare !...
belle langue, un vrai modèle...
D'autres grands ont émigré
pour le bien de leur pays...

HUHU

Tu m'as écouté, merci ;...
comme tu dis, je ferai.

(Avec un grand geste.)

L'est a proscrit son chanteur !
L'ouest a des orangs-outangs !

(Il s'en va.)

BEGRIFFENFELDT

Eh bien, était-il lui-même? Hein? Il me semble.
Il est plein de son affaire, et de rien d'autre.
Et il est lui-même en tout ce qui l'occupe,...
lui-même en vertu de son oubli de soi.
Mais venez, je vais vous en montrer un autre,
maintenant non moins conforme à la raison.

(A un fellah qui porte une momie sur son dos.)

Roi Apis, comment ça va, noble seigneur?

LE FELLAH, *d'un air égaré, à Peer Gynt.*

Est-ce moi, le roi Apis?

PEER GYNT, *se recule derrière le docteur.*

A mon regret,
je dois avouer que je suis mal au fait ;
mais je crois, à en juger d'après le ton...

LE FELLAH

Voilà que tu mens aussi.

BEGRIFFENFELDT

Que Votre Altesse
nous mette au courant.

LE FELLAH

Je vais vous conter ça.

(Il se tourne vers Peer Gynt.)

Vois-tu celui que porte mon dos?
Le roi Apis a été son nom.
Mais aujourd'hui son nom est momie,
de plus, il est absolument mort.
Il a bâti les trois pyramides,
il a aussi taillé le grand Sphinx,
et bataillé, le docteur l'a dit,
contre le Turc à n'en plus finir.
Et c'est pourquoi dans l'Égypte entière
il a reçu des honneurs divins,
et on lui a élevé des temples
où il est figuré en taureau...
Mais c'est moi qui suis ce roi Apis,
je le perçois clair comme le jour,
et si toi, tu ne le comprends pas,
tu ne vas pas tarder à comprendre.
Le roi Apis, étant à la chasse,
descendit de cheval un moment,
et pour s'isoler, vint à entrer
sur le domaine de mon aïeul.

Or ce champ qu'a fumé le roi,
je fus nourri du blé qu'il donna ;
et s'il faut encore d'autres preuves,
j'ai aussi les cornes invisibles.
N'est-ce pas à se faire damner,
que nul ne respecte mon pouvoir !
Par ma naissance, oui, je suis Apis,
mais fellah dans l'estime des autres.
Si tu peux, dis ce que je dois faire,
et conseille-moi sans imposture ;...
ce dont il s'agit, c'est devenir
tout pareil au roi Apis le grand.

PEER GYNT

Il faut donc bâtir des pyramides,
et aussi tailler un plus grand Sphinx,
batailler, comme a dit le docteur,
contre le Turc à n'en plus finir.

LE FELLAH

Ah oui, voilà de belles paroles !
Moi, un fellah ! Un pou affamé !
J'ai bien assez de peine à défendre
ma hutte contre rats et souris.
Allez-vous-en, l'homme, et trouvez mieux,
un moyen d'être grand et tranquille,
et de plus, semblable tout à fait
au roi Apis derrière mon dos !

PEER GYNT

Et si Votre Altesse allait se pendre,
et après, dans le sein de la terre,

bien étendue au fond du cercueil,
se tenir comme absolument morte?

LE FELLAH

C'est cela ! Ma vie pour une corde !
Au gibet de tout cœur !... Au début
il y aura quelque différence,
mais le temps la fera disparaître.

(Il remonte et se prépare à se pendre.)

BEGRIFFENFELDT

Personnalité, celui-là, monsieur Peer ;...
et il a de la méthode...

PEER GYNT

Oui, oui, je vois... ;
Mais c'est qu'il se pend vraiment ! Dieu nous assiste !
J'en suis tout saisi ;... et mes idées se brouillent !

BEGRIFFENFELDT

C'est la transition ; l'effet n'en est pas long.

PEER GYNT

Transition? Vers quoi? Pardon,... il faut que j'aille...

BEGRIFFENFELDT, *le retient.*

Vous êtes fou?

PEER GYNT

Pas encore... Fou? Non, certes !

(Vacarme. Le ministre Hussejn se fraye un chemin à travers la foule.)

HUSSEJN

On m'a dit qu'un empereur vient d'arriver.

(A Peer Gynt.)

C'est vous?

PEER GYNT, *découragé.*

Oui, le fait paraît bien établi !

HUSSEJN

Bien... Et vous avez des notes à répondre?

PEER GYNT, *s'arrache les cheveux.*

Allons, ça va bien ;... même, de mieux en mieux.

HUSSEJN

Aurai-je l'honneur d'être trempé, peut-être?

(Il s'incline profondément.)

Je suis une plume.

PERR GYNT, *s'incline encore plus profondément.*

Et moi, évidemment,
un impérial parchemin gribouillé.

HUSSEJN

Mon histoire, en bref, Seigneur, est celle-ci :
je passe pour un sablier, et suis plume.

PEER GYNT

Mon histoire en bref, la voici, monsieur Plume :
je suis un papier où l'on n'écrit jamais.

HUSSEJN

A quoi je suis bon, les gens s'en doutent peu ;
avec moi, ils veulent tous verser du sable !

PEER GYNT

Je fus livre à fermoir aux mains d'une femme ;
sage et fou,... pareille faute d'impression !

HUSSEJN

Songez combien c'est déprimant ; être plume
sans jamais goûter la lame d'un canif !

PEER GYNT, *saute en l'air.*

Songez donc : être renne ; sauter de haut ;...
et tomber toujours,... sans retrouver le sol !

HUSSEJN

Un canif ! Je suis émoussé ; qu'on me taille !
Le monde périt, si je ne suis taillé !

PEER GYNT

C'est fâcheux. Comme tout ce qu'on fait soi-même,
Dieu avait trouvé ce monde si bien fait.

BEGRIFFENFELDT

Voici un canif !

HUSSEJN, *s'en empare.*

Comme je prendrai l'encre !
Quelle joie de se couper !

(Il se tranche le cou.)

BEGRIFFENFELDT, *s'écarte.*

Ne crachez pas.

PEER GYNT, *avec une émotion croissante.*

Tenez-le ! Tenez !

HUSSEJN

Me tenir ! C'est le mot !
Tenez la plume ! Le papier sur la table !

(Il tombe.)

Je suis mort. N'oubliez pas le post-scriptum :
Vécut et mourut comme plume qu'on tient !

PEER GYNT, *dont la tête tourne.*

Qu'est-ce qui... Que suis-je? Ah, Dieu..., oh, tenez bon !
Je suis ce que tu voudras, tout,... Turc, pécheur,
trold des fjelds... ; mais j'ai reçu un choc ;... à l'aide !

(Il crie.)

Ton nom ne me revient pas sur le moment ;...
viens à mon secours,... tuteur de tous les fous !

(Il s'affaisse, évanoui.)

BEGRIFFENFELDT, *une couronne de paille à la main, fait un bond, et s'assied à califourchon sur lui.*

Ha, voyez comme il frétille dans la boue ;...
c'est l'oubli de soi... ! Le voilà couronné !

(Il lui met la couronne et s'écrie.)

Hourra ! Vive, vive l'empereur du moi !

SCHAFMANN, *dans la cage.*

Es lebe hoch der grosse Peer!

ACTE V

(A bord d'un bateau dans la mer du Nord près de la côte norvégienne. Le soleil baisse. Temps orageux.)

PEER GYNT, *vieil homme vigoureux, cheveux et barbe blanchis, est à l'arrière sur la dunette. Il est vêtu à demi comme un marin, en veston et hautes bottes. Ce costume est un peu usé et râpé; lui-même a le teint hâlé et une expression assez dure. Le capitaine du navire se tient près de la roue du gouvernail à côté du timonier. L'équipage est à l'avant*

PEER GYNT, *les bras appuyés sur le plat-bord, a les yeux fixés sur la terre.*

C'est le Hallingskarv en costume d'hiver ;...
le vieux fait le fier dans la splendeur du soir.
Le glacier, son frère, est derrière de biais ;
et il a toujours son vert manteau de glace.
Quant au Folgefond, c'est une demoiselle
charmante, étendue dans son lit de pur lin.
Hé, vous, les vieux gars, ne faites pas les fous !
Ne bougez de là, vous, les pics du Roc gris.

LE CAPITAINE, *crie en avant.*

La lanterne ici... deux hommes à la barre !

PEER GYNT

La brise fraîchit.

LE CAPITAINE

Tempête cette nuit.

PEER GYNT

Peut-on, de la mer, deviner les Rondanes?

LE CAPITAINE

Non, bien entendu ;... c'est derrière la crête.

PEER GYNT

Ou bien Blaahö?

LE CAPITAINE

Non ; mais du haut du gréement,
on peut, par temps clair, voir le pic de Galdhö.

PEER GYNT

Où est le Haartejg?

LE CAPITAINE, *indique une direction.*

C'est à peu près par là.

PEER GYNT

C'est bien ça.

LE CAPITAINE

Vous vous y retrouvez, ce semble.

PEER GYNT

J'ai passé ici en quittant le pays ;
et la lie reste le plus, dit le proverbe.

(Il crache et regarde la côte.)

Oh, là, dans ces creux bleuissants et ces gorges,...
que le val du fjeld, étroit fossé, est sombre,...

et c'est tout en bas, au long du fjord ouvert,...
oui, c'est là que les hommes habitent.

(Il regarde le capitaine.)

Les maisons sont clairsemées dans ce pays.

LE CAPITAINE

Oui ; de l'une à l'autre la distance est grande.

PEER GYNT

Arriverons-nous avant l'aube?

LE CAPITAINE

A peu près,
si la nuit, du moins, ne devient pas trop rude.

PEER GYNT

Le ciel est chargé à l'ouest.

LE CAPITAINE

Oui.

PEER GYNT

A propos,...
rappelez-moi donc, quand nous ferons nos comptes,...
c'est mon intention, comme on dit, d'être large
avec l'équipage...

LE CAPITAINE

Oui, merci !

PEER GYNT

Oh, c'est peu.
J'ai creusé, trouvé de l'or, que j'ai perdu ;...
le destin et moi nous accordons fort mal.

Ce que je possède à bord, vous le savez.
C'est le résidu ;... le diable a pris le reste.

LE CAPITAINE

C'est plus qu'il n'en faut pour que les gens, chez nous,
vous considèrent.

PEER GYNT

Je n'ai pas de famille.
Personne n'attend le vilain oiseau riche...
Bah, j'évite au moins la cohue sur le quai !

LE CAPITAINE

Voilà le gros temps.

PEER GYNT

Oui, rappelez-vous donc,...
si quelqu'un des gens est vraiment besogneux,
je n'irai pas trop regarder à l'argent...

LE CAPITAINE

C'est bien, ça. Ils sont fort pauvres, la plupart ;
tous ont une femme et des enfants chez eux.
Ils s'en tirent mal, s'ils n'ont rien que la paye ;
mais s'ils rapportent quelque monnaie de plus,
ils n'oublieront pas la joie de leur retour.

PEER GYNT

Que dites-vous là? Ils ont femme et enfants?
Sont-ils mariés?

LE CAPITAINE

Mariés? Mais oui, tous.
Mais le cuisinier est le plus misérable ;
la sinistre faim est chez lui à demeure.

PEER GYNT

Mariés? Quelqu'un est chez eux, les attend?
Est content de les voir arriver? Hein?

LE CAPITAINE

Oui,...
en pauvres gens.

PEER GYNT

Et s'ils arrivent un soir,
que se passe-t-il?

LE CAPITAINE

Pour une fois, la femme
sert un bon morceau, je pense...

PEER GYNT

A la chandelle?

LE CAPITAINE

Il se peut qu'on en ait deux. Et puis la goutte.

PEER GYNT

Et ils sont contents? Ils ont du feu dans l'âtre?
Les enfants sont là, près d'eux? C'est un vacarme,
aucun d'eux n'écoute l'autre jusqu'au bout,...
tellement leur joie est grande...?

LE CAPITAINE

Oui, ça se peut.
C'est pourquoi c'était si bien, cette promesse
d'ajouter un peu...

PEER GYNT, *frappe le plat-bord.*

Non, je n'en fais rien, certes!
Me croyez-vous fou? Pensez-vous que je vais
gaspiller l'argent pour les enfants des autres?

J'ai dû trimer dur pour gagner ce que j'ai !
Et le vieux Peer Gynt, personne ne l'attend.

LE CAPITAINE

Bien ; à votre aise ; votre argent est à vous.

PEER GYNT

C'est cela ; il est à moi et à nul autre.
Mon compte, aussitôt que vous serez à l'ancre !
Depuis Panama, mon billet de salon.
Et de l'eau-de-vie aux gens, pas davantage.
Si je donne plus, traitez-moi de menteur !

LE CAPITAINE

Je vous dois quittance et non pas des injures ;...
Mais excusez-moi ; le vent tourne à l'orage.

(Il s'éloigne sur le pont; l'obscurité se fait; on allume dans la cabine; la houle augmente. Brouillard et nuages lourds.)

PEER GYNT

Avoir sa maison toute pleine d'enfants ;...
résider comme une joie dans les esprits ;...
où qu'on aille, être suivi par la pensée... !
Qui donc penserait à moi? Jamais personne...
Chandelle allumée? J'éteindrai la chandelle.
Il faut un moyen... ! Je vais les enivrer ;...
ces gredins vont tous descendre ivres à terre.
Saouls ils paraîtront devant femme et enfants !
Jurant et frappant la table avec fracas,
ils affoleront ceux qui les attendaient !

La femme criera et fuira la maison,...
prendra les enfants ! Toute la joie à bas !

(Le bateau est fortement à la bande; Peer Gynt chancelle et a peine à rester debout.)

Hé, voilà qui peut compter, comme roulis.
La mer trime comme si on la payait ;...
c'est bien elle encore, ici, près des canaux ;...
le flot en travers, inégal et oblique...

(Il écoute.)

Qu'est-ce que ce bruit ?

L'HOMME DE QUART, *à l'avant.*

Épave sous le vent !

LE CAPITAINE, *au milieu du bateau, donne des ordres.*

La barre tribord presque ! Au plus près du vent !

LE SECOND

Des gens sur l'épave ?

L'HOMME DE QUART

J'en aperçois trois !

PEER GYNT

Descendez la yole...

LE CAPITAINE

Elle était déjà pleine.

(Il va vers l'avant.)

PEER GYNT

Qu'importe ?

(A des hommes de l'équipage.)

Au secours, si vous êtes des hommes !
Vous pouvez bien vous mouiller un peu, que diable !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Ça ne se peut pas par une mer pareille.

PEER GYNT

Ils crient de nouveau ! Voyez, le vent s'apaise...
Cuisinier, veux-tu ? Dépêche ! Je paierai...

LE CUISINIER

Non, pas même si vous me donniez vingt livres...

PEER GYNT

Chiens ! Poules mouillées ! Pouvez-vous oublier
qu'ils ont, ces gens-là, femme et enfants chez eux ?
On les y attend...

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Il faut de la patience

LE CAPITAINE

Gare au coup de mer !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

L'épave est retournée.

PEER GYNT

Quel calme soudain... ?

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

S'ils étaient mariés,
Il vient d'être fait trois veuves toutes neuves.

(La tempête augmente. Peer Gynt va vers l'arrière.)

PEER GYNT

On ne trouve plus de foi parmi les hommes,...
plus de christianisme, ainsi qu'il est écrit ;...

ils font peu de bien, ils prient encore moins,
et n'ont nul respect pour les hautes puissances...
Par un temps pareil, Dieu est plein de péril.
Ces brutes devraient se méfier, car il est
risqué de jouer avec des éléphants ;...
et sans masque ils vont se brouiller avec lui !
Je suis sans péché, moi ; je peux démontrer
que j'étais prêt à sacrifier mon argent.
Mais pour quel profit?... Il y a le proverbe :
Paix de la conscience est un doux oreiller.
Oui, c'est bon peut-être à terre, mais à bord,
ne vaut pas même une prise de tabac,
quand un honnête homme est parmi la racaille.
En mer, on ne peut jamais être soi-même ;
de la cale au pont il faut suivre les autres ;
et si l'heure sonne où la vindicte frappe
le cuisinier et le maître d'équipage,
je suis sûrement balayé avec tous ;...
l'intérêt particulier n'existe pas...
On n'est rien de plus que saucisse à Noël...
Et ma faute, c'est d'avoir été trop doux.
Je n'ai recueilli en tout qu'ingratitude.
Plus jeune, je crois que je ferais peau neuve,
pour prendre, un moment, la partie de la basse.
Il est temps encore ! On saura, au canton,
que Peer a grandi au delà des mers !
Par moyens droits ou tors, je reprends la ferme ;...
elle est rebâtie, brille comme un château.
Mais il n'est permis à personne d'entrer !
On peut tripoter son bonnet à la porte ;...
mendier, supplier,... libre aux gens de le faire ;

mais nul n'obtiendra un skilling de mon bien ;...
si j'ai dû hurler sous le fouet du sort,
il s'en trouve bien que je pourrai rosser...

LE PASSAGER ÉTRANGER, *est debout dans l'ombre à côté de Peer Gynt, et salue aimablement.*

Bonsoir !

PEER GYNT

Bonsoir ! Hé, comment...? Qui êtes-vous?

LE PASSAGER

Passager avec vous, à votre service.

PEER GYNT

Vraiment? Je croyais être seul passager.

LE PASSAGER

Croyance erronée, maintenant écartée.

PEER GYNT

C'est assez curieux, que ce soir seulement
je vous voie...

LE PASSAGER

Je ne sors pas dans la journée.

PEER GYNT

Indisposé? Vous êtes blanc comme linge...

LE PASSAGER

Du tout, merci,... je me sens tout à fait bien.

PEER GYNT

C'est un fort orage.

LE PASSAGER

Oui, superbe, monsieur.

PEER GYNT

Superbe?

LE PASSAGER

La mer monte à hauteur de toit.
Ah, c'est à donner vraiment la chair de poule !
Songez, cette nuit, que d'épaves brisées !...
et que de cadavres jetés sur la côte !

PEER GYNT

Mon Dieu !

LE PASSAGER

Avez-vous vu quelqu'un d'étouffé,...
un pendu,.. ou un noyé?

PEER GYNT

C'est insensé... !

LE PASSAGER

Les cadavres rient. Mais d'un rire contraint ;
et en général ils se mordent la langue.

PEER GYNT

Fichez-moi le camp !

LE PASSAGER

Une seule question !
Si l'on allait toucher le fond, par exemple,
et sombrer...

PEER GYNT

Vous croyez qu'il y a danger?

LE PASSAGER

Je ne sais pas trop ce que je dois répondre.
Enfin, supposez, je flotte et vous coulez...

PEER GYNT

Sornettes...

LE PASSAGER

Ce n'est qu'une chose possible.
Mais quand dans la tombe on a déjà un pied,
on est tendre et l'on distribue des cadeaux...

PEER GYNT, *la main à la poche.*

De l'argent !

LE PASSAGER

Non ; mais seriez-vous assez bon
pour m'accorder votre honorable cadavre...?

PEER GYNT

C'en est trop !

LE PASSAGER

Rien que cela, vous comprenez.
Oui, car c'est pour ma science...

PEER GYNT

Allez-vous-en !

LE PASSAGER

Mais, voyons, songez,... c'est tout profit pour vous !
Vous serez ouvert et exposé au jour.
Je veux notamment voir le siège des rêves,...
et vous inspecter à fond d'un œil critique...

PEER GYNT

Loin de moi !

LE PASSAGER

Enfin, voyons,... un corps noyé... !

PEER GYNT

Blasphémateur ! Vous excitez la tempête !
C'est trop bête ! Nous avons orage et pluie,
la mer démontée, tous les signes possibles
de ce qui pourrait abréger notre vie ;...
et vous agissez de sorte à tout hâter !

LE PASSAGER

Vous semblez peu disposé à négocier,
mais le temps peut amener du changement...

(Avec un salut amical.)

Au revoir quand vous coulerez, au plus tard ;
vous serez peut-être de meilleure humeur.

(Il entre dans la cabine.)

PEER GYNT

Quels gens déplaisants, ces hommes de science !
Quel libre penseur...

(Au maître d'équipage, qui passe.)

Hé, un mot, mon ami !
Qu'est ce passager? Un échappé d'asile?

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Je n'ai jamais su qu'il y en ait un autre.

PEER GYNT

Pas d'autre? Voilà qui va de mal en pis.

(Au novice qui vient de la cabine.)

Qui est-ce qui vient de passer par la porte
de la cabine?

LE NOVICE

Le chien du bord, monsieur.

(Il passe.)

L'HOMME DE QUART, *crie.*

Terre à l'avant, tout près !

PEER GYNT

Ma caisse ! Ma malle !
Tout sur le pont !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

On a autre chose à faire.

PEER GYNT

Je blaguais, capitaine ! C'était pour rire ;...
c'est bien sûr que j'aiderai le cuisinier...

LE CAPITAINE

Le grand foc rompu !

LE SECOND

Et la misaine tombe !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE, *crie à l'avant.*

Brisant à la proue !

LE CAPITAINE

La coque est éventrée !

(Choc du navire. Tumulte et désordre.)

(Près de la terre parmi les récifs et brisants. Le navire sombre. Dans le brouillard on aperçoit la yole avec deux hommes. Un coup de mer la remplit; elle chavire; on entend un cri; puis, tout est calme un instant. Un peu après, la quille de la barque se montre.)

PEER GYNT, *surgit près de la quille.*

PEER GYNT

A l'aide ! Un canot ! Je succombe !
Dieu, sauve-moi,... car c'est écrit !

(S'accroche à la quille de la barque.)

LE CUISINIER, *surgit de l'autre côté.*

Oh, Seigneur Dieu,... pour mes petits,
sois-moi clément ! Fais que j'aborde !

(Il se tient à la quille.)

PEER GYNT

Lâche !

LE CUISINIER

Lâche !

PEER GYNT

Je frappe !

LE CUISINIER

Et moi !

PEER GYNT

A coups de pied je te broie ! Lâche !
La quille n'est pas pour deux hommes !

LE CUISINIER

Je sais bien. Cède !

PEER GYNT

Non, toi !

LE CUISINIER

Ouiche !

(Ils luttent; le cuisinier se blesse une main; il se tient fortement accroché avec l'autre.)

PEER GYNT

A bas la main !

LE CUISINIER

Oh, sois bon,... grâce !
Tu sais que j'ai chez moi des gosses !

PEER GYNT

J'ai plus que toi besoin de vivre,
car je n'ai pas d'enfants encore.

LE CUISINIER

Tu as vécu ; moi, je suis jeune !

PEER GYNT

Vite ; oust ! plonge ;... tu es si lourd.

LE CUISINIER

Aie pitié ! Cède au nom de Dieu !
Nul n'a pour toi deuil et regret...

(Il crie et lâche prise.)

Oh, je me noie... !

PEER GYNT, *le saisit.*

Par les cheveux
je te tiens ; dis ton Notre Père !

LE CUISINIER

Je ne sais plus... ; tout devient noir...

PEER GYNT

Dis-en l'essentiel au galop !...

LE CUISINIER

Donne-nous... !

PEER GYNT

Passe, cuisinier ;
ce qu'il te faut, tu l'auras bien.

LE CUISINIER

Donne-nous... !

PEER GYNT

La même chanson !
Tu étais cuisinier, on voit...

(La prise faiblit.)

LE CUISINIER, *s'enfonçant.*

Donne-nous aujourd'hui...

(Il disparaît.)

PEER GYNT

Amen!
Tu fus toi-même jusqu'au bout...

(Il se hisse sur la quille.)

Tant qu'on vit, il y a espoir...

LE PASSAGER ÉTRANGER, *attrape la barque.*

Bonjour !

PEER GYNT

Aïe !

LE PASSAGER

J'entendais crier ;...
c'est amusant que je vous trouve.
Hein? Vous voyez, j'avais dit vrai !

PEER GYNT

Lâchez ! Pour un, la place est juste !

LE PASSAGER

Je nage avec la jambe gauche.
Je flotte, si je peux tenir
au moins du bout du doigt le bord.
Au sujet du cadavre...

PEER GYNT

Assez !

LE PASSAGER

Le reste, il n'en est plus question...

PEER GYNT

Taisez-vous !

LE PASSAGER

Comme vous voudrez.

(Silence.)

PEER GYNT

Ça va?

LE PASSAGER

Je me tais.

PEER GYNT

Jeu d'enfer !...
Que faites-vous?

LE PASSAGER

J'attends.

PEER GYNT, *s'arrache les cheveux.*

Ma tête !...
Qu'êtes-vous?

LE PASSAGER, *approuvant de la tête.*

Gentil !

PEER GYNT

Après? Dites !

LE PASSAGER

Que croyez-vous? Savez-vous d'autres
tels que moi?

PEER GYNT

Oh, je sais, le diable... !

LE PASSAGER, *d'une voix douce.*

A-t-il coutume d'éclairer
la nuit de la vie par la crainte?

PEER GYNT

Oho, vous seriez messager
de lumière, à bien vous comprendre?

LE PASSAGER

Ami, avez-vous une fois
seulement chaque année senti
à fond combien l'angoisse est grave?

PEER GYNT

Le danger menaçant fait peur ;...
mais vos phrases sont ambiguës...

LE PASSAGER

Oui, avez-vous rien qu'une fois
dans votre vie, eu la victoire
qui est octroyée dans l'angoisse?

PEER GYNT, *le regarde.*

Si c'est pour m'ouvrir une porte
que vous êtes venu, c'est bête
de n'être pas venu plus tôt.
Choisir l'instant où l'on s'abîme
dans la mer ne ressemble à rien.

LE PASSAGER

Croyez-vous plus à la victoire
au coin du feu, calme et à l'aise?

PEER GYNT

Bon, soit ;... mais vos propos railleurs,
croyez-vous qu'ils donnent l'éveil?

LE PASSAGER

Là d'où je viens, sourire vaut
autant que style pathétique.

PEER GYNT

Tout a son temps ; il est écrit :
ce qui convient au publicain
est à rejeter pour l'évêque.

LE PASSAGER

La foule en cendre dans les urnes
ne va pas toujours en cothurnes.

PEER GYNT

Arrière, épouvantail ! Va-t'en !
Je veux accoster, non mourir !

LE PASSAGER

Oh ! quant à ça, rassure-toi ;...
pas au milieu du cinquième acte.

(Il disparaît.)

PEER GYNT

Il s'est révélé pour finir ;...
c'était un sombre moraliste.

(Un cimetière dans un canton de montagne haut situé. Enterrement. Prêtre et foule. On chante le dernier verset de psaume. Peer Gynt passe dehors sur la route.)

PEER GYNT, *à la porte.*

Toute chair aboutit où en est celui-ci.
Mais je remercie Dieu que ce ne soit pas moi.

(Il entre.)

LE PRÊTRE, *parle sur la tombe.*

Et maintenant que l'âme attend son jugement,
que le corps gît ici comme une cosse vide,...
je vais, mes chers amis, prononcer quelques mots
sur la carrière de ce mort sur notre terre.
Il n'était guère riche, intelligent, non plus,
sa parole était humble, et sa tenue craintive,
il donnait son avis de façon faible et molle,
et c'est à peine s'il était maître chez lui ;
en entrant dans l'église, il semblait demander
la permission de s'y asseoir comme les autres.
Vous savez qu'il était venu du Gudbrandsdal,
presque un gamin encor, quand il est arrivé ;...

et vous vous souvenez sûrement l'avoir vu
jusqu'à la fin, toujours la main droite à la poche.
Cette main droite dans sa poche était le signe
qui marquait dans l'esprit de chacun son image,...
et aussi cette gaucherie, cette attitude
de repliement sur soi, partout où il entrait.
Mais bien qu'il préférât suivre en paix son chemin,
et bien que parmi nous il restât étranger,
vous savez tous, malgré son désir du secret,
que la main qu'il cachait ne portait que trois doigts...
De nombreuses années ont passé depuis lors ;...
je me rappelle encor ce matin-là très bien ;
à Lunde, l'on siégeait pour le recrutement.
C'était en temps de guerre. On ne parlait partout
que du pays, son avenir et sa détresse.
J'étais là, et j'ai vu le capitaine assis
à la table entre le prévôt et les sergents ;
garçon après garçon, bien mesuré en large
et en long, fut inscrit et pris comme soldat.
La salle était bondée ; au dehors, sur le seuil,
de gros rires fusaient dans le groupe des jeunes.
Un nom fut appelé. Un nouveau s'avança,
pâle comme la neige aux contours d'un glacier.
On lui dit d'approcher ; il atteignit la table ;...
il avait la main droite entourée d'un chiffon ;...
haletant, balbutiant, avalant sa salive,
il ne put dire un mot, malgré l'ordre donné.
Si, pourtant, à la fin ; alors, la joue en feu,
la langue embarrassée, puis de nouveau plus claire,
il murmura qu'une faucille avait glissé,
et coupé par hasard son doigt jusqu'à la peau.

Le silence régna dans la salle aussitôt.
Des coups d'œil s'échangeaient; les bouches grimaçaient;
on lapidait ce gars de regards sans paroles.
Il en sentit la grêle, mais ne les vit pas.
Le capitaine alors, vieux et gris, se leva;...
il cracha, lui montra la porte, et dit : va-t'en!
Et le garçon sortit. On s'écartait de lui,
si bien que devant lui une allée fut tracée;...
il gagna la sortie; puis se mit à courir;...
il montait, gravissait les collines boisées,
grimpait, sautait, tombait à travers les pierrailles.
Il avait sa demeure en haut dans les montagnes...
Quelque six mois plus tard ce fut ici qu'il vint,
amenant mère et fiancée, plus un bébé.
Il loua un terrain quelque part, sur la croupe
où le plateau désert s'étend jusque vers Lomb.
Et il se maria aussitôt qu'il le put,
charpenta sa maison, défricha le dur sol;
il réussit, ainsi que le montraient ses champs,
qui ondulaient par taches jaunes sous le vent;...
à l'église il gardait sa main droite en sa poche;...
mais chez lui, je crois bien que ses neuf doigts trimaient
tout aussi dur, au moins, que les dix de maint autre...
Mais, un printemps, l'inondation emporta tout.
Les gens purent sauver leurs vies. Et, pauvre et nu,
il se remit à son travail de défrichage.
La fumée, de nouveau, dès l'automne, monta
d'une ferme de fjeld, placée mieux à l'abri.
A l'abri? Du déluge, oui,... mais non du glacier;
au bout de deux années, elle était sous la neige.
L'avalanche n'a pas fait plier son courage.

Il a creusé, sarclé, enlevé les gravats,...
et dès avant l'hiver et la neige nouvelle,
sa troisième maison, modeste, était bâtie.
Il avait eu trois fils, trois garçons vigoureux ;
ils devaient aller à l'école, et c'était loin ;
où la route finit, il s'agissait d'atteindre
à travers une gorge étroite et escarpée.
Que fit-il? Son aîné s'en tira de son mieux,
et aux endroits qui paraissaient trop difficiles,
son père l'entoura du soutien d'une corde ;...
sur le bras et le dos il porta les deux autres.
An après an, il trima ; eux, devinrent hommes.
En exiger autant était juste, sans doute.
Trois messieurs à leur aise, dans le nouveau monde,
ont oublié leur père et le temps de l'école.
Il avait la vue courte, et par delà le cercle
des gens qui lui tenaient de près, ne voyait rien.
Les mots qui dans le cœur devraient résonner fort,
ne l'émouvaient pas plus que la cloche des vaches.
Peuple, patrie, tout ce qui est brillant et grand,
fut constamment pour lui voilé d'épaisses brumes.
Mais il était tout humble et modeste, cet homme ;
sa condamnation, il l'a toujours sentie,
et a porté la rouge honte sur sa joue,
avec ses quatre doigts dans sa poche cachés...
Il a contrevenu aux lois du pays? Certes !
Mais quelque chose brille au-dessus de la loi :
de même le Glitter au pic étincelant
a des cimes plus hautes au-dessus de lui.
Mauvais citoyen, oui. Pour l'État et l'Église,
arbre stérile. Mais, sur son dos de montagne,

dans la famille étroite où il voulait agir,
c'est là qu'il était grand, car il était lui-même.
Un chant était le sien, il l'a gardé pareil.
Sa vie était un luth qui jouait en sourdine.
Et c'est pourquoi paix avec toi, lutteur paisible,
champion tombé dans l'humble guerre paysanne !
Nous ne voulons ni scruter les cœurs ni les reins ;...
c'est affaire au Seigneur. et non à nous, poussière...,
mais je veux exprimer ce libre et ferme espoir :
qu'il ne comparaît pas devant Dieu en infirme !

(Le cortège se disperse et s'en va. Peer Gynt reste seul.)

PEER GYNT

Ah, voilà ce que j'appelle christianisme !
Rien, là, pour saisir fâcheusement l'esprit...
Et le sujet, être obstinément soi-même,...
c'est ce qu'a traité le sermon du pasteur,...
est aussi, en soi, des plus édifiants.

(Il regarde la tombe.)

Serait-ce celui qui s'est tranché un doigt
lorsque j'abattais des arbres en forêt?
Qui sait? Si, avec mon bâton, je n'étais
devant le corps de ce frère spirituel,
je croirais peut-être que c'est moi qui dors
et entends, dans un rêve vrai, mon éloge.
Oui, c'est vraiment bien, cet usage chrétien
de jeter ainsi sur la vie du défunt
un coup d'œil de souvenir avec bonté.
Volontiers j'accepterais le jugement
de ce digne prêtre de paroisse.

Mais j'ai bien encore quelque temps avant
que le fossoyeur vienne me convier ;...
et il est écrit : le mieux vaut mieux, quand même,...
et puis encore : à chaque temps son souci,...
et : ne prends pas à crédit tes funérailles.
Oui, l'Église est bien la vraie consolatrice.
Je ne l'ai pas trop appréciée jusqu'ici ;
maintenant, je reconnais quel bien ça fait
d'entendre assurer par des voix compétentes :
comme tu as semé, tu récolteras...
Soi-même on doit être, et s'occuper de soi
et de son affaire en gros et en détail.
Si la chance est contre, on a du moins l'honneur
d'avoir conformé sa vie à la doctrine...
Au foyer ! La voie peut être étroite et raide,
le sort peut longtemps se montrer ironique ;...
le vieux Peer Gynt marche de son propre train,
il est ce qu'il est ; pauvre mais vertueux.

(Il s'en va.)

(Coteau avec un lit de torrent desséché. Un moulin effondré près du torrent ; ruines tout autour. Plus haut, une grande maison.)

En haut, dans la maison, des enchères ont lieu. Nombreuse foule assemblée. On boit et fait du bruit. PEER GYNT *est assis en bas sur un tas de gravats près du moulin.*

PEER GYNT

Avance ou recule, et c'est même distance ;
entre ou sors, et c'est toujours aussi étroit...

Le temps use tout, et le torrent ravine.
Fais le tour, a dit le Courbe ;... c'est le cas.

UN HOMME VÊTU DE DEUIL

Il ne reste plus que de la menuaille.

(Il aperçoit Peer Gynt.)

Hé ! Des étrangers? Dieu te bénisse, ami !

PEER GYNT

Bonjour ! Comme, ici, on est gai aujourd'hui.
Fête-t-on ici naissance ou mariage?

L'HOMME VÊTU DE DEUIL

Je dirais plutôt qu'on fête le retour ;...
la mariée gît dans un lit plein de vers.

PEER GYNT

Et les vers se disputent brins et chiffons.

L'HOMME VÊTU DE DEUIL

C'est le terme ; après, la chanson est finie.

PEER GYNT

Toutes les chansons ont même conclusion ;
toutes sont vieilles ; enfant, je les savais.

UN GARÇON DE VINGT ANS, *avec une cuillère de fondeur.*

Voyez ce joyau que je viens d'acheter !
Peer Gynt y fondait tous ses boutons d'argent.

UN AUTRE

Et moi, donc ! Un sou pour la poche à monnaie !

UN TROISIÈME

Rien de mieux? Cinq sous le sac de porte-balle !

PEER GYNT

Qui était Peer Gynt?

L'HOMME VÊTU DE DEUIL

Je ne le sais cousin
que d'Aslak le forgeron et de la mort.

UN HOMME VÊTU DE GRIS

Hé, mais tu m'oublies ! Es-tu ivre et piqué?

L'HOMME VÊTU DE DEUIL

A Hægstad était un stabbur, tu l'oublies.

L'HOMME VÊTU DE GRIS

C'est vrai ; mais jamais tu ne fus dégoûté.

L'HOMME VÊTU DE DEUIL

Pourvu qu'elle n'aille pas narguer la mort...

L'HOMME VÊTU DE GRIS

Viens, cousin ! Un verre pour le cousinage !

L'HOMME VÊTU DE DEUIL

Diable du cousin ! Tu es saoul et divagues...

L'HOMME VÊTU DE GRIS

Tu es bête... ; bien qu'on n'ait pas même sang,
on se sent toujours parent avec Peer Gynt.

(Il s'éloigne avec lui.)

PEER GYNT, *à part.*

On rencontre des connaissances.

UN JEUNE GARÇON, *crie à l'homme vêtu de deuil.*

Aslak,
elle va courir après toi, la défunte,
si tu vas encore te rincer la dalle.

PEER GYNT, *se lève.*

Ici convient mal le mot des agronomes :
plus on creuse à fond plus l'odeur devient bonne.

UN JEUNE GARÇON, *avec une peau d'ours.*

J'ai le chat de Dovre ! Oui, la peau, seulement.
Il chassa le trold, certain soir de Noël.

UN AUTRE, *avec un crâne de renne.*

Voilà le superbe renne qui porta
Peer Gynt à Gjendin tout le long de la crête.

UN TROISIÈME, *avec un marteau, crie à l'homme vêtu de deuil.*

Hé, Aslak, reconnais-tu ton gros marteau?
Était-ce bien celui dont tu te servais,
quand le diable a fait éclater la muraille?

UN QUATRIÈME, *les mains vides.*

Mads Moen, la veste qui rend invisible !
Avec elle s'envolaient Peer et Ingrid.

PEER GYNT

Hé, de l'eau-de-vie, les gars ! Je me sens vieux ;...
je vais vendre aux enchères des bagatelles !

UN GARÇON

Qu'est-ce que tu vends?

PEER GYNT

J'ai un château à vendre;
dans les Rondanes, solidement bâti.

LE GARÇON

J'en donne un bouton !

PEER GYNT

Va jusqu'à une goutte.
Ce serait vraiment honteux d'en offrir moins.

UN AUTRE

Il est amusant, ce vieux !

(On s'attroupe autour de lui.)

PEER GYNT, *crie.*

Mon cheval Grane !...
qui fait une enchère?

QUELQU'UN DANS LA FOULE

Où va-t-il?

PEER GYNT

Loin à l'ouest !
Au couchant, mes gars ! Ce coursier peut voler
aussi vite que Peer Gynt pouvait mentir.

DES VOIX

Et qu'as-tu encore?

PEER GYNT

De l'or et des babioles !
Acheté à prix de gueux ; vendu à perte.

UN GARÇON

Annonce !

PEER GYNT

Un rêve sur un livre à fermoir !
On l'aura pour une agrafe de corsage.

LE GARÇON

Le diable emporte les rêves !

PEER GYNT

Mon empire !
Je le jette ; on peut le prendre à la volée !

LE GARÇON

La couronne y est?

PEER GYNT

De la plus belle paille.
Au premier qui la mettra, elle ira bien.
Et encore ! Un œuf que le vent a pondu !
Cheveux blancs d'un fou ! La barbe du prophète !
Tout je donne, à qui sur le coteau me montre
le poteau qui porte : ici est le chemin !

LE PRÉVÔT, *qui s'est approché.*

Il me semble à ta conduite, mon bonhomme,
que ton chemin mène à la prison tout droit.

PEER GYNT, *le chapeau à la main.*

Ça se peut bien. Mais, qui était Peer Gynt, dites?

LE PRÉVÔT

Des bêtises... Pfuh !

PEER GYNT

Permettez ! Je vous prie... !

LE PRÉVÔT

On dit qu'il était un affreux imposteur...

PEER GYNT

Imposteur...?

LE PRÉVÔT

Oui,... tout ce qui est grand et fort,
c'était lui, prétendait-il, qui l'avait fait.
Mais excusez-moi,... j'ai autre chose à faire...

(Il s'en va.)

PEER GYNT

Et ce curieux homme, où est-il maintenant?

UN HOMME AGÉ

Sur la mer il est parti à l'étranger ;
il a mal tourné, comme on pouvait prévoir,
et voilà longtemps qu'il a été pendu.

PEER GYNT

Pendu? Ah vraiment ! Oui, je le savais bien ;
feu Peer Gynt est jusqu'au bout resté lui-même.

(Avec un salut.)

Adieu donc, et grand merci pour aujourd'hui !

(Il fait quelques pas, mais s'arrête.)

Hé, joyeux garçons, et vous, charmantes femmes,
voulez-vous entendre une fable en échange?

PLUSIEURS

Oui, si tu en sais?

PEER GYNT

Oh, je n'en manque pas...

(Il se rapproche; il lui vient une expression singulière.)

A San Francisco j'ai déterré de l'or.
Pleine de jongleurs était toute la ville.
L'un raclait du violon avec ses doigts de pied ;
un autre à genoux dansait le halling espagnol ;
un troisième, m'a-t-on dit, faisait des vers
pendant que son crâne était percé de part en part.
Le diable aussi vint au rendez-vous des bateleurs ;...
il voulait tenter la chance, lui aussi.
Sa spécialité consistait à savoir
grogner comme un vrai cochon, à s'y méprendre.
Sans qu'il fût connu, sa personne attirait.
La salle était comble, et l'attente excitée.
Il parut en cape à nombreux pans flottants ;
comme on dit en allemand, *man muss sich drappieren.*
Mais nul ne savait que dessous cette cape
le malin avait introduit un cochon.
Alors commença la représentation.
Le diable pinça le cochon, qui grogna.
Tout cela eut lieu comme une fantaisie
sur la vie contrainte et libre du cochon ;...
pour finir, un cri, comme sous le couteau ;...
et l'artiste, avec un grand salut, sortit...
Les gens de métier discutèrent, jugèrent ;
il y eut éloge et blâme en même temps ;...
la voix fut trouvée par quelques-uns trop faible ;
pour d'autres, le cri de mort était trop étudié ;...
mais tous, sur un point, étaient d'accord : c'était
très exagéré en tant que grognement...
tel fut le succès du diable, car il était bête,
n'ayant pas tenu compte de son public.

(Il salue et s'en va. Un silence dérouté pèse sur la foule.)

(Soir de Pentecôte. Dans la grande forêt. Assez loin, à un endroit défriché, une cabane avec des cornes de renne au-dessus de la porte.)

PEER GYNT, *marche courbé, et arrache des oignons sauvages.*

PEER GYNT

C'est un point de vue. Et quel est le suivant?...
Il faut tout tenter, et choisir pour le mieux.
C'est ce que j'ai fait,... commençant par César
pour tomber jusqu'à Nabuchodonosor.
Parcourir la Bible était ainsi mon lot...
Le vieux gars est donc revenu vers sa mère.
C'est écrit, d'ailleurs : tu es sorti de terre...
Ce qu'il faut pour vivre est se remplir la panse.
La remplir d'oignons sauvages? C'est médiocre ;...
je serai malin et tendrai des collets.
Je n'aurai pas soif ; le ruisseau a de l'eau ;
et je compterai, parmi les animaux
sauvages, tout de même pour le premier.
Et quand je mourrai,... ce qui arrivera,...
je me glisserai sous quelque gros chablis ;
comme l'ours entasserai sur moi des feuilles,
et graverai dans l'écorce en grandes lettres :
Ici gît Peer Gynt, cet honnête garçon,
empereur de tous les autres animaux...
Empereur?

(Il rit en dedans.)

Ah, vieux coucou diseur d'augures !
Empereur, non pas ; toi, tu es un oignon.
Je vais t'éplucher maintenant, mon cher Peer !
Tu peux sangloter ou prier, rien n'y fait.

(Il prend un oignon qu'il épluche pelure par pelure.)

Voici enlevée la couche extérieure ;
c'est l'homme en péril de mer sur une épave.
Voici celle du passager, mince et fine ;...
elle a tout de même un peu goût de Peer Gynt.
Là, en dedans, c'est le moi du chercheur d'or ;
le suc est parti,... s'il en a jamais eu.
Cette peau grossière avec sa pointe dure,
c'est le chasseur de peaux de la baie d'Hudson.
Là, on dirait une couronne ;... merci !
Celle-là, nous la jetons sans discussion.
Le savant d'histoire ancienne, bref, mais fort.
Et voici, tout frais et juteux, le prophète.
Il pue le mensonge, ainsi qu'il est écrit,
à faire pleurer les yeux d'un honnête homme.
Cette couche qui se replie doucement,
c'est le beau monsieur qui vivait vie joyeuse.
La suivante a l'air malade et des traits noirs ;...
le noir représente à la fois prêtre et nègre.

(Il enlève plusieurs couches à la fois.)

Quelle quantité prodigieuse de couches !
Le noyau enfin ne va-t-il pas paraître?

(Il achève d'éplucher tout l'oignon.)

Non, il n'en fait rien, parbleu ! Jusqu'au milieu,
tout est couche après couche,... plus ou moins grandes...
la nature a de l'esprit !

(Il jette les restes.)

Songer? Au diable !
Si l'on réfléchit, aisément on trébuche.

Bah, je peux d'ailleurs narguer le danger, moi ;...
car je suis solide sur mes quatre pattes.

(Il se gratte la nuque.)

Que tout cela fait un drôle de ménage.
Ce qu'on nomme vie tient un peu du renard.
Et si, pour saisir, on avance les mains,
Mikkel saute, et l'on prend autre chose,... ou rien.

(Il est arrivé près de la cabane, l'aperçoit, et reste interdit.)

Cette hutte? Sur la lande... ! Ho !

(Il se frotte les yeux.)

Il me semble
que j'ai autrefois connu cette bâtisse...
Le crâne de renne au-dessus de la porte... !
Une fée de mer à la queue de poisson... !
Je mens ! Pas de fée !... Rien que des clous,... des plan- [ches,...
serrure à se garer des idées de nisse... !

SOLVEJG, *chante dans la cabane.*

Tout est prêt pour la pentecôte.
Mon cher garçon qui es si loin,
vas-tu arriver?
Si ta charge est lourde,
donne-toi du temps ;...
je t'attendrai bien ;
je te l'ai promis.

PEER GYNT, *se lève sans bruit, pâle comme la mort.*

Telle se souvient,... et tel a oublié.
Tel a tout perdu,... et telle a conservé...

Oh, rigueur !... Et le jeu n'est pas à refaire !
Oh, angoisse !... Ici se trouvait mon empire !

(Il court au sentier de forêt.)

(Nuit. Une lande de pins. Un incendie de forêt l'a dévastée. Troncs d'arbres carbonisés jusqu'à des lieues de distance. Des nuages blancs çà et là au-dessus des bois.)

PEER GYNT, *court sur la lande.*

PEER GYNT

Cendre, brume, poudre au vent,...
on a là de quoi bâtir !
C'est pourri dedans, ça pue ;
tombe crépie, rien de plus.
Fable et rêve et vain savoir
vont ensemble aux pyramides ;
l'œuvre montera sur elles
par les marches du mensonge.
Fuir le grave et les remords
brille en pancarte au sommet,
et la trompette proclame :
Petrus Gyntus Cæsar fecit !

(Il écoute.)

On dirait des pleurs d'enfants?
Pleurs qui forment presque un chant...
Des pelotes à mes pieds... !

(Il donne un coup de pied.)

Pfut ! Vous barrez le chemin.

LES PELOTES, *par terre.*

Nous sommes des pensées
que tu devais penser ;
tu devais nous donner
des petons pour courir.

PEER GYNT, *fait le tour.*

J'ai donné la vie un jour ;...
un bancal en résulta.

LES PELOTES

Nous devrions voler
comme voix émouvantes,...
et il nous faut rouler,
pelotes de fil gris.

PEER GYNT, *trébuche.*

Boule maudite ! A ton père
donnes-tu un croc-en-jambe?

(Il s'enfuit.)

FEUILLES FANÉES, *volant au vent.*

Nous sommes un mot d'ordre
que tu devais dicter !
Vois le piteux état
où nous met l'inertie.
De tous côtés, les vers
sont venus nous manger ;
jamais nous n'avons fait
couronne autour de fruits.

PEER GYNT

Soyez aises d'être engrais ;...
votre vie n'est donc pas vaine.

SOUFFLES DANS L'AIR

Nous sommes des chansons
que tu devais chanter ! ,....
mille fois tu nous as
réprimés et contraints.
Dans le fond de ton cœur
nous attendions toujours...
sans que tu nous appelles.
Ta gorge est un poison.

PEER GYNT

Sot tenson, poison toi-même !
Ai-je eu temps pour vers et fables?

(Il se dépêche.)

GOUTTES DE ROSÉE, *tombant des branches.*

Nous sommes des pleurs qui
n'ont pas été versés ;
nous aurions pu fondre
la glace aiguë qui blesse.
La pointe est maintenant
dans le poitrail velu ;...
la blessure est fermée ;
nous ne pouvons plus rien.

PEER GYNT

J'ai pleuré dans les Rondanes,...
j'ai quand même été battu !

BRINS DE PAILLE

Tu devais accomplir
les œuvres que nous sommes !

Le doute qui étreint
nous a fendus, brisés.
Au tout dernier jour,
nous arrivons en foule
pour énoncer le fait,
et cela suffit bien !

PEER GYNT

Vilenie ! Peut-on compter
contre moi le négatif?

(Il se hâte de partir.)

LA VOIX D'AASE, *très lointaine.*

Ah, pfuh, quel postillon !
Oh, tu m'as renversée !
Gars, la neige est nouvelle ;...
j'y ai bien pataugé...
Tu as conduit très mal.
Peer, où est le château?
Le diable t'a trompé avec
le bâton pris dans l'alcôve !

PEER GYNT

Pauvre, mieux vaut partir vite !
Si l'on paye pour le diable,
on doit succomber bientôt ;...
Être accablé par les siens !

(Il court.)

(Une autre partie de la lande.)

PEER GYNT, *chante.*

Hé, un fossoyeur ! Où êtes-vous donc, chiens?
Que chantent les voix de sacristains bêlants ;

un ruban de deuil au rebord du chapeau !...
j'ai beaucoup de morts ; je vais suivre leurs corps !

(Le fondeur de boutons avec sa caisse d'outils et une grande cuillère à fusion arrive d'un chemin de traverse.)

LE FONDEUR DE BOUTONS

Heureuse rencontre, vieux !

PEER GYNT

Bonsoir, ami !

LE FONDEUR DE BOUTONS

On est si pressé? Où donc est-ce qu'on va?

PEER GYNT

A l'enterrement.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Ah ! Je ne vois pas bien...
Permets-moi,... ton nom ne serait-il pas Peer?

PEER GYNT

Peer Gynt, comme on dit.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Voilà qui est chanceux !
J'allais justement chercher Peer Gynt ce soir.

PEER GYNT

Vraiment? Que veux-tu?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Vois-tu? Je suis fondeur
de boutons. Tu entreras dans ma cuillère.

PEER GYNT

Pourquoi faire?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Pour y être refondu.

PEER GYNT

Fondu?

LE FONDEUR DE BOUTONS

La voici. Elle est fourbie et vide.
Ta tombe est creusée, ton cercueil commandé.
Les vers dans ton corps vivront tout à leur aise ;...
mais j'ai reçu l'ordre, de la part du maître,
de venir chercher l'âme sans désemparer.

PEER GYNT

Impossible ! Ainsi, sans avertissement...

LE FONDEUR DE BOUTONS

C'est un vieil usage, aux morts et aux naissances,
de choisir le jour de la fête en sourdine,
sans en prévenir du tout l'hôte d'honneur.

PEER GYNT

Ma foi, c'est bien vrai. J'ai ma tête qui tourne.
Tu es donc...?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Je l'ai dit ;... fondeur de boutons.

PEER GYNT

Oui,... enfant chéri porte beaucoup de noms.
Alors, Peer, voilà où tu vas aboutir !
Mais c'est là, mon bon, agir injustement !
Je sais mériter un traitement plus doux ;...

je ne suis pas fou autant qu'on croit, peut-être,...
j'ai fait sur la terre assez de bien, en somme ;...
on peut, tout au pis, m'appeler un serin,...
mais non pas un grand pécheur, certainement.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Hé, voilà le hic, justement, mon bonhomme ;
tu n'es pas du tout un notable pécheur ;
tu échappes donc aux affres des tourments,
et tu viens dans la cuillère, comme tant d'autres.

PEER GYNT

Cuillère ou enfer, le nom importe peu ;
cervoise et faro tous deux sont de la bière.
Arrière, Satan !

LE FONDEUR DE BOUTONS

As-tu le front de croire
que j'aurais au pied un sabot de cheval?

PEER GYNT

Sabot de cheval ou griffe de renard,...
fiche-moi le camp, et veille à tes affaires.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Mon ami, tu es tout à fait dans l'erreur.
Nous sommes pressés tous deux, et en deux mots,
je vais t'expliquer le fond de la question.
Tu n'es pas, et c'est toi-même qui l'as dit,
ce qu'on peut nommer un pécheur grandiose,...
à peine un médiocre...

PEER GYNT

Ah, bien ; là, tu commences
à parler raisonnablement.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Attends donc ;...
mais ce serait trop de te dire vertueux...

PEER GYNT

Je n'y ai, d'ailleurs, aucune prétention.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Donc, entre les deux, en un vague à peu près.
Un pécheur vraiment du genre grandiose
ne se trouve pas couramment aujourd'hui ;
il n'y suffit pas de marcher dans la fange ;
il faut pour pécher vigueur et gravité.

PEER GYNT

Oui, c'est diantrement vrai, ce que tu dis là ;
il faut s'emballer comme les vieux Bersærks.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Mais toi, cher, tu as péché à la légère.

PEER GYNT

Rien que boue qui éclabousse à la surface.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Nous voilà d'accord. Les abîmes de soufre
ne sont pas pour qui pataugeait dans la boue...

PEER GYNT

Donc, ami, je pars comme je suis venu?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Non, par suite, ami, tu seras refondu.

PEER GYNT

Quelle manigance avez-vous inventée
ici, pendant que j'étais à l'étranger?

LE FONDEUR DE BOUTONS

C'est aussi ancien que le serpent d'Éden,
et ça empêche la perte des valeurs.
Comme tu connais le métier,... tu sais bien
qu'on a tôt fait de rater une coulée ;
les boutons, parfois, n'ont pas du tout d'attache.
Et que faisais-tu?

PEER GYNT

Je jetais le rebut.

LE FONDEUR DE BOUTONS

C'est bien ça ; Jon Gynt gaspilla, c'est connu,
tant qu'il put manger son sac et son boisseau.
Mais, vois-tu, le maître est économe, lui ;
c'est juste pourquoi il est un homme à l'aise.
Il ne jette pas les matières premières
encore utilisables comme rebut.
Tu devais servir sur la veste du monde
de brillant bouton ; mais l'attache manquait ;
tu dois donc aller dans la caisse aux débris,
pour, comme l'on dit, y rentrer dans la masse.

PEER GYNT

Tu ne prétends pas me fondre, tout de même,
avec Peer et Paal pour obtenir du neuf?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Si, parbleu, c'est bien ce que je me propose.
On l'a déjà fait avec maint et maint autre.

A Kongsberg, c'est ce qu'on fait avec les pièces
dont le trop d'usage a usé le relief.

PEER GYNT

Mais c'est ridicule, une telle avarice !
Non, mon cher ami, délivre-moi de ça ;...
bouton sans attache et sou à frappe usée,
ton maître est trop grand pour y tant regarder.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Oh, tant que l'on a l'âme, du moins, en soi,
on conserve toujours sa valeur de métal.

PEER GYNT

Non, non, je proteste ! A coups de dents et griffes
je veux résister ! Tout plutôt que cela !

LE FONDEUR DE BOUTONS

Tout? Que veux-tu d'autre? Hé, sois donc raisonnable.
Il faut, pour le ciel, essence plus subtile.

PEER GYNT

Je suis modéré, ne vise pas si haut,...
mais ne veux lâcher un liard de mon moi.
On peut me juger selon la loi ancienne !
Qu'on m'envoie un temps chez l'être aux pieds fourchus ;...
une centaine d'années, au pis aller ;
oui, voilà un châtiment bien supportable,
puisque le tourment est seulement moral,
et, par conséquent, n'a rien de formidable.
C'est une transition, comme il est écrit,
et comme disait le renard ;... on attend ;
l'heure du rachat viendra ; on se replie,
on espère, en attendant, de meilleurs jours...

Mais cette autre fin,... devoir être absorbé
comme un simple rien dans un corps étranger,...
être ainsi plongé dans la cuillère à fondre,
consentir à l'abandon du moi gyntien,...
cela me révolte au plus profond de l'âme !

LE FONDEUR DE BOUTONS

Mais, voyons, cher Peer, il n'est pas nécessaire
de te démener autant pour peu de chose.
Jamais jusqu'ici tu n'as été toi-même ;...
et qu'importe alors, si tu meurs tout à fait?

PEER GYNT

Moi, je n'étais pas...? Tu me fais rire, presque !
Tel que tu le dis n'a pas été Peer Gynt !
Non, vraiment, fondeur, tu juges en aveugle.
Si tu m'inspectais à fond jusqu'en dedans,
tu y trouverais seulement Peer et Peer,
et absolument rien d'autre ni de plus.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Ça ne se peut pas. Tiens, j'ai ici mon ordre.
Vois-tu, c'est écrit : tu requerras Peer Gynt.
Il a renâclé au destin de sa vie.
Il ira comme rebut dans la cuillère.

PEER GYNT

Quelle absurdité ! Il doit s'agir d'un autre.
Il y a bien Peer? Et non Rasmus ou Jon?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Je les ai fondus, ceux-là, depuis longtemps.
Viens donc de bon gré, ne perdons pas de temps.

PEER GYNT

Je n'en ferai rien ! Non, ce serait joli,
si demain tu voyais que c'était un autre.
Il faut, mon brave homme, que tu te méfies !
Souviens-toi, tu es responsable, après, si...

LE FONDEUR DE BOUTONS

J'ai l'écrit...

PEER GYNT

Au moins, donne-moi un délai !

LE FONDEUR DE BOUTONS

Et qu'en ferais-tu?

PEER GYNT

Je fournirai la preuve
que toute ma vie j'ai bien été moi-même ;
car notre querelle a porté là-dessus.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Quelle preuve?

PEER GYNT

Par témoins, certificats.

LE FONDEUR DE BOUTONS

J'ai grand'peur qu'ils soient récusés par le Maître.

PEER GYNT

Impossible ! Et puis, chaque peine en son temps !
Mon cher, je m'emprunte moi-même à crédit ;
je vais revenir. On ne naît qu'une fois ;
et l'on tient à soi, tel que l'on fut créé.
Allons ; sommes-nous d'accord?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Soit, Mais, tu sais,
nous nous rencontrons au prochain carrefour.

(Peer Gynt court.)

(Plus loin sur la lande.)

PEER GYNT, *courant.*

Comme il est écrit, le temps, c'est de l'argent.
Ah, si l'on savait où est le carrefour ;...
il est près, peut-être ; il est peut-être loin.
La terre me brûle comme un fer rougi.
Un témoin ! Un témoin ! Où en trouverai-je?
C'est invraisemblable ici dans la forêt.
Le monde est mal fait ! Quand on doit démontrer
son droit évident, il n'offre aucun moyen !

(Un vieil homme voûté, bâton à la main et sac au dos, arrive devant lui trottinant.)

L'HOMME, *s'arrête.*

Bon monsieur,... un sou pour un vieux sans asile !

PEER GYNT

Vous m'excuserez ; je n'ai pas de monnaie...

L'HOMME

Prince Peer ! Vraiment ; nous nous retrouvons donc...?

PEER GYNT

Qui es-tu?

L'HOMME

Vous ne vous rappelez pas les Rondanes?

PEER GYNT

Tu ne serais pas...?

L'HOMME

Le vieux de Dovre, hé oui !

PEER GYNT

Le vieux de Dovre? Ah, vraiment? Le vieux de Dovre

LE VIEUX DE DOVRE

Oh, je suis réduit à la pure misère... !

PEER GYNT

Ruiné?

LE VIEUX DE DOVRE

Volé, pillé de fond en comble.
Je suis vagabond, et j'ai faim comme un loup.

PEER GYNT

Hourra ! Tel témoin pousse peu dans les bois !

LE VIEUX DE DOVRE

Monsieur le prince est aussi devenu gris.

PEER GYNT

Cher beau-père, on est rongé par les années.
Enfin,... passons sur les affaires privées,...
et surtout, pas de querelle de famille.
J'étais un toqué dans ce temps-là...

LE VIEUX DE DOVRE

Oui ; oui ;...
le prince était jeune. Alors, que ne fait-on?
Mais il eut raison d'éconduire sa femme ;
il s'est épargné par là honte et ennuis ;
car elle a donné depuis dans la débauche...

PEER GYNT

Tiens, tiens !

LE VIEUX DE DOVRE

Elle s'est beaucoup laissé aller ;
pensez donc... la voilà partie avec Trond.

PEER GYNT

Qui est Trond?

LE VIEUX DE DOVRE

Celui du Valfjeld.

PEER GYNT

Lui? Aha ;
lui à qui j'ai pris les filles de pacage.

LE VIEUX DE DOVRE

Mais son fils est devenu et grand et gras,
dans tout le pays il a de beaux enfants...

PEER GYNT

Voyons, cher beau-père, assez de bavardage ;...
c'est tout différent, ce que j'ai sur le cœur...
Ma situation est plutôt ennuyeuse,
il me faut certificat ou témoignage ;...
que beau-père peut très bien me procurer.
Je trouverai bien assez pour un pourboire...

LE VIEUX DE DOVRE

Comment ! Je pourrais rendre service au prince?
Je pourrais avoir quelque avance en échange?

PEER GYNT

Avec plaisir. Mais l'argent comptant me manque,
et sur tous les points il me faut lésiner.

Mais voici de quoi il s'agit maintenant.
Vous vous rappelez que je me présentai
comme prétendant, un soir, dans les Rondanes...

LE VIEUX DE DOVRE

Certes, prince !

PEER GYNT

Non, je vous prie, pas de prince !
Enfin, passons. Vous vouliez à toutes forces
me fausser la vue par une entaille à l'œil,
et me transformer, moi, Peer Gynt, en un trold.
Qu'ai-je fait alors? Je m'y suis opposé,...
J'ai juré vouloir suivre ma propre voie ;
j'ai renoncé à puissance, amour, honneur,
tout ça, simplement afin d'être moi-même.
Vous attesterez ce fait là par serment...

LE VIEUX DE DOVRE

Mais je ne peux pas !

PEER GYNT

Que me contez-vous là?

LE VIEUX DE DOVRE

Oh, Peer ne va pas me forcer à mentir?
Il se rappelle avoir mis les braies de trold,
goûté l'hydromel...

PEER GYNT

Vous m'avez enjôlé ;...
mais j'ai refusé net l'acte décisif.
Et c'est à cela qu'on reconnaît son homme.
La dernière strophe est tout ce qui importe.

LE VIEUX DE DOVRE

Mais la conclusion, Peer, fut en sens contraire.

PEER GYNT

Quelle est cette histoire?

LE VIEUX DE DOVRE

En quittant les Rondanes,
tu as pris bonne note de ma devise.

PEER GYNT

Laquelle?

LE VIEUX DE DOVRE

La forte et tranchante formule.

PEER GYNT

Formule?

LE VIEUX DE DOVRE

Par où l'on distingue les trolds
et les hommes : Trold, sois à toi-même assez !

PEER GYNT, *recule d'un pas.*

Assez !

LE VIEUX DE DOVRE

Oui, et c'est la loi que fermement
tu as observée sans cesse depuis lors.

PEER GYNT

Moi ! Peer Gynt ! Non, non !

LE VIEUX DE DOVRE, *pleure.*

C'est de l'ingratitude !
Tu vivais en trold, mais le cachais toujours.

La formule apprise de moi t'a permis
ton élévation à la grande fortune ;...
et tu viens ici dénigrer la formule
et moi-même, à qui tu en es redevable.

PEER GYNT

Assez ! Un trold de montagne ! Un égoïste !
Ce ne sont que des sottises ; c'est certain !

LE VIEUX DE DOVRE, *sort un paquet de vieux journaux.*

Crois-tu donc que nous n'avons pas de journaux?
Attends ; tu vas voir ici, rouge sur noir,
ton éloge dans *Le Journal de Bloksberg;*
autant en a fait *La Poste d'Heklefjeld,*
déjà pendant l'hiver où tu es parti...
Veux-tu lire ça, Peer? Voilà, si tu veux.
L'article est signé : « Sabot de destrier. »
Tiens, ici : « L'esprit national chez les trolds. »
L'auteur y expose cette vérité :
la corne et la queue n'ont pas grande importance,
pourvu que l'on montre un peu d'affinité.
Ensuite il conclut : « notre *assez* marque l'homme
du sceau du trold », et il te cite en exemple.

PEER GYNT

Un trold de montagne? Moi?

LE VIEUX DE DOVRE

C'est évident.

PEER GYNT

J'aurais pu rester aussi bien où j'étais?
Vivre dans un calme agréable aux Rondanes?

M'épargner du mal et beaucoup de souliers?
Moi, Peer Gynt,... un trold?... C'est un conte ! Sottise !
Adieu. Tiens, voilà un sou pour du tabac.

LE VIEUX DE DOVRE

Mon cher prince Peer !

PEER GYNT

Lâche-moi ! Tu es fou,
ou bien tu radotes. Cherche un hôpital.

LE VIEUX DE DOVRE

Oh, c'est justement ce que je veux trouver.
Mais, comme j'ai dit, mon petit-fils a des enfants
qui, dans ce pays ont acquis grand pouvoir ;
et j'existe, disent-ils, seulement dans les livres
On n'a pires ennemis, dit-on, que ses parents ;
et je m'aperçois combien c'est vrai, moi, pauvre.
C'est dur de passer pour un mythe, une fable...

PEER GYNT

Cher, c'est un malheur qui arrive à plusieurs.

LE VIEUX DE DOVRE

Nous-mêmes n'avons pas d'œuvres d'assistance,
pas de tronc des pauvres, ni caisse d'épargne ;...
cela conviendrait d'ailleurs mal aux Rondanes.

PEER GYNT

Oui, ce qu'il y faut, c'est la formule diabolique :
à toi-même assez !

LE VIEUX DE DOVRE

Oh, c'est une formule
dont vraiment le prince n'a pas à se plaindre.
Et s'il voulait bien, d'une façon ou d'autre...

PEER GYNT

Mon cher, là, tu te trompes complètement ;
moi-même, je suis, comme on dit, nettoyé...

LE VIEUX DE DOVRE

Cela se peut-il? Le prince serait gueux?

PEER GYNT

Tout à fait. Mon moi princier est mis en gage.
Et c'est votre faute, à vous, les maudits trolds !
On voit où conduit mauvaise compagnie.

LE VIEUX DE DOVRE

Voilà de nouveau l'espoir tombé de haut !
Adieu. Il vaut mieux cheminer vers la ville.

PEER GYNT

Et qu'y feras-tu?

LE VIEUX DE DOVRE

Je me rends au théâtre.
On fait appel à des acteurs nationaux...

PEER GYNT

Bon voyage ; et dis leur bonjour de ma part.
Si je peux me dégager, j'irai aussi.
J'écris une farce. Elle est folle et profonde ;
le titre est : *Sic transit gloria mundi.*

(Il court sur la route; le vieux de Dovre crie après lui.)

(A un carrefour.)

PEER GYNT

Tu n'as jamais, Peer, connu moment plus grave !
Cet « assez » de Dovre a prononcé l'arrêt.
La nef coule ; il faut flotter sur les débris.
Tout plutôt ; mais pas fondu dans les rebuts !

LE FONDEUR DE BOUTONS, *au croisement.*

Eh bien, Peer Gynt, hein, où est l'attestation?

PEER GYNT

C'est le carrefour? On est vite arrivé !

LE FONDEUR DE BOUTONS

Ta figure est un écriteau, où je vois
ce qui est écrit, avant de l'avoir lu.

PEER GYNT

Courir, j'en avais assez ;... on peut se perdre...

LE FONDEUR DE BOUTONS

Mais oui ; et de plus, où cela mène-t-il?

PEER GYNT

C'est vrai ; en forêt, à cette heure de nuit...

LE FONDEUR DE BOUTONS

Un vieux, pourtant, passe. Allons-nous le héler?

PEER GYNT

Non, mon cher, il peut s'en aller. Il est saoul !

LE FONDEUR DE BOUTONS

Mais ne pourrait-il, d'aventure...?

PEER GYNT

Hé, non,... laisse !

LE FONDEUR DE BOUTONS

Bien,... nous commençons?

PEER GYNT

Une seule question
Être soi-même, qu'est-ce que c'est, en somme?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Étrange question, dans la bouche d'un homme
qui a tout à l'heure...

PEER GYNT

Réponds bref et bien.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Être soi-même, c'est : se tuer soi-même.
Mais on perd sa peine à te le dire ainsi ;
disons donc que c'est : se présenter partout
avec l'écriteau de la pensée du Maître.

PEER GYNT

Bon, mais celui qui jamais n'a pu savoir
ce que le Maître a pensé faire de lui?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Il doit le sentir.

PEER GYNT

De tels sentiments trompent,...
et en pleine vie, on s'en va... *ad undas*.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Certes, Peer Gynt ; pour le gars fourchu, le manque
d'un tel sentiment est très bon hameçon.

PEER GYNT

C'est extrêmement embrouillé, cette affaire...
Écoute ; je renonce à être moi-même ;...
j'aurais trop de peine à le prouver, peut-être.
J'estime perdue ma cause sur ce point.
Mais comme j'allais seul, ici, sur la lande,
le soulier de la conscience m'a blessé ;
alors, j'ai pensé : oui, tu es un pécheur...

LE FONDEUR DE BOUTONS

Tu reviens, il semble, à ton commencement...

PEER GYNT

Pas du tout, car je veux dire un grand pécheur ;
en fait, mais aussi par désirs et paroles.
J'ai mené, à l'étranger, une vie folle...

LE FONDEUR DE BOUTONS

C'est possible ; mais puis-je en voir le registre?

PEER GYNT

Oui, donne un délai ; j'irai trouver le prêtre,
me confesser vite, et t'apporter la preuve.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Eh bien, fournis-la, il est alors certain
que tu es sauvé de la cuillère à fondre.
Mais mon ordre, Peer...

PEER GYNT

Le document est vieux ;
il est d'une date ancienne, sûrement ;...
Ma vie, un moment, fut indigne et abjecte,
j'ai fait le prophète et croyais au *Fatum*.
Eh bien, j'essaierai?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Mais... !

PEER GYNT

Mon cher, sois gentil,...
tu n'as pas grand'chose à faire, sûrement.
L'air est excellent ici, dans ce district ;...
il ajoute une aune à la durée des gens.
Comme l'a dit le prêtre du Justedal :
« dans cette vallée, rarement quelqu'un meurt ».

LE FONDEUR DE BOUTONS

Bien, au prochain carrefour ; mais pas plus loin.

PEER GYNT

Un prêtre, n'être à saisir qu'avec des pinces !

(Il court.)

(Colline de bruyères. La route serpente le long des collines.)

PEER GYNT

Elle peut servir de beaucoup de façons,
dit Esben, ramassant une aile de pie.
Qui aurait pensé qu'un fardeau de péché
peut, au dernier soir, vous sortir d'embarras?

L'affaire, il est vrai, demeure aussi fâcheuse ;
car, au fond, ça mène de la cendre au feu ;...
mais il est un mot d'expérience qui dit :
tant que la vie dure, on a encore espoir.

(Un personnage maigre en soutane très retroussée, un filet d'oiseleur sur l'épaule, court le long du versant.)

PEER GYNT

Qui va là? Un prêtre avec rets pour oiseaux !
Hé, là-bas ! Holà ! J'ai vraiment de la chance !
Bonsoir, monsieur le pasteur. Mauvais sentier...

LE PERSONNAGE MAIGRE

C'est vrai ; mais que ne fait-on pas pour une âme?

PEER GYNT

Aha ; quelqu'un va monter au ciel?

LE PERSONNAGE MAIGRE

Oh non ;
j'espère qu'il suit un chemin différent.

PEER GYNT

Monsieur le pasteur, je vous accompagne un moment?

LE PERSONNAGE MAIGRE

Volontiers ; la compagnie m'est agréable.

PEER GYNT

J'ai quelque chose sur le cœur...

LE PERSONNAGE MAIGRE

Heraus! Vite !

PEER GYNT

Vous voyez devant vous un homme honorable.
La loi de l'État, je l'ai bien observée ;
jamais je ne fus aux fers ou en prison ;...
parfois, cependant, on perd son équilibre,
on trébuche...

LE PERSONNAGE MAIGRE

Hé, les meilleurs y sont sujets.

PEER GYNT

Oui, ces menus faits...

LE PERSONNAGE MAIGRE

Menus, seulement?

PEER GYNT

Oui ;
des péchés *en gros* je me suis abstenu.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Oh, alors, mon cher, laissez-moi en repos ;...
je ne suis pas l'homme que vous semblez croire...
Vous considérez mes doigts? Qu'y trouvez-vous?

PEER GYNT

Des ongles étrangement développés.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Et quoi maintenant? Vous regardez mon pied?

PEER GYNT, *les montre du doigt.*

Ce sabot est-il naturel?

LE PERSONNAGE MAIGRE

Je m'en flatte.

PEER GYNT, *lève son chapeau.*

J'aurais pu jurer que vous étiez un prêtre ;
et j'ai l'honneur... Bon, le mieux, certes, vaut mieux ;...
qui entre au salon, évite la cuisine ;
si l'on voit le roi, on néglige ses gens.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Poignée de mains ! Vous semblez sans préjugés.
Eh bien, cher, en quoi puis-je vous obliger?
Mais ne demandez ni pouvoir ni argent.
Je ne peux les donner, dussiez-vous me pendre.
Vous ne croiriez pas combien les affaires vont mal ;...
il y a grande diminution du rendement ;
on ne voit pas d'âmes ; de loin en loin, une,
par hasard...

PEER GYNT

Les gens sont tellement meilleurs?

LE PERSONNAGE MAIGRE

Au contraire ; ils ont salement empiré ;...
la plupart vont dans une cuillère à fondre.

PEER GYNT

Oui,... j'ai entendu parler de la cuillère.
C'est à ce propos, justement, que je viens.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Parlez librement !

PEER GYNT

Si ce n'est pas trop indiscret,
je désirerais...

LE PERSONNAGE MAIGRE

Un lieu de refuge? Hein?

PEER GYNT

Désir deviné avant d'être exprimé.
Puisque les affaires vont mal, dites-vous,
je pense que vous ne serez pas trop strict...

LE PERSONNAGE MAIGRE

Mais, mon cher...

PEER GYNT

Modestes sont mes prétentions.
Je n'ai pas besoin qu'on me donne un salaire ;
une compagnie agréable suffit...

LE PERSONNAGE MAIGRE

Une chambre chaude?

PEER GYNT

Oui, pas trop ;... et surtout,
possibilité de partir libre et sauf,...
droit de retourner, comme on dit, en arrière,
quand des jours meilleurs seront en perspective.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Vraiment, mon ami, ça me fait de la peine ;
mais c'est prodigieux le nombre des demandes
que les bonnes gens m'adressent dans ce but,
lorsqu'ils vont quitter leur besogne terrestre.

PEER GYNT

Mais si je repense à ma conduite ancienne,
je suis bien un homme qui a droit d'entrer...

LE PERSONNAGE MAIGRE

Rien que des menus faits...

PEER GYNT

En un certain sens ;...
mais j'ai fait la traite des nègres, je crois...

LE PERSONNAGE MAIGRE

Des gens trafiquaient de volontés et d'âmes,
mais si sottement qu'ils ne sont pas entrés.

PEER GYNT

J'ai porté des statues de Brama en Chine.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Pas de sentiment ! Nous nous moquons de ça.
Des gens ont sorti figures plus vilaines
dans les sermons, l'art et les littératures ;...
ils n'ont pourtant pas été admis...

PEER GYNT

Bon, mais,...
savez-vous bien que j'ai joué au prophète !

LE PERSONNAGE MAIGRE

A l'étranger? Pfuh ! La vision *ins blaue*
qu'ont beaucoup de gens finit dans la cuillère.
Si vous ne pouvez vous fonder sur rien d'autre,
j'ai beau le vouloir, je ne peux vous loger.

PEER GYNT

Et ceci : j'étais naufragé,... sur la quille,...
on dit : qui se noie attrape une branchette,...

et encore : on n'a pas plus proche que soi,...
et j'ai presque pris la vie d'un cuisinier.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Je n'en dirais rien, eussiez-vous presque pris
autre chose aussi à une cuisinière.
Qu'est-ce que c'est que ce presque bavardage,
sauf votre respect? Qui, pensez-vous, irait,
au jour d'aujourd'hui, gaspiller du chauffage
pour une racaille aussi insignifiante?
Ne vous fâchez pas ; ce sont péchés pour rire ;
excusez si je vous parle franchement...
Écoutez, ami, arrachez cette dent ;
et faites-vous à l'idée de la cuillère.
A prendre pension chez moi, quel bénéfice?
Réfléchissez bien ; vous êtes raisonnable.
Oui, vous conservez le souvenir ; c'est vrai ;
mais la vue sur le pays du souvenir
serait, pour le cœur comme pour la raison,
ce que le Suédois dit : « fichtre guère drôle. »
On n'a là de quoi sourire ni pleurer ;
rien n'y réjouit et rien n'y désespère ;
on ne peut y éprouver ni froid ni chaud ;
elle est, tout au plus, bonne à vous agacer.

PEER GYNT

Comme il est écrit : on ne comprend pas bien
où le soulier blesse, à moins de le porter.

LE PERSONNAGE MAIGRE

C'est juste ; je n'ai,... loué soit tel et tel,...
besoin que d'une botte dépareillée.

Mais il est heureux que j'aie parlé de bottes ;
cela me rappelle que je dois partir...
chercher un rôti, qui sera gras, j'espère ;
car il est oiseux de jacasser ici...

PEER GYNT

Peut-on demander quel lourd malt de péché
a brassé cet homme?

LE PERSONNAGE MAIGRE

Autant que je le sache,
la nuit et le jour il a été lui-même ;
et c'est là, au fond, ce qui le plus importe.

PEER GYNT

Lui-même? Des gens de cette sorte vont
dans votre paroisse?

LE PERSONNAGE MAIGRE

Oh, ça peut se trouver ;
la porte, du moins leur reste entre-bâillée.
Pour être soi-même, il y a deux façons ;
être ou bien l'endroit ou l'envers de la veste.
On a récemment inventé à Paris
des portraits qu'on fait à l'aide du soleil.
Et l'on peut donner des images directes,
ou celles aussi qu'on nomme négatives,
et qui ont lumière et ombre interverties.
Elles semblent laides aux yeux ordinaires ;
mais la ressemblance y réside aussi bien,
et il ne s'agit que de la faire voir.
Si alors une âme s'est photographiée
au cours de sa vie de façon négative,

la plaque n'est pas pour cela rejetée,...
non, tout simplement elle m'est envoyée.
Je la prends et continue de la traiter,
et par mes moyens un changement s'opère.
Je fume et trempe, je brûle, je nettoie,
avec du soufre et des produits analogues,
jusqu'à dégager l'image que la plaque
doit donner, j'entends : l'image positive.
Mais si, comme vous, on s'est à demi effacé,...
soufre et bain à la potasse n'y font rien.

PEER GYNT

On doit donc venir à vous comme un corbeau
pour sortir perdrix de neige? Dites-moi,
quel nom porte-t-il, le portrait négatif
que vous remettrez au positif bientôt?

LE PERSONNAGE MAIGRE

Peter Gynt y est écrit.

PEER GYNT

Peter Gynt? Tiens!
Monsieur Gynt est-il lui-même?

LE PERSONNAGE MAIGRE

Oui, il le jure.

PEER GYNT

Ah, bien ; ce monsieur Peter est véridique.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Vous le connaissez, peut-être?

PEER GYNT

Oui, vous savez,...
on connaît beaucoup de gens.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Je suis pressé.
Où l'avez-vous vu en dernier lieu?

PEER GYNT

Au Cap.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Di buona speranza?

PEER GYNT

Oui, mais sans délai,
si je ne me trompe, il doit prendre la voile.

LE PERSONNAGE MAIGRE

Tout de suite, alors, il faut que je m'y rende.
Pourvu que j'arrive à temps pour le saisir !
Ce pays du Cap me fut toujours contraire ;...
Il a de fâcheux missionnaires de Stavanger.

(Il court vers le sud.)

PEER GYNT

Quel sot que ce chien ! Le voilà qui bondit
en tirant la langue. Oui,... et son nez s'allonge.
C'était un plaisir de duper pareil âne.
Un gaillard qui prend des airs et joue la basse !
Peuh, il a vraiment de quoi faire le fier !
Certes, son métier ne va pas l'engraisser ;
Il sera bientôt perdu, lui et son train...
Hum, je ne suis pas, moi non plus, ferme en selle ;
je suis comme exclu de moi-même, on peut dire.

(Une étoile filante luit; il lui fait un signe de tête.)

Peer Gynt te salue, sœur, étoile qui meurs !
Luire, s'éteindre, et disparaître en un gouffre...

(Il se secoue comme pris d'angoisse et s'avance dans le brouillard; un moment de silence, puis il crie.)

N'y a-t-il personne, en ce chaos, personne,...
personne dans l'abîme, et personne au ciel... !

(Il descend un peu, jette son chapeau sur la route, et s'arrache les cheveux; peu à peu il se calme.)

Comme une âme peut, indiciblement pauvre,
rentrer au néant dans le gris embrumé.
Ne te fâche pas, ô terre enchanteresse,
si j'ai foulé ton sol sans servir à rien.
O charmant soleil, tes rayons lumineux
ont en vain brillé dans une hutte vide.
Là, personne à réchauffer et enflammer ;...
Le possesseur n'y était jamais, dit-on.
Oui, charmant soleil et terre enchanteresse,
à tort vous avez donné jour à ma mère.
Avare est l'esprit, prodigue la nature.
C'est cher de payer de sa vie sa naissance...
Je veux monter haut, au pic le plus abrupt ;
je veux voir encor le soleil se lever,
repaître ma vue de la terre promise,
et accumuler sur moi le tas de neige ;
on pourra écrire : « ici ne gît personne ; »
et ensuite,.. après... ! advienne que pourra.

DES GENS ALLANT A L'ÉGLISE, *chantent dans le sentier de la forêt.*

Béni soit le matin
où les langues du ciel
sont tombées flamboyantes sur terre !

De terre à l'empyrée
le chant de l'héritier
dans la langue du ciel s'élève.

PEER GYNT, *se replie sur lui-même, épouvanté.*

Jamais un regard par là ! C'est un désert...
J'ai peur d'être mort longtemps avant ma mort.

(Il veut se glisser dans les buissons, mais rencontre le carrefour.)

LE FONDEUR DE BOUTONS

Bonjour, Peer, Où est la liste des péchés?

PEER GYNT

Oh, j'ai appelé et sifflé de mon mieux,
ne trouves-tu pas?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Et tu n'as vu personne?

PEER GYNT

Non, personne qu'un photographe ambulant.

LE FONDEUR DE BOUTONS

Bien, le délai est fini.

PEER GYNT

Tout est fini.
Le hibou sent l'aube qui vient. L'entends-tu
qui ulule?

LE FONDEUR DE BOUTONS

C'est la cloche du matin...

PEER GYNT, *montrant du doigt.*

Quelle est cette lueur?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Rien qu'une lumière
dans une maison.

PEER GYNT

Et quel est ce murmure?

LE FONDEUR DE BOUTONS

Rien qu'un chant de femme.

PEER GYNT

Oui, la liste, là,... là,
je la trouverai...

LE FONDEUR DE BOUTONS, *lui saisit le bras.*

Mets ordre à tes affaires.

(Ils sont sortis du fourré et sont près de la cabane. L'aube point.)

PEER GYNT

Ordre à mes affaires? C'est cela ! Va-t'en !
Quand elle serait, crois-moi, grande comme un cercueil,...
nous n'aurions pas place en ta cuiller, moi et ma liste !

LE FONDEUR DE BOUTONS

Au troisième carrefour, Peer ; mais alors...

(Il incline de côté et sort.)

PEER GYNT, *approche de la maison.*

Avance et recule, et c'est tout aussi loin.
Entre ou sors, et c'est toujours aussi étroit.

(Il s'arrête.)

Non !... Quelle douleur violente, infinie,
d'entrer, d'arriver chez soi, de revenir.

(Il fait quelques pas, et s'arrête de nouveau.)

Fais le tour, disait le Courbe !

(Il entend chanter dans la cabane.)

Non ; tout droit,
cette fois, si étroit que soit le chemin !

(Il court vers la maison; à ce moment, Solvejg paraît à la porte, habillée pour aller à l'église, un psautier dans sa jupe, un bâton à la main. Elle se tient droite, la figure douce.)

PEER GYNT, *se jette à ses pieds sur le pas de la porte.*

Si tu veux punir un pécheur, rends l'arrêt !

SOLVEJG

Le voilà ! C'est lui ! Que Dieu en soit loué !

(Elle le cherche en tâtonnant.)

PEER GYNT

Crie bien haut combien j'ai péché lourdement !

SOLVEJG

Non, tu n'as péché en rien, mon cher garçon !

(Elle tâtonne encore et le trouve.)

LE FONDEUR DE BOUTONS, *derrière la maison.*

La liste, Peer Gynt ?

PEER GYNT

Dis mon crime bien haut !

SOLVEJG, *s'assied près de lui.*

Grâce à toi, ma vie fut un chant ravissant.
Sois béni, ô toi qui es venu enfin !
Bénie la rencontre en ce matin de fête !

PEER GYNT

Je suis donc perdu !

SOLVEJG

Un maître est tout-puissant.

PEER GYNT, *rit.*

Perdu ! A moins que... tu lises les énigmes !

SOLVEJG

Lesquelles ?

PEER GYNT

Les énoncer ? Parbleu ! Bien sûr !
Sais-tu où Peer Gynt a été tout ce temps ?

SOLVEJG

Été ?

PEER GYNT

Oui, le sceau du destin sur son front ;
tel qu'il a surgi dans la pensée de Dieu !
Peux-tu me le dire ? Il faut, si tu ne peux,
que je rentre,... et sombre aux pays de brouillard.

SOLVEJG, *sourit.*

L'énigme est aisée.

PEER GYNT

Dis donc ce que tu sais !
Où étais-je en tant que moi-même, entier, vrai ?
Où étais-je, avec le sceau de Dieu au front ?

SOLVEJG

Dans ma foi, mon espérance et mon amour.

PEER GYNT, *recule interdit.*

Que dis-tu...? Tais-toi ! Ces mots sont décevants.
Du garçon en moi tu es toi-même mère.

SOLVEJG

C'est ce que je suis, oui ; mais qui est son père?
Celui, quand la mère le prie, qui pardonne.

PEER GYNT, *une lueur l'illumine; il s'écrie.*

Mon épouse et mère ; ô toi, femme innocente !
Oh, tiens-moi caché, bien caché dans ton sein !

(Il se cramponne à elle et cache sa figure sur ses genoux. Long silence. Le soleil se lève.)

SOLVEJG, *chante à mi-voix.*

Dors, va, dors, mon garçon bien aimé !
Je te bercerai, je veillerai...

L'enfant a vécu au giron maternel.
Tous deux ont joué tout le long de la vie.

L'enfant a dormi sur le sein de sa mère
au long de la vie. Béni sois-tu, ma joie !

Tout contre mon cœur l'enfant a reposé
au long de la vie. Et le voilà bien las !

Dors, va, dors, mon garçon bien aimé !
Je te bercerai, je veillerai...

LA VOIX DU FONDEUR DE BOUTONS, *derrière la maison.*

Nous nous verrons, Peer, au dernier carrefour ;
Nous saurons alors... si... ; je n'en dis pas plus.

SOLVEJG, *chante plus haut dans l'éclat du jour.*

Je te bercerai, je veillerai !...
Dors et rêve, mon garçon !

ÉBAUCHES ET VARIANTES

On a deux manuscrits de Peer Gynt, qui sont tous deux à la Bibliothèque royale de Copenhague. L'un est une mise au net de la pièce achevée. Il ne diffère guère de la première édition que par des différences orthographiques, d'ailleurs peu nombreuses. L'autre est un manuscrit de travail d'une écriture soignée jusque vers l'endroit qui correspond à la p. 233 de la traduction précédente. L'écriture est ensuite plus négligée. Il y a partout des corrections et des additions. C'est uniquement ce manuscrit de travail qui sera comparé dans ce qui suit à l'œuvre définitive.

Il comprend le drame entier en 32 cahiers numérotés, généralement de 8 pages, le drame complet, sauf que le cahier 15 manque, et que deux feuilles ont été arrachées au cahier 28.

Il comprend, en outre, des feuillets et même des suites de cahiers du même papier, mais d'un moindre format, qui contiennent des additions ou modifications de certaines scènes.

Les indications sont données dans ce qui suit conformément aux règles exposées tome VI, p. 253-254.

Le cahier 1 n'a que quatre pages, et porte à la première page le titre : « Peer Gynt. Poème dramatique par Henrik Ibsen 1867, » et à la troisième page la liste des personnages. Le cahier 2 commence par : « Acte premier, 14.1. 67. » Cette disposition rend très vraisemblable l'hypothèse faite dans la notice, p. 25, que la liste des personnages n'a été établie qu'après coup, ou a été substituée après coup à une liste primitive, hypothèse qui a paru nécessaire pour d'autres raisons.

La liste, suivie des indications de temps et lieu, est la suivante :

LES PERSONNAGES

AASE, *veuve d'un cultivateur.*
PEER GYNT, *son fils.*
DEUX FEMMES, *avec des sacs de blé.*
LE FORGERON.

INVITÉS DE LA NOCE.
L'HOMME DE HÆGGSTAD.
LA MARIÉE, *sa fille.*
MADS MOEN, *le fiancé.*
SÖLVE, BIRGIT } *nouveaux venus dans le pays.*
SOLVEJG, HELGA } *leurs filles.*
NOMBREUX INVITÉS DE LA NOCE.
L'INTENDANT. LE MÉNÉTRIER, etc.
UNE FEMME HABILLÉE EN VERT.
TROIS FILLES DE PACAGE.
UN VILAIN ENFANT.
GNOMES ET TROLDS.
MARINS ÉTRANGERS.
ANITRA, *fille du Bédouin.*
LA STATUE DE MEMNON *(chantant).*
LE SPHINX DE GHIZE *(personnage muet).*
FRASENFELDT, *philosophe.*
TUHU, *réformateur de la langue de la côte de Malebar.*
HUSSEIN JUNIOR, *ministre oriental.*
UN VIVANT *avec un cadavre.*
BAIGNEURS *de différents pays.*
UN CAPITAINE DE NAVIRE NORVÉGIEN.
SECOND, CUISINIER, MATELOTS.
UN PRÊTRE.
UN CORTÈGE D'ENTERREMENT.

(L'action, qui commence au siècle dernier et s'achève en celui-ci, se passe dans le Gudbrandsdal, dans les hautes montagnes, sur la côte d'Afrique, dans le désert du Sahara, dans l'hôpital de fous du Caire, sur la mer, etc., etc.)

Les mots « siècle dernier... celui-ci » sont biffés et remplacés par ceux du texte définitif.

ACTE PREMIER

P. 97, l. 10 et 19. Les indications scéniques manquent.
P. 98, l. 3-10.

A ses yeux ouverts, tu jettes
tes mensonges de chasseur !...

L. 14. « moqueuse » manque.

L. 17. Avant ce vers, il y a :

J'entendais, comme un glouglou,
taper les sabots du renne.

L. 20. cherchait de la mousse...

L. 26. Manque.

P. 99, l. 29. — *P*. 100, l. 1. Le second vers a été d'abord écrit le premier, puis effacé, et écrit à sa place définitive avec « droit » au lieu de « tout ».

P. 5, l. 3.

A mes yeux, dans notre course,

L. 11-12. Vers d'abord intervertis.

L. 15.

Jaunes déferlaient des vagues ;

L. 17-19.

Seul le vertige tournoie,
dansant, sautant et chantant
à mes yeux et mes oreilles

L. 20. L'indication scénique manque.

L. 24. Ajouté après coup.

P. 101, l. 3. « et s'appuie à un tronc » manque.

L. 18. L'indication scénique manque.

L. 25-27.

le bouc s'en va, j'en suis quitte,
je voulais m'y accrocher ;...
en vain ;... bon ; tous deux quand même
on finit par atterrir...
bouc devant et moi derrière ;

L. 22-23. *elle s'arrête, le regarde avec de grands yeux, ne peut plus placer ses mots, s'écrie enfin :*

P. 102, l. 18-26.

par Jésus, tu sais mentir !
Il y a beau temps que c'est
arrivé à Gudbrand Glesne ;

la rengaine que tu dis,
je l'ai entendue avant
mes vingt ans, et bien souvent !
Oh le diantre d'effronté,
tu l'as entendue aussi,
déjà comme tout petit.

PEER GYNT

A tous deux c'est arrivé

P. 103, l. 1. L'indication scénique manque.
L. 5. « sec » écrit d'abord « vieux ».
L. 10.

déformant la vieille histoire,

L. 25. Manque.
P. 104, l. 5. — *P.* 105, l. 30.

Ton père était un brave homme ;
c'est heureux que Dieu l'ait pris
soudain, avant que tu aies
brisé son cœur, sacripant !

(Pleurant.)

Que n'as-tu été un gars
tel que Niels, ton frère aîné?
Hélas, parti au service
du roi, il est mort en guerre.
Toi, mon Peer, m'es seul resté,
grand et fort es devenu,
devais être appui, bâton,
pour ta pauvre vieille mère,
devais cultiver la ferme,
tenir lieu pour moi de père,
et aussi du fils aîné,...
défendre ton héritage ;...
ah bien oui, Dieu sait quelle aide
j'ai eue de toi, misérable !

P. 106, l. 14. Ajouté après coup.
L. 20. Écrit d'abord : Mère, tu ne sais pas tout...
L. 23. Après ce vers est écrit, mais biffé :

Tu en étais, elle a dit...

L. 25. Écrit d'abord :

Fichtre oui, que j'en étais.

L. 26-27. Ajouté après coup.
P. 107, l. 7 et 9. Au lieu de « vif » était d'abord écrit « fort ».
L. 17. Manque.
P. 108, l. 6.

tu n'en as aucune honte ;

L. 22. L'indication scénique manque.
L. 27.

Si, du moins, gueux, tu savais

P. 109, l. 18. Au lieu de « toujours » le ms. porte un mot forgé par Ibsen, et dont le sens est peu clair.
L. 23.

pour peu que tu l'aies voulu.

P. 110, l. 1.

il peut bien enfler la voix.

L. 4. Au lieu de « malgré lui », il y a : « tout soumis. »
L. 11. L'indication scénique manque.
P. 111, l. 12. L'indication scénique manque.
L. 17.

Oui, mais je m'y rends ce soir...

L. 24. Manque.
P. 112, l. 6. Ajouté après coup.
P. 114, l. 6.

Il saura toute l'histoire.

L. 24. « broyer », correction pour « man » [ger], qui est biffé.
P. 116, l. 28-29. « lève... d'avertissement » manque.
P. 118, l. 20-23. Lignes écrites d'abord après la ligne 16, puis biffées et récrites ensuite ici.

P. 119, l. 1-4. Petite hauteur avec fourré et bruyères. Le chemin cantonal contourne le pied du coteau.

Peer Gynt vient d'en haut ; il s'arrête où la vue s'ouvre sur Hæggstad.

Vient ensuite le texte suivant, qui est biffé :

PEER GYNT

C'est là qu'est Hæggstad. Je vais y arriver.
Aujourd'hui, ma danse, ils ne l'oublieront pas.

(Il s'arrête un instant.)

Là-bas, dans la cour, vraie nuée de moustiques.
Faut-il y aller?... Ou vaut-il mieux attendre?...
Rire au dos des gens, la maudite habitude !...
Filles et garçons, ils la pratiquent tous.

(Il serre les poings.)

Ces rires maudits ! Le canton entier rit,...
pas devant vous, pas de façon qu'on le voie...
on pourrait alors casser la gueule aux drôles.
Non, d'un pied léger, comme des chats, ils passent,
saluent poliment, soulèvent leur chapeau ;...
mais derrière vous, derrière, ils se retournent,
leur bouche s'étire et ils clignent des yeux,
ils ne disent rien, s'en vont, toujours muets ;
mais songeant... derrière ; et leurs idées vous causent
un feu intérieur qui vous cuit et vous brûle,...
ils ne disent rien ; ne portent aucun blâme,
des idées, sans plus, et de muets sourires ;
on pourrait crier comme la scie qu'on lime.
Et derrière vous ! C'est pourquoi c'est odieux !

(Court silence.)

Le texte de la p. 119, l. 5-16, est écrit en marge, mais sans aucune indication scénique.

UNE FEMME, *en conversation.*

P. 119, l. 25. — *P.* 120, l. 2.
Comment croyez-vous que ça pourra finir?

UN HOMME

En prison, je pense.

LA FEMME

Oui, ça paraît certain.

L. 11. Après « il se laisse tomber dans les bruyères » viennent les lignes, p. 122, l. 25 à p. 123, l. 2, mais biffées. L'indication, au milieu de ces lignes, est remplacée par « assez long silence ». Puis le texte de la p. 120 l. 11, continue, depuis « il reste ».

L. 20. Manque.

P. 121. Après la l. 13 se trouve, biffé, ce brouillon en prose :

ASLAK LE FORGERON, *à d'autres, en passant.*

Le voilà couché là, le cochon, qui cuve son eau-de-vie.

PEER GYNT, *sursautant.*

Quoi encore... ! Oh, forgeron, c'est toi.

LE FORGERON

Est-ce la ribote de six semaines que tu es en train de cuver ici?

PEER GYNT

Mensonge !

LE FORGERON

Peux-tu nier que tu as quitté le canton depuis six semaines,.. après la réunion de Lunde?

PEER GYNT

Mais je n'ai pas bu !

LE FORGERON

Les gens disent que tu as fait la bombe dans les fjelds de l'ouest...

PEER GYNT

J'y ai fait de grandes actions, tu sais !

PLUSIEURS, *au milieu d'un rire général.*

Oh, raconte, Peer !

PEER GYNT

Pas un mot. Laissez-moi tranquille.

LE FORGERON

Iras-tu à Hæggstad?

PEER GYNT

Non !

LE FORGERON

En cela tu fais bien. Moi, j'y vais.

L. 17. « l'empereur » écrit d'abord « bataille ».
L. 21. « de bon » manque.
L. 23.

La ribote de Lunde dure-t-elle encore?

P. 122, l. 8-22.

Tu vas à Hæggstad?

PEER GYNT

Non.

LE FORGERON

Il fut un temps où
l'on disait qu'Ingrid avait du goût pour toi.

PEER GYNT

Maintenant tu peux te mettre sur les rangs !

LE FORGERON

A cause de moi tu veux rentrer, peut-être?

PEER GYNT

J'aurais peur...?

LE FORGERON

Du tout, je n'en crois rien, mon gars !
Mais si tu viens à changer d'avis, ensuite,...
tu pourrais prier ta mère de se mettre
à te nettoyer jusqu'à te rendre blanc.

PEER GYNT

Noir corbeau !

LE FORGERON

Et, Peer, ne va pas oublier
de raccommoder tes genoux et ton fond.
Il viendra des gens très bien dans la maison,
et tu es d'un âge, aujourd'hui, suffisant,
pour que cela semble un peu inconvenant
si tu vas courir comme une flèche avec
un drapeau de paix pendu à ton derrière.

PEER GYNT

Au diable...?

LE FORGERON

Merci. Fais comme je te dis.
Bonsoir. Nous dirons ton salut à Ingrid.

(Ils sortent.)

P. 123, l. 3. *il serre les poings.*

P. 123, l. 10-11. *il va partir, mais s'arrête et écoute.*

L. 13-14. *il écoute, ses yeux brillent, il se frotte les mains.*

L. 18. Manque.

L. 19. Au lieu du « halling », il y a « le sauteur ».

L. 21. Au lieu de « ça chante », il y a « ça brille ».

L. 24. il court en descendant le chemin.

L. 25. — *P.* 124, l. 3. « La maison... tout au fond », « sur le talus... distance », « entre les bâtiments », « çà et là », manquent.

P. 124, l. 4.

UNE FEMME, *causant.*

L. 13. Après cette ligne, il y a :

(Ils passent en dansant.)

L. 22-23.

LE MARIÉ, *pleunichant, tire son père par sa veste.*

P. 125, l. 9. *il le quitte.*

L. 13, 18. Les indications scéniques manquent.

L. 20.

PLUSIEURS

L. 22-25.

PEER GYNT, *arrive, animé, ardent.*

Qui est dans le groupe, ici, la plus alerte?
Elle va danser.
Personne ne répond?

UNE FILLE

P. 126, l. 1, 5, 7, 9, 11, 17, 22-26. Les indications scéniques manquent.

L. 16.

UN GARÇON

P. 127, l. 1, 7, 15-16, 18, 22, 24, les indications scéniques manquent.

L. 2.

Rires par derrière !... idées et sourires muets.

L. 46.

Solvejg et Helba entrent avec leurs parents.

L. 21.

Sois le bienvenu, Peer Gynt, et bois un coup.

P. 129, l. 6.

Pas du tout...

L. 19.

Peer Gynt?

L. 32.

Oui, quoi ; qu'est-ce qui te prend?

P. 130, l. 9, 20. Les indications scéniques manquent.

L. 14.

UN GARÇON, *arrivant avec plusieurs autres.*

P. 131, l. 23.

PEER GYNT, *fanfaron.*

P. 132, l. 15.

le faire déjà quand elle était petite !

P. 134, l. 17.

PEER GYNT, *en colère.*

L. 24. *rire bénéral.* Suivent ces lignes, qui sont biffées :

La poche de mes braies est pleine d'argent

PLUSIEURS, *riant.*

D'argent? D'or, tu veux dire?

PEER GYNT, *de plus en plus excité.*

Je pourrais vous faire riches comme des comtes !

QUELQUES-UNS

Oh, fais-le-donc !

PEER GYNT

Jamais de la vie !

P. 135, l. 15.

LE FORGERON

P. 136, l. 17.

Allons, viens, Solvejg, et ne sois pas revêche.

P. 137, l. 4. L'indication scénique manque.

P. 137, l. 25. — *P.* 139, l. 2.

Mais si ! Et je suis pompette, ça se peut ;
mais c'est parce que les autres m'ont blessé.
Veux-tu...?

SOLVEJG

Je n'ose, même si je voulais.

PEER GYNT

De quoi as-tu peur?

SOLVEJG

C'est surtout de mon père.

PEER GYNT

Ton père? Oui, c'est vrai, c'est un homme pieux,
qui penche la tête ; hein? Eh bien, réponds donc !

SOLVEJG

Que puis-je répondre?

PEER GYNT

Il est dévot, ton père?
Et ta mère aussi est dévote, sans doute?
Vas-tu me répondre?

SOLVEJG

Laisse-moi tranquille.

PEER GYNT

Holà, comme vous portez la tête haute !
A votre arrivée, je l'ai vu tout de suite...
ta mère engageante, et lui, main au chapeau,
s'en allait d'un pas léger, comme le chat ;
vous parlez fort bien, et joliment ; oui fichtre ;...
mais quant aux idées, c'est d'un autre tonneau...

(Il change brusquement et dit comme avec angoisse.)

P. 139, l. 8.

LE FIANCÉ, *à voix basse.*

L. 14-16. *plupart des gens sont ivres.*
L'intendant cherche à retenir le forgeron; celui-ci ôte sa veste.

L. 17, 19. Les indications scéniques manquent.

L. 25.

Non, qu'ils se disputent !

P. 140, l. 3. D'abord écrit :

SOLVEJG

L. 8. Bottons lui le derrière !

L. 11-12. Ajouté après coup.

L. 13 et 15. Les indications scéniques manquent.

L. 14. D'abord écrit :

Je n'en démords pas qu'il ne soit abattu !

L. 16. Après cette ligne, vient une réplique qui n'est pas dans le manuscrit au net :

SOLVEJG

Tous sont après lui, tels les oiseaux du jour
qui crient au hibou, seul, qu'effraie la lumière.

P. 140, l. 25. — *P.* 141, l. 2.

L'écharper ! Le pendre !

P. 141, l. 4. « Pendre » manque.

L. 7. L'indication scénique manque.

L. 13.

Qu'est-ce qui te prend?

L. 19.

Non, Peer Gynt m'a... enlevé la mariée !

L. 22-jusqu'à la fin de l'acte.

AASE

Le vaurien ! Sur le fjeld
à pic, le voilà grimpant comme une chèvre !

LE FIANCÉ

Vois, mère, il la tient ainsi qu'on tient un porc !

AASE, *avec un geste de menace.*

Puisses-tu tomber, et...

(Elle crie avec angoisse.)

Gare sur la pente !

LE PÈRE DU FIANCÉ

Voilà une action qu'il paiera de sa vie !

AASE

Prends terre et maison, si ça peut le sauver !

ACTE II

P. 145, l. 3.

Et un flot d'or sur la tête?

P. 147, l. 7. Au lieu de « soudain », il y a « puis ».

L. 10.

INGRID, *avec mépris.*

L. 15-16. Au lieu de « Un orage se prépare », il y a : « Le matin. »

L. 17-19. Aase arrivè avec les nouveaux venus dans le pays. Solvejg tient la petite Helga par la main.

L. 20. — *P.* 148, l. 28. Manque.

P. 149, l. 5, 15, 17, 21. Les indications scéniques manquent.

P. 150, l. 3.

Il pourra, s'il vit, devenir empereur !

L. 11. L'indication scénique manque.

P. 151, l. 23.

AASE, *sourit, fière.*

Ici, avant la suite du texte (p. 152, l. 4), se trouvent deux textes biffés, qui suivent (I et II).

I

De l'autre côté du torrent.

PEER GYNT *est couché parmi les touffes de myrtilles. De temps en temps, il arrache de la bruyère, par moments il pleure.*

PEER GYNT

Où cela peut-il mener? *(Il s'agite.)* Ah, non. Et dire
que je n'ai pas pu changer d'idée à temps !

(Il regarde l'eau.)

Sauter là-dedans serait le mieux peut-être...

(Il s'agite de nouveau.)

Mais on reste alors si longtemps à lutter.
Et les autres vivent. *(Il se tait un instant.)* Rester là froid et blême,
être absent de tout, sans compagnie ni jeu...
Et le soleil luit... Si l'on pouvait éteindre
le soleil, et les entraîner avec soi.

SOLVEJG, *arrive avec Helga.*

Repose-toi là, en attendant les autres.

PEER GYNT, *bondit presque.*

Oh !

SOLVEJG

Non, vraiment, c'est !...

(Elle veut appeler derrière elle.)

PEER GYNT, *soudain debout.*

Chut ! Vous êtes nombreux?

SOLVEJG, *indiquant du doigt.*

Les vieux seulement.

PEER GYNT

C'est bien, il n'y a qu'eux.
Car je ne veux pas qu'on me prenne vivant.

SOLVEJG

Mais Ingrid...?

PEER GYNT

Quoi, elle?

SOLVEJG

Où est-elle?

PEER GYNT, *bref.*

Rentrée.

SOLVEJG

Chez elle !

PEER GYNT

Crois-tu donc que je m'en soucie?

SOLVEJG

Mais comment as-tu pu... !

PEER GYNT, *l'interrompant.*

Oui, oui,... laissons ça !

(Solvejg se tait; il la regarde un moment sans parler, puis il dit :)

Oui, tu aurais dû danser avec moi, toi.

SOLVEJG

Peux-tu maintenant parler d'un rien pareil?

PEER GYNT

Grand ou très petit,... tu vois que cela compte.

SOLVEJG, *fond en larmes.*

Oh, c'est grand péché de me le reprocher !

PEER GYNT

Non ! Par toi j'en vins à colère et fureur !
J'étais endiablé.

SOLVEJG

Alors, Dieu ait pitié... !

PEER GYNT

Veux-tu réparer?

SOLVEJG

Oui, certes, et puissé-je
y être aidée par Dieu le père et le Christ !

PEER GYNT, *la regarde.*

Danser?

SOLVEJG

Danser? Oui, tant que tu voudras !

PEER GYNT

Merci, mais il faut maintenant davantage.

SOLVEJG

Bien, alors je veux plus.

PEER GYNT

Reste donc ici.
Nous chassons le renne entre cimes et pics...
je bâtis un toit que nul ne trouvera...
un palais au fond de la grande forêt...
Veux-tu?

SOLVEJG, *recule.*

Au nom de Jésus !

PEER GYNT

Voilà qui vous ressemble !
Oui ou non !

SOLVEJG

Comment peux-tu l'imaginer !

PEER GYNT

Un baiser, alors? Et puis tu partiras.

SOLVEJG

Au nom de Jésus !

PEER GYNT

Réponds ! C'est permis? Dis !

SOLVEJG

Peux-tu le penser !

PEER GYNT, *au bout d'un instant.*

La demande était sotte...
Va, comme tu es venue ; ça m'est égal !

(Il va pour sortir; à ce moment arrive Aase, suivie des parents de Solvejg.)

AASE

Enfin, te voilà ! Oh, brigand, ravisseur !
Toi, tu finiras par me briser le cœur !
Vaurien, où est-elle, Ingrid? Montre-la ! Vite !

SOLVEJG

Non, ne gronde pas, mère, il l'a renvoyée !

L'HOMME

Renvoyée chez elle?

AASE

Oh, alors, Dieu nous aide !
Le cas était bien mauvais ; il devient pire !

SOLVEJG

Pire?

AASE

Renvoyée ! Mon Dieu, qu'as-tu fais là !

PEER GYNT

Pas de remontrance ; il faut que je me sauve !

L'HOMME

Peux-tu te sauver du péché?

AASE

Mon cher gars !

PEER GYNT

Tais-toi ! Tu finis par brouiller mes idées !

AASE

Oui, je me tairai ; prends tes jambes, et file ;
seulement, dis-moi, où vas-tu?

PEER GYNT

Peu importe.

(Il se tourne soudain vers l'homme.)

Donne-moi ta fille. Ensemble nous vivrons,
J'y trouverai joie et profit à la fois.

AASE

Oh, oui !

L'HOMME

Son cercueil je lui scierais, plutôt.

PEER GYNT

Elle vivra bien.

AASE

Je fournis les repas !

PEER GYNT

Tu penses qu'on va nous ruiner à fond ;
que la ferme et tout passera en amendes...
Je vais en bâtir une dix fois plus grande ;
attends qu'un an, ou... cinq ou six soient passés...

L'HOMME

C'est bien ; tu l'auras.

PEER GYNT

Ah, tu le veux bien !

L'HOMME

Oui.
A une condition.

PEER GYNT

Bien, bien ; tu n'as qu'à dire !

L'HOMME

Descends te livrer, te soumettre à la loi ;
toi-même requiers la peine, fruit du crime ;
subis l'ironie et le mépris des hommes,
sois fort seulement par ton humilité.

La loi dit : sept ans dans les travaux forcés.
Prends les sept années comme peine d'en haut ;
une fois subies, si tu reviens ici
et la veux encore, tu auras ma fille.

LA FEMME

Mari !

AASE

As-tu idée d'un tel bavardage !

PEER GYNT

Prison !

L'HOMME

Jusqu'au bout. Le veux-tu?

PEER GYNT

Non, merci !

L'HOMME

Oh, âme égarée, écoute, écoute-moi !
Ne te sens-tu pas comme l'enjeu du diable?
Il t'a bien déjà gagné plus qu'à moitié !
Le reste demeure et tient à un cheveu.
Jamais tu n'auras le choix comme à présent.
C'est chute ou salut ; cantique ou damnation !
Que la gravité de la vie te pétrisse,
te fonde, t'épure et te mue en colombe,
te consume au feu d'où tu sortiras blanc !
Au nom du Seigneur, choisis, choisis, choisis !

PEER GYNT

Comment peux-tu croire?...

L'HOMME

Est-ce exigé à tort?

PEER GYNT

Qu'est-ce que j'en sais? Il faut que j'aie vécu,
il faut que d'abord j'aie grouillé par le monde ;
je ne peux aller m'enfermer, tout de même,

m'écrouler, peut-être, endurer faim et soif ;...
homme, il faut trouver des conditions meilleures.

L'HOMME

Dresse en ton cœur le tabernacle de Dieu.
Sers sept ans, ainsi que Jacob pour Rachel.

AASE

Sept ans, c'est bien long.

L'HOMME

L'éternité plus longue.

II

De l'autre côté du torrent.

PEER GYNT *sursaute.* SOLVEJG *vient de se heurter à lui.*

PEER GYNT

Solvejg !

SOLVEJG

Peer !

PEER GYNT

Alors, te voilà donc venue !

SOLVEJG

Mais Ingrid...

PEER GYNT

Elle est loin d'ici...

P. 152, l. 4. « devant le... au loin » manque.

L. 6. Au lieu de « s'arrête », il y a « se jette par terre »

L. 7-8. Écrit d'abord :

Toute la paroisse est dehors, il me semble !
Les hommes sont tous partis à ma recherche !

L. 10.

On entend crier sur le plateau leur troupe.

L. 13. manque.

P. 152, l. 27. — *P.* 153, l. 2. Au lieu de « vas-y » il y a « prends-« moi.

P. 153, l. 4-8. Ajouté après coup.
L. 12. Après cette ligne est ajouté après coup, mais biffé :

PREMIÈRE FILLE

Ils ne trompent pas, tu comprends.

LA SECONDE

Non, bien sûr.

LA TROISIÈME

Ils sont loin. Et puis, ils ont quelque anicroche.

P. 154, l. 1. L'indication scénique manque.
L. 9-2.

LA SECONDE

L'hydromel va couler !

L. 27. « avec Peer Gynt au milieu d'elles » manque.

L. 28. Le monologue qui suit est presque entièrement biffé. Ibsen lui a substitué un brouillon écrit sur des feuillets de moindre format, et qu'a suivi son manuscrit au net.

PEER GYNT, *entre, étourdi, égaré.*

PEER GYNT

Halte ! Disparu encore?
Mur, pignon, et tour, et cimes,...
tout s'efface et coule à rien ;...
tiens, ces hommes tout brillants !
Que ça grouille en ces crevasses !
Ils s'allongent maintenant,
ils grandissent et ils lèvent
leurs pieds de hérons. Venez !
Pensez vous capter Peer Gynt ;...
nous pourrons disputer ça.
Hé? qu'est devenue leur foule?
La hauteur est toute vide ;...
effacés comme arc-en-ciel...
Quoi donc a troublé ma vue?

Et cela qui tinte au loin?
Aïe, j'en ai la tête étreinte ;
ça fait mal, très mal ; qui diable
m'a vissé ce cercle au front?...
Poursuivi le jour entier ;
et, ce qui était le pis,...
n'ai-je pas couru, portant
sur mon dos le maudit bouc !
Danse, jeu et hydromel.
Mieux encore. Hum ; grand merci.
Fille, tu pâlis, rougis ;...
trembles de désir et gêne ;...
dis si Peer Gynt est hableur.

(Les cimes neigeuses luisent de plus en plus brillantes au soleil du soir.)

Tiens ! La maison de grand-père !
Toutes les vitres en feu !
Les vieux haillons n'y sont plus ;
la famille se relève.
Quel tumulte ! Hé, on festoie ;
lancez, doyen, capitaine,
verre et flacon dans la vitre !...
C'est bien ! Tout par les fenêtres !...

(Il crie.)

Sur le toit le nisse est encore vivant !
Issu d'un grand nom, tu seras grand un jour !

(Il s'élance, mais heurte du front le mur du roc, tombe, et reste par terre.)

P. 157, l. 21. — *P.* 158, l. 5. Une grande salle voûtée ; le plafond et les murs sont brillants de lumière. Peer Gynt est étendu sur un large banc. Une femme en vert est assise, penchée sur lui.

LA FEMME EN VERT

C'est vrai?

PEER GYNT

Aussi vrai que c'est splendide ici ;
oui, femme, aussi vrai que tu es ravissante ;
je me conduirai avec délicatesse ;
tu n'auras ni à filer ni à tisser.

P. 159, l. 19. Au lieu de « des Rondanes », il y a : « chez les trolds ».

P. 160, l. 11. L'indication scénique manque.

L. 13-17. L'indication scénique manque, mais dans la marge est écrit : « Un énorme cochon arrive. » Après coup, Ibsen a introduit la l. 19, suivie de l'indication scénique complète.

L. 21. L'indication scénique manque.

L. 24. « et file au galop » manque. Après quoi venait d'abord la l. 19.

A la suite de la scène entre la femme en vert et Peer Gynt, vient, sur le manuscrit principal, la scène dans la salle du Vieux de Dovre, mais cette scène est inachevée et tout ce qui en est écrit, jusqu'à la page 8 du neuvième cahier de huit pages, est biffé. La traduction de ce fragment est le texte I, qui suit.

Après ce commencement biffé, Ibsen a écrit, sur la page 8 du neuvième cahier, un nouveau commencement, mais n'a pas été au delà de l'indication du décor, et la suite de la page est couverte de traits sinueux. On trouve seulement, en bas à gauche, cette indication : « Ici, les feuilles supplémentaires : *a*, *b*, *c*, *d* et *e*. » Cette indication du décor est le texte II. Ce texte, et la description du manuscrit, sont donnés ici d'après H. Logeman, *op. cit.*, p. 97.

Les feuilles supplémentaires in-8° contiennent le manuscrit à peu près définitif, propre à être mis au net, non seulement de la scène de Dovre, mais de toute la fin de l'acte, et le troisième acte commence à la première page du cahier in-4°, n° 10.

Mais ce manuscrit est brusquement interrompu à la page 4 de la double feuille supplémentaire *b* par le commencement d'une autre forme, amorcée en prose, de la scène de Dovre et placée à l'envers, c'est-à-dire écrite sur ce qui est la première page de la double feuille si on la retourne. Ce commencement est biffé. C'est le texte III qu'on trouvera plus loin. Il est clair que les textes successifs sont ainsi donnés dans l'ordre où ils ont été écrits.

Après ce texte III, l'indication des variantes continuera, d'après la partie principale des feuilles supplémentaires, comme si elles faisaient partie des cahiers in-4°.

I

La salle du Vieux de Dovre. Grande fête de trolds. La société est à table. Le Vieux de Dovre à la place d'honneur, près de lui Peer Gynt et la Femme en vert, tous deux en costumes de noce. Trolds des deux sexes au long de la table.

CHŒUR, *à l'unisson.*

On va s'éveiller quelque jour,
et briser chaînes, fers et joug !
Pour Dovre, la patrie des trolds,
nous viderons ce skaal !

LE VIEUX DE DOVRE, *parlant de son siège.*

Les cinq premiers chants concernaient la patrie,
et les huit derniers ne parlaient de rien d'autre :
c'est beau ; cela prouve un esprit concentré,
qui jamais ne voit au dehors, mais dedans.
Nous pourrions changer maintenant la façon
d'exalter le nom de Dovre pour nous-mêmes ;
nous pourrions passer du chant à des discours.
Mon gendre venu des vallées étrangères
doit savoir ce qu'est le peuple où il vivra ;
parlons donc de nous sans fard, sincèrement,
nous allons l'instruire en flattant nos oreilles.

LE TROLD DE COUR

Notre roi toujours se propose pour but
d'offrir à la fois profit et agrément.

LE TROLD PHILOSOPHE [D'abord écrit
LE TROLD-PROFESSEUR], *se lève.*

C'est sans doute moi, bien que j'en sois indigne,
que le roi voulait désigner pour parler.

Je n'y suis pas prêt ; les paroles me manquent ;...
je redirai mon discours de l'an dernier ;
j'en ai fait autant, d'ailleurs, voilà deux ans ;
mais avec le temps on oublie bien des choses ;
et il se pourrait que ce discours renferme
en quelques parties des semences dorées
qui devraient pousser, plutôt que de mourir,
étant oubliées des honorables trolds...
Eh bien donc, ainsi que je l'ai dit moi-même,...
notre vraie force est la fossilisation ;

LE VIEUX DE DOVRE

Arrête ! Il vaut mieux que prenne la parole
chacun, à son tour, qui connaît la question,
chacun sait un peu, mais nul ne connaît tout.

LE TROLD DE COUR

Paroles de sage !

LE VIEUX DE DOVRE

Et si tu peux, dis-nous
en quel sens les trolds se distinguent des hommes?

LE PROFESSEUR TROLD

Voici : au dehors, sous la voûte brillante,
on a la devise : Hommes, soyez vous-mêmes.
Dans notre ombre, ici, chez le peuple des trolds,
la formule est : Trold, sois à toi-même... assez.

LE TROLD-ÉVÊQUE

Tu dois observer, mon fils, ce mot « assez » ;
oui, « assez », mon fils, il faut que tu l'inscrives,
ce mot si tranchant et fort, dans ton écu...

PEER GYNT

Non, mais...

LE VIEUX DE DOVRE

Il le faut, pour être maître ici.

PEER GYNT

Ah, bien ; enfin, soit. Elle n'est pas mauvaise.

LE VIEUX DE DOVRE

Dites la façon de vivre de chez nous.

LE TROLD-PEUPLE

La vache donne des bouses,
le taureau l'hydromel ;
ne demande pas si le goût
est salé ou sucré ;...
Le point important, qu'il ne faut oublier,
est que l'hydromel est fabriqué chez nous.

PEER GYNT

Non, au diable soient vos boissons domestiques.
Aux us du pays je ne me plierai pas.

LE VIEUX DE DOVRE

Qui boit a la coupe, et le bol est en or ;
le vider plein jusqu'au bord en vaut la peine.

PEER GYNT

C'est écrit : il faut contraindre ta nature,
la boisson doit être, à l'usage, moins aigre ;...
eh bien soit !

LE VIEUX DE DOVRE

Allons, voilà qui est bien dit ;
tu vas, peu à peu, voir qu'on est bien ici.

(Au trold-poète.)

Quelle est notre joie des yeux et des oreilles,
et quels vêtements met un trold convenable?

LE TROLD-POÈTE

Nos muses frappant les cordes sont en bure ;
sur quoi en bas courts nos danseuses trottinent ;
le tout vient du fjeld, et rien de la vallée,
sauf le nœud de soie tout au bout de la queue.

PEER GYNT

Mais je n'ai...

LE VIEUX DE DOVRE

Tu peux avoir ce qui te manque ;
nous l'accrocherons gentilment, avec soin.
Tu auras un nœud de soie d'or à porter,
ce qui compte ici pour l'honneur le plus haut...

PEER GYNT

On dit, il est vrai : l'homme n'est qu'un fétu ;...
et il faut aux mœurs des pays s'adapter...
allons, soit !

LE VIEUX DE DOVRE

Tu es un gars accommodant.

PEER GYNT, *à part.*

La queue ne fait pas de l'homme un animal.

LE VIEUX DE DOVRE

II

La salle royale du Vieux de Dovre. Grande assemblée de trolds. Le Vieux de Dovre sur le trône avec couronne et sceptre. Peer Gynt est debout devant lui. Grand tumulte parmi les gnomes, esprits des montagnes et trolds de cour.

III

La salle du Vieux de Dovre. Grande assemblée de trolds, gnomes et esprits des montagnes. Le Vieux de Dovre lui-même est sur son trône avec couronne en tête et sceptre à la main. Peer Gynt est debout devant lui.

DES TROLDS

Mangez-le ! Mangez-le ! Un fils de chrétien demande la main de la fille du Vieux de Dovre !

JEUNES TROLDS

Dois-je lui pincer un morceau de la cuisse?

D'AUTRES

Dois-je lui couper un doigt avec les dents?

UNE SORCIÈRE TROLD, *avec une cuillère à pot.*

Faut-il le mettre à la broche ou dans la marmite?

DES TROLDS

Tuez-le ! Écorchez-le ! Imprudence inouïe, demander la main du Vieux de Dovre !

LE VIEUX DE DOVRE

Soyons de sang-froid. Autrefois, on n'aurait pu supporter cela ; mais on ne peut nier que nous avons décliné, et le temps qui rode le mur de roc use aussi les angles qu'on voit entre voisins. Il n'y a plus aujourd'hui, entre chrétien et trold, un aussi grand écart qu'autrefois, loin de là.

P. 161, l. 1-2. « de cour... montagnes » manque.

L. 3-4. « Ses enfants... côtés » manque.

L. 4-5. Au lieu de « Grande agitation dans la salle », il y a « Grand vacarme parmi les gnomes, esprits des montagnes et trolds de cour ».

L. 9-13.

DE JEUNES TROLDS

Je coupe son doigt ! Lui tire les cheveux !

L. 14.

DES FILLES-TROLDS

L. 23. Manque.

P. 162, l. 11.

Oui, ta fille, avec la moitié du royaume.

L. 23. Au lieu de « des Rondanes », il y a : « naturelles ».

P. 163, l. 3. Manque.

L. 10-15.

Nulle différence, autant que je peux voir ;
ils sont tout pareils par les mœurs et l'action.

LE VIEUX DE DOVRE

Le temps a produit, il est vrai, cet effet,
qu'ils se sont singés et imités l'un l'autre.
on se contrefait entre proches voisins,
mais le jour est jour, et le soir, c'est le soir,

Après le premier de ces six vers ont été ajoutés après coup les vers 11-12.

L. 22. L'indication scénique manque.

P. 165, l. 3. D'abord écrit : Ça passe?

L. 15. Au lieu de « du dimanche », était écrit d'abord « d'apparat ».

P. 156, l. 6.

Tu es un garçon raisonnable.

PEER GYNT, *à part*.

La queue ne fait pas de l'homme un animal.

Ce vers-ci paraît avoir été omis par inadvertance lorsque le brouillon a été recopié au net, ainsi que l'observe Halvdan Koht (Hundreaarsutg., V, p. 274), car les deux vers riment ensemble et ne riment avec aucun autre du texte définitif, en sorte que le premier y reste sans compagnon de rime.

L. 13. Après ce vers viennent les suivants, mais qui sont biffés :

Ce n'est pas la foi qui nous importe ici,
c'est à croûte et corps qu'on reconnaît son homme
costume et façons semblables nous suffisent.

L. 26. Au lieu de « de Dovre », il y a « d'or ».

P. 169, l. 6. D'abord écrit :

LE VIEUX DE DOVRE,
puis :
LE TROLD DE COUR

L. 9. Ajouté après coup.

P. 171, l. 11.

Quand ai-je attenté...?

L. 19-20.

Oui, vous glorifiez l'esprit avec la bouche,
mais ce que l'on peut toucher du doigt seul compte.

L. 22. Après ce vers vient celui-ci, qui est biffé :

Tu auras un héritier cette année même...

L. 25. D'abord écrit :

LE VIEUX DE DOVRE

L. 26. « Mon » est ajouté après coup.

P. 172, l. 5. j'enverrai l'enfant.

L. 19.

Sois juste, et accepte un très bon compromis

L. 20. Au lieu de « prince, ni riche », il y a « pas riche, en somme ».

L. 22.

Ta fille à m'avoir gagne peu, crois-le bien.

L. 27. « en pièces ». Écrit d'abord « dehors ».

P. 173, l. 9.

(Il veut se fourrer dans un trou.)

P. 174, l. 12, 14, 17. Les indications scéniques manquent.

P. 175, l. 16-23. — *P.* 59, l. 5-12. Ajouté après coup. L'indication scénique (l. 19) manque.

L. 26. Écrit d'abord : Qui es-tu?

P. 176, l. 9, 11, 17. Manquent.

L. 15-16.

C'est moi sans blessure et moi qui ai pâti.
c'est moi qui suis mort et moi qui suis vivant.

P. 177, l. 3. Manque.

L. 18.

Le grand Courbe n'est pas un lutteur.

L. 20. « nisse ». Écrit d'abord « trold de cour ». Ce vers et le suivant étaient d'abord écrits dans l'ordre inverse.

P. 178, l. 1. L'indication scénique manque.

L. 12-13. Ces deux vers sont écrits dans l'ordre inverse.

L. 14.

Solvejg, flanque-lui ton livre dans les yeux !

P. 179, l. 8.

Quelle nuit ! Elle est passée, heureusement !

Après ce vers est écrit, mais biffé :

(Il crache de nouveau.)

Quel diable de goût me reste dans la bouche !

L. 14, 20. Les indications scéniques manquent.

P. 180, l. 5. Après cette ligne, il y a :

SOLVEJG

Rien.

L. 8, 10. Les indications scéniques manquent.

ACTE III

P. 181, l. 14. Manque.

L. 19. Au lieu de « c'est diablerie », il y a « plus dur encore ».

P. 182, l. 15, 24. Manquent.

P. 183, l. 3.

le long du versant de la jeune futaie.

L. 8.

il se baisse

L. 9. Au lieu de « Il a l'air effrayé, » il y a : « Regarde autour de lui. » Puis viennent ces deux lignes, qui sont biffées :

A l'air effrayé. De quoi donc s'agit-il?
Qu'a-t-il sous sa veste?

L. 11. « serpe ». Écrit d'abord : « hache ».

L. 19. « garçon » (littéralement : corps). Écrit d'abord : « gueux ». — Au lieu de « Un doigt irremplaçable » il y a : « Son meilleur doigt ».

L. 18. « Tout entier ! » est ajouté après coup.

L. 21. Au lieu de « je me rappelle », il y a : « je comprends ».

L. 24. Au lieu de « bien entendu », il y a : « je pense ».

L. 28. Manque.

P. 184, l. 4, 20, 28. Les indications scéniques manquent.

L. 10-11. « Où trouver?... je cherche. » Écrit d'abord : « Oh ! non, je ne sais plus ce que je cherchais. »

P. 185, l. 5-8. Ces deux vers continuent la réplique d'Aase :

Mais je vais rester ici jusqu'à ma mort,
et le chat et moi nous serons assistés.

Le second de ces vers était écrit d'abord :

C'est là ce qu'ils appellent être assisté.

Puis vient, biffé : Qu'est-ce donc qu'il leur a fait, ce

L. 14.

Comprends-tu qu'on n'ait pas accusé le diable?

L. 18.

A mon avis, mère, il faut chercher le prêtre ;

L. 22. Manque.

P. 186, l. 20. Manque.

P. 187, l. 6. Au lieu de « dans la forêt », il y a : « très écartée ». — « La neige est haute » manque.

L. 9. L'indication scénique manque.

L. 15.

Nous ne sommes rien, Peer, que des idées, ouvre !

L. 20. « en skis, montant la lande, » manque.

L. 24.

Je viens non priée, il faut que tu m'accueilles.

P. 188, l. 4-5. Ajouté dans la marge.

L. 15-16.

Je n'ai ni père ni mère ;
je n'ai personne sur cette vaste terre ;

P. 189, l. 8-9.

Et as-tu appris que hors de la forêt,
si l'on me rencontre, on peut tirer sur moi.

L. 25.
parce que j'aspirais à toi jour et nuit.

L. 27.
oh, mais pas pour toi ; là, c'est petit et laid.

P. 190, l. 7-9.
ici l'on dirait la demeure du chant.

PEER GYNT

Et tu peux te plaire ici toute ta vie?

L. 13.
J'ose à peine y croire avant de te voir là ;

L. 22. Après « femme », il y a « qui boite ».

L. 23-24. « un bol... d'elle » manque.

P. 193, l. 21-22.
Peer, je suis modeste et n'exige pas tout ;
rien que les miettes que néglige le riche.
Cette fille et moi, nous te partagerons ;
adieu, Peer, demain tu peux te marier.

P. 194, l. 6. L'indication scénique manque.

L. 7. Au lieu de « n'êtes-vous », il y avait d'abord : « n'es-tu ».

L. 10. L'indication scénique manque.

L. 14-16.
C'est fâcheux pour toi ; mais c'est pire pour l'autre.

La réplique de Peer se réduit au vers suivant.

L. 27.
C'est soudain l'automne. Hou, le monde a vieilli !

P. 195, l. 7. Après cette ligne viennent les vers suivants :
Mais elle connaît tant d'actes forcenés
que j'ai commis, et les trouve presque beaux.
Laid n'est pas, pourtant, pareil à forcené ;
tel a pu brunir de soleil ; de boue, l'autre...

L. 15.
Oui, voilà qui est passé, et disparu ;...

L. 29. Manque.

P. 196, l. 1.

Entrer, escorté par toutes ces horreurs?

L. 3. Manque.

L. 22.

Dieu te bénisse, fille ;

L. 26. Au lieu de « remonte », il y a : « descend ».

P. 197, l. 1-2. La chambre d'Aase. C'est le soir. Lumière sur la table.

P. 198, l. 4, 23, 25. Les indications scéniques manquent.

P. 199, l. 26.

Je crois qu'une fille aspire

P. 200, l. 13. « ce vilain ». Écrit d'abord : « cet ivrogne ».

L. 15.

de la fille près d'ici.

P. 201, l. 26. Avec « Je » au lieu de « Tu », le vers appartient à la réplique précédente d'Aase, et celle de Peer Gynt commence au vers suivant.

P. 202, l. 10. L'indication scénique manque.

P. 203, l. 14.

le trot de notre coursier.

P. 204, l. 21.

La vierge Marie prépare

P. 206, l. 21, 24. Manquent.

P. 207, l. 7. Au lieu de « sa joue », il y a « son front ».

ACTE IV

P. 208, l. 2-9. Sur la côte d'Afrique. Forêt de palmiers. En mer, un yacht de plaisance avec drapeaux norvégien et américain déployés.

Compagnie joyeuse attablée à déjeuner, reposant sur des coussins et des nattes de jonc, à l'abri d'une tente. Peer Gynt,

bel homme d'âge moyen, en élégant costume de voyage, avec lunettes d'or et binocle de même, préside comme hôte au bout de la table. Mr Cotton, Herr Trumpeterstraale et Herr Eberkopf mangent et boivent. M. Ballon fume un cigare et parcourt un paquet de journaux.

Puis viennent les lignes qui suivent, biffées. Elles sont en vers analogues aux vers définitifs, mais beaucoup plus libres.

PEER GYNT

Buvez, messieurs ; le vin fut créé
pour qu'on en jouisse, et nous pour jouir.

MASTER COTTON

Vous êtes un hôte excellent, Mr Gynt.

PEER GYNT

C'est un compliment à mon argent,
Mon cuisinier et mon intendant.

MASTER COTTON

Werry well !
Un skaal au succès de l'honorable trêfle !

Puis vient le texte non biffé, à partir de ce qui correspond à la page 208, l. 10.

L. 11-12.
Buvez, messieurs ! Le vin est créé
pour la jouissance ; jouissons !

P. 209, l. 6. Le « v », dans toute la scène, n'existe pas.

L. 7. Après cette ligne est introduite la ligne 11.

P. 210, l. 16, 21. Les indications scéniques manquent.

P. 211, l. 7. L'indication scénique manque.

P. 213, l. 12. Après cette ligne est écrit :
jamais je n'oublie cette maxime :
être utile et plaisant à la fois.

L. 15. L'indication scénique manque.

L. 26-29.

Dix ans plus tard, je passais pour être
premier armateur à Charlestown ;
ma flotte emplissait presque le port.

P. 214, l. 8.

Mon Dieu ! (également en français dans le texte).

P. 215, l. 6. Ici sont écrits dans la marge, mais biffés, les vers de la p. 216, l. 8-9.

P. 216, l. 29-30.

et dans mon testament j'ai inscrit
un legs pour vingt-cinq négresses veuves.

P. 216, l. 31. — *P.* 217, l. 5. Biffé.

P. 217, l. 6, 11, 22. Les indications scéniques manquent.

L. 20. Au lieu de « malin », il y a « traître ».

L. 22. A cet endroit vient ce passage, qui est biffé :

Risquez votre argent sans le compter,
perdez-le, si tel est le destin... ;
on peut le supporter avec calme,
car on gagnera une autre fois,
sinon, la perte du moins ne mène
à rien de tout à fait décisif.
Engagez votre honneur pour un temps,
vous pourrez toujours, en le rinçant,
de noir, le faire gris, de gris, blanc,
et si l'on ne peut,... qu'un manteau d'or
cache l'honneur sali, c'est assez,
aux yeux du monde, c'est à peu près
comme si vous étiez sans souillure.
Cette perte ainsi ne mène à rien
non plus de tout à fait décisif.
Engagez encore votre conscience,
plus, comme on dit, la paix intérieure,...

mais sans le savoir, notez ce point.
Paul même a lutté contre la lumière,
et regimbé d'un air de défi ;
mais qui dirait pourri un tel homme?
Pourquoi? C'est que cela ne menait
à rien de tout à fait décisif.
C'est pourquoi l'art, le grand art d'avoir
courage, consiste à conserver
la liberté de choisir sa voie
entre tous les pièges de la vie ;

L. 23-24. Écrit d'abord :

C'est pourquoi l'art, le grand art d'avoir
courage, consiste à conserver

L. 26.

entre tous les pièges de la vie.

P. 218, l. 1. Au lieu de « front », il y a « chemin ».

Un cahier du manuscrit est perdu, qui va de la page 219, ligne 4, à la page 227, l. 27.

P. 228, l. 5, 9. Les indications scéniques manquent.

L. 8. « chiper ». Était écrit d'abord : « les suivre ».

L. 16.

Je ne peux empêcher leur action

L. 19. — *P.* 229, l. 20. Le passage qui suit est biffé au crayon. Les vers 12-13 et 19-20 sont biffés à l'encre.

Un autre endroit de la côte. On voit le yacht filer au loin à toute vapeur. Peer Gynt court de tous côtés le long de la côte.

PEER GYNT

Un rêve ! C'est tout !... Et je vais m'éveiller !
Il gagne le large ! Et à toute vitesse !
Fiction ! Je me suis couché ivre, égaré [1]

[1] D'abord écrit : Un rêve ! Je veux que ce ne soit qu'un rêve !

Oh, c'est effrayant ! Hou, ce n'est que trop vrai !
Mes coquins d'amis... écoute-moi, mon Dieu !
Toi si équitable et sage ;... vois et juge !
Donne-leur l'ordre de rentrer tout de suite !
Que je meure ici, cela n'est pas possible.
C'est de moi, Seigneur, qu'il s'agit ! Songes-y !
Porte-moi secours, père, ou je suis perdu !
Laisse donc en plan les affaires des autres ;
le monde ira bien tout seul en attendant !...
Ils s'en vont ! Et lui... sourd comme d'habitude [1] !
Oui, c'est bien ; un Dieu qui ne voit rien à faire.
Vite, démets-toi et retourne à tes pères,
si tu ne sais pas tout gérer mieux que ça...
Au désert ; tout seul, et c'est bientôt la nuit...
Qu'est-ce que... ! Oh, Dieu va m'aider, me soulager !
C'est moi, Peter [2] Gynt, qui appelle ! Oh, écoute !
Tu ne peux vouloir que je meure, pourtant !
J'ai bien mérité que tu veilles sur moi,
et me laisse en vie, toi qui me l'as donnée !
Dis, j'ai renoncé à la plantation nègre,
et j'ai envoyé des missions en Asie...
un bon procédé, ça vaut bien la pareille,...
oh, ramène-moi à bord...

Dans le cahier (nº 16) où se trouve ce passage sont insérés deux feuillets in-8º, qui contiennent un nouveau brouillon, conforme au texte définitif, sauf quelques détails, dont le seul important consiste en ce que les lignes 2-6 de la p. 229 manquent, mais les quatre vers 3-6 seront repris, modifiés légèrement, dans le brouillon précédent. A la fin du nouveau brouillon est écrit : « (etc., d'après le manuscrit...) »

P. 290, l. 3. Manque.
L. 16, 18. Ajouté après coup.

[1] D'abord écrit : Ils s'en vont ! Et lui... sourd à toutes prières !
[2] D'abord écrit : Peer.

L. 21.

Avec le Seigneur c'est dur d'être en conflit.

L. 24-32. Le brouillon qui suit est biffé :

La nuit va tomber. Il faut trouver un arbre ;
j'aperçois là-bas un palmier à haut tronc,
si j'y peux grimper, j'y ai un abri sûr,...
et si je savais par cœur, de plus, un psaume,...
j'ai eu tort de ne pas emporter le livre ;
enfin, l'intention vaudra bien pour le fait...
Oui, voilà un soir peu semblable au matin,
de ma vie je n'ai vécu un jour pareil,
qu'il fait bon sentir son esprit élevé,...

Les feuilles in-8° insérées dans le cahier 16 contiennent aussi un nouveau brouillon pour ce passage, brouillon auquel le texte définitif est conforme, sauf que les vers, p. 231, l. 1-3, manquent. Puis on y lit le vers de la l. 4 et le passage qui suit, qui n'est pas biffé, mais ne se trouve ni dans le manuscrit au net, ni dans le texte imprimé :

Qu'y a-t-il? Des gens? Quelqu'un a reniflé...
On fait du bruit dans les branches... ! Aïe, quel cri?
Au secours... ! Allons, tout simplement un singe... !
Mais il n'est pas seul ;... quelle malédiction ;
ils jettent des fruits ; non, c'est tout autre chose ;
c'est fâcheux ! J'aurai une mauvaise nuit.
Bah, il faut veiller et lutter, c'est écrit?

(Il essaye de dormir, mais esi dérangé de nouveau.)

A cette cohue il faut mettre bon ordre.
Il faut essayer de prendre un de ces drôles,
l'accrocher, le dépouiller, et me vêtir
de sa peau poilue le mieux que je pourrai,
les autres croiront ainsi que j'en suis un.
Le plus important est de truquer la voix
et de s'exercer à remuer la queue.
C'est bien vrai, ce qu'en Norvège les gens disent :

Quand on est avec les loups, il faut hurler [1].
Car il convient de s'adapter aux usages.
Las, que sommes-nous, les hommes? Des flocons.

(Inquiet.)

Non, pas tout à fait ; si je reste en santé,
je suis sûr que Dieu saura bien me sauver.
Bâtir sur lui seul. Il sait combien au juste
je peux absorber du calice d'angoisse.
Envers ma personne il a un cœur de père...

(Il frappe autour de lui.)

Cette brute encore ! Hum ; et je l'ai manquée !

(Il continue à lutter contre le singe.)

A partir de la p. 231, l. 5, le manuscrit au net est conforme au brouillon en cahiers de grand format, sauf en ce qui suit :

L. 9. Au lieu de « murmure », il y a : « ajoute ».

L. 11. Après ce vers, il y a : « il va vers le palmier. La nuit tombe. »

L. 12-22. Dans cette courte scène les variantes sont insignifiantes en ce qui concerne les répliques. Le lieu de la scène est défini :

A l'extrémité d'un oasis. A l'aube. Chevaux sellés.

Puis vient la scène avec les singes sur une feuille in-4° ajoutée.

P. 232, l. 12. Manque.

L. 15. Au lieu de « et me vêtir », il y a : « de son pelage », et le vers suivant manque.

L. 17-18. Vers seulement indiqués en marge par leurs commencements.

L. 19-22. Ajouté en marge.

L. 23-24.

Ça paraît bien fini au-dessus de ma tête.

[1] Ce vers et le précédent sont biffés.

L. 27-29. Manquent.

P. 233, l. 19. — *P.* 234, l. 21. Ici vient un brouillon dont les répliques sont biffées :

Terrain à collines rocheuses dans le désert.
Deux voleurs dans une gorge de montagne avec le cheval
et le costume de l'empereur.

LE VOLEUR DU CHEVAL

Langues de lances çà et là de tous côtés.

LE VOLEUR DU COSTUME

Langues de lances aussi dangereuses que celles des serpents.

LE VOLEUR DU CHEVAL

Dangereuses pour nos cous ; elles sont longues et s'enroulent... malheur, malheur !

LE VOLEUR DU COSTUME

Allah est grand, mais pourquoi m'as-tu fait écouter de mauvais conseils, quand j'ai bu cette boisson interdite...

LE VOLEUR DU CHEVAL

Il est grand, mais mon père était voleur, et aussi son père et le père de son père, et ça reste dans le sang...

Ensuite la scène refaite est conforme au texte définitif, sauf que les noms des personnages sont conservés, que les répliques sont en un seul long vers, que les indications scéniques au cours de la scène manquent, ainsi que la dernière phrase de l'indication finale (l. 20-21).

P. 234, l. 22.

PEER GYNT, *entre.*

P. 235, l. 14. Manque.

L. 21. Écrit d'abord : Voyons ; n'était-ce pas dans les Proverbes de Salomon? Puis, Ibsen a changé Proverbes *(Ordsprog)* en Dictionnaire *(Ordbog)* ; puis le vers est devenu :

Voyons ; c'était dans un grand livre ou un autre

vers dont la fin est encore changée en « ce qu'on nomme un grand livre ».

L. 22. D'abord écrit : ou le sermonnaire ou quelque autre grand livre.

L. 25. *à l'ombre* manque.

L. 27. — *P.* 236, l. 4. A la place de ces lignes, le brouillon a le passage suivant, qui a été utilisé pour le texte définitif, p. 232, l. 3 et suiv. :

Le palmier n'offrait qu'un lit assez étroit,
c'était une couche assez bonne, d'ailleurs,
l'agaçant était ce singe seulement
qui a bombardé la moitié de la nuit
mon cou et mon dos de ses noyaux de dattes,
s'il revient avec d'autres la nuit prochaine,
il me faut mettre ordre à ces manières-là,
il faut essayer de prendre un de ces drôles,
l'accrocher, le dépouiller et me vêtir
de sa peau poilue le mieux que je pourrai ;
les autres croiront ainsi que j'en suis un ;
ou la queue pourrait peut-être me suffire ;
quand on en a une, on ressemble à un singe,
dans l'obscurité, comme deux gouttes d'eau [1].
C'est bien vrai, ce que l'on disait en Norvège :
hurle avec les loups parmi lesquels tu es.
On doit se joindre aux gens de son entourage ;
cette théorie, à l'épreuve, tient bon.
A être quelqu'un si les gens ne se haussent,
l'individu n'a qu'à descendre à la foule.

P. 236, l. 3. Mais il est écrit : il faut courber l'orgueil ;

L. 5. Manque.

L. 10-15.

Ce n'est qu'une épreuve, en somme, rien de plus ;
il est vrai qu'elle aurait pu être plus douce ;

[1] Ce vers et les deux précédents sont biffés.

Mais ne geignons pas ! Le salut est certain,
si seulement Dieu m'accorde la santé.

(Il allume un cigare et s'étend.)

L. 21. Au lieu de « cadavre », il y a « désert ».
L. 23. Le commencement du vers est : « A quoi est-il bon? »
Après cette ligne viennent quatre vers biffés :

cimetière, grand comme un disque de lune,
Pays-Bas et morts, au-dessous de la mer,
faits pour ne jamais s'éveiller à la vie ;
enterrés à l'instant même où ils sont nés...

L. 29.

La digue? Et alors, je pourrais...? Ciel et terre... !
Quelle idée, immense, à donner le frisson !
C'est cela ! Mais oui ! Non, je ne suis pas fou !

P. 237, l. 1. Au lieu de « flot de vie », il y a : « déluge ».
L. 6.

Les monts de l'Atlas, au nord, seraient la côte,

L. 17. Au lieu de « l'Abyssinie » (Habes), il y a : « et dix ans après ».
L. 18. Après cette ligne sont écrits ces vers, dont les deux premiers sont biffés :

Pour l'humanité quel immense profit,...
autour de mon front quelle gloire immortelle !
L'empereur Peer Gynt ! J'ai ici mon pays !
Car j'en suis le créateur en propre terme.

L. 21. Cette forme du vers est biffée :

ennoblir son sang par croisement anglais,

L. 22. Il y a « anglais » au lieu de « arabe ». Puis, vient, biffé :

L'empereur Peer Gynt ! Oui, ce sera ainsi !
Me voilà enfin, enfin à l'honneur !
Enfin, j'ai dressé la race du pays
plus haut qu'où jamais elle s'est élevée.

L. 23-27. Les lignes 26-27 précèdent les lignes 23-24, et la ligne 25 manque.

L. 28. — *P.* 238, l. 5.

Pour la liberté partout on s'enthousiasme.
Je vais envoyer par le monde un appel
et donner le baptême de délivrance
aux beaux visages futurs, captifs encore ;
croisade contre la mort ! Le ladre avide
ouvrira son sac, qu'il couve sans rien faire...
En avant ! Il faut,... vers l'est ou vers l'ouest !
Mon royaume,... ou la moitié pour un cheval.

(Le cheval hennit.)

Un cheval ! Des vêtements !... Superbe épée...

P. 238, l. 11. Au lieu de « volonté », il y a « foi ».

L. 13-20.

Baste, il faut comme elle vient prendre la chance ;
sort, je peux tomber à genoux devant toi.

(Il jette le caftan sur lui et monte à cheval.)

Bien, dépêche-toi, vite, mon bon coursier !

Les vers 16-17 sont ajoutés dans la marge.

L. 23-26. Magnifique tente de soie d'un prince arabe en plein désert. Dans la partie intérieure de la tente, Peer Gynt, vêtu de son costume oriental, est étendu sur des coussins précieux. Il fume une longue pipe et boit du café. Anitra et un groupe de filles dansent et chantent devant lui.

P. 239, l. 14. Au lieu de « ces étoiles », il y a « ses yeux ».

L. 16. Au lieu de « bondissaient », il y a « brillaient ».

L. 21-22. Dans l'ordre inverse.

L. 93.

La tombe de Médine est vide ;...

L. 28.

Danse.

P. 240, l. 20. Ainsi écrit d'abord, puis corrigé en :

Prophète, voilà un état des plus nets ;

L. 30. Comme suite à ce vers sont ajoutés après coup les deux suivants :

> Ce serait vraiment sot de s'y refuser
> quand on a juré la majorité vraie.

P. 241, l. 3. Écrit d'abord :

> je n'ai rien dit, mais ce n'est pas là répondre...

puis :

> c'est très différent de se taire ou répondre...

L. 9.

ANITRA, *s'incline.*

L. 26.

CHŒUR DE DANSEUSES

P. 242, l. 3. L'indication scénique manque.

L. 17.

> Ils sont franchement sales, l'un d'eux surtout ;

L. 19. Comme suite à ce vers sont ajoutés après coup les deux suivants, qui sont biffés. Ils devaient d'abord s'insérer après la l. 15.

> Les cavaliers mûrs perdent le goût du charme,
> et ils sont tentés, alors, par son contraire.

L. 25.

> Jolie Anitra, tu as plu au prophète

P. 244, l. 10-11.

(lui tend le joyau et la prend dans ses bras.)

> Tu es la femme... naïve fille d'Ève.

L. 16-17. Au lieu de « sous un arbre », il y a : « en dehors de la tente ». Et après « taillés », il y a « avec soin ».

P. 245, l. 14-15.

(Le chant s'arrête, il écoute.)

> Est-ce qu'elle dort, la belle?

P. 246, l. 4. Ajouté après coup.

L. 10. Après ce vers est écrit :

> et savoir que l'on peut boire,
> mais ne pas percer le fût...

P. 247, l. 1. L'indication scénique manque.
P. 248, l. 5, 12. Les indications scéniques manquent.
P. 249, l. 10.

sous sa forme parfaite, est

D'abord écrit :

a pour aboutissant la

P. 250, l. 5-6.

Je ne peux être moi-même
qu'en tant qu'homme jeune, chère !

L. 12-17.

Aussi, fille, régnerai-je
en sultan ardent et fier,
non aux monts de sable jaune,
ni parmi les ceps d'Espagne,
mais dans les pensées premières
d'une fille très novice.

L. 24.

à mon signe il faut venir...
je veux l'ordre en mon État !

P. 251, l. 9. Après ce vers est écrit, mais biffé :

L'âme, enfant, nous la laissons

P. 253, l. 6.

et je n'avais plus prières ni encens.

L. 12. Manque.
L. 25.

(Il descend de cheval.)

P. 254, l. 3-4.

N'examine pas de trop près mes paroles,
La jeunesse, c'est un mystère, Anitra !

L. 7. Au lieu de « des bonds », il y a « le fou ».
L. 10.

N'est-ce pas... Vois-tu... comme je peux sauter !

L. 16. Après ce vers est écrit :

au bout de tes doigts que je broute la manne

L. 20-21. Ces deux vers étaient d'abord dans l'ordre inverse. Dans le second, au lieu de « tinte en », il y avait « pend à ».

P. 255, l. 3-10. Ajouté dans la marge. L. 7, au lieu de « Allons », il y a : « Pure folie ».

L. 11-13.

(Il s'agenouille.)

Anitra, fais-moi un violent chagrin ;...

L. 17. Au lieu de « A ton paradis », il y a : « Oui, c'est vrai ».

P. 256, l. 1. L'indication scénique manque.

L. 11. « posément et » manque.

L. 21.

ne faire jamais le fou à contretemps,

L. 25.

(Il fait quelques pas, mais s'arrête.)

P. 257, l. 10. Au lieu de « faux goût » était d'abord écrit « folie ».

P. 257, l. 12. Écrit d'abord :

Par état, il faut agir dans le brouillard ;

L. 17-20.

Mais c'était au fond simple jeu de hasard ;
tel veut mordre, tel aboie et s'en contente.
Oui, c'est un état mauvais, décidément.
On voit imprimé dans la philosophie

[d'abord écrit :

Dans la poésie classique il est écrit]
que le vrai réside en folie et ivresse,
et en théorie la formule est exacte ;
mais griserie née de la pure nature
a souvent un arrière-goût de folie.
Tel fut bien mon cas ! Imagine-t-on ça ;
Arrêter le temps par des sauts et des danses !

Et ce passage, à partir de son troisième vers, est corrigé en :

Prophète ; oui, mauvais état, décidément ;
la vérité réside au fond d'une ivresse...
c'est en théorie ce que dit la formule ;
mais dans la pratique, c'est... plus d'ironie,
car griserie née de la pure nature
a certes un arrière-goût de folie.
Tel fut bien mon cas ! Imagine-t-on ça ;
vouloir arrêter le temps par sauts et danses !

L. 25. D'abord écrit :

Plumé? Oui. C'est là, en somme, le plus grave.

L. 26.

Enfin,... j'ai toujours quelque chose en réserve ;

L. 27. D'abord écrit :

et n'en suis donc pas au bâton du mendiant...

L. 29. Au lieu de « cocher », il y a « voiture ».

P. 288, l. 1.

je n'ai pas l'ennui des cochers et charrettes ;

L. 6. Ibsen a hésité entre jeux et rêves ainsi qu'entre les deux mots norvégiens qui se traduisent par amour.

L. 10.

comme on voit je ne sais où dans quelque ouvrage.

L. 13-14. Manquent.

L. 20. Il y a « étude » au lieu de « science ».

P. 259, l. 1. Au lieu de « chronologiquement », il y a « d'après lui ».

L. 5. Après ce vers viennent les suivants, qui sont biffés, les deux derniers en marge (V. la note à ce sujet.)

Et d'ailleurs, toute science positive
est avec le temps plus ou moins périmée...
Et je réunis les autres conditions,
et ce que j'aurai à mettre en évidence
c'est sur la question la vue gyntienne même.

L. 8. Manque.

L. 10. Au lieu de « au pays » il y a « à la race ».

L. 12. Au lieu de « faire sauter en l'air », il y a « laisser échapper ».

L. 13.

dire bonne nuit même à son amour

L. 23.

ne jamais user les voies de mon entourage ;...

L. 25.

l'action des hommes est sans foi et sans doute

P. 260, l. 17.

(Peer entre et s'assied sur une pierre.)

P. 261, l. 1. Au lieu de « comme on dit », il y a « bien à fond ».

L. 2. Au lieu de « projet », il y a « désir ».

L. 3. Manque.

L. 7. D'abord écrit :

Et demain, je vais gravir la pyramide ;

L. 8. Au lieu de « j'étudie », il y a « je verrai ».

L. 14. Au lieu de « vraies » (littéralement « les plus importantes »), était écrit d'abord « tombant en poussière ».

L. 18. Au lieu de « visiter » était écrit d'abord « étudier ».

L. 19-20.

j'approfondirai les plus grands philosophes,
verrai la prison où Socrate mourut... ;

L. 26. D'abord écrit :

Et après, de Troie... ; où en étais-je donc?

L. 28. D'abord écrit :

Enfin, le soleil rayonne avec éclat !

P. 262, l. 7-8. D'abord écrit :

capte les oiseaux,
essaye, et devine

L. 13. Au lieu de « voix » ,il y a « gosier ».

L. 23-24. Peer Gynt arrive et contemple le sphinx de divers côtés avec son binocle.

L. 26-27. « je ne sais quoi d'oublié » (littéralement « quelque chose d'à demi oublié »).

Écrit d'abord : « le personnage » ; et ensuite « la chose oubliée ».

P. 263, l. 3. Écrit d'abord :

Lui, Memnon, m'a rappelé le vieux de Dovre.

L. 14. Manque.

L. 27.

Quoi? L'écho répond en allemand ! Bizarre !

P. 264, l. 13. L'indication scénique manque.

L. 17.

Peu de chose. Un vieil ami que je viens voir.

L. 27.

Incroyable !... Et juste, après cette nuit-ci.

L. 26. — *P.* 265, l. 3.

son énigme? qui est-il?

PEER GYNT

Oui, je le sais très bien.

BEGRIFFENFELDT

Dites-le ; parlez !

PEER GYNT

Il est lui-même.

Ibsen a biffé ces deux répliques et introduit après coup « Il est lui-même » comme suite à la réplique précédente de Peer Gynt.

P. 125, l. 1. Au lieu de « à ma vue », il y a « devant moi ».

P. 265, l. 12, 16. Les indications scéniques manquent.

L. 18. Au lieu de « ce qui vient », il y a : cette chose ». Écrit d'abord : « celui ».

P. 266, l. 4. Au lieu de « des interprètes », il y a : « du monde ».

L. 6-10.

Empereur ! Comment ! Suis-je vraiment connu...

L. 12.

L'empereur du monde sur sa réelle base !

L. 13. « Au Caire » manque.

L. 15. Manque.

L. 19. Au lieu de « en voiture », il y a : « à pied ».

P. 267, l. 1, 4. Les indications scéniques manquent.

L. 2-3. Ajouté après coup.

L. 15. Corrigé en :

Qui d'autre? Et puis, mettez la camisole.

Puis, le texte primitif a été rétabli.

L. 25. « Monsieur » manque.

L. 26. L'indication scénique manque.

P. 268, l. 4. D'abord écrit :

Oui, oui, mais...

L. 12. « voyez-vous » manque.

P. 269, l. 6. L'indication scénique manque.

L. 10.

PEER GYNT, *à voix basse.*

L. 18.

que ce fait certainement va entraîner

P. 270, l. 3. Manque.

L. 4. D'abord écrit :

Sortez tous ! Les temps nouveaux ont commencé...

L. 10-11. Il y a « Sortez » au lieu de « Bonjour » et « l'avenir » au lieu de « la délivrance ».

L. 23. Après cette ligne viennent celles-ci, qui sont biffées :

(Agacé.)

Dieu, je les entends qui grouillent et bourdonnent...

BEGRIFFENFELDT

Non, merci ; nous, gens de la minorité,
avons assez attendu la délivrance...

PEER GYNT

L. 27. Écrit d'abord :

Être soi-même?

P. 271, l. 5. « pour ainsi dire ». Écrit d'abord : « complètement ».

L. 9.

on y est soi-même de toute façon.

L. 18.

nous-mêmes, jusqu'aux dernières conséquences,...

L. 28. Manque.

P. 272, l. 16. Écrit d'abord :

imposent un joug de fer.

L. 30. Au lieu de « gâter », il y a « chasser ».

P. 273, l. 30. « Maroc ». D'abord écrit « Sahara ».

P. 275, l. 8. Manque.

L. 17-20, l. 2. Ajouté en marge.

P. 276, l. 7-8. Au lieu de « Apis » et « fellah », il y a « très haut » et « très bas ».

P. 277, l. 5. « Au gibet ». Écrit d'abord : « Je mourrai ».

L. 14. Au lieu de « nous », il y a « me ». Puis vient ce vers écrit en marge, biffé :

à un vrai poteau, et littéralement

L. 20. L'indication scénique manque.

L. 23.

Pas encore... Hé, je ne sais...

L. 24. — *P.* 278, l. 9.

HUSSEIN, *se pousse en avant.*

Est-il vrai que notre empereur est venu?
C'est vous? Bon, alors, le fait est établi...
Bien ! Et y a-t-il des notes à répondre?

PEER GYNT, *découragé.*

L. 12. Ajouté après coup.

L. 13, 15. Les indications scéniques manquent.

L. 17. Au lieu de « impérial », il y a « en peau de veau ».

P. 279, l. 3.

sage et fou, c'est tout à fait la même chose !

L. 6. Au lieu de « goûter », il y a « sentir ».

L. 8.

Songez donc ; sauter comme un renne, de haut ;...

L. 11. Écrit d'abord :

Un canif ! Il faut que je me taille enfin !

L. 18. Manque.

L. 24.

PEER GYNT, *se remet un peu.*

É. 280, l. 5. Au lieu de « le post-scriptum », il y a : « mon épitaphe ».

L. 8. Au lieu de « suis » était écrit d'abord « : veux ».

L. 9. Au lieu de « Turc » était écrit d'abord : « chien ».

L. 17. Au lieu de « boue » il y a : « poussière ».

L. 19. Au lieu de « s'écrie », il y a : « proclame ».

L. 31.

UNE VOIX, *de la cage.*

ACTE V

P. 281, l. 5. Au lieu de « sur la dunette », il y a : « appuyé sur le plat-bord. »

L. 7-8. Au lieu de « Le capitaine... à l'avant », il y a : « A l'arrière, près du timonier, se tient le capitaine. »

L. 9-10.

PEER GYNT, *regardant vers la terre.*

L. 14. Au lieu de « vert » était écrit d'abord : « vieux ».

L. 16. Après ce vers, il y a :

Les gaillards gelés la caressent des yeux ;
elle le sait bien, mais semble l'ignorer.

L. 20. Au lieu de « la lanterne », il y a « la garde ».

P. 282, l. 21. La réplique commence par ces vers, qui sont biffés :

Pas beaucoup, ma provision de souvenirs
est vide à présent de tous ses derniers restes.

L. 23. D'abord écrit :

et le dernier vu, dit-on, reste le plus.

L. 24.

(Il se tait un moment.)

P. 283, l. 1.

en bas, sur la côte, au long d'anses et fjord,...

L. 25. D'abord écrit :

J'ai creusé, trouvé de l'or, perdu de l'or ;...

P. 284, l. 8-9. Deux vers écrits d'abord dans l'ordre inverse.

L. 13. D'abord écrit :

Oui, rappelez-moi donc,

L. 18. « tous ». D'abord écrit : « ils ».

L. 23. « Ils ont » manque.

L. 26. « Mariés? » D'abord écrit : « Vraiment ; »

P. 285, l. 18.

Et ils sont contents ; ils sont au chaud, à l'aise ;
les enfants sont là ; bébé sur les genoux ;

L. 26. L'indication scénique manque.

L. 29.

gaspiller l'argent pour des salauds d'enfants?

P. 286, l. 22-23.

Non, je ne veux pas de ce retour joyeux ;
j'aurai bien quelque moyen de l'empêcher ;
moi qui n'en ai pas, j'éteindrai leur chandelle...
qui a de l'argent, dit-on, peut aller loin ;
si l'on est vraiment soi-même, on peut beaucoup...
L'eau-de-vie ; hi-hi? Je vais les enivrer...

Ce dernier vers était écrit d'abord :

Voilà, j'ai trouvé ! Je vais les enivrer...

L. 27. D'abord écrit :

Ils seront chez eux, leur raison envolée !

P. 287, l. 2. « Toute ». D'abord écrit : « Ainsi. »

L. 3.

(Un coup de mer frappe le vaisseau. Peer Gynt chancelle.)

L. 9, 23, 26. Manquent.

L. 13.

LE CAPITAINE, *au timonier.*

P. 288, l. 5.

Capitaine... essaye... écoute, je paierai...

L. 7.

Non, vous auriez beau nous donner tout votre or

L. 23.

(Peer Gynt va vers le gouvernail à l'arrière. La tempête augmente.)

P. 289, l. 2. « nul » manque. — « hautes », écrit d'abord « redoutables », puis « soi-disant ». — Après ce vers vient celui-ci, qui est biffé :

et ils ont la mort humide en perspective ;

L. 3. Après ce vers viennent ceux-ci, qui sont biffés :

et pourtant, au lieu d'être prudents et sages,
ils semblent vouloir exciter par défi...

L. 4. Au lieu de « Ces brutes devraient », il y a : « Ceux-là pourraient bien ».

L. 7-8.

Paix de la conscience est fleur du sacrifice,
je sais que j'étais prêt avec mon argent.

L. 9.

Mais pour quel profit, si

L. 11. D'abord écrit :

C'est, en terre ferme, une maxime sûre,

L. 15. Au lieu de « suivre les autres », il y a : « qu'on aille ensemble ».

L. 16. D'abord écrit :

et si la vindicte a mis sa griffe sur

L. 17. Après ce vers sont écrits les suivants, qui sont biffés :

C'est fort déplaisant, vraiment inexplicable,
ce que l'on appelle solidarité,...
on n'est pas fautif, pourtant on est puni,
c'est un coup tiré au hasard qui vous frappe,
c'est comme si Dieu avait fermé un œil,
ou n'y regardait, du moins, pas de trop près...

L. 21-22

Être par trop doux, je crois que c'est mauvais.
Et toute l'affaire est assez déplaisante...

L. 28.

la rebâtis grande, belle comme un château.

P. 291, l. 4. D'abord écrit : « Vous dites? »

P. 292, l. 2. Après ce vers sont écrits ceux-ci, qui sont biffés :

je trouve charmant ce que vous trouvez laid,
et je dis très bien, quand vous dites danger.

L. 10. L'indication scénique manque.

L. 24. Au lieu de « ouvert », il y a : « décrit ».

P. 293, l. 1-3. Ajouté après coup. La réplique précédente de Peer Gynt était d'abord complétée par :

Impie, voilà ce que vous êtes !

L. 4. « la tempête ». D'abord écrit : « le ciel ».

L. 23.

Passager? nous n'en avons d'autre que vous.
(Il entre dans la cabine.)

P. 294, l. 12.

Ma dureté, capitaine, était pour rire

L. 15-17.

Le grand foc rompu,... et la misaine tombe !

LE SECOND

Un brisant au vent !

P. 295, l. 1-2. Au lieu de « Le navire sombre », il y a : « Des débris de naufrage flottent çà et là. » Au lieu de « deux », il y a « des ».

L. 9. Manque.

P. 296, l. 3.

(Ils luttent; Peer Gynt blesse une main du cuisinier, il se tient.)

L. 8.

Oh, monsieur, grâce !

P. 297, l. 13.

il lâche prise.

L. 19.

Brave homme ; jusqu'au bout lui-même.

Écrit d'abord de trois façons différentes, sans modification de sens.

L. 22.

LE PASSAGER ÉTRANGER, *surgit et attrape la barque.*

P. 299, l. 9. « Oh, je sais. » Écrit successivement : « Oui, je sais. » — « Je ne sais que » — et enfin « Peut-être ».

L. 12. « la nuit de la vie. » Écrit d'abord : « le sentier du salut ».

P. 300, l. 1. L'indication scénique manque.

L. 5-6. Ajouté après coup.

L. 8.

J'aurais plutôt chance de vaincre

L. 19. Au lieu de « La foule », il y a « L'évêque ».

L. 22. Au lieu de « n'est pas tous les jours », il y a : « ne se pavane pas ».

P. 301, l. 2. Écrit d'abord :

Tu ne sais pas la loi secrète ;

L. 8-10.

(Enterrement. Prêtre et cortège autour de la tombe. La cérémonie s'achève; on chante le dernier verset du psaume. Peer Gynt passe sur la route, s'arrête à la porte et s'approche.)

L. 11-14. Ajouté en marge, moins « *à la porte* ».

L. 12. Écrit d'abord :

En voici un qu'on porte sur la voie étroite.

L. 14.

(Il s'approche.)

L. 22.

il donnait son avis toujours en peu de mots,

L. 23. D'abord écrit :

il ne se signalait en aucune manière

P. 302, l. 25-26. Vers d'abord écrits dans l'ordre inverse.
L. 31. Au lieu de « son doigt », il y a : « l'index ».
P. 303, l. 11.

grimpait, sautait, tombait sur les pentes abruptes.

L. 16. Au lieu de « le plateau désert », il y a : « le fjeld».
L. 25. Au lieu de « Et, pauvre et », il y a : « De nouveau».
P. 304, l. 11. Au lieu de « autres », il y a « : plus jeunes».
L. 13.

Il n'était pas homme à demander la pareille.

P. 305, l. 13. Après « *Peer Gynt* », il y a : *qui, pendant ce discours, s'est approché, reste seul, debout près de la tombe; il s'appuie sur son bâton.*
L. 19. D'abord écrit : ce sujet est beau et fort édifiant.
L. 24. Au lieu de « ce frère spirituel », il y a : « cet homme aux quatre doigts ».
Après ce vers, il y a :

et ne me sentais éveillé, bien portant,

L. 26. Écrit d'abord :

C'est, en somme, une jolie coutume

P. 306, l. 3. Écrit d'abord :

Peut-être y a-t-il longtemps encore avant

L. 4. Au lieu de « me convier », il y a : « inviter Peer Gynt ».
L. 15. Au lieu de « du moins », il y a : « consolation et ». A côté de « consolation » est écrit : « récompense ».

L. 16. Après ce vers sont écrits ceux-ci, qui sont biffés :

C'est une maxime, et rien n'est plus certain,
que s'applique à tous la parole biblique.
En route, mon gars ! Va sans crainte et content !
Pour prix de ma vie, je crois gagner ma cause ;
le vieux Peer Gynt, par sa naissance, est le seul
héritier de la maison en franc alleu ;...
si Notre Seigneur m'accorde table et gîte,
à Noël je donne au prêtre son offrande.

Je néglige une première rédaction des six derniers vers.

L. 20. Manque.

L. 21-22. Sur la colline au bord du fleuve. Le moulin est depuis longtemps effondré. Un débordement l'a fait crouler. Ruines tout autour.

L. 24-25. Après « *sur* » il y a : *les poutres du moulin dans le tas de gravats.*

P. 307, l. 2. Après ce vers, il y a :

(Un groupe descend le versant.)

L. 3-6. Les vers 4 et 6 appartenaient d'abord à la réplique de Peer Gynt, et la l. 5 manque. Le nouveau personnage auquel ils sont attribués est indiqué dans la marge, mais c'est

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

L. 14.

Et ils se disputent les derniers chiffons.

L. 15.

L'HOMME

L. 20.

UN GARÇON

P. 308, l. 3 et 8

L'HOMME

L. 6.

UN AUTRE HOMME

L. 8-10.

L'HOMME

Non, Mads, le stabbur d'Hæggstad pouvait s'ouvrir.

LE PREMIER

L. 14 et 18.

MADS

L. 16.

ASLAK

L. 21. Manque.
P. 310, l. 4.

UN GARÇON

L. 7-9.

Donne-moi une goutte.
En exiger moins serait vraiment honteux.

LE GARÇON

L. 11, 12. Les indications scéniques manquent.
L. 15.

LE GARÇON

L. 21.

LE GROUPE

L. 28. Écrit d'abord :

Et qu'as-tu encore, quelles autres babioles...

L. 30.

LE GARÇON

P. 311, l. 16. Au lieu de « me montre », il y a : « installe ».
L. 18, 21. Les indications scéniques manquent.
L. 26.

Voyons, je vous en prie... !

P. 312, l. 7. Écrit d'abord :

Il s'imaginait qu'il l'avait fait lui-même.

L. 9, 19, 21. Manquent.
L. 12-13.

UN AUTRE

Il s'en est allé, garçon, à l'étranger

L. 15. Au lieu de « et », il y a « car ».
L. 18. Au lieu de « feu », était écrit d'abord « le vieux ».
Après ce vers viennent ceux-ci :

Sa vie? un poème! Et hourra pour la corde;
Ses compatriotes l'ont filée et dressé le gibet...

P. 313, l. 2. Au lieu de « jongleurs », il y a : « virtuoses ».

L. 3. Au lieu de « raclait », il y a : « jouait ».

L. 4-8.

D'autres dansaient la tarentelle sur les genoux,
un poète improvisait, en même temps
qu'on lui trépanait la boîte cranienne.

[d'abord écrit :

qu'on lui amputait quelques doigts de la main.]
Le diable aussi vint parmi ces virtuoses,
ainsi que tant d'autres, pour tenter la chance.

L. 10. Au lieu de « vrai cochon », il y a « : cochon d'un an ».

L. 20. Au lieu de « contrainte », il y a : « saine ».

L. 21. D'abord écrit :

pour finir, comme un résumé, une gamme ;...

L. 24. D'abord écrit :

la couleur du ton fut louée et blâmée ;...

L. 15. D'abord écrit :

l'émission par la plupart fut trouvée faible ;

L. 16. D'abord écrit :

Pour d'autres, le caractère était forcé ;...

P. 314, l. 1-2. « à un endroit défriché » manque.

L. 3.

Peer Gynt marche courbé dans le bois de sapins.

L. 27. Au dos de la page déchirée qui contient la fin de la scène précédente, sont écrits et biffés ces vers, dont la place est ici :

Il est évident que l'homme est un oignon.
Ce n'est pas ses vêtements, c'est son corps même
que, jusqu'au bourgeon, il a soin d'éplucher.
Et ce qui est beau, c'est que là, tout au fond,
se trouve le plus savoureux de l'oignon.

L. 28. — *P.* 315, l. 6. Le brouillon de ce passage est biffé, puis récrit. Dans la partie biffée, on peut noter ces variantes :

L. 28. Au lieu de « cher », il y a « vieux ».
L. 29. Au lieu de « prier », il y a « rire ».
L. 30. Manque.
P. 315, l. 3-4.

Ça, le passager, pelure mince et fine ;...
mais a quelque chose, en somme, de Peer Gynt.

L. 6.

le suc qu'il avait autrefois est parti.

P. 317, l. 20. D'abord écrit : *Petrus fecit, Petrus fecit!*
L. 24. « à mes pieds ». Écrit d'abord : « sur la pierre ».
L. 25. Manque.
P. 318, l. 6.

PEER GYNT, *fuyant.*

L. 9-10.

D'AUTRES, *qui roulent.*

Nous voulions voler

L. 11-12. D'abord écrit :

par des chants et des ailes,
et nous devons ramper

L. 12-15. Ajouté en marge.
L. 17-18. D'abord écrit :

Nous sommes des œuvres
que tu devais vouloir

L. 25-27. Ajouté en marge.
P. 319, l. 10-13. Ajouté en marge.
L. 16. Au lieu de « pas », il y a « jamais ».
L. 23-25. Ajouté en marge.
L. 26.

BRINS DE PAILLE, *tourbillonnant.*

P. 320, l. 2. « brisés ». Écrit d'abord : « hébétés ».
L. 23.

on est sûr de succomber

L. 27. L'indication scénique manque.

L. 28. Au lieu de « êtes-vous donc », il y a : « sont-ils donc, ces ».

P. 321, l. 2. Après ces vers viennent les deux suivants, qui sont biffés :

Larmes et pensées, et toutes les bêtises,
œuvres, volontés... ! Oui, un crêpe au chapeau !

L. 4-5. *sur le dos et une grande cuillère à fusion à la main, entre en courant*

P. 322, l. 11. Au lieu de « la part du maître », il y a : « au nom de l'atelier ».

L. 13. Depuis cette ligne jusqu'à la p. 324, l. 14, le texte correspond à une feuille arrachée du manuscrit.

P. 325, l. 14. Au lieu de « maître », il y a « patron ».

P. 326, l. 7. « Au lieu de « ton maître », il y a « Notre Seigneur ».

P. 327, l. 21. Au lieu de « sa vie », il y a « sa personne ».

P. 328, l. 27. Depuis cette ligne jusqu'à la fin de la p. 330, le texte correspond à une feuille arrachée du manuscrit.

P. 331, l. 15. Au lieu de « beaux », il y a « grands ».

L. 19. Ce vers manque à cet endroit. Il est écrit après la l. 22.

P. 334, l. 12. Au lieu de « Heklefjeld », il y a : « Hækkefeldt.

L. 13. Au lieu de « l'hiver », il y a « l'été ».

L. 15. « Destrier ». Écrit d'abord « cheval ».

P. 336. l. 12. Au lieu de « Adieu. Il », il y a : « Alors, il ».

L. 19-20.

Bonne chance, vieux, trouves-y bon accueil !
Si je peux me dégager, j'irai aussi.
Nous jouerons ensemble, en couronnes de paille.
Empereur et roi, tous deux avec des queues !

P. 337, l. 3. Au lieu de « de Dovre », il y a : « des Rondanes. »

P. 338, l. 20.

quelle, à son sujet, a été la pensée?

L. 25. Écrit d'abord : et, en pleine vie, on est anéanti.

P. 340, l. 4. Écrit d'abord avant le vers précédent.

L. 6. Ajouté après coup.

L. 11. D'abord écrit :

LE FONDEUR DE B.

d'ailleurs, je n'ai pas grand'chose à faire, en somme.

L. 21. Au lieu de « serpente », il y a « court ».

P. 341, l. 11. Au lieu de « Mauvais sentier », il y a « Mauvaise route ».

P. 343, l. 10. Au lieu de « dussiez-vous me pendre », il y a : « quand je me pendrais. »

L. 20. Au lieu de « la cuiller », il y a : « cet objet. »

L. 21. Écrit d'abord :

Et c'est justement pour cela que je viens.
Écoutez, si ce n'est pas trop indiscret.

P. 345, l. 7. Au lieu de « volontés », il y a « pensées ».

L. 14. Au lieu de « dans les sermons, l'art », il y a : « dans les divers arts. » D'abord écrit : « par le monde, dans l'art. »

L. 26. « loger ». D'abord écrit : « aider. »

P. 348, l. 17-19.

N'est-ce pas Peter Gynt?
Monsieur Gynt ! Tiens !

L. 27. Écrit d'abord :

Ah, vraiment, c'est un homme heureux, ce Peter.

P. 349, l. 16.

(Il court)

L. 27. — *P*. 350, l. 8. Manque.

L. 19-20. D'abord écrites dans l'ordre inverse.

L. 27. — *P*. 351, l. 8. Manque.

L. 17. Après cette ligne est écrit, mais biffé :

Viens quand tu voudras...

L. 21. Manque.
P. 352, l. 11. L'indication scénique manque.
L. 13.

(Le brouillard s'éclaircit ; ils sont près de la cabane.)

L. 20-22.

Rappelle-toi, Peer : troisième carrefour...
(il sort.)

PEER GYNT, *s'approche.*

L. 26. Au lieu de « violente », il y a : « grande. »
L. 28.

(Il se rapproche mais s'arrête,)

P. 353, l. 4. Au lieu de « chemin », il y a : « sentier ».
L. 23. L'indication scénique manque.
P. 354, l. 3.

SOLVEJG *s'assied près de lui.*

L. 20. D'abord écrit : Oh, c'est facile.
L. 23. « entier ». D'abord écrit : « certain. »
P. 355, l. 2. Au lieu de « son père », il y a « ton père ».
L. 7-8.

(il se cramponne à ses genoux. Long silence.)

L. 10. Au lieu de « aimé », il y a « unique ».
L. 10-19. Les distiques ne sont pas séparés par des blancs.
L. 11-16.

Dors et rêve l'entrée au ciel ;
je te garde de soleil et vent,
des vilains esprits des monts et pics,
souffle de ton front l'effroi des brumes.

LE MANUSCRIT AU NET

Les différences entre le manuscrit au net et le texte imprimé sont peu nombreuses, — une trentaine — et insignifiantes.

P. 96, l. 20-21. Au lieu de : « Un voleur et un recéleur », il y a : « Deux voleurs. »

L. 34. Au lieu de « Un prévôt », il y a : « Un percepteur. »

P. 238, l. 8. Au lieu de « Joyaux !... », il y a : « superbe. »

P. 281, l. 16. Les deux vers écrits après cette ligne dans le brouillon se retrouvent ici, mais, cette fois, biffés.

APPENDICES

I

QUELQUES CONTES

Les contes qui suivent sont traduits d'après les recueils d'Asbjörnsen et J. Moe, et toutes les indications, ici et dans les notes à la fin du volume, se réfèrent aux ouvrages suivants : P. Chr. Asbjörnsen, *Norske Huldre Eventyr og Folkesagn*, 3e éd., 1870, désigné comme *Huldre-Ev.* ; P. Chr. Asbjörnsen et Jörgen Moe, *Norske Folke-Eventyr*, 1867, et *Norske Folke-Eventyr, ny sanling*, 1871, désignés comme *Folke-Ev.*, I et II.

I

PEER GYNT

Ce récit est extrait de « Chasse au renne dans les Rondanes », où des chasseurs, après une longue journée de marche, causent en attendant de se coucher. Asbjörnsen le fait dire à Per Fugleskjelle, succédant à Anders (*Huldre-Ev.*, pp. 190-196), bien qu'il l'ait tenu d'Engebret Hougen, qui le lui a conté dans l'un des chalets de Hövringen, à l'est des Rondanes (Frik Hougen, *Omkring Asbjörnsens reise til Gudbrandalen : 1842*, dans *Edda* 1935).

Je pourrais conter des histoires que les vieilles gens croient vraies, et qu'ils disent s'être passées autrefois. Mais tu croirais peut-être que c'est faux ; c'est pourquoi je te conterai une aventure qu'ici les gens croient aussi fausse.

Il y avait autrefois à Kvam un chasseur qui s'appelait Per Gynt. Il était tout le temps au fjeld et y tuait ours et élan, car en ce temps-là il y avait plus de forêts au fjeld, et

c'est là que se tenaient ces bêtes sauvages. Un jour, tard dans l'automne, longtemps après le temps du pacage, Per devait aller au fjeld. Tous les gens en étaient revenus, sauf trois vachères. Lorsqu'il fut parvenu à la hauteur de Hövringen, où il devait passer la nuit dans un chalet, il faisait si sombre qu'il ne pouvait voir son poing devant lui, et les chiens se mirent à aboyer si furieusement que c'était à faire peur. Tout à coup, il buta contre un obstacle, et lorsqu'il y toucha, c'était froid, et glissant, et grand, et comme il pensait bien ne pas s'être trompé de chemin, il ne pouvait savoir ce que c'était ; mais c'était fort déplaisant.

— Qui est-ce? dit Per, car il sentit que ça remuait.

— Hé, c'est le Courbe, fut la réponse. Per Gynt n'en fut pas plus avancé ; il fit quelques pas au long de cet être, car il se disait qu'il pourrait bien passer quelque part. Tout à coup, il rencontra de nouveau une résistance, et lorsqu'il y toucha, c'était encore grand et froid et glissant.

— Qui est-ce? dit Per Gynt. — Hé, c'est le Courbe, fut de nouveau la réponse.

— Bon, que tu sois tors ou droit, il faut que tu me laisses passer, dit Per, car il comprenait qu'il tournait en rond, et que le Courbe s'était enroulé autour de la cabane. Alors le Courbe s'écarta un peu, et Per arriva au chalet. Lorsqu'il entra, il n'y faisait pas plus clair que dehors, et il allait, tâtant les murs, et voulait déposer son fusil et son sac ; mais soudain, comme il avançait ainsi à l'aveuglette, il sentit de nouveau cet obstacle froid, et grand et glissant.

— Qui est-ce donc, voyons? cria Per.

— Hé, c'est le grand Courbe, fut la réponse, et Per ne pouvait faire un pas et ne pouvait rien toucher sans rencontrer le cercle du Courbe. L'endroit n'est pas bon, se dit Per, puisque ce Courbe est à la fois dehors et dedans, mais je viendrai bien à bout de cette mauvaise tête. Et il prit son fusil et ressortit, et il tâtonna jusqu'à ce qu'il eût trouvé le crâne.

— Quelle sorte d'être es-tu? dit Per.

— Hé, je suis le grand Courbe d'Etnedal, dit le grand Trold. Et Per Gynt lui tira aussitôt trois coups en plein dans la tête.

— Tires-en un de plus ! dit le Courbe. Mais Per savait fort bien que, s'il avait tiré un coup de plus, le coup aurait ricoché contre lui. Cela fait, Per et les chiens saisirent le grand Trold et le traînèrent dehors, afin de pouvoir entrer aisément dans la cabane. En même temps, avec des ricanements et des rires, toutes les hauteurs d'alentour disaient :

— Per Gynt en a traîné beaucoup, mais les chiens encore plus.

Le lendemain, il devait aller à la chasse. Lorsqu'il fut sur le fjeld, il vit une femme qui appelait du petit bétail sur Tverhö. Mais lorsqu'il arriva là-haut, la fille avait disparu et le bétail aussi, et il ne vit rien d'autre qu'un grand troupeau d'ours.

Je n'ai jamais encore vu d'ours en troupeau, songea Per ; mais lorsqu'il approcha, ils avaient tous disparu, sauf un. Et d'une hauteur voisine venait cet appel :

Veille à ton verrat :
Per Gynt est en route
avec son bâton.

— Oh, Per sera quinaud, et non mon verrat, car il ne s'est pas lavé aujourd'hui, dit-on dans la hauteur. Per se lava les mains avec l'eau qu'il avait et tua l'ours. Ricanements et rires sur la hauteur.

— Tu aurais pu veiller sur ton verrat !

— Je ne me suis pas rappelé le pot à eau qu'il a entre les jambes, répondit l'autre.

Per écorcha l'ours et enfouit le corps sous les pierres de l'éboulis, mais emporta le crâne et la peau. Sur le chemin du retour, il rencontra un renard bleu.

— Regarde mon agneau, s'il est dodu, dit une voix sur une hauteur.

— Regarde le bâton de Per, bien à l'affût, dit une voix sur une autre hauteur, lorsque Per visa et tira. Il l'écorcha et l'emporta, et quand il arriva au chalet, il fixa les têtes au dehors, gueules béantes. Puis il fit du feu et mit une marmite de soupe dessus, mais il y eut une fumée si effroyable qu'il pouvait à peine tenir ses yeux ouverts et dut ouvrir une lucarne qui était là. Tout à coup, arriva un trold qui introduisit dans la lucarne son nez si long qu'il atteignait jusqu'à la cheminée.

— Regarde-moi ce museau ! dit une voix.

— Tiens, goûte-moi ce gruau ! dit Per Gynt, qui versa toute la marmite de soupe sur le nez. Le trold s'enfuit en poussant des cris, tandis que de toutes les hauteurs d'alentour on entendait des éclats de rire et ces cris :

— Gyri museau de gruau ! Gyri museau de gruau !

Puis, il y eut un moment de silence, mais bruit et vacarme ne tardèrent pas à recommencer au dehors. Per regarda, et vit une voiture attelée d'ours ; ils dépecèrent le grand Trold et s'en allèrent avec lui dans le fjeld. Soudain, un seau d'eau jeté dans le tuyau de la cheminée éteignit le feu, et Per fut dans l'obscurité. Alors des rires éclatèrent dans tous les coins, et l'on disait :

— Maintenant, ça n'ira pas mieux pour Per que pour les vachères de Val.

Per ralluma le feu, prit ses chiens, ferma la cabane, et se dirigea au nord, vers le chalet de Val, où étaient les trois vachères. Lorsqu'il eut marché un moment vers le nord, il vit un incendie comme si le chalet de Val était en flammes. En même temps, il rencontra un troupeau de loups, et il en tua quelques-uns à coups de fusil, quelques-uns en les assommant. Lorsqu'il arriva au chalet de Val, il faisait noir comme dans un four, et pas le moindre incendie, mais il y avait là quatre gars inconnus qui tenaient compagnie aux vachères et c'étaient

[1] J'ai adopté les surnoms choisis par Gunnar Höst dans sa traduction du conte. (Asbjörnsen et Moe, *Contes norvégiens*, p. 14.)

quatre trolds des hauteurs qui s'appelaient Gust en l'Air, Tron Valfjeld, Tjöstol la Berge et Rolf Bourse à Feu [1]. Gust en l'Air se tenait à la porte et devait faire le guet pendant que les autres courtisaient les vachères. Per tira sur lui, mais le manqua, et Gust en l'Air s'en alla. Lorsque Per entra, les trolds étaient fort empressés auprès des vachères, et deux de ces filles étaient épouvantées et priaient Dieu de les sauver, mais la troisième, qui s'appelait Kari la Folle, n'avait pas peur ; elle disait qu'ils pouvaient venir, elle avait envie de voir si ces gars-là étaient solides. Mais quand ils virent que Per était entré, ils se lamentèrent et dirent à Bourse à Feu d'activer le feu. A ce moment les chiens s'attaquèrent à Tjöstol et le renversèrent dans l'âtre, si bien que cendre et braises volaient autour de lui.

— As-tu vu mes serpents, dis, Per? dit Tron Valfjeld. C'est ainsi qu'il appelait les loups.

— Tu vas prendre le même chemin que tes serpents, dit Per, et il l'abattit d'un coup de fusil ; puis il assomma la Berge avec la crosse ; mais Bourse à Feu était parti par le tuyau de la cheminée. Cela fait, Per accompagna les vachères au pays, car elles n'osaient plus rester là.

Mais à l'approche de Noël, Per Gynt fut de nouveau en route. Il avait entendu dire que dans une ferme à Dovre, il venait tant de trolds, tous les soirs de Noël, que les gens devaient la quitter et aller dans d'autres fermes ; il avait envie de voir ça, car les trolds l'attiraient. Il se vêtit affreusement et emmena un ours blanc apprivoisé qu'il avait, ainsi qu'une alène, de la poix, et un bout de fil poissé. Quand il arriva, il entra dans la maison et demanda à loger.

— Dieu nous assiste, dit l'homme, nous ne pouvons te donner à loger, nous-mêmes devons partir, car tous les soirs de Noël, il arrive ici des trolds en masse.

Mais Per Gynt pensait qu'il pourrait bien débarrasser la maison des trolds, et il eut permission de rester, et reçut même une peau de truie. Alors l'ours se coucha derrière la cheminée,

et Per prit alène, poix et bout de fil, et se mit à faire de toute la peau de truie un grand soulier. Il y mit un fil solide comme lacet de façon à pouvoir serrer le soulier entier tout autour ; il avait aussi deux gourdins tout prêts. Tout à coup, ils arrivèrent avec violon et ménétrier, et les uns dansèrent et d'autres mangèrent des plats de Noël qui étaient sur la table ; quelques-uns grillèrent du lard, d'autres rôtirent grenouilles, crapauds et autres mets rebutants, victuailles de Noël qu'ils avaient eux-mêmes apportées. Et plusieurs virent le soulier que Per avait fait ; ils trouvèrent qu'il était pour un grand pied, et voulurent l'essayer, et lorsque chacun d'eux eut mis un pied dedans, Per tira sur la corde, et y introduisit un des gourdins et donna quelques tours, en sorte que tous étaient bien pris dans le soulier. Alors l'ours montra son nez et flaira le rôti.

— Veux-tu des tripes, Chat blanc? dit un des trolds, et il lui jeta une grenouille brûlante en pleine gueule.

— Griffe et assomme, Martin, dit Per Gynt. Et l'ours fut tellement furieux qu'il bondit et les frappa et les griffa tous, et Per Gynt tapa dans le tas avec le second gourdin, comme s'il voulait leur défoncer le crâne dans le corps. Alors les trolds durent décamper, et Per resta là et vécut à son aise des plats de Noël toute la durée des fêtes, et l'on n'entendit plus parler des trolds pendant de nombreuses années. Or, l'homme avait une jument à robe claire, et Per lui conseilla d'en tirer des poulains qui gambaderaient sur les hauteurs d'alentour.

Et bien des années plus tard, vers le temps de Noël, l'homme était dans la forêt en train de couper du bois pour la fête, lorsqu'un trold vint à lui et cria :

— As-tu encore ton grand Chat blanc?

— Oui, il est chez moi derrière la cheminée, dit l'homme, et il a maintenant sept petits, beaucoup plus grands et plus méchants que lui.

— Alors on ne viendra plus jamais chez toi, cria le trold.

— Ce Per Gynt était un homme singulier, dit Anders. C'était un vrai forgeur de fables et d'histoires qui t'auraient amusé : il racontait toujours que lui-même avait pris part à toutes les aventures que les gens disaient arrivées autrefois.

— C'est bien vrai ce que tu dis là, dit Per Fugleskjelle, ma grand'mère l'avait connu ; elle m'a souvent fait des récits qui venaient de lui.

2

LES FILLES DE PACAGE

La scène se passe dans un chalet de pacage qu'une remplaçante de la vachère vient de quitter parce qu'elle y a vu un trold (*Huldre-Ev.*, p. 168).

On envoya la vraie vachère ; elle s'appelait Rönnaug la Tourbière ; et il y en avait une autre, qui s'appelait Kari la Folle. Elles disaient qu'elles n'avaient pas peur des gens des montagnes ; ils pouvaient venir, s'ils voulaient. A ce moment était venue aussi une vachère au chalet de Lom. Ces trois filles accoururent et firent paître les bêtes, et prirent leurs ébats sans mesure ; elles coururent sur toutes les hauteurs et se mirent à tuer les petits des gelinottes, et lorsqu'elles arrivaient au fjeld de Val, elles criaient à Tron du fjeld, disant qu'il pouvait venir les trouver le samedi soir, et qu'il pourrait dormir dans leurs bras, et lorsqu'elles arrivaient à la vallée du Moulin, elles criaient à Tjöstul du Coteau, et lorsqu'elles arrivaient au ballon qui est près de Slethö et s'appelle Bourse à Feu, elles criaient à Kristoffer la Bourse et lui disaient la même chose. Lorsqu'elles avaient fini leur travail, le soir, elles allaient à la barrière et criaient : « Tron Valfjeld, Kristoffer Bourse à Feu, Tjöstul du Coteau, venez, nous allons nous coucher ! » car ces

filles ne croyaient pas ce que les gens disaient, qu'il existait des gens des montagnes, et que ces gaillards habitaient ces fjelds-là. Mais elles purent s'en apercevoir. Car un jeudi soir, tard en automne, si tard que tous les autres avaient quitté les chalets pour rentrer chez eux, les filles avaient achevé leur ouvrage et, assises autour de l'âtre, causaient ensemble, — de leurs amoureux, je suppose. Soudain la porte s'ouvre, et trois petits gars entrent. Ils ne dirent pas un mot, et les filles ne dirent rien non plus, mais elles les regardèrent bien, car les gars arpentèrent la pièce et s'assirent sur les bancs. Ils portaient d'amples vestes bleues et ils avaient des yeux rouges et de longs nez. Au bout d'un moment ils sortirent, mais le soir suivant ils revinrent, et commencèrent à s'agiter davantage, et Rönnaug la Tourbière et la fille du chalet de Lom en furent effrayées ; elles priaient Dieu de les sauver, mais Kari la Folle n'avait pas encore peur. Le samedi soir ils vinrent encore, et se démenèrent tellement avec les filles que ce fut un beau vacarme, car c'étaient des gars vigoureux, bien qu'ils fussent si petits. Mais alors arriva un chasseur qui s'appelait Peer Gynt. Il tua le Coteau d'un coup de fusil et assomma Tron Valfjeld, mais Bourse à Feu se sauva par le tuyau de la cheminée.

3

LE RENNE DE GJENDIN

Un des premiers récits de « Chasse au renne dans les Rondanes » (*Huldre-Ev.*, p. 175), où se trouve la légende de Peer Gynt, est le suivant, utilisé par Ibsen dans les premières pages de son poème :

... Au renne il faut briser les jambes ou toucher le cœur, sans quoi il n'est pas abattu. Il y avait un chasseur dans les fjelds

de l'ouest, qui s'appelait Gudbrand Glesne, et qui était marié avec la grand'mère du garçon que vous avez vu hier soir dans le chalet, et on dit qu'il était excellent chasseur. Un automne il eut prise avec un grand bouc (renne mâle). Il le tira, et ne put que tenir pour certain que l'animal était tué raide, à voir comme il était tombé. Il alla donc, comme on le fait souvent, s'asseoir à califourchon sur le dos de la bête, et voulait prendre son couteau pour séparer le crâne de la vertèbre du cou, lorsque soudain le renne bondit, couche ses cornes en arrière et le tient serré entre elles, en sorte qu'il était assis comme dans un fauteuil, et les voilà partis. La balle avait seulement glissé sur le crâne du renne, qui s'était évanoui. Jamais homme n'a fait sans doute une course pareille à celle de Gudbrand. Il courait comme le vent à travers les pires névés et champs de pierres. Puis ce fut la crête de Gjendin, et alors il pria Notre-Seigneur, car il croyait bien qu'il ne verrait jamais plus le soleil ni la lune. Mais le renne finit par se mettre à l'eau, et traversa le lac avec le chasseur sur le dos. Gudbrand, cependant, avait dégagé son couteau, et aussitôt que le bouc eut mis pied à terre, il le lui enfonça dans le cou, et l'animal tomba mort, et Gudbrand Glesne n'aurait sûrement pas voulu recommencer pareil voyage pour toute la richesse du monde.

4

LA FEMME TROLD

(*Huldre Ev.*, p. 31)

L'oncle Mads habitait Knae dans la vallée de Hur. Il était souvent dehors, dans la montagne, à couper du petit bois et des arbres, et quand il était dehors, il avait l'habitude d'y

rester coucher ; il se construisait une cabane de branchages, allumait un feu devant, et dormait dedans, la nuit. Une fois, comme il était ainsi dehors en forêt, lui et deux autres, il venait d'abattre un gros tronc, et il était assis pour se reposer un peu, lorsque soudain une pelote vint rouler du haut d'un rocher plat jusqu'à ses pieds. Cela lui parut singulier ; il n'osait la ramasser, et il eût mieux valu pour lui de ne pas le faire. Mais il regarda en haut pour voir d'où elle venait. Hé mais, là-haut sur la roche était assise une fille qui cousait, et elle était si jolie et ravissante qu'on était ébloui.

— Apporte-moi cette pelote de fil, dit-elle. Oui, c'est ce qu'il fit, et il resta longtemps à la regarder, et il ne se lassait pas de voir commbien elle était charmante. Il dut enfin prendre sa hache et se remettre au travail ; et lorsqu'il eut frappé des coups pendant quelque temps et leva les yeux, elle avait disparu. Il réfléchit toute la journée à cet incident ; cela lui semblait bizarre, et il ne savait qu'en penser. Et le soir, lorsque l'on fut pour se coucher, lui et ses camarades, il voulut absolument se mettre au milieu ; mais cela ne servit pas à grand'-chose, je crois bien ; car, la nuit s'avançant, elle vint et le prit, et il dut aller avec elle, bon gré, mal gré. Ils arrivèrent dans la montagne, où tout était si beau qu'il n'avait jamais encore vu rien d'aussi beau, et il n'a jamais pu bien dire combien c'était beau. Il demeura chez elle trois jours pleins. Lorsque la troisième nuit fut près de finir, il se réveilla, et il était alors de nouveau couché entre ses camarades. Ils croyaient qu'il était rentré chez lui chercher de nouvelles provisions, et c'est aussi ce qu'il leur dit qu'il avait fait. Mais depuis ce temps-là il a perdu son équilibre ; assis bien tranquille, il lui arrivait tout à coup de bondir et de se sauver ; il était ensorcelé *(huldrin)*, je dirai.

Et voilà qu'après un certain temps, il était en train de fendre des perches de clôture en haut des champs. Au momoment où il venait d'enfoncer un coin dans un tronc, en

sorte qu'il y avait une fente tout le long, voilà que sa femme arrive lui apporter son dîner, à ce qu'il lui semble ; c'était de la bouillie de crème caillée, bien grasse, et servie dans un seau si luisant qu'il brillait comme de l'argent. La femme s'assit sur le tronc, tandis qu'il déposait sa hache, et s'assit sur une souche tout à côté ; mais alors il vit qu'elle glissait dans la fente une longue queue de vache. Et, bien entendu, il ne voulut pas toucher à son plat ; mais de sa place il manœuvra tout doucement, et parvint à retirer le coin, en sorte que le tronc se ferma, et la queue y fut prise, puis il écrivit le nom de Jésus sur le seau. Oh, comme alors elle trouva des jambes, elle bondit si brusquement que la queue se brisa et resta dans le tronc, et elle disparut ; il ne vit pas où elle était partie. Le seau et la bouillie n'étaient qu'un panier d'écorce avec un peu de bouse de vache. Depuis ce temps il n'osa presque jamais aller en forêt, car il craignait qu'elle se vengeât.

Mais cinq ou six ans plus tard, comme un cheval s'était enfui, il dut aller le chercher lui-même. Il marchait dans la forêt lorsque soudain il fut chez des gens dans une cabane ; et il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il était venu là ; une femme fort laide faisait le ménage, et dans un coin était assis un enfant qui pouvait avoir à peu près quatre ans. La femme prit le pot de bière, alla vers l'enfant et dit :

— Va offrir à ton père de la bière à boire.

Lui fut tellement effrayé qu'il prit ses jambes à son cou, et par la suite il n'a jamais entendu parler ni d'elle ni de l'enfant ; mais il a toujours été bizarre et un peu timbré.

5

LE GARÇON ET LE DIABLE

(*Folke-Ev.*, II, p. 135).

Il y avait une fois un garçon qui marchait sur une route et cassait des noisettes ; il en trouva une pourrie, et à ce moment il rencontra le diable.

— Est-ce vrai, ce qu'on dit, demanda le garçon, que le diable peut se faire aussi petit qu'il veut, et passer par le trou d'une aiguille?

— Oui, dit le diable.

— Oh, fais-moi voir ça, et fourre-toi dans cette noisette, dit le garçon.

Et le diable le fit. Lorsqu'il se fut bien recroquevillé et fut entré par le trou de ver, le garçon y mit un bout de bois.

— Je te tiens maintenant, dit-il, et il le mit dans sa poche.

Plus loin sur la route il arriva devant une forge ; il y entra, et pria le forgeron de bien vouloir lui casser la noisette.

— Ce sera vite fait, répondit le forgeron, qui prit son plus petit marteau, posa la noisette sur l'enclume et frappa, mais la noisette résista.

Il prit alors un marteau un peu plus grand, mais celui-là non plus n'était pas assez lourd ; il en prit donc un encore plus gros, mais qui ne suffit pas davantage, et le forgeron se mit en colère et saisit le grand martinet.

— Je t'écraserai bien tout de même, dit-il, et il frappa de toutes ses forces ; et la noisette fut en miettes, si bien que la moitié du toit de la forge fut emportée, et il y eut un fracas à croire que la maison allait s'écrouler.

— Il faut que le diable ait été dans la noisette, dit le forgeron.

— C'est bien ça, il y était, dit le garçon.

II

LES COUPURES POUR LA SCÈNE

Les coupures, au « Théâtre de Christiania » jusqu'en 1899, puis au « Théâtre national », ont beaucoup varié. Il y en a eu très peu, naturellement, lorsqu'on a représenté Peer Gynt en deux soirs, en 1903 (premier soir, actes I à III, second soir, actes IV et V). Je peux donner ici, grâce à l'obligeance de M. Francis Bull, les coupures faites quand on a coupé le plus.

P. 99, l. 25. — *P.* 100, l. 5.
P. 102, l. 13-16.
P. 103, l. 6-13.
P. 104, l. 9-16.
P. 105, l. 2-21.
P. 112, l. 4-18.
P. 112, l. 26. — *P.* 113, l. 8.
P. 113, l. 20. — *P.* 114, l. 26.
P. 115, l. 3.
P. 115, l. 15. — *P.* 116, l. 20.
P. 117, l. 11. — *P.* 118, l. 28.
P. 161, l. 6-20.
P. 173, l. 7. — *P.* 174, l. 14.
P. 174, l. 21. Vers réduit à : « Les cloches au fjeld ! »
P. 175, l. 1. — *P.* 180, l. 27.
P. 181, l. 1. — *P.* 187, l. 5.
P. 195, l. 1-21.
P. 209, l. 1. — *P.* 238, l. 22.
P. 238, l. 27. — *P.* 239, l. 27.
P. 240, l. 6-26.
P. 240, l. 29. — *P.* 241, l. 8.
P. 241, l. 26. — *P.* 242, l. 19.
P. 244, l. 15. — *P.* 255, l. 4.
P. 256, l. 19. — *P.* 259, l. 21.
P. 260, l. 15. — *P.* 262, l. 20.
P. 263, l. 2-6.
P. 266, l. 16-24.
P. 269, l. 20-25.
P. 270, l. 17. — *P.* 271, l. 7.
P. 273, l. 6-13.
P. 275, l. 21. — *P.* 276, l. 8.

P. 276, l. 13-26.
P. 281, l. 9-18.
P. 282, l. 1-11.
P. 282, l. 24. — *P*. 283, l. 7.
P. 283, l. 23. — *P*. 284, l. 16.
P. 286, l. 7. — *P*. 287, l. 28.
P. 288, l. 24. — *P*. 290, l. 3.
P. 292, l. 1-5.
P. 293, l. 5-8.
P. 298, l. 8. — *P*. 299, l. 15.
P. 301, l. 8. — *P*. 306, l. 21.
P. 309, l. 1-20.
P. 311, l. 13-16.
P. 314, l. 7. — *P*. 320, l. 25.
P. 323, l. 10. — *P*. 324, l. 25.
P. 325, l. 7-17 et l. 22.
P., l. 22. — *P*. 326, l. 10.
P. 327, l. 12-13.
P. 327, l. 24. — *P*. 328, l. 3.
P. 329, l. 6-20.
P. 330, l. 28. — *P*. 331, l. 15.
P. 331, l. 23-28.
P. 334, l. 8. — *P*. 335, l. 3.
P. 335, l. 9. — *P*. 336, l. 9.
P. 337, l. 2. — *P*. 340, l. 15.
P. 342, l. 3-15.
P. 343, l. 7-10.
P. 344, l. 5-12, et l. 18-25.
P. 345, l. 9-23.
P. 346, l. 4-5, et l. 10-23.
P. 347, l. 18. — *P*. 348, l. 15.
P. 349, l. 18-26.
P. 350, l. 9-20.
P. 351, l. 14-17.

NOTES

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

ABRÉVIATIONS usitées dans ces notes :

H. Ev. — P. Chr. Asbjörnsen, *Norske Huldre-Eventyr og Folkesagn*, 1870.
F. Ev., I. — P. Chr. Asbjörnsen et Jörgen Moe, *Norske Folke-Eventyr*, 1867.
F. Ev., II. — P. Chr. Asbjörnsen, *Norske Folke-Eventyr, ny Samling*, 1871.
Log. — H. Logeman, *A Commentary, critical and explanatory on the norwegian text of Henrik Ibsen's Peer Gynt, its language, literary associations and folklore*, 1917. (Les références à d'autres travaux du même auteur seront indiquées sans abréviations.)

P. *98*, l. 13. — *A l'ouest de Gendin.* — La crête de Gendin (1 800 mètres au-dessus de la mer) est située dans le Jotunheim entre le lac de Bess (1 380 mètres) et le lac de Gjende (1 010 mètres), et ses escarpements sont presque à pic des deux côtés. Ibsen n'y est jamais allé, et sa description n'est pas du tout exacte, en sorte que, pour qui connaît l'endroit, le mensonge de Peer est évident (Henrik Jæger, *Henrik Ibsen*, p. 206). Le récit qui suit est emprunté à Asbjörnsen (V. Appendice 2, p. 432), où l'histoire est attribuée à Gudbrand Glesne, nommé plus loin par Ibsen.

P. *102*, l. 20. — *effronté*, littéralement : forgeur de contes. C'est l'expression même dont se sert Asbjörnsen pour caractériser Peer Gynt à la fin de son récit (V. p. 432).

P. *107*, l. 7. — *les boisseaux :* mesure ancienne de 17 litres environ.

L. *18*. — *Où sont les neiges d'antan?* Ibsen a sans doute pris l'expression dans Ivar Aasen, *Norske Ordsprog*, p. 8.

P. *105*, l. 2. — *Son sol est semé de sel.* On répand du sel dans les jar-

dins pour empêcher la croissance des mauvaises herbes (V. Log., pp. 16-18).

P. *106*, l. 1. — *Chez nous, tu t'assieds dans l'âtre.* Aase caractérise ici son fils comme un Cendrillon *(Askelad)*, personnage masculin, fréquent dans les contes populaires norvégiens, et qui finit souvent par obtenir « la fille du roi et la moitié du royaume ».

L. 13. — *A Lunde.* Le nom, qui signifie petit bois, bocage, est assez commun ; A. Faye, dans ses *Norske Sagn* (p. 161), parle d'un forgeron qui vit à Lunde, et Asbjörnsen (*Huldre Ev.*, p. 68) parle d'une famille Lunde, où il y avait autrefois une femme qui s'appelait Aase. Mais comme l'observe Logeman (p. 23) ce sont là sans doute de simples coïncidences.

P. *115*, l. 23. — *lui jetant une motte d'herbe.* Le toit est couvert d'herbe qui pousse dans la terre étalée sur des couches d'écorce de bouleau ; la terre y est maintenue à la fois par l'herbe et les pierres que Per, cinq vers plus loin, recommande de ne pas arracher. Les toits ainsi construits étaient d'un usage courant, et l'on en construit encore.

P. *116*, l. 12. — *disparu...*, littéralement : « soufflé hors du monde comme un enfant-substitué » *(bytting)*. L'expression (qui ne se trouve pas dans le manuscrit de travail) est empruntée par mère Aase au folklore. Les trolds avaient le plus souvent des enfants très laids, dont ils ne demandaient qu'à se débarrasser, ce pourquoi ils les échangeaient contre de beaux enfants d'hommes qu'ils volaient (*H. Ev.*, p. 15).

P. *117*, l. 18. — *si haut située?* Littéralement : « si haut sur paille? » L'expression « être haut sur paille » est courante pour dire familièrement : « être dans une haute situation ».

P. *119*, l. 10. — *chargés*, et l. 23, *avec des paniers de provisions.* — Les paysans invités à une noce apportent en cadeau des victuailles.

P. *120*, l. 16. — *montée sur un balai.* La sorcière à cheval sur un balai est rare dans le folklore norvégien. Ibsen en a rencontré pourtant chez Asbjörnsen (*Huldre-Ev.*, « les récits du fossoyeur ») une série d'exemples.

P. *121*, l. 9. — *Le prince d'Angleterre.* Dans *F. Ev.*, I, p. 132, la petite Aase, gardeuse d'oies, est bien sûre qu'elle aura le fils du roi d'Angleterre, et finit, en effet, par l'avoir.

L. 29. — *Ensorcelé.* Littéralement : « pris dans la montagne » (en un

seul mot). Expression du folklore norvégien. C'est ce qui arrive à Per Gynt au second acte lorsque la femme en vert l'entraîne chez le roi de Dovre. Ibsen avait lui-même publié, d'après Peter Fylling, l'histoire d'un paysan ainsi ensorcelé (t. V, p. 523).

P. *123*, l. 19. — *Le halling*, danse paysanne du Hallingdal, fort violente (décrite dans le roman de Johan Bojer, *Liv*, traduit sous le titre *Les nuits claires*, pp. 60-62).

P. *124*, l. 1. — *l'intendant*. Homme chargé, dans une noce, de recevoir les invités et de veiller au bon ordre. Ses fonctions sont décrites dans le roman de Johan Bojer, *Dyrendal*, 3e partie, chap. IV.
L. 21. — *Haut est le plafond*... Les danseurs de halling s'efforçaient de sauter assez haut pour toucher du pied aux solives. Mais on est ici en plein air.

P. *127*, l. 12. — *Hedal*. Ibsen ne paraît avoir eu aucune raison pour prendre ce nom, que portent deux vallées.

P. *128*, l. 3. — *dans un mouchoir*. Porter ainsi le psautier en allant à l'église était autrefois l'usage (Log., p. 48).

P. *132*, l. 11-12. — *Je sais évoquer le diable*. Il y a toute une série d'histoires d'exorcisme dans « Les charretiers de charpente » (*H. Ev.*, p. 200). Mais Ibsen a surtout pensé au conte « Le gamin et le diable », dont Per se souvient trois vers plus loin. Ce conte est dans Asbjörnsen et Moe, *Folke-Ev.*, I, p. 135, et l'on en trouvera la traduction dans l'appendice, p. 438.

P. *135*, l. 27. — *le vêtement qui vous rend invisible*. Il est question du chapeau qui rend invisible dans le conte « Le Compagnon », qui est traduit dans Chr. Asbjörnsen et Jörgen Moe, *Contes norvégiens*. Il en est aussi question dans l'un des récits groupés sous le titre : Une soirée dans la cuisine du propriétaire », (*H. Ev.*, pp. 45-46).

P. *138*, l. 8-13. — *c'est un homme pieux! Il va, penchant la tête... Est-il piétiste*. Les piétistes, ennemis de tous les plaisirs qu'ils estimaient inspirés par le Malin, étaient désignés par divers sobriquets, par exemple *de stille*, littéralement les gens placides ; un bigot était un *læser*, littéralement un liseur, ce qui vient sans doute de l'expression « lire avec le prêtre », pour dire qu'on suit les leçons préparatoires à la confirmation ; et les piétistes allaient volontiers la tête penchée. Asbjörnsen, par

exemple, parle (*H. Ev.*, p. 330) d'un « Per-liseur », qui avait « l'allure et les gestes habituels des têtes penchées ».

L. 21. — *Je saurai me transformer en trold.* Les métamorphoses sont nombreuses dans la mythologie et le folklore scandinaves. Chez Asbjörnsen on voit un trold se transformer en un notable de Kristiania (*H. Ev.*, p. 15), ou bien un homme se changer en toute sorte d'animaux ou même en bague (Bonde Veirskjæg, dans *F. Ev.*, II). Mais je ne connais pas d'exemple d'homme qui se fait trold.

P. *141*, l. 5. — *Aase et moi.* Les exemples de cette façon de se désigner soi-même ne sont pas rares chez Holberg.

P. *142*, l. 10. — Une histoire d'enlèvement de mariée se trouve dans « Un samedi soir au chalet » (*H. Ev.*, pp. 151-162), et Ibsen s'est sans doute souvenu qu'un tel enlèvement était projeté, quoique non réalisé, dans « Les Noces de la Houldre » de Botten Hansen (*Andhrimmer*, 3e trim., col. 130).

P. *152*, l. 18. — *Trois filles de chalet!* — C'est ici l'unique épisode précis emprunté ou conte d'Asbjörnsen sur Peer Gynt pour le plan primitif de la pièce, — la rencontre avec le Grand Courbe n'ayant été introduite que plus tard. Encore cet épisode est-il beaucoup plus proche d'un autre récit d'Asbjörnsen, dont la traduction est donnée dans l'appendice, p. 433.

Il est clair, d'ailleurs, que l'histoire des trois vachères a été ajoutée arbitrairement à la légende de Peer Gynt. Elle provient des chalets de Hövringen, à l'est des Rondanes, comme le montrent les noms des trolds et le croquis pris par Asbjörnsen sur son carnet (V. Frik Hougen, « Autour du voyage d'Asbjörnsen dans le Gudbrandsdal en 1842 » dans *Edda*, XXXV).

P. *154*, l. 14. — *Ce samedi soir.* L'isolement des chalets de pacage offrait de grandes facilités aux jeunes paysans pour faire la cour aux vachères, et c'était surtout le samedi soir qu'avaient lieu les rencontres *(lördagskveldsfrieri)*.

P. *157*, l. 24. — *Une femme en vert.* Dans les contes norvégiens, les femmes, parmi les » êtres souterrains » *(unterjordiske)* sont souvent habillées en vert. Dans le récit qui suit immédiatement l'histoire de Peer Gynt, on en voit quatorze qui viennent trouver Jens Klomsrud dans son chalet (*H. Ev.*, p. 196).

D'après Andreas Faye, *Norske Sagn*, 1833, p. 42, cette couleur est particulière aux houldres du Hardanger, tandis qu'ailleurs elles seraient en bleu.

P. *158*, l. 5. — *jamais je ne te tirerai les cheveux.* — Log. (p. 85) pense que Peer Gynt se doute de la vraie nature de la femme qu'il a rencontrée ; c'est pourquoi, fort instruit dans les contes, et sachant qu'une telle femme-trold peut être une épouse très soumise, mais peut aussi montrer une dangereuse force de résistance, si elle est mal traitée, promet d'en user avec elle avec douceur.

L. 17. — *Le roi de Dovre.* Sa fille l'appelle roi parce que le titre lui paraît flatteur. Il sera ensuite appelé le Vieux de Dovre, ce qui correspond mieux à son allure débonnaire. D'ailleurs d'autres grands trolds sont appelés rois : ainsi le roi d'Ekeberg (*H. Ev.*, p. 11). — Le nom de Dovre désigne une région montagneuse située au nord des Rondanes, qui sont elles-mêmes au nord de la région habitée par Peer Gynt. Ibsen n'y était pas allé, il en avait tout au plus aperçu les cimes de très loin, et il a rapproché Dovre de Peer Gynt en prenant au sens large ce nom qui désigne parfois une région plus étendue, englobant les Rondanes, où il place la demeure du Vieux de Dovre. La raison qui a fait choisir à Ibsen le nom de Dovre est évidente, sans que l'on ait besoin de recourir à la légende d'un géant *(jotun)* qui le portait, et qui fut le père nourricier de Harald Haarfager. Il est probable qu'Ibsen ne connaissait cette légende que sous la forme que lui a donnée Snorre (*Halvdan Svartes Saga*, 8), où le géant Dovre est remplacé par un Finnois anonyme. Les monts de Dovre, ou Dovre tout court, avaient toujours joué un grand rôle dans la littérature norvégienne, sans doute à cause de leur situation centrale et de leur importance comme carrefour des grandes voies de communication. Dovre était devenu un symbole de la Norvège, et vers le commencement du siècle, ce symbole s'était précisé par les épithètes fréquentes de « inébranlable », « fier », « fidèle ». Il est clair que le nom de Dovre s'imposait à Ibsen, car il résumait pour lui précisément les vertus qu'il déniait à la Norvège, et c'est pourquoi, dans ses brouillons, il voulait d'abord placer au commencement de sa grande scène une parodie du poème patriotique de J. Nordal Bruun *For Norge, kjæmpers födeland*, dont lui-même avait si souvent employé le rythme. On peut lire l'étude que Francis Bull a publiée sur « Dovre dans la légende et la littérature » dans son livre *Studier og Streiftog i norsk literatur*, et l'on verra qu'Ibsen

devait naturellement placer dans les monts de Dovre le père de la femme en vert. La valeur symbolique de ce nom était si bien connue que le Danois H. C. Andersen, dans son conte ironique « La Colline des Elfes », publié en 1845 (*H. C. Andersens Eventyr*, éd. Hans Brix et Anker Jensen, II, p. 165), avait fait inviter par le roi des Elfes danois le « Vieux trold de Dovre » comme représentant typique de la Norvège.

L. 25. — *Le roi Brose.* Paraît être un nom inventé par Ibsen, pour rimer avec Aase (aa se peononçant comme notre au).

P. *159*, l. 22-23. — *que tu sois sur le point de te croire...* L'idée que les belles apparences, chez les trolds, cachent les réalités les plus vulgaires, est essentielle dans la grande scène de Dovre. Elle se trouve à maintes reprises dans les contes. Particulièrement les victuailles appétissantes qu'ils apportent dans les chalets, lorsque l'un d'eux veut épouser une vachère, se révèlent dégoûtantes, après qu'ils ont été chassés. Ce n'est que bouse de vache, crapauds, etc. (*H. Ev.*, p. 32, p. 34, etc.). Un jeune dragon s'éprend d'une houldre qu'il trouve ravissante, mais aussitôt qu'il a tiré le coup de feu rituel au-dessus de sa tête, « elle devient aussi laide qu'elle avait été jolie, et a un nez long comme la crosse du pistolet » (*H. Ev.*, p. 51). Déjà, dans Olaf Liljekrans (t. IV, p. 276), Ibsen avait parlé du superbe trésor d'un « roi du coteau », qui n'est plus que paille et gravier, dês qu'on le touche.

P. *160*, l. 13. — *un énorme cochon.* — Ce cochon paraît être une invention d'Ibsen. La Société des Étudiants avait créé un ordre de chevalerie qui s'appelait l'ordre du cochon. Hans Eitrem voit dans cet épisode une parodie du poème de Welhaven, « Ejvind Bolt », où la houldre entre dans le roc sur un renne blanc comme neige, et cela encore marquerait combien Ibsen s'est éloigné du romantisme, et de Welhaven, à qui, peu d'années plus tôt, il rendait hommage (*Samtiden*, XIX, p. 619.)

P. *161*, l. 1. — *La salle royale du Vieux de Dovre.* — On ne peut guère douter qu'Ibsen a pensé, en écrivant cette scène, à celle que Botten Hansen a située dans « une salle de la montagne du Jutul ». Je ne pense pas que celle-ci ait suggéré celle-là, car Ibsen était trop logiquement amené à faire comparaître Peer Gynt devant le Vieux de Dovre, bien qu'il n'y eût pas pensé dans son plan primitif, mais aussitôt l'idée de la scène acquise, le rapprochement a dû se faire dans son esprit. La scène

de Botten Hansen s'imposait beaucoup moins dans *Les Noces de la Houldre*, où elle a été introduite surtout par imitation de « la nuit de Walpürgis », tandis que tous les détails de la cour de Dovre se réfèrent beaucoup plus exclusivement au folklore norvégien. H. Logeman (p. 94) observe avec raison que, dans les représentations de *Peer Gynt*, on ne marque pas suffisamment, en général, le double caractère des personnages de la cour de Dovre, dont les uns sont d'énormes trolds, et les autres des gnomes *(tomtegubber, hougfolk)*, et il annonce (en 1917) une étude sur la portée que pouvait avoir dans l'esprit d'Ibsen la réunion de ces deux catégories d'êtres. Malheureusement je ne connais pas son étude, si elle a paru, et cette réunion me paraît toute naturelle, sans que l'on ait besoin d'y voir des intentions déterminées. Quant au terme de « *Vieux* de Dovre » (Dovre *gubben*), il exprime parfois « le vieux », dans un sens familier et plutôt sympathique, et dans certaines provinces il désigne le propriétaire d'une ferme, « le patron ». Dans *Edda*, XIV, p. 159, Moltke Moe donne de son emploi dans ce sens particulier quelques exemples, et en ajoute un en note, qui ne provient pas de ces provinces, et qui doit être pris, par conséquent, dans le premier sens. C'est une légende où il est question d'un *Jutul*, c'est-à-dire d'un trold de Skul, « qu'on appelait Skul*gubben* ». Or, Ibsen connaissait bien cette histoire, qui se trouve dans Asbjörnsen (*H. Ev.*, p. 251). Avec ou sans souvenir de ce détail, il lui était, d'ailleurs, plus naturel d'employer le mot *gubbe* dans un sens général qu'avec une acception répandue dans des régions (Österdal et Tröndelag) où il n'avait pas circulé. H. Logeman et Moltke Moe et P. L. Stavnem (*Sproglige og historiske Afhandlinger viede Sophus Bugges Minde*, p. 100) pensent qu'Ibsen a surtout pensé au conte d'Andersen cité plus haut (note pour la p. 34), où l'hôte du roi des elfes danois est appelé *troldgubben fra Dovre*. Ibsen connaissait sûrement ce conte, écrit avec une intention satirique analogue à la sienne, mais beaucoup plus souriante, et il a dû se le rappeler en écrivant sa scène. Or, Andersen a certainement employé le mot *gubben* dans le sens passablement rendu par le « Vieux ». Je ne crois pourtant pas qu'Ibsen ait eu besoin de la suggestion d'Andersen pour désigner ainsi son trold, pas plus que pour le situer à Dovre. Les deux lui étaient trop naturels.

P. *162*, l. 11. — *et le royaume comme dot.* — La formule courante à propos de tous les Cendrillons ou autres héros que l'on rencontre dans

les contes est : « la fille du roi et la moitié du royaume. » V. par exemple, dans les *Contes norvégiens*, trad. Pineau, pp. 81, 130, 162 et 163.

P. *163*, l. 12. — *C'est comme chez nous.* — C'est littéralement la phrase que Chilian répète seize fois dans *Ulysses von Ithacia* de Ludvig Holberg (acte II, scène 2).

P. *164*, l. 9. — *les mœurs simples...* — Ce passage est une critique du nationalisme économique étroit des paysans norvégiens (V. l'Introduction, t. I, p. XXVI). Ibsen visait là Wergeland, et Vinje, et des députés paysans, comme Jaabæk, qui n'avait pas voté sa pension de poète.

L. 10. — *à boire et à manger.* — Faire boire une boisson enchantée était pour le trold un moyen constant de fixer chez lui l'hôte humain dans les chansons populaires dont Ibsen s'était beaucoup occupé. V. par exemple, la chanson « Sire Byrting et la femme-elfe » dans le recueil de Landstad, p. 456. Mais ici l'acte prend un sens assez différent.

L. 24. — *C'est écrit.* — Écrit par Holberg (*Jeppe du Mont*, I, 5).

P. *165*, l. 10. — *le nœud de soie de la queue.* — La queue de la houldre avait déjà été mentionnée par Ibsen dans *La Nuit de la Saint-Jean* (t. III, p. 304, et aussi dans le conte « Lars Medlid » qu'il avait publié en 1862 (t. V, p. 523).

P. *168*, l. 19-20. — *Je t'égratignerai à l'œil gauche, un peu.* — Cette idée provient directement d'un passage d'Asbjörnsen (*H. Ev.*, p. 36), où un trold appelé le roi Haaken va épouser une fille de pacage. Lorsqu'elle est parée pour la noce et que tout est prêt, une des demoiselles d'honneur dit : « Eh bien, il ne reste plus qu'à lui gauchir les yeux » (*vrænge*, littéralement : tordre). Malheureusement l'opération n'est pas décrite, parce que le vrai fiancé de la fille intervient à ce moment.

P. *169*, l. 16. — *Si ton œil te scandalise, arrache-le.* (Évangile selon S. Mathieu, V, 29).

P. *171*, l. 14. — *qu'elle était l'objet de ton ardent désir.* — H. Logeman (p. 123) a raison de citer ici l'évangile (Mathieu, V, 28) : « Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, il a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » Il cite ensuite deux exemples, dans les contes, de femmes engrossées par un simple désir, mais ce sont des exemples qu'Ibsen n'a pas connus. L'idée de cette forme de conception paraît bien être de son invention.

P. *173*, l. 2-3. — *Au grand duc et à l'aigle! Jeu du loup!...* — Avec toute sa science folklorique et l'aide de ses correspondants, H. Logeman n'a pu trouver trace de ces jeux de trolds, qu'Ibsen a évidemment inventés.

L. 9. — *Il veut monter dans la cheminée.* — V. entre autres, l'histoire de Peer Gynt, p. 430.

P. *174*, l. 19. — *Des cloches d'église.* — Faire sonner les cloches était le moyen constant auquel avaient recours les paysans, lorsqu'ils voulaient rappeler une personne disparue qu'ils croyaient retenue par les trolds dans leurs montagnes. Les exemples sont très nombreux. Ce sont les cloches qui font revenir Margit Hjuxe dans une chanson de Landstad que j'ai traduite (t. IV, p. 536). Welhaven s'était servi de ce motif dans « Eyvind Bolt », et c'est, naturellement « avec des chants pieux et jeux de cloches » qu'Ibsen avait fait partir la mère d'Olaf Liljekrans à la recherche de son fils (t. IV, p. 200).

L. 23. — *tout disparaît.* Il suffit d'invoquer le nom du Christ pour que les trolds disparaissent soudain, par exemple, sous forme de pelotes de fil qui roulent (Asbjörnsen, *Huldre-Ev.*, p. 34). Ou bien un coup de feu tiré au-dessus de la tête du trold principal produit le même effet; il arrive même que le roi trold soit tué, mais dans ce cas, les autres emportent le corps (*ibid.*, p. 36). Je ne crois pas, toutefois, qu'il y ait d'exemple de pareille disparition au simple bruit des cloches.

P. *175*, l. 28. — *Le Grand Courbe.* Le mot norvégien est *Böjgen*, où l'on reconnaît le même radical que dans le verbe allemand *beugen*. Ibsen a pris ce personnage dans le conte d'Asbjörnsen sur Peer Gynt (p. 428).

P. *178*, l. 4. — *Bruit d'ailes de grands oiseaux.* Les femmes-trolds prennent volontiers la forme de grands oiseaux, et ce sont parfois des femmes dont personne ne soupçonnait la vraie nature, comme on le voit chez Asbjörnsen (*Huldre-Ev.*, pp. 115-116 et 355-359).

P. *185*, l. 18. — *le prêtre.* — Log., p. 147, fait observer qu'il s'agit d'un pasteur protestant, et dit qu'il ne faut pas le désigner par un mot qui s'applique à un ministre catholique. Mais le terme norvégien cérémonieux est *pastor*, et Ibsen emploie naturellement ici l'expression plus courante, qui est *prest*. Comme d'ailleurs, « prêtre », en français, peut

désigner un ministre de n'importe quelle religion, je l'ai cru préférable au trop officiel « pasteur ».

P. *186*, l. 9. — *la monnaie du roi*. — Le texte a : « la monnaie de Kristian ». Il s'agit de Kristian VII, roi de 1766 à 1808, sous le règne de qui, en effet, a dû s'écouler l'enfance du Peer Gynt d'Ibsen. Le vrai Peer Gynt est antérieur.

P. *187*, l. 6-7. — *Cornes de renne sur la porte*. V. le conte de Peer Gynt, p. 429.

L. 13. — *boucs de nisses*. — Le texte a *nissebukke*, nisses-boucs. Je croirais volontiers, avec un correspondant de H. Logeman (p. 149) que l'apposition *bukke* indique simplement qu'il s'agit de nisses mâles, cette apposition ayant souvent ce sens.

L. 24. — *Tu m'as appelé*. — Peer avait dit seulement à Helga : « prie-la de ne pas m'oublier », et le manuscrit de travail a ici : « Je viens non priée ».

P. *192*, l. 4. — *Offre à boire à ton père*. — V. le conte traduit p. 437. (*H. Ev.*, pp. 31-33). Une autre histoire d'enfant ainsi engendré se trouve dans le même recueil, pp. 97-98.

P. *163*, l. 1-2. — *le diable m'a tenu le dos*. — De même dans *H. Ev.*, p. 121. Mais, comme l'observe Log., p. 155, l'idée que c'est l'intervention du diable qui a rendu laide la femme en vert est d'Ibsen.

P. *201*, l. 17-19. — *Château à l'ouest de la lune...* — Il existe un conte « A l'est du soleil et à l'ouest de la lune » (*F. Ev.*, II, p. 203), qui est une forme norvégienne de l'histoire de Psyché ou de « la Belle et la Bête », et un autre conte « Le château de Soria Moria » (*ibid.*, p. 117), où un Cendrillon délivre trois sœurs tenues captives par trois trolds. Mais aucun de ces deux contes n'a de rapport avec le récit que Peer Gynt va inventer, sinon le fait qu'ils renferment tous deux la description de chevauchées fantastiques. Peer Gynt a l'idée de dire un conte, et en cite un au hasard : c'est « A l'est du soleil et à l'ouest de la lune » qui lui vient à l'esprit, sans doute parce que le titre lui plaît, et il ajoute « Le château de Soria Moria », peut-être parce qu'il y est question d'un château, comme dans le premier ; puis il commence à raconter une course éperdue, en voiture, — puisqu'il emmène sa mère ; et comme il pense à la mort prochaine, la course finit par les conduire à la porte du Paradis.

P. *204*, l. 10. — *Saint Pierre est là sur le pas.* — Les contes montrent parfois saint Pierre circulant sur la terre, accompagnant Notre-Seigneur (*F. Ev.*, II, p. 6 et p. 92). Mais l'accueil de Saint Pierre à la porte du Paradis provient presque sûrement du premier acte de la « comédie apocalyptique » de J. L. Heiberg, *Une âme après la mort.*

L. 21. — *Jeue la doyenne.* Ibsen avait d'abord écrit : « la Vierge Marie », qu'il a corrigé déjà sur son manuscrit de travail. H. Logeman observe (p. 166) qu'il pouvait s'autoriser des contes (« La Vierge Marie sage-femme », *F. Ev.*, I, p. 34), mais que « évidemment il ne voulait pas risquer l'expérience un peu audacieuse de lui faire offrir à un mortel du café et des gâteaux ».

P. *208*, l. 8-9. — *V. Eberkopf et Trumpeterstraale.* « Tête de cochon » et « éclat de trompettes ». *Master Cotton (sic).* On trouvera d'autres bévues d'Ibsen, fort ignorant en anglais, telles que *Werry well* (l. 21) et Sir Gynt, qu'il n'a pas corrigé. Celle-ci est une double bévue, parce que le prénom manque et parce que le titre serait américain.

P. *209*, l. 20. — *Ej wass.* — C'est l'exclamation allemande *Ach wass* à demi traduite en norvégien, ou plutôt en danois, comme l'observe Log. (p. 415).

P. *210*, l. 20. — *Ces diantres de nobles!* — Le texte est : *Disse adelstroll!* mais j'ai cru devoir éviter dans la traduction le mot *troll*, employé ici dans un sens figuré, en sorte qu'il ne s'agit pas de folklore.

P. *215*, l. 6. — *qui sépare les boucs des brebis.* — L'expression a été sans doute suggérée à Ibsen par le souvenir du peintre danois Lars Hansen, qui considérait l'humanité comme composée de deux espèces distinctes, les moutons et les boucs (V. t. VII, p. 76.). Ce doux maniaque a dit plus tard à Mme Ibsen que les boucs avaient des manuels de leur doctrine particulière, et qu'elle devait bien savoir que *Peer Gynt* était l'un des plus récents de ces manuels (L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 346). H. Logeman (p. 181) observe d'ailleurs que la distinction des brebis et des boucs provient de la Bible (Mathieu, XXV, 32-33), où J. L. Heiberg l'a plus directement empruntée dans *Une âme après la mort (Poetiske Skrifter*, X, p. 249).

P. *220*, l. 21. — *quelque part, je ne sais plus où.* C'est dans l'Évangile selon S. Luc, IX, 25.

P. 222, l. 15. — *c'est pourquoi nous avons mis à l'ancre.* — H. Logeman (p. 190) observe avec raison qu'Ibsen a mal justifié cette mise à l'ancre, car Peer Gynt n'a pu se procurer des journaux sur la côte déserte.

L. 25. — *La Grèce est soulevée.* — Cela précise la date de cette scène : 1820. Ibsen a d'ailleurs probablement pensé dans ce qui suit au Danemark et à l'attitude des grandes puissances à l'égard d'un petit peuple qui défend son indépendance.

P. *223*, l. 16. — *Bender.* — C'est près de cette ville de Bessarabie que Charles XII, en 1713, après Pultava, fut attaqué par une force turque écrasante. Obligé de s'enfuir, ses éperons le firent trébucher, et il fut fait prisonnier.

P. *226*, l. 25. — *Je me voyais posséder l'Olympe.* — P. L. Stavnem, dans une lettre à H. Logeman (*A commentary...*, p. 192) a suggéré que ce passage est peut-être une réminiscence de *Verkehrte Welt*, de Tieck, où Bajas, le représentant de l'utilitarisme, demande à Apollon combien le Parnasse rapporte par an, et reçoit cette réponse que la fontaine de Castalie est la seule source de revenu. Bajas demande encore si l'eau alimente des usines, etc. Mais Ibsen a transformé la fontaine en rivière et l'a placée sur l'Olympe.

P. *228*, l. 13. — *enfin!* — Le mot est en français dans le texte, — et rime avec *iflæng*, conformément à la prononciation, fréquente à l'étranger, des nasales françaises. Mais l'emploi si bien en place d'une locution courante qu'Ibsen n'avait guère eu l'occasion de rencontrer dans les livres est curieux.

P. *231*, l. 2. — *dit la Bible.* — « Soir peu semblable au matin », dit Brand (t. VII, p. 319), et Ibsen se l'est peut-être rappelé en écrivant le vers précédent. Quant à la Bible, un correspondant de H. Logeman (p. 199) a bien trouvé un passage qui présente une vague analogie, mais lui-même dit que Peer Gynt, qui a peu lu, attribue facilement à la Bible ses propres pensées lorsqu'il les en trouve dignes ou veut leur conférer plus d'autorité.

P. *233*, l. 11. — *Qui est le penseur...* — C'est Peer Gynt lui-même, devant le Vieux de Dovre (p. 165, l. 5).

L. 21. — *Un voleur et un recéleur.* Dans le manuscrit de travail, il y a deux voleurs, et Ibsen, en modifiant son texte dans la mise au net, a oublié de corriger aussi la liste des personnages.

P. *235*, l. 15. — *Un crapaud...* H. Logeman (p. 206) signale ici une réminiscence possible. Parlant de la « seconde mort », celle qui a lieu au jugement dernier, Paludan-Müller a dans *Adam Homo*, II, p. 416, ces vers:

Ne peut-on plus être sauvé de cette mort?
Parfois, à l'intérieur de pierres éclatées,
il arrive qu'on trouve un crapaud tout vivant,
qui fut peut-être enfermé là pendant des siècles,
et qui attendait là, caché aux yeux de tous.

Et il espère que Dieu, un jour, délivrera de sa prison

l'âme dont la vie est tombée en défaillance,
et qui, tel le crapaud, ne pouvait rien qu'attendre.

L. 22. — *les proverbes de Salomon.* Ibsen n'a pas écrit proverbes *(ordsprog)*, mais dictionnaire *(ordbog)*, probablement comme un indice du manque d'instruction de Peer Gynt.

P. *236*, l. 3. — *Il faut courber l'orgueil.* — (Proverbes, XVI, 18.)
L. 4. — *Et qui s'humilie...* (Proverbes, XXIX, 23).

P. *237*, l. 21. — *Le sang paysan est royal, à peu près.* — Beaucoup de familles paysannes se vantaient de leur antique origine, ou même prétendaient descendre des anciens rois, particulièrement dans le Gudbrandsdal, d'où est Peer Gynt.

L. 25. — *Gyntiana.* — Le nom est formé à l'imitation d'Oleana, la colonie norvégienne fondée par Ole Bull en Pensylvanie en 1852, et qui avait complètement échoué après lui avoir coûté une fortune.

P. *238*, l. 2. — *Tel l'âne dans l'arche.* — L'allusion à l'âne provient sans doute de l'énigme : « Quel âne a brait si haut que les gens du monde entier l'ont entendu? » L'âne de l'arche de Noé est la réponse (Log., p. 467).

P. *239*, l. 19. — *simoun.* — Au moment même où il écrivait l'épisode d'Anitra, Ibsen venait de subir, au commencement de juillet, un sciroco terrible et prolongé (V. notice, p. 46).

L. 23. — *Kaaba.* — Ibsen croyait évidemment que cette pierre sacrée de l'Islam était la tombe de Mahomet, et qu'il fallait faire de Peer Gynt le prophète ressuscité, et non un mahdi. Dans le manuscrit de travail, il n'est pas question de la Kaaba, mais de « la tombe de Médine ».

P. *24* , l. 3. — *On n'est pas prophète...* Se trouve dans les quatre évangiles.

P. *241*, l. 10. — *Prophète et Seigneur.* Un prêtre à Hamar devint un dieu pour sa paroisse, et un dimanche, une jeune femme, se précipitant à ses pieds, lui cria : « Tu es Jésus, Jésus ! » D'après O. Arvesen *(Opleverser of Erindringer*, pp. 114-115), cette histoire, racontée à Ibsen, lui aurait suggéré l'épisode d'Anitra.

P. *243*, l. 5. — *Mais je n'ai pas d'âme.* Wergeland fait dire par un père à sa fille : « Comme femme, tu es dépourvue d'âme » dans *Harlekin Virtuos* (signalé par D. A. Seip, *Samtiden*, 1913, p. 573).

P. *244*, l. 14. — « *Das ewig weibliche ziehet uns an!* » Le dernier vers du *Faust* de Gœthe est en réalité

Das Ewig-Weibliche zieht uns hinan!

Ibsen, dans son manuscrit de travail, l'a écrit d'abord :

Das evig weibliche ziet uns herann!

puis l'a corrigé en effaçant *her* et le second *n* dans le dernier mot, et remplaçant *ziet* par *ziehet*, évidemment pour rattraper la syllabe perdue par le premier changement, ce qui fait tout de même le vers moins bien rythmé. Log. (pp. 218-223 et 415-417) a longuement étudié et interprété ces variations d'Ibsen. Je crois avec lui, malgré l'opinion si autorisée de Sigurd Ibsen, qu'elles prouvent simplement que Henrik Ibsen n'a pas retrouvé dans sa mémoire, pourtant très bonne, le texte exact de Gœthe. — On peut observer, de plus, que, par la suppression de *hin*, ou en y substituant *her*, Ibsen a modifié le sens du vers de Gœthe, en sorte que l'Éternel féminin nous attire seulement, au lieu de nous élever vers les hauteurs, comme le dit le « Chœur mystique ».

P. *254*, l. 26. — *un jeune fou.* — Le mot est *Galfrands*, qui probablement signifiait originairement « un toqué de Français » (V. Log., p. 228).

P. *256*, l. 15. — *Là, voilà le Turc, et moi, je suis ici.* — Dans *Huldre-Ev.*, p. 82, un homme raconte un rêve où il a vu son grand-père, mort depuis longtemps, et qui était prêtre, prononcer un sermon en chaire. Mais soudain « il bondit — il était connu comme un gaillard alerte — en plein milieu de l'église, si bien que sa robe s'envola d'un côté et sa collerette d'un autre. Bon, voilà le prêtre et moi je suis ici, dit-il selon

une formule qui lui était familière. Eh bien, dansons, maintenant. » Il paraît d'ailleurs que la formule était familière à d'autres, et notamment à des pasteurs connus (Log., pp. 231-232).

P. *257*, l. 13. — *on est mat.* Équivalent emprunté au jeu d'échecs de l'expression d'Ibsen, qui vient du jeu de l'hombre, et dont on se sert aujourd'hui au bridge.

P. *258*, l. 30. — *Becker.* K. F. Becker avait publié de 1801 à 1809 une *Weltgeschichte* dont Ibsen avait sans doute lu quelques volumes, car en 1837 Mlle Crawfurd, alors à Copenhague, avait été chargée d'acheter l'ouvrage pour la « Société de lecture » de Grimstad (H. Eitrem, « Henrik Ibsen — Henrik Wergeland », dans *Maal og Minne*, 1910, p. 48), et l'on sait qu'Ibsen, grand liseur à Grimstad, empruntait des livres à cette bibliothèque à la fois par cette demoiselle et par son second patron.

P. *259*, l. 5. — Le manuscrit de travail a ici cinq vers biffés, trois à la suite et deux en marge. H. Logeman (pp. 236-237) observe que, les trois premiers se terminant par une virgule ont dû être biffés immédiatement, et Ibsen a continué par le texte qui est resté. C'est donc seulement plus tard qu'il a introduit, pour remplacer les trois vers biffés, les deux vers en marge, qu'il a d'ailleurs biffés à leur tour.

L. 24. — *Le temps présent ne vaut pas une semelle.* — Paraît être un souvenir du conte traduit par L. Pineau sous le titre « La princesse à qui personne ne pouvait fermer la bouche » (*Contes norvégiens*, p. 159).

P. *260*, l. 6. — Le chant de Solvejg est manifestement une forme nouvelle du chant d'Erik et Svanhvide, écrit pour le second acte de *La Nuit de la Saint-Jean* (t. III, p. 322).

P. *262*, l. 1. — *La statue de Memnon.* Il y en a deux, près de Thèbes, qui représentent Amenophis III, mais Ibsen s'intéressait seulement au colosse qui chante, — ou plutôt qui a chanté depuis un tremblement de terre qui l'a endommagé en l'an 27 avant notre ère, jusqu'au moment où Septime Sévère l'eut fait réparer. Ibsen s'en était déjà servi dans un poème de 1855 (t. III, p. 153), où le chant n'était que vaines paroles contrastant avec la statue impassible. John Paulsen dit qu'il avait projeté un moment un drame sur l'empereur Hadrien, et il avait sans doute appris que Hadrien avait été entendre le fameux chant. Mais il n'avait pas vu de dessin de la statue, comme le prouve sa description

(p. 263, l. 5-6), et il ignorait que le phénomène du « chant » avait commencé peu avant notre ère et duré jusqu'au troisième siècle, ainsi que Hans Eitrem l'a clairement établi (*Samtiden*, 1906, p. 593) d'après la « Lettre par ballon » (t. IX). C'était surtout la légende qui l'intéressait. Il la connaissait évidemment par les *Métamorphoses* d'Ovide (XIII, 3), comme le prouvent les vers qui suivent. On voit en effet dans Ovide que l'Aurore, ayant perdu son fils Memnon tué par Achille, a obtenu de Jupiter que, du moins, quelque grand honneur fût rendu au mort. Et alors le feu du bûcher s'écroule, et il en sort mille oiseaux qui se forment en deux groupes, se combattent, et tombent sur la cendre d'où ils sont nés. Ce sont les Memnonides, qui tous les ans renaissent pour se battre et mourir sur le tombeau de Memnon. Ibsen a sans doute lu cette histoire à Grimstad en préparant son bachot et son attention a dû être particulièrement attirée vers les Memnonides à cause de son admiration pour Paludan Müller, dont il a sans doute lu dès Grimstad le poème dramatique *Tithon*, qui raconte les amours de ce frère de Priam avec l'Aurore ; du moins *Tithon* est l'une des œuvres qu'il a mentionnées peu après dans sa défense de Paludan Müller contre Welhaven (t. II, p. 253). Les quatre premiers vers de la statue sont manifestement inspirés par Ovide.

Quant au sens de ces paroles, il a été déchiffré par Chr. Collin. Celui-ci, dans un premier essai d'interprétation que l'on peut qualifier de transcendante, avait vu dans le chant à l'aurore un salut à une ère nouvelle, « qui s'élève de la cendre des temps anciens et incite les hommes à la lutte pour des idéals nouveaux ». Ibsen, hanté par l'idée de son drame sur Julien, où il voulait précisément peindre le triomphe d'un idéal nouveau sur le passé mort, aurait ainsi été amené à donner cette signification au vieux mythe, en même temps qu'il aurait songé au temps présent, qu'il imaginait gros de bouleversements prochains (*Samtiden*, 1906, p. 386). Rien ne contredit cette explication dans les quatre premiers vers, mais elle cadre mal avec les quatre suivants. Dans son ouvrage *Det geniale Menneske*, pp. 133 *sqq.*, Chr. Collin a donné une explication nouvelle fondée sur le fait certain que la grande colère d'Ibsen contre la Norvège qui avait failli au Danemark n'était pas apaisée. Les oiseaux « lutteurs » sont les Memnonides, descendants ou successeurs de Memnon. « Où dorment mes oiseaux? » Cela veut dire : « Où sont aujourd'hui les descendants d'une race héroïque, pour renou-

veler les actions d'éclat d'un grand passé par des exploits et des chants? » La question est posée à Peer Gynt, au représentant des Norvégiens qui ne se sont pas conduits, en 1864, en vrais Memnonides. Elle s'adresse aussi aux « hiboux de la sagesse », c'est-à-dire aux savants norvégiens, qui s'occupent tant du beau passé, et dont Peer Gynt vient de dire, dans son monologue, qu'il veut faire partie à sa façon. « Mais du réveil de l'esprit héroïque du passé dépend le sort du peuple. Sa science est mortelle, si elle ne sait pas déchiffrer l'énigme. » Tout cela correspond exactement à la conception d'Ibsen à la date où il a écrit *Peer Gynt*, c'est bien conforme à l'idée même du drame, et il est naturel de le présenter à Peer Gynt comme une énigme qu'il est incapable de deviner. Tout confirme la seconde explication précise de Chr. Collin. On peut d'ailleurs imaginer qu'en écrivant les quatre premiers vers Ibsen a plus ou moins clairement entrevu, comme un surplus, l'idée transcendante, ou plus générale, que Collin y avait vue d'abord.

Il y a sans doute dans le chant de la statue encore autre chose, que Collin a également signalé. C'est le « Hibou de la sagesse » interpellé d'un ton assez sévère, sinon méprisant, et qui paraît viser des professeurs de l'Université, surtout Lieblein, qui étudiait les antiquités égyptiennes comme *stipendiat*, et avait écrit sur *Brand* un article dénigrant.

P. *264*, l. 7. — *Begriffenfeldt.* Nom allemand qui signifie « champ de concepts ». Anders Krogvig dans une lettre à H. Logeman (p. 254), écrit : « La vie intellectuelle allemande, telle qu'elle se manifestait alors (dans les années 1850 et 1860) chez les épigones de l'Université de Kristiania, était pour les jeunes gens l'image du pédantisme sentencieux et stérile. C'est ce qu'Ibsen a voulu exprimer par le nom de Begriffenfelft, qui, surtout pour les lecteurs de l'époque, a été plein de sens ». Cela est juste, et il est fort probable qu'Ibsen a pensé au professeur Monrad et à ses longs et insipides articles de critique. Mais Begriffenfeldt est allemand, et c'est bien comme allemand qu'Ibsen l'a ainsi baptisé. Le nom aurait aussi bien convenu à v. Eberkopf, qui parle volontiers un charabia métaphysique, et c'est conforme au sentiment antiallemand qu'Ibsen manifestait publiquement depuis 1864.

Le nom était écrit *Frasenfeldt* (champ de phrases) dans la première liste des personnages. Il est sans doute imité de Blasenfelfdt, « directeur en chef dément d'un grand journal », personnage de la farce de Wergeland.

L'aventure en montagne de Vinaigre », où dans la sixième scène du second acte, il passe à travers le grillage d'un asile d'aliénés et se montre avec une couronne de papier, comme Begriffenfeldt posera sur la tête de Peer Gynt une couronne de papier. La manie de Blasenfeldt est une folie des grandeurs qu'Ibsen, bien entendu, a transférée à son héros. Le hasard a pu amener beaucoup de ces rencontres, dit Didrik Arup Seip en signalant ces rapprochements (*Samtiden*, 1913, p. 574). Il me paraît difficile de croire qu'Ibsen, qui connaissait bien son Wergeland, et, je crois, particulièrement ses farces, n'ait pas pensé à celle-ci. Je pense que l'idée même de conduire Peer Gynt dans un asile d'aliénés vient de là.

P. *267*, l. 8-9. — *septante... cent soixante.* Il s'agit évidemment des « Septante » traducteurs de la Bible, qu'on appelait en norvégien interprètes, *fortolkere*. L'expression « à cause des soixante-dix interprètes » paraît d'ailleurs avoir été assez courante (D. A. Seip, *Samtiden*, 1913, 574-5). Quant aux cent soixante, les explications proposées sont nombreuses (V. H. Logeman, p. 256). Je me rallie à celle de D. A. Seip, qui voit là une moquerie très justifiée à l'adresse des nombreux critiques de *Brand*.

P. *269*, l. 3. — Le baron Münchhausen, après avoir fixé par un clou à un arbre la queue du renard, lui coupa la peau du front, puis le fouetta si bien que l'animal se mit à courir, laissant sa peau.

L. 17. — *Il devient très clair...* — H. Logeman cite ici ces vers du *Don Juan* de Byron (XIV, 84) :

Enfermez tout le monde et libérez Bedlam,
et peut-être aurez-vous la surprise de voir
tout suivre exactement même voie qu'aujourd'hui,
avec les gens qui sont soi-disant sains d'esprit.

P. *272*, l. 3. — *Huhu.* On a généralement considéré le passage qui suit comme une attaque personnelle contre Vinje, et il est bien certain qu'Ibsen a pensé à son ancien camarade, mais il n'y a rien là de personnel, en sorte qu'un autre partisan du *maal*, Kristoffer Janson, a pu prétendre à l'honneur d'y avoir été caricaturé. H. Logeman (p. 264) rappelle à ce propos une citation d'Adam de Brême, qui se trouve dans l'histoire de « la gelinotte du Justedal » contée par Andreas Faye, et d'où Ibsen a tiré son *Olaf Liljekrans :* « J'ai entendu dire qu'en Norvège il y a des femmes et des hommes qui habitent les forêts et se montrent

rarement : ils portent des peaux de bêtes sauvages comme vêtements, et leur langue ressemble au grognement des animaux plutôt qu'à la parole des hommes, en sorte qu'ils sont à peine compris par leurs voisins ». — Quant au choix des côtes malabares comme pays d'origine de Huhu, il provient sans doute de Ludvig Holberg, qui parle deux fois des pays malabariques (*Jean de France*, V, 1, et *Jakob v. Tyboe*, I, 8).

P. *273*, l. 2. — *Une nuit de quatre siècles.* Allusion à la longue union de la Norvège avec le Danemark (1380-1814). Sur les idées d'Ibsen à ce sujet, voir Ording, *Det lærde Holland*, pp. 112-117.

P. *274*, l. 21. — *à un fellah qui porte une momie.* Tout le monde, sauf une exception, a compris ce personnage comme personnifiant la Suède, toujours fière de ses grands souvenirs historiques, et particulièrement de son glorieux roi Charles XII : il est la momie que porte le fellah. Le vers « sur le sol de mon ancêtre » s'explique parce que la Russie, pendant sept siècles, avait été gouvernée par Rurik, un Suédois, et ses descendants. Et le pain suédois est en grande partie fait avec du blé de Russie (l. 38). Cette explication est parfaitement d'accord avec le sentiment d'Ibsen à l'égard des Suédois lorsqu'il écrivait Peer Gynt (V. le personnage Trumpeterstraale), mais elle ne rend pas compte de tout ce que dit le fellah, particulièrement des vers 20-22, p. 276, où il devient soudain humble, comme les paysans norvégiens pendant l'hiver 1863-64 : « nous sommes trop petits... » C'est pourquoi Chr. Collin (*Det geniale menneske*, p. 138) pense que le fellah représente le paysan norvégien, lui aussi trop fier d'un beau passé (V. « le cadavre de Snefrid » dans « Aux Complices », prologue du « Brand épique »).

P. *277*, l. 24. — *Le ministre Hussein.* Ici, l'allusion est claire. Il s'agit du comte Manderström, le ministre des affaires étrangères suédois de 1864, qui multipliait les notes diplomatiques. On sait qu'Ibsen l'avait pendu en effigie (t. VII, p. 62). Et il avait évidemment lu, dans le *Dagbladet* danois du 15 décembre 1863, cette phrase citée par Halvdan Koht (*Efterladte Skrifter*, I, p. LXXI) : « Beaucoup de gens ont cru voir dans le comte Manderström un second Oxenstjerna, un Cavour nordique. Il reste à savoir s'il n'est qu'une plume habile, ou un véritable homme d'État. »

P. *280*, l. 6. — *Vécut et mourut comme plume qu'on tient*, c'est-à-dire qui est dirigée par un autre.

L. 12. — *Ton nom ne me revient pas.* — C'est le nom de Begriffenfeldt, naturellement, que Peer ne se rappelle pas. Mais H. Logeman fait observer (p. 271) que le lecteur norvégien est amené à penser à Dieu, à cause du proverbe : « Dieu est le protecteur de tous les fous ».

P. *281*, l. 11. — *le Hallingskarv.* — Longue crête entre Kristiania et Bergen.

L. 15. — *Fölgefond.* — Glacier au bord de l'extrémité du Hardangerfjord.

P. *282*, l. 8. — *Blaahö.* — Pic dans le Jotunheim.

L. 11. — *le pic de Galdhö.* — Passait pour la plus haute cime de la Norvège (Jotunheim).

L. 13. — *le Haartejg.* — Pic sur le haut plateau de Hardanger.

Ibsen suppose évidemment le bateau de Peer Gynt situé non loin de l'entrée du Sognefjord, mais il est impossible, même de l'endroit le plus favorable, de voir les endroits indiqués.

P. *289.* — *On n'est rien de plus que saucisse à Noël* (littéralement : au temps de la boucherie). — Expression proverbiale : une saucisse ne compte pas, au moment des grands préparatifs culinaires pour la fête et pour l'hiver.

P. *290*, l. 4. — *Le passager étranger.* Ce personnage singulier, introduit par Ibsen « comme un caprice » ressemble à beaucoup d'êtres surnaturels assez fréquents dans le romantisme, qui interviennent à un moment critique de la vie du héros, et pourtant il en diffère en ce qu'il « ne veut la perte d'aucune âme », et s'efforce, au contraire, de réveiller la conscience de Peer Gynt (P. L. Stavnem, *loc. cit.*, p. 107). Par là, observe H. Logeman (p. 278), il n'a guère d'antécédent que l'aéronaute du poème de Paludan Müller, « L'aéronaute et l'Athée ». Stavnem et Logeman montrent aussi, avec raison, que le Passager étranger a quelque analogie avec ces apparitions communes dans l'ancienne littérature nordique, et qui, généralement sous la forme d'animaux, annoncent la mort, comme le loup aperçu par Hjõrdis au quatrième acte des *Guerriers à Helgeland.* Mais je ne suis plus les deux commentateurs lorsqu'ils font un rapprochement entre le Passager étranger et le « chasseur étranger » du poème d'Ibsen « Sur les hauteurs désertes », puisque le « chasseur étranger » est précisément une sorte de Méphisto, alors qu'ils ont eux-mêmes constaté que tel n'est pas le com-

pagnon de bord de Peer Gynt. Et je ne suis pas non plus H. Logeman lorsqu'il réduit presque le rôle du Passager étranger aux deux passages où celui-ci demande à Peer Gynt s'il a éprouvé « la gravité de l'angoisse » (*Edda*, 1917, pp. 260-263). On sait que Clemens Petersen avait vu dans le Passager « le concept de l'angoisse », et qu'Ibsen avait trouvé cette interprétation ridicule et l'avait repoussée avec indignation (V. la notice, p. 76). H. Logeman donne raison à Petersen, tout en croyant à la sincérité de la protestation d'Ibsen, qui a pu, dit-il, ne pas se rendre compte du sens symbolique de son personnage comme représentant de ce concept. Je pense plutôt qu'Ibsen, poète romantique par sa formation et la littérature dont il était nourri, a imaginé son personnage selon la formule connue, et lui a donné une allure démoniaque, alors qu'il voulait en faire un éveilleur de conscience. D'où le double aspect du Passager étranger. Son diabolisme s'accordait d'ailleurs fort bien avec les circonstances, qui imposaient que son action s'exerçât par la peur.

P. *294*, l. 2. — *Le chien du bord.* — Tant le diable que les messagers de mort apparaissent souvent, dans le folklore norvégien, sous la forme d'animaux.

P. *298*, l. 4. — *Je nage avec la jambe gauche.* — H. Logeman (p. 283) pense qu'Ibsen a ici confondu le Passager étranger avec le diable, toujours représenté avec un sabot de cheval du côté droit.

J'ai dit que H. Logeman voit dans l'aéronaute Montechrist d'un poème de Paludan Muller un antécédent au passager d'Ibsen. C'est, en effet, par la peur que Montechrist parvient à convertir l'athée. Et l'aéronaute donne, comme le passager, une impression assez diabolique, à tel point que l'athée l'appelle Satan (Paludan Müller, *Poetiske Skrifter iudvalg*, VI, p. 318). C'est « un esprit qui sait non seulement découvrir les choses secrètes, mais scruter à fond les cœurs et les reins » (*ibid.*, p. 343), ce qui est bien proche de ce que dit de lui-même le passager (p. 292, l. 26). Les circonstances, d'une part, les intentions et l'allure de Montechrist et du personnage anonyme d'Ibsen, d'autre part, sont aussi semblables que possible. Il y a toutefois deux différences. L'une est que l'action de Montechrist vise un but proprement religieux, tandis qu'Ibsen, naturellement, reste dans le domaine éthique. L'autre est que Montechrist réussit, tandis que Peer Gynt ne comprend encore rien à l'avertissement qui lui est donné : différences, on voit, assez secon-

daires. Aussi est-il très probable que le poème de Paludan Müller a suggéré à Ibsen son « caprice » et les vers (p. 299, l. 12 et 19), qui ont fait voir à Cl. Petersen, dans le passager étranger, le « concept de la peur », sont simplement des réminiscences du poème danois.

P. *299*, l. 9. — *Oh, je sais le diable...* Mais dans la phrase interrompue, « le diable » peut n'avoir que la valeur d'une interjection, en sorte qu'il faudrait traduire : « Oh je ne sais fichtre... » Seulement, le passager étranger comprend le sens littéral. Ibsen s'est repris à plusieurs fois avant de trouver son texte à double sens (H. Logeman, p. 283).

P. *300*, l. 21-22. — Ces vers semblent bien provenir de ceux qu'adressait Welhaven à Wergeland en 1830 :

Et à grand bruit se démener sur des cothurnes
n'éveille pas le skalde et sa cendre dans l'urne.

V. Log, pp. 285-287 sur tout ce passage.

P. *302*, l. 12. — *Je me rappelle encore.* — Le récit qui suit se trouve déjà dans le « Brand épique » (t. VII, p. 225-227), et a été peu modifié.

P. *307*, l. 3. — *Un homme en deuil.* C'est évidemment Aslak le forgeron. Ibsen l'a d'ailleurs expressément désigné dans son manuscrit de travail. On voit qu'il a épousé Ingrid et c'est d'elle qu'il porte le deuil. D'après la façon dont il en parle, le ménage a été peu heureux, et les affaires n'ont pas marché non plus. L'homme en gris est Mads Moen, le fiancé nigaud du premier acte, qui n'y est pas nommé, mais l'est dans le manuscrit de travail.

P. *309*, l. 9. — *le chat de Dovre.* Dans le dernier épisode du conte de Peer Gynt (p. 432) les trolds appellent « gros chat » l'ours blanc dont s'est servi Peer pour les chasser, et « Le chat de Dovre » est le titre d'une autre forme du même conte, qui se passe dans le Finmark, et dont Peer Gynt n'est pas le héros (*Folke-Ev.*, I, p. 290). Ceci est caractéristique du vantard qui s'est approprié les exploits des autres.

P. *310*, l. 19-20. — « On sait qu'un poète peut mentir aussi fort qu'un cheval peut courir », dit L. Holberg dans *Melampe*, acte I, scène 5.

P. *313*, l. 1. — Le conte qui suit est une adaptation de la fable de Phèdre *Scurra et rusticus* (V, 5).

P. *314*, l. 8. — *Nabuchodonosor* (Daniel, IV, 33). « Et il mangea l'herbe comme les bœufs. »

L. 11. — *tu es sorti de terre* (Genèse, III, 19).

L. 26. — *vieux coucou.* — « Coucou, jeune homme sans expérience ou peu capable, qui fait l'important de façon désagréable. » (*Ordbog over Gadesproget*, cité ici d'après Log., p. 302).

P. *317*, l. 4. — *Un incendie de forêt l'a dévastée.* — Ce décor fait songer aux vers de *La Comédie de l'Amour* (t. VI, p. 139) :

Tous ils sont là comme les troncs noircis que laisse
l'incendie d'un bois sur la lande dévastée.

L. 12. — *blancs sépulcres.* (Mathieu, XXIII, 27). C'est la suite de la comparaison de Falk (t. VI, p. 140).

L. 24. — *Les pelotes.* — Les pelotes de fil se rencontrent souvent dans les contes. On en a un exemple dans celui qui est traduit, p. 436.

P. *320*, l. 11. — *La voix d'Aase.* John Paulsen (*Nye erindringer*, 1901, p. 129) tient d'Ibsen lui-même qu'il avait d'abord pensé à faire entendre un caquetage de poule, ce qui aurait rappelé à Peer le souvenir de sa mère.

P. *321*, l. 3. — *le fondeur de boutons.* Ce personnage, qui a si bien l'allure des êtres surnaturels du folklore norvégien, autres que les trolds, n'y figure pourtant pas, et l'on s'est ingénié à en trouver l'origine. Il provient avant tout d'un souvenir d'enfance d'Ibsen, qui lui-même s'était exercé à fondre des boutons (Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktarliv*, II, p. 44). L'idée de parler de refonte dans le sens imagé de purification était naturelle, et H. Logeman a fort bien montré qu'Ibsen en a trouvé surtout la suggestion dans la Bible (Jérémie, VI, 29, IX, 7 ; Ezéchiel, XXII, 20 ; Malachie, III, 2, 3). Voir *A Commentary...* pp.313-316 et *Edda*, VII, pp. 272-281.

P. *323*, l. 3. — *un serin.* Peer Gynt dit « une plie » (*flyndre*), ce qui signifie « un imbécile ».

P. *326*, l. 1. — *Kongsberg.* Dans cette ville étaient la Monnaie, et d'autres établissements, à cause des mines d'argent voisines.

L. 26. — *C'est une transition...* « C'est une transition, dit le renard, pendant qu'on lui enlevait la peau. » Proverbe cité par Ivar Aasen (*Norske Ordsprog*, p. 202). V. Log., p. 323.

P. *329*, l. 15. — H. Logeman observe que la transformation du Vieux de Dovre en mendiant ne se trouve pas dans les contes. Ibsen paraît pourtant l'avoir prévue dès son second acte, lorsqu'il lui a fait dire (p. 161) :

En ces derniers temps nous avons décliné.

L'idée ne se trouve pas dans le premier brouillon de la scène (p. 382). Elle apparaît seulement dans le texte en prose III (p. 386).

P. *334*, l. 11-12. — *Le Journal de Blocksberg, la poste d'Heklefjeld.* — L'idée de parler des journaux du pays des trolds paraît bien provenir du troisième acte de *Une âme après la mort*, de J. L. Heiberg. Mais ce sont les journaux de Copenhague que l'on reçoit dans l'enfer de Heiberg, tandis que les trolds d'Ibsen ont leurs journaux à eux. — Blocksberg et Hekkenfeld sont les noms allemands bien connus de lieux de réunion des sorcières. Blocksberg était couramment employé en norvégien (Va-t'en au Blocksberg — Va-t'en au diable). Hekkenfeld, d'abord écrit par Ibsen Hækkefeldt, a été norvegisé par lui en Heklefjeld.

L. 15. — *Sabot de destrier.* Signature du diable, qui a un sabot de cheval à sa jambe gauche.

P. *340*, l. 14. — *Le prêtre du Justedal.* La citation qui suit, exacte comme sens, provient d'une « brève description du Justedal » écrite en 1750 par le pasteur Matthias Foss (renseignement donné par Anders Krogvig à H. Logeman, p. 336). Ibsen pouvait avoir lu ce passage en 1856 au cours de recherches faites à propos de son *Olaf Liljekrans*, ou bien l'avoir entendu citer par Botten Hansen.

L. 24. — *Esben.* C'est le héros d'un conte traduit par Léon Pineau sous le titre : « La princesse à qui personne ne pouvait fermer la bouche. » (Asbjörnsen et Moe, *Contes norvégiens*, p. 159).

P. *341*, l. 5. — *Un personnage maigre.* Cette fois, nous avons affaire au diable, comme le précise la question posée par Peer, p. 341, l. 25.

P. *345*, l. 20. — *Seen ins blaae.* En allemand dans le texte.

P. *346*, l. 28. — *tel et tel.* — Le diable se désigne ainsi lui-même de la manière dont il est habituel de parler de lui sans le nommer dans les contes (et dans le langage ordinaire). La forme de désignation « tel et tel » *(den og den)* n'est pas commune, mais se trouve dans *H. Ev.*, p. 76.

P. *347*, l. 3. — *un rôti qui sera gras.* Ainsi dans *Jakob von Tyboe*, de Ludvig Holberg, l'officier dit de Leonard : « Il nous faut complaire en tout à ce garçon, car il est pour nous un gras rôti. »

P. *349*, l. 15. — Stavanger était le siège de la Société des Missions norvégienne.

P. *350*, l. 1. — *étoile qui meurs.* Une étoile filante est, dans la croyance populaire, une étoile qui se perd (Anders Krogvig cité par H. Logeman, p. 351).

P. *352*, l. 12. — *Mets ordre à tes affaires.* Ce sont les paroles adressées par Esaïe à Ezéchias malade (Esaïe, XXXVIII, 1).

P. *364*, l. 27. — *comme la scie qu'on lime.* — Souvenir de Skien, et du bruit qu'y faisaient les nombreuses scieries. (V. les « Souvenirs d'enfance », t. I, p. 366).

P. *378*, l. 5. — (*Genèse*, XXIX, 18-20, 27, 30).

P. *382*, l. 9 et suiv. — Ce chœur est inspiré par le chant patriotique de J. Nordal Brun. Ibsen s'était moqué déjà de l'emploi de ce chant par P. A. Jensen dans *La Maison de la Houldre* (V. t. II, p. 288).

P. *384*, l. 6-7. — *La vache donne des bouses,*
le taureau l'hydromel.

Dans les contes, lorsque les trolds ont été chassés d'un chalet où ils avaient préparé un festin d'apparence fort appétissante, on s'aperçoit que leurs friandises ne sont que bouses de vaches, crapauds, etc. C'est un motif qui revient souvent.

L. 19. — *C'est écrit : il faut contraindre ta nature.*

« Contrains ta nature, Jeppe ! » se dit Jeppe du Mont, dans la pièce de Ludvig Holberg, acte I, scène 5.

P. *417*, l. 7. — *héritier en franc alleu.* — Comme héritier d'une terre d'*odel*, ce que je traduis par « en franc alleu », Peer Gynt conservait pendant quelques années un droit de rachat.

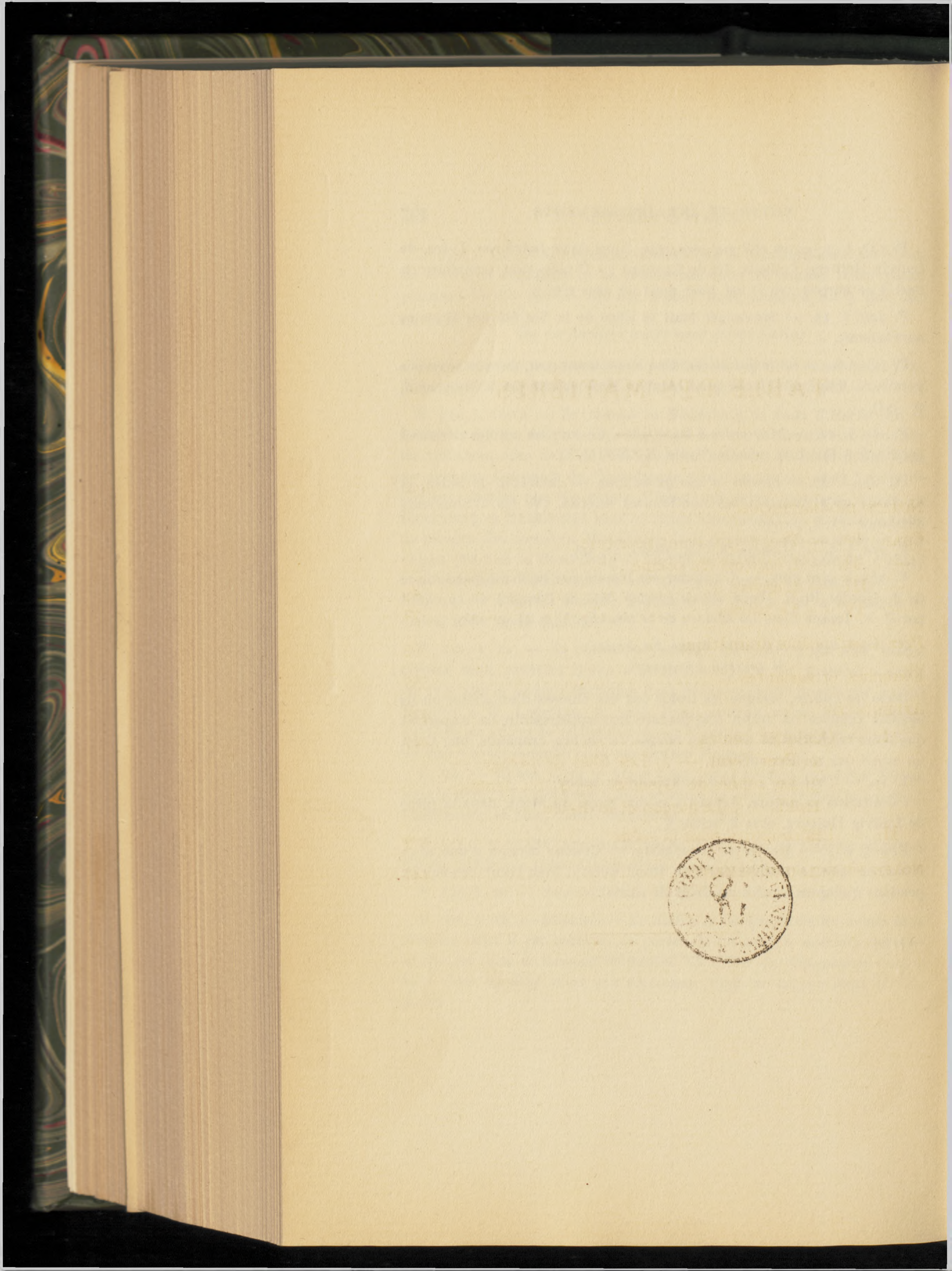


TABLE DES MATIÈRES

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON
8, rue Garancière
1935

